



Images Fantômes

Elizabeth Hand

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IMAGES FANTÔMES

ELIZABETH HAND



Elizabeth Hand

Images fantômes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brigitte Mariot



Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Marie Labonne et Fabrice Colin

Photo de couverture : © Chris Clor / Getty Images
Conception graphique de la couverture : Jeanne Mutrel

© Elisabeth Hand, 2007
Titre original : *Generation Loss*
Éditeur original : Small Beer Press

© Super 8, 2016, pour la traduction française
Super 8 Éditions
32, rue Washington
75008 Paris
www.super8-editions.fr

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-37056-066-7

*À David Streitfeld,
qui me réclamait une chronique du Maine.*

Je crus comprendre qu'il y avait une sorte de lien (de nœud) entre la Photographie, la Folie et quelque chose dont je ne savais pas bien le nom.

Roland Barthes, *La Chambre claire*.

*L'ART EXIGE LA LUMIÈRE
regardez comme elle manque.*

Patti Smith, « Sœur Morphine », in *Babel*.
Traduction de Pierre Alien.

Première Partie

Le feu couve

À un moment donné, tout finit par changer. Un grand photographe – quelqu'un comme Diane Arbus ou moi, pendant la fraction de seconde où j'ai eu du talent – voit ce moment arriver et déclenche l'obturateur juste avant que le changement se produise. Si vous ne le voyez pas arriver, si vous êtes aveugle, ivre ou si vous regardez simplement ailleurs, eh bien ! il a lieu malgré tout, et que vous ayez été attentif ou non ne l'aurait pas empêché de se produire.

Pourtant, votre vie entière sera foutue, car vous aurez raté cette occasion. Peut-être que personne d'autre ne le saura, mais vous si. Dans mon cas, ce n'était pas un secret. Tout le monde savait que je l'avais ratée. Certaines personnes peuvent s'accommoder d'une telle situation. Moi, je n'ai jamais été douée pour ça. Comment nier qu'il y a un putain de vide dans ma vie ?

J'ai grandi à Kamensic, une bourgade située à une centaine de kilomètres de New York, un coin perdu dans la vallée de l'Hudson, à la jonction de trois comtés ; une concentration de vieilles maisons bâties par les Hollandais, de terres agricoles, de forêts ancestrales et de manoirs de nouveaux riches. Mon père était – est – le magistrat de cette petite ville. Je suis fille unique et, à l'instar de tous les enfants privilégiés de Kamensic, je me comportais en véritable sauvageonne.

Dès mon plus jeune âge, j'ai eu l'impression qu'il n'y avait pas de filtre entre le monde et moi. Je voyais des choses que les autres ne voyaient pas. Des mains se glisser dans l'air par des failles, comme des feuilles en train de voltiger... des contours dentelés à l'image d'une branche, sauf qu'il n'y avait ni branche, ni arbre. La nuit, dans mon lit, j'entendais une voix répéter mon nom d'un ton doux, insistant et

monotone. Cass. Cass. Cass. Mon père me conduisit chez un médecin, qui déclara que cela me passerait. Mais cela ne m'est jamais vraiment passé.

Ma mère, une fille superbe originaire de Radcliffe, était beaucoup plus jeune que mon père. Il avait fait sa connaissance lors d'un rendez-vous arrangé par son cousin. Elle est morte quand j'avais quatre ans. Après une sortie de route, la voiture qu'elle conduisait, notre vieille Rambler familiale rouge, est allée percuter un arbre aux abords du village. Il s'est écoulé plus d'une heure avant que quelqu'un aperçoive les phares briller au milieu des bois et n'appelle la police. Quand les secours sont enfin arrivés sur les lieux, on a découvert ma mère empalée sur la colonne de direction. Allongée sur le siège arrière, j'étais entourée de débris de verre, mais indemne.

Je n'ai aucun souvenir de l'accident. L'officier de police raconta à mon père que je ne pleurais pas, ne parlais pas et m'étais contentée de fixer le plafond de l'habitacle, puis le ciel nocturne lorsqu'il m'avait extraite du véhicule. Aujourd'hui, j'aurais droit à une cellule d'aide psychologique, à un pédopsychiatre et à des calmants. La retenue de catholique irlandais de mon père, bien que dépourvue de connotation religieuse, excluait toute manifestation émotionnelle ; il y eut une veillée mortuaire, des funérailles, une semaine de visites de parents et de coups de téléphone. Et mon père reprit le travail. Il engagea une femme de ménage, Rosie, pour s'occuper de moi. Mon père ne parlait de ma mère que si on l'interrogeait sur le sujet et, durant quarante longues années personne ne le fit. Sa présence se manifestait sous forme de photos en noir et blanc encadrées, que mon père conservait dans sa chambre. Pendant que Rosie passait l'aspirateur ou cuisinait, je m'asseyais sur le lit paternel et passais lentement les doigts sur le verre qui protégeait les photos, feignant de croire que la poussière déposée dessus était la poudre avec laquelle ma mère se fardait les joues.

J'aimais la solitude. Un jour, à l'âge de quatorze ans, lors d'une promenade en forêt, je débouchai dans un pré où les hautes herbes avaient été aplaties par un cerf, venu récemment là pour dormir. Levant les yeux vers le ciel, je vis les herbes s'y refléter en volutes noires et jaunâtres tournoyant lentement dans le sens des aiguilles d'une montre, à la manière d'un ouragan. Tandis que j'observais le phénomène, le mouvement s'accéléra, et le centre du tourbillon noircit au point de ressembler à un énorme œil strié, simplement composé d'une pupille qui ne cessait de se contracter sans pour autant disparaître. Je le fixai jusqu'à l'apparition d'un léger bourdonnement dans mes oreilles. À ce moment-là, je pris mes jambes à mon cou.

Je n'arrêtai ma course qu'en atteignant l'allée de notre maison. Quand je m'immobilisai enfin et regardai derrière moi, l'œil était

toujours présent et en perpétuelle rotation. Je n'en parlai à personne. Personne non plus ne se vanta de l'avoir vu.

Mon détachement s'accrut à mon entrée au lycée mais, comme mes notes étaient bonnes et que je restais discrète à propos de mes autres activités, mon père ne s'inquiéta jamais de ce que je faisais. Notre relation, bien que distante, était amicale. Ma tante Brigid, en revanche, se faisait du souci pour moi au cours de ses rares visites.

Avec sa silhouette trapue, sa charpente ossue et ses cheveux roux, Brigid ressemblait à mon père. Moi, j'étais plutôt le portrait de ma mère sur ses photos : grande, anguleuse, dotée de hanches étroites et de ses doux traits qui, chez moi, semblaient avoir été taillés à la serpe. J'avais un menton pointu, un nez retroussé, des cheveux blond foncé et des yeux gris méfiants. Si j'avais été un garçon, j'aurais pu être belle. Au lieu de quoi, j'appris très tôt que mon physique dérangeait. Mon androgynie n'avait rien d'avenant. Je mesurais déjà un mètre quatre-vingts et ma physionomie s'avérait quelque peu menaçante. Hormis mes cheveux longs, je ne sacrifiais pas à la mode, ne me maquillais ni les yeux ni les lèvres. Je portais les chemises blanches de mon père sur des jeans rapiécés ou des pantalons d'homme que j'achetais au magasin de la Junior League. Je ne regardais jamais les gens dans les yeux. Et n'aimais pas non plus qu'on me regarde. Cela m'indisposait et me rappelait ce grand œil flottant au-dessus du pré désert.

« Ta fille ressemble à un épouvantail », dit un jour Brigid à mon père. J'avais alors seize ans. À titre exceptionnel, son mari et elle nous avaient rendu une visite inhabituelle à Kamensic. « Enfin... regarde sa dégaine...

— Je la trouve très bien, répondit papa avec douceur. Elle est faite comme sa mère.

— Elle a plutôt l'air d'une droguée, oui ! » rétorqua Brigid, préoccupée par son poids. « Chez nous, on les reconnaît de loin. »

J'indiquai la mangeoire des oiseaux en lisière de nos bois. « Ah oui, comme les mésanges ? Nous aussi, on les reconnaît de loin », lançai-je, avant d'aller me réfugier dans ma chambre.

Plusieurs mois plus tard, je fis un drôle de rêve. J'étais agenouillée dans le champ où j'avais aperçu l'œil. Une silhouette se matérialisa devant moi : un homme avec des yeux tachetés de vert et un sourire moqueur, singulièrement compatissant. Comme je levais la tête vers lui, il tendit une main et posa son index au milieu de mon front.

Il y eut un éclair aveuglant ; terrifiée, je me cachai le visage. Je me réveillai en sursaut dans mon lit, les oreilles bourdonnantes. C'était le matin même de mes dix-sept ans. Ce jour-là, mon père m'offrit un appareil photo. Assise devant mon petit déjeuner, alors que je le tournais et le retournais entre mes mains, je me remémorai mon rêve.

J'aperçus mon visage déformé sur le verre sphérique de la lentille... tel un œil en train de me rendre mon regard.

Après avoir reçu ce cadeau, je m'inscrivis à un cours d'initiation à la photographie dans mon lycée, où l'on m'encouragea à approfondir cet art.

Ce que je ne fis pas. J'appris très vite ce que j'avais besoin de savoir. J'adorais le grain des pellicules noir et blanc. Je n'ai jamais utilisé la couleur. J'aimais ce travail minutieux, consistant à préparer mon propre papier, à développer les négatifs, et prenais grand plaisir à tirer moi-même mes épreuves dans le labo photo du lycée. J'aimais toucher le papier mou, immergé dans les bacs, appréciais la façon dont il séchait comme par magie, puis se transformait en quelque chose de doux, de rigide et de brillant, les images résultant d'un processus chimique et d'un minutage précis.

Je me moquais que les photos fussent sur ou sous-exposées, ou même nettes. J'aimais photographier des sujets qui ne bougeaient pas : arbres morts, pierres. J'aimais les choses mortes : ailes de faisan en forme de mains dépourvues de doigts, crânes de souris récupérés dans les pelotes de réjection de hibou, thorax de cigales proprement évidés par de minuscules insectes verts. J'aimais aussi photographier mes amis lorsqu'ils dormaient. J'ai toujours observé les gens dans leur sommeil. Quand il m'arrivait de faire du baby-sitting, j'allais dans la chambre des enfants, une fois qu'ils s'étaient endormis, et restais debout près d'eux à les écouter respirer, jusqu'à ce que mes yeux se soient accommodés à la faible lueur de la veilleuse ou de la lune. J'aimais les regarder respirer.

À dix-sept ans, je tombai amoureuse d'un garçon d'une bourgade voisine. Il avait un an de moins que moi, des cheveux roux et des yeux verts malicieux ; il était aussi un peu loufoque, musicien et camé. Je me rendais dans son bled en stop, m'asseyais sur les marches de la bibliothèque, située en face de sa grande demeure victorienne, et attendais pendant des heures, dans l'espoir de l'apercevoir, mais aussi de m'imprégner de son univers, de surveiller les allées et venues de sa fratrie, de ses parents, de son golden retriever et de ses amis. Je voulais voir le monde tel que le percevait sa carcasse de junkie et sentir le parfum des lilas qui poussaient devant ses fenêtres.

Un jour, sa sœur sortit et me lança : « Mon frère est à la maison. Il t'y attend. »

Je traversai la rue et entrai chez eux. À part lui, il n'y avait personne. Nous rampâmes sous le piano à queue du salon et je lui taillai une pipe. Après cela, nous allâmes nous asseoir sur le perron, où il fuma quelques cigarettes. Cette routine se poursuivit jusqu'à la fin de mes études secondaires. Une nuit, nous forçâmes la porte de la

pharmacie du village et déroba des flacons de barbituriques avant le déclenchement de l'alarme. Riant et haletant, nous courûmes alors jusque chez lui ; là, il fit semblant de dormir, pendant que je me cachai dans son placard. Personne ne nous démasqua, mais j'étais bien trop parano pour retenter l'expérience.

J'adorais le regarder s'assoupir ; j'adorais le regarder dormir. Je fis des clichés que je donnai à développer à Mount Kisco. Le soir, dans ma chambre, je pris l'habitude de contempler ces portraits de lui – où il apparaissait les yeux clos, une cigarette se consumant entre ses doigts – et de me masturber. Je lui jurai de faire n'importe quoi pour lui. Quelques années plus tard, il se fit pincer en flagrant délit de vol dans une autre pharmacie du comté de Putnam. Ses parents payèrent sa caution de remise en liberté ; il m'écrivit, désespéré et solitaire, en attendant sa condamnation. Je ne lui répondis pas. Sa famille déménagea quelque part dans le Midwest. J'ignore ce qu'il est advenu de lui.

C'est la seule personne que j'ai vraiment aimée. Je dois toujours avoir ces photos dans un coin.

En 1975, après l'obtention de mon examen de fin d'études, j'entrai à la NYU. J'envisageai vaguement d'étudier le photojournalisme. Tout bascula le soir où je me rendis au Kenny's Castaways pour écouter les New York Dolls. Le groupe ne monta jamais sur scène, mais un duo pallia cette défection : une fille maigrichonne qui invectivait le public indiscipliné entre deux strophes de poésie, tandis qu'un cinglé jouait de la guitare électrique en sautant autour d'elle.

Après cette soirée, je cessai d'aller en cours. J'emménageai chez une dénommée Jeannie, serveuse au Max's Kansas City. Elle m'entretint pendant quelques mois. Nous habitions un appartement horrible, au troisième étage d'un immeuble sans ascenseur, dans Hudson Street. Avec des toilettes à la turque, et une baignoire à pieds de lion trônant dans la cuisine. Après avoir placé une plaque de contreplaqué sur la baignoire, nous y disposâmes un matelas récupéré dans la rue. Je n'avouai pas à mon père que j'avais été renvoyée de l'université. J'utilisai les chèques qu'il m'envoyait pour acheter des pellicules et des amphétamines – *black beauties* ou *crystal meth*. En ce temps-là, une lumière particulière éclairait les rues, une lumière évoquant du verre pilé, si insolite et éblouissante qu'elle me faisait mal aux yeux et à la peau. J'avais l'habitude d'aller voir Jeannie à la sortie de son travail et de prendre des photos des gens qui traînaient devant chez Max's. Vous en reconnaîtriez encore quelques-uns aujourd'hui mais vraiment très peu, même si, à l'époque, ils furent d'éphémères célébrités – comme moi, d'ailleurs. Aujourd'hui, presque tous sont décédés.

Certains n'étaient déjà plus de ce monde, en ce temps-là. Un matin,

j'ai utilisé toute une pellicule pour mitrailler un gamin terrassé par une overdose dans une ruelle. Personne ne voulait appeler d'ambulance – il était déjà mort, pourquoi faire venir les flics ? Alors, debout près de lui, je le photographiai en gros plan, sous la lumière pisseuse d'un réverbère. L'idée de faire développer les négatifs là où je les confiais d'habitude m'angoissait. Je demandai donc à un ami qui travaillait au labo de l'université de s'en charger.

« Ce sont des trucs de malade, Cass », me dit-il, quand j'allai les récupérer. Il me tendit l'enveloppe kraft contenant la planche-contact et les tirages, en évitant de croiser mon regard. « T'es vraiment barrée. »

Moi, je trouvais les épreuves magnifiques. Une exposition lente, alliée au manque de luminosité, donnait au corps du garçon l'aspect du papier doux et blanc d'une page de journal avant son impression. Sa tête était légèrement tournée vers le ciel, ses yeux mi-clos brillaient. Impossible de dire s'il venait de se réveiller ou s'il était mort. Une de ses mains, posée sur sa poitrine, avait les doigts écartés. Une série d'étoiles noires s'épanouissaient dans le creux de son bras nu. Un filet blanc s'étirait de sa lèvre supérieure retroussée jusqu'à la pointe d'une de ses canines. J'intitulai cette photo : *Psychopompe*. Et décidai qu'elle était assez bonne pour envisager de commencer un book. Ce que je fis. Ainsi naquirent les clichés qui finiraient par constituer mon livre *Filles Mortes*.

On me demandait régulièrement ce que j'avais ressenti en prenant ces photos.

« À votre avis ? rétorquai-je au journaliste du magazine *Interview*. Que croyez-vous qu'on ressente, hein ? Et quand croyez-vous que ça cesse ? »

Il ne comprit pas ma réponse. Personne n'en est capable. Je détecte les ennuis ; ils émanent de certains individus, comme des phéromones. Voilà le genre de personnes que je pérennise. Même après leur mort, je peux deviner où elles sont allées et ce qui les a détruites. Pour moi, c'est plus qu'un goût ou une odeur, c'est aussi concret que de la sueur, du sperme ou des cendres. Si on sait capturer la lumière, cela transparaît sur les photos. On le décèle sur les visages, tout comme on peut dire d'un dormeur à quoi il rêve, s'il est heureux, effrayé ou excité. Je ne m'explique pas ce pouvoir d'attraction. Peut-être est-ce parce que je brûle de quitter ce corps, comme d'autres rêvent de voler ! Pas de voler vers une plage ensoleillée ou une chambre d'hôtel, mais de m'échapper vraiment, de quitter un corps pour en pénétrer un autre, à l'image de ces guêpes qui pondent leurs œufs dans des insectes où leurs larves se développent en mangeant l'hôte de l'intérieur jusqu'à l'émergence d'une nouvelle guêpe.

Même si elle paraît sinistre, j'ai toujours caressé l'idée de disparaître

pour devenir quelque chose de nouveau. Mais, évidemment, c'était avant de tomber dans l'oubli.

On peut parfois se sentir ainsi en prenant une photo. Quand je parviens à un bon résultat, je n'ai plus l'impression d'être debout là, avec mon appareil, l'œil collé au viseur, en train de regarder quelqu'un. C'est comme si, allongée sur le sol, je m'infiltrais dans la peau d'un autre, à la manière de la pluie dans du sable sec.

Cela se produit quelquefois lors de relations sexuelles. Un jour, j'ai ramené un gamin de seize ans à l'appartement, que j'avais dragué dans une boîte. Il avait des cheveux noirs bouclés, une incisive de travers, de petites croûtes sur la face interne du bras : des traces laissées par des injections sous-cutanées d'héroïne, il devait être encore trop effrayé pour se piquer dans une veine.

C'est sa dent qui m'avait attirée. Je regrette encore de ne pas l'avoir photographié. Il était beau comme un dieu, à l'image de ces adolescents de Pasolini qui absorbent la lumière puis vous la renvoient dans les yeux en vous aveuglant. Je laissai cependant mon appareil sur le sol et me contentai de baiser avec lui... et pas qu'une fois. Après quoi, je restai allongée à ses côtés à le regarder dormir. À son réveil, dans la matinée, il se tourna vers moi et je découvris ce qui lui était arrivé : la mort de sa mère... le petit appartement du Queens, où il vivait avec son père et sa sœur... son boulot dans une animalerie, le soir après les cours, à nettoyer des aquariums, à mesurer la quantité de graines à donner aux oiseaux. Il me raconta tout ça, mais je le savais déjà. Je discernais la lumière qui suintait de ses yeux. Au moment de le photographier, je fus prise d'une soudaine panique. Je lui offris donc un café, lui donnai de quoi prendre un taxi et le mis aussitôt à la porte. Le regard qu'il me lança alors était énamouré, troublé, mais je pouvais vivre avec ça. Ce que je ne pouvais supporter, c'était de savoir qu'il était déjà si proche de la mort. La seule chose qui lui avait permis de se sentir vivant avait été de baiser avec moi.

Je tentai de l'expliquer à Jeannie. Elle me dévisagea, comme si je lui avais craché au visage.

« T'es cinglée, Cass. T'as tout d'une nihiliste. T'es amoureuse du nihilisme.

— Ouais ? Et alors, c'est un mal ? »

Elle ne trouva pas ça drôle. Elle me quitta peu de temps après et se dégota un boulot dans un salon de massage. Je m'en moquais. Je gardai l'appartement. Je fricotais déjà avec une fille pleine aux as, étudiante à Sarah Lawrence, qui adorait s'encanailler avec moi. Elle mit un terme à notre liaison à la fin de l'année universitaire, au moment même où mon père comprit ce qui se passait – que je m'étais fait virer de la fac et consacrais les chèques qu'il m'envoyait à l'achat de drogues diverses. Il resta étonnamment calme et s'assura que j'avais

bien conscience qu'il ne me donnerait plus un sou tant que je n'aurais pas redressé la barre et gagné de quoi reprendre des études, mais il me fit aussi savoir que j'étais toujours la bienvenue chez lui. Je le remerciai et gardai des contacts épisodiques avec lui, en général par l'intermédiaire de cartes postales.

J'achetai un trépied et entrepris de faire une série d'autoportraits en noir et blanc, pour lesquels je m'habillai et adoptai la pose de certaines femmes de peintures célèbres. J'intitulai cette série de clichés : *Filles Mortes*. On m'y voyait en Ophélie, vêtue d'une robe de mariée décorée de rubans, chinée dans une boutique de vêtements d'occasion, flottant dans une baignoire pleine d'eau striée de noir – en réalité, elle était zébrée par le rouge des rubans, si bien qu'on avait l'impression que du sang s'échappait de ma robe. On m'y voyait, les seins nus, dans une ruelle près du Bowery, allongée sur le dos comme la *Sainte Eulalie* de Waterhouse. Pour illustrer le *Lendemain* de Munch, je me couchai sur mon lit en contreplaqué, autour duquel je dispersai des bouteilles de vin vides. J'utilisai ce même décor pour reproduire le *Meurtre de Camden Town* de Walter Sickert.

La réalisation de ces photos me prit cinq mois. Pour survivre, je trouvai un emploi dans un magasin de vins et spiritueux tenu par un ivrogne. À la fin de cette période, je disposais de vingt-trois photos, nombre suffisant pour envisager une expo.

La pièce maîtresse s'inspirait d'une litho du tableau de Redon, *La Tentation de Saint-Antoine* : un squelette en plastique, de taille humaine, emprunté pour moi par un ami au département des beaux-arts de la NYU, que j'avais drapé d'un voile blanc. Je posais nue à ses côtés, ma main serrant ses faux doigts osseux. L'obturateur avait été réglé de façon à ce que l'image soit sous-exposée, au point d'en être indéfinissable et volontairement floue. On ne distinguait que le squelette, semblant basculer hors du cadre, avec, à proximité, un visage nébuleux figurant un crâne : le mien. Je traduisis en anglais la légende originale du dessin.

LA MORT : *C'est moi qui te rends sérieuse ; enlaçons-nous !*¹

J'ajoutai le tout à mon book, ainsi que quelques portraits de Jeannie et de ses amis, pris lorsqu'ils traînaient à l'appartement ou dans l'arrière-salle de chez Max's. Les clichés crus et surexposés possédaient une énergie effrayante ; la source principale en était Jeannie, gainée dans des bas résille déchirés, avec son mascara dégoulinant et ses œuvres étalées sur le sol à ses côtés, sous la lumière agressive d'une ampoule de cent watts, rendant les lames de rasoir Gillette si étincelantes qu'on aurait pu les croire radioactives.

Parallèlement, les articles consacrés à certains personnages figurant

à l'arrière-plan qui commencèrent à paraître me firent le plus grand bien. Dès le mois de janvier, j'avais pu voir dans toute la ville des affichettes agrafées sur les poteaux téléphoniques : SORTIE PROCHAINE DE PUNK. Chez Bleecker Bob's, j'achetai le premier numéro de ce magazine pour cinquante cents. Un mois plus tard sortait le premier numéro de *New York Rocker* ; je l'achetai également. Une fois ma soirée de travail chez le marchand de vin terminée, j'avais l'habitude de me rendre à pied jusqu'au CBGB pour danser et me griser. J'emportais toujours mon appareil avec moi et mitraillais tout ce qui se présentait : inhalations de speed, scènes de fornication, dents ou bouteilles cassées, bastons au couteau. Je prenais des gens en train de rire, alors que du sang dégoulinait sur leur visage ou celui de leurs voisins. Certaines personnes n'aimaient pas être photographiées pendant qu'elles copulaient ou se shootaient. J'appris très vite à frapper avant de m'enfuir en courant. Je me mis à porter ces santiags noires à bouts pointus, pas très pratiques pour danser, mais idéales pour neutraliser quelqu'un qui déciderait de m'attaquer, et déguerpir avant que ses genoux n'aient touché terre. J'adorais cette montée d'adrénaline et de rage. Ça me procurait autant de plaisir que le sexe.

« Neary la féroce ! » me criait Jeannie quand elle me voyait approcher. Les gens finirent par s'habituer à moi. D'autres commencèrent eux aussi à prendre des photos. Si *Punk* et *New York Rocker* ne créèrent pas l'événement, ils contribuèrent à donner un nom à ce mouvement – et nous savions tous où aller pour ne pas en perdre une miette !

À ce moment-là, j'avais réussi à me faire quelques connaissances dans le monde de la photo. J'apportai mes clichés au directeur de la galerie Lumen, qui accepta de monter une petite expo dans l'arrière-salle. Trois ans auparavant, Robert Mapplethorpe avait fait des adeptes parmi les amis de Warhol et certains précurseurs du monde des arts. Le même phénomène se reproduisait avec ce qui se passait dans le sud de Manhattan. J'envoyai une centaine d'invitations photocopiées à tous les gens que je connaissais, de près ou de loin, et en distribuai une centaine d'autres dans les clubs où je traînais. Je m'assurai que tous les musiciens savaient qu'ils figuraient sur mes photos. Puis je m'achetai une bouteille de Taittinger brut et me saoulai, avant de me rendre à mon vernissage.

Ce fut le bon endroit au bon moment. *Filles Mortes* jeta un pont entre deux camps, la photographie et le milieu punk, tant mes autoportraits savamment mis en scène que les clichés pris sur le vif dans les endroits à la mode. La série de photos kitsch et languissantes, comme celle de *Sainte Eulalie*, atténuait la vision d'une Jeannie comateuse, flanquée du chanteur d'Anubis Rising se masturbant au-dessus de son visage. Dès mon entrée titubante dans l'arrière-salle de

la Lumen, j'entendis des brouhahas approubateurs.

J'obtins un franc succès, et je n'avais pas encore vingt ans.

QUI SONT CES FILLES MYSTÉRIEUSES ? titra *Voice*, une semaine après le début de l'expo. LES PROVOCATIONS DE LA PUNK CASSANDRA NEARY. Ils utilisèrent un détail de *Sainte Eulalie* et l'exploitèrent de façon à ne montrer que mon pied nu et la plaque de Canal Street. Cela ressemblait à la photo d'une scène de crime. Une prise de vue pas si mauvaise que ça, étant donné que la presse me taxait de pornographe et même de dealeuse de drogue.

Je m'en fichais. Au CBGB, j'étais à l'abri derrière mon appareil. J'adorais le rituel du tirage des épreuves. J'étais douée pour ça, je sentais combien de temps mettrait l'image à se déverser de la pellicule sur le papier. J'adorais jouer avec les négatifs, manipuler la lumière, l'ombre et le minutage pour obtenir une impression parfaite et avoir sous les yeux le résultat souhaité.

Mais, par-dessus tout, j'aimais être seule dans l'obscurité avec l'ampoule rouge, puis cet éclat incandescent quand je rallumais les lampes et que je découvrais la photo en noir et blanc : un corps, un œil, une langue, une chatte, une bite, une main, un arbre ou des gamins ivres courant comme des dératés dans une ruelle, les yeux écarquillés comme s'ils avaient vu un fantôme armé d'un revolver.

Voilà ce pour quoi je vivais : pour être seule avec ces trucs. Pas uniquement avec la certitude de les avoir vus et d'avoir pris la photo, mais avec la sensation de les avoir créés, presque sûre que, sans moi, ils n'auraient pu exister. Rien n'est comparable à ça, ni le sexe, ni la drogue, ni l'alcool, ni un lever de soleil dans l'endroit le plus magnifique qu'on puisse imaginer. Rien n'est comparable au fait de savoir qu'on peut rendre réel un truc pareil. J'étais Dieu, putain !

À cette époque, on pouvait lire pas mal de conneries sur le travail artistique des photographes et sur la technique ; mais on ne parlait jamais de la vision. Je savais que j'avais le coup d'œil, le don de voir où les bords déchiquetés du monde commençaient à s'écailler pour dévoiler autre chose. Je sus, du moins pendant une courte période, ce que représentait le sud de Manhattan, je sus que ces gens qui s'accrochaient à ces coutures effilochées voulaient découvrir ce qui se trouvait derrière, voir ce qu'il resterait une fois que tout aurait été déchiré.

Le *Daily News* publia un article sur moi. Et, après une interview, j'eus droit à un entrefilet dans le *Sunday Times Magazine*, illustré de photos de *Filles Mortes* et d'un cliché de moi fumant une Kent, chaussée de baskets rouges et vêtue d'un jean noir usé et d'un tee-shirt de MC5 émaillé de brûlures de cigarette, mes cheveux blond cendré encadrant mon visage livide et dépourvu de maquillage. Je ressemblais aux cauchemars qui torturent vos mères au beau milieu de

la nuit quand vous n'êtes pas encore rentrés.

En fait, je m'inquiétais un peu de ce qu'en penserait mon père. Il finit par m'appeler, après la parution de l'article dans *Times Magazine*. Il me fit clairement savoir qu'il n'avait pas l'intention de venir à l'expo – un soulagement pour nous deux –, et voulut aussi s'assurer que je n'avais pas d'ennuis avec la justice.

« En cas de problème, appelle Ken Wilburn, il est dans le Queens, me dit-il en me donnant son numéro de téléphone. Il représente des types qui pourraient t'aider, si jamais tu avais des ennuis. J'ignore comment tu peux gagner ta vie avec ce genre de trucs, Cass, j'espère seulement que tu y parviens. Surtout si tu as un jour besoin des services de Wilburn ! »

Grâce au ciel, je pus me passer de Wilburn. Remarquez, l'argent n'entra pas à flots pour autant. L'article du *Times* me fut bénéfique : je vendis toutes mes photos ; cependant, je n'avais fixé leur prix qu'à soixante-quinze dollars pièce. Jeannie les acheta presque toutes – Dieu sait où elle trouva cet argent. Malheureusement, elles furent détruites six mois plus tard dans l'inondation de son appartement. La petite amie du chanteur d'Anubis Rising acquit la photo sur laquelle il figurait avec Jeannie, puis y mit aussitôt le feu dans la galerie avec son briquet Bic, en hurlant « Sale con ! » jusqu'à ce qu'on la jette dehors. John Holmstrom se procura celle où Johnny Thunders apparaissait dans un coin.

La dernière, enfin, alla à Sam Wagstaff, ce qui me permit de signer un contrat pour un bouquin. J'avais rencontré un agent littéraire lors de mon vernissage, une certaine Linda Kalman, une rouquine mince moulée dans une minijupe en latex rouge.

« C'est très intéressant », dit-elle en regardant *Psychopompe*. Plus âgée que la plupart des gens présents à l'expo, elle avait environ trente-cinq ans, était couverte de bijoux en or très onéreux et chaussée de bottes à talons aiguilles. Je la cataloguai comme une mondaine venue s'encanailler chez les barbares. Elle jeta un coup d'œil sur la foule en train de boire du vin blanc dans des gobelets en plastique et sur Jeannie et ses copines qui s'esclaffaient bruyamment, tandis qu'un journaliste prenait des notes. « Savez-vous laquelle d'entre elles est l'artiste ? »

Je jetai ma cigarette, l'écrasai du bout de ma basket. « C'est moi.

— Ah oui ? » Ses yeux s'étrécirent. Elle me gratifia d'un petit sourire et me tendit la main. « Linda Kalman. Je travaille en ce moment sur un livre avec Chris Makos. Vous le connaissez ?

— Ouais, mentis-je en lui serrant la main. Cass Neary.

— Cass... Êtes-vous liée par contrat avec une galerie quelconque ?

— Non.

— Mmm. » Tout en me regardant de biais, elle ouvrit une pochette

rouge. « Eh bien, tenez ! Voici ma carte. Appelez-moi. Faites-moi savoir qui achète vos photos. Et bonne chance. »

En réalité, c'est elle qui reprit contact avec moi, après avoir lu l'article du *New York Rocker*.

« Bon, alors... » Dans l'écouteur, je l'entendais tirer longuement sur sa cigarette. « Avez-vous déjà vendu des photos ? Connaissez-vous l'identité des acheteurs ? »

Quand je mentionnai Wagstaff, elle inspira profondément. « Sam Wagstaff ?

— Ouais.

— Vous savez qui il est, n'est-ce pas.

— Ouais. » Un collectionneur et un conservateur plein aux as et l'amant de Mapplethorpe... même si j'avais entendu dire qu'ils étaient en froid.

« Cass, seriez-vous tentée par la conception d'un livre ? Parce que, voyez-vous, je suis en relation avec une éditrice qui s'intéresse beaucoup à ce qui se passe dans le sud de Manhattan. Elle peut sûrement trouver quelqu'un pour rédiger une préface, je crois qu'elle m'a dit que Macey Claire-Marsden de l'*Eastman Foundation* serait susceptible de s'en charger. Il n'y a pas beaucoup d'argent à gagner, mais ce pourrait être un bon tremplin pour vous. »

Elle hésita. « Je pense que vous devriez accepter. Pas seulement pour me faire plaisir... Ce genre d'occasion ne se rencontre pas tous les jours, Cass. Surtout pour quelqu'un d'aussi jeune que vous. Ne la ratez pas.

— Laissez-moi y réfléchir. » Je n'ajoutai rien d'autre, mais ne raccrochai pas pour autant. Après avoir compté jusqu'à cinq, je déclarai : « Ouais, d'accord. Bien sûr. Je vais le faire. »

Mais vous savez quoi ?

J'ai quand même tout fait foirer.

1. Tiré du texte de Gustave Flaubert (Toutes les notes sont de la traductrice).

Un an plus tard, le recueil *Filles Mortes* parut et eut bonne presse. Comme il avait bénéficié d'une campagne médiatique importante et reçu un accueil favorable des critiques, le premier tirage fut vite épuisé, ce qui était plutôt appréciable pour un beau livre de cinquante dollars d'une photographe inconnue de vingt et un ans. Nous parlons d'une époque où les ouvrages d'Helmut Newton et de David Hamilton ornaient les vitrines de Brentano's et de Rizzoli Books.

Désormais, on y voyait aussi des exemplaires de *Filles Mortes*. On écrivit sur moi dans *Interview* et *WWW*. Le bruit courut que j'étais drôle : je fus invitée à la radio et fis même une brève apparition dans le show de Merv Griffin.

Mais j'avais tendance à merder grave. Je me pointais aux interviews complètement ivre. J'insultais les gens. Je draguais les nanas recrutées pour débattre avec moi, ce qui les agaçait, et irritait aussi les mecs sur le plateau. Un journaliste me traita de photographe lesbienne ; je le fustigeai lors d'une soirée où je le rencontrai, quelques jours plus tard. Je n'étais ni lesbienne ni hétéro. En matière de relations, je suis toujours une destructrice à part entière. Je baisais avec qui je voulais. Les femmes semblaient mieux me supporter que les hommes. Du moins pendant un certain temps. Le *Soho Weekly News* publia un papier décrivant quelle loque j'étais, citant largement une interview que je leur avais accordée. Je me prenais pour une foutue rock star, pour Iggy Pop, sauf que personne ne payait pour venir me voir tomber de la scène.

Les *Filles Mortes* ne furent jamais réimprimées. Le punk avait atteint son apogée ; la violence du mouvement inquiétait les gens des maisons

de disques au point de les faire hésiter à employer le mot « punk ». On se mit à coller des étiquettes sur les 33 et les 45 tours, qui précisaient : POWER POP GARANTIE ! Les orgues Farfisa supplantèrent peu à peu les guitares tapageuses. Partout, on voyait des ados portant de fines cravates et des lunettes de soleil enveloppantes. Le phénomène grandit, se transforma en mode, implora, puis explosa. On ne manquait ni de célébrités, ni de suicides de célébrités, ni de photographes célèbres pour couvrir ces événements. Le jour où j'aperçus un tee-shirt déchiré au prix de soixante-quinze dollars dans la vitrine d'une boutique Fiorucci et, devant ledit magasin, un couple de caniches nains attachés à un parcmètre par des laisses en cuir noir, je compris que c'était terminé.

Le court moment de gloire des méchants punks avait pris fin. De même que le mien.

J'errais dans la ville sans trop savoir quoi faire. On m'y voyait, on me reconnaissait... la blonde maigre et échevelée, aux ongles rongés, aux mains tremblantes, au tee-shirt rayé à encolure bateau. Mais personne ne voulait se souvenir de qui j'étais et, au bout de quelques années, on m'oublia.

J'occupais toujours l'appartement d'Hudson Street. Lorsque je pris un boulot dans la réserve de la librairie Strand, tout le monde pigea que j'étais bel et bien finie.

Un incident eut lieu à la même époque. Pour fêter mes vingt-trois ans, je me rendis au CBGB dans le Bowery et en ressortis tard, comme d'habitude. Ivre, comme d'habitude. Et pieds nus – j'avais dansé et laissé mes chaussures à l'intérieur, bien qu'en cette fin octobre le temps se fût rafraîchi. J'étais seule jusqu'au moment où une voiture s'arrêta sous un réverbère à l'ampoule cassée. Quelqu'un ne cessait de prononcer mon nom d'une voix basse et insistante. En reconstituant la scène plus tard, je pense qu'il devait répéter : « Mam'zelle, mam'zelle. »

J'entendis *Cass. Cass.*

Je m'arrêtai, me retournai. La portière était déjà ouverte. J'entrevis un couteau. Le reste se passa très vite.

Je ne me souviens pas de grand-chose. Ou plutôt si, je me souviens de pas mal de choses, mais tout est éparpillé, comme ces photos ratées que l'on retrouve dispersées devant les photomaton.

Voilà ce que je revois : un terrain vague désert. Moi à genoux. Mon talon entaillé, après que j'avais marché pieds nus sur un morceau de verre. Du sang au-dessus de mon pubis. Du sang et du sperme sur ma cuisse. Moi courant sur le bitume défoncé. Une tête d'homme émergeant de la vitre d'une voiture. Moi hurlant au milieu de la rue. Un véhicule de police.

Je revois ces images sans vraiment me les rappeler. Je me souviens

d'avoir flotté au-dessus du terrain vague et observé deux ombres, l'une en train de bouger, l'autre, immobile. Je me souviens d'une voiture. D'un couteau.

On me demanda si je m'étais défendue.

Je ne m'étais pas défendue. Je fus incapable de décrire l'homme ou sa voiture. Mon esprit avait été parfaitement nettoyé. Je n'en parle pas beaucoup. C'est arrivé ; je ne suis pas dans le déni. Je n'éprouve aucune honte.

Mais je sais à quoi pourrait ressembler cette autre série de photos. Une jeune femme ivre, en mini-jupe de cuir, tee-shirt étriqué, sans soutien-gorge ni chaussures. Cette même rue à quatre heures du matin, fin octobre. Une punk bisexuelle photographiant des garçons morts. Je ne m'étais pas défendue. Depuis cette nuit et durant toute ma vie, la seule chose importante pour moi se résume à cette phrase.

Je ne me suis pas défendue.

Vous devez vous demander ce que ça fait de vivre avec ça. Je vais vous le dire. C'est comme d'avoir une lame de rasoir coincée entre les dents : si on bouge trop la bouche ou la langue, si on sourit, si on parle ou si on embrasse quelqu'un, on se coupe, profondément. On pourrait même s'étouffer en avalant tout ce sang. On pourrait même saigner à mort.

Après quoi, je rentrai dans ma coquille. Sans me racheter une conduite, je continuai simplement à vivre comme une personne normale : pointant tous les jours au travail, dépensant mon salaire dans des clubs, des bars et des librairies. Mes relations avec les autres avaient toujours été si éphémères que personne ne remarqua que j'avais cessé de faire des efforts pour tisser des liens affectifs. Je ne fis aucune tentative pour trouver un meilleur emploi, ni pour être plus aimable avec les clients de Strand. Je n'étais pas intéressée par une promotion, ne briguais pas non plus le poste de responsable du stock. J'allais bosser, ouvrais des colis, rangeais des bouquins. J'en volais aussi, jusqu'à ce que la surveillance du magasin devienne trop étroite. Au bout de quelques années, je me fis faire un tatouage pour dissimuler la cicatrice boursouflée qui barrait mon bas-ventre, en l'englobant dans un drapeau rouge effrangé sur lequel étaient inscrits les mots : TROP CORIACE POUR MOURIR. Je continuai à prendre des photos, à aller écouter des concerts dans le sud de Manhattan et à vendre de temps à autre mes œuvres au *Soho Weekly News*. Quand plus personne ne voulut les acheter, je confiai mes clichés à un fanzine du district de Columbia, appelé *Vintage Violence*, en échange d'exemplaires que je vendais un dollar pièce.

Je photographiais toujours ce qui m'émouvait, principalement ce qui ne bougeait pas. Des pigeons écrasés sur la chaussée ; un cadavre rejeté sur la berge de l'East River, recroquevillé dans la boue, à la chair semblable à de la flanelle grise fripée ; une strip-teaseuse d'un club de Broadway en train de dormir entre ses passages sur scène, sa poitrine dénudée pareille à un ballon rouge, là où une fuite de silicone

s'était étendue sous la peau. J'aimais considérer mon talent comme quelque chose que j'avais aiguisé à l'extrême, une pointe que j'aurais pu enfoncer dans l'œil du spectateur. On aurait pu penser que, dans les années 1980, l'engouement pour la décadence et l'abolition des tabous aurait attiré un public vers ce genre de photos, mais ce n'était pas le cas. Elles étaient rejetées, encore et toujours. Trop macabres, ou trop évocatrices d'autres travaux – Mapplethorpe, Weegee, *The Ballad of Sexual Dependency*² de Nan Goldin – ou pas assez évocatrices.

« C'est trop cru », me dit Linda quand, au bout de six ans, j'eus enfin constitué un nouveau book et tiré assez de photos pour constituer un livre. « Ça donne trop l'impression d'être dans la tête de quelqu'un. »

Sous le soleil de l'après-midi qui éclairait son bureau situé dans le nord de la ville, je la dévisageai longuement, parée de ses bijoux en or et d'une veste Armani. « On est dans la tête de quelqu'un, Linda. La mienne. »

Repoussant mon book posé sur sa table de travail, elle le fit glisser vers moi. « Je sais, reprit-elle. Tu devrais peut-être montrer ça à quelqu'un d'autre, Cass. »

Je la quittai. Personne d'autre ne voulut de moi.

Vingt années s'écoulèrent. Il m'arriva d'exposer en compagnie d'autres photographes dans de petites galeries. De temps en temps, quelqu'un achetait une de mes photos et on mentionnait l'ouvrage *Filles Mortes*, en général dans une note en bas de page, en l'attribuant à Cindy Sherman. À l'apparition du numérique, je restai fidèle à l'argentique. Changer n'aurait pas été difficile. La lumière reste la lumière, il suffit de savoir comment la trouver, de savoir où regarder pour découvrir une ombre oblique, capturer le moment exact où les yeux de quelqu'un vont s'ouvrir et laisser planer le doute : le modèle est-il mort ou endormi ? J'aurais pu abandonner mon vieux Konica, tout comme j'aurais pu trouver un autre travail, acheter des vêtements plus seyants ou m'engager dans une relation durable.

Voilà ce qu'il vous faut comprendre à mon sujet : j'aurais pu changer. Mais je n'en avais pas envie. Je forniquais avec des gens rencontrés dans les clubs : aussi bien des hommes que des femmes. Aucune de mes liaisons ne durait longtemps. Ravagée comme je l'étais, je restais pourtant encore assez belle. Mais j'avais le vin mauvais. Désormais, quand j'entrais dans un café d'East Village, tous les consommateurs se cachaient derrière leurs journaux ou leurs écrans d'ordinateur portable.

Malgré cela, en 1998, j'entretins une relation suivie avec une femme mariée, Christine Conti, professeur et spécialiste de la nouvelle vague. Une ancienne alcoolique, brune, mince, élégante, exaltée, bourrée de problèmes. Nous nous entendions bien physiquement, mais nous

disputations beaucoup. Au bout de quelque temps, ces disputes devinrent continuelles. Je buvais trop. Christine finit par quitter son mari et prendre un appartement près de Battery Park ; cela n'améliora pas pour autant notre relation. Elle prétendait que je n'étais pas pleinement intégrée. Je refusai d'arrêter de boire, d'assister aux réunions des Alcooliques Anonymes. Elle refusa de me quitter.

J'en arrivai à la frapper. Après avoir appelé les flics, elle déclara ne pas porter plainte contre moi si j'acceptais de me faire aider. Je suggérai qu'elle-même avait peut-être besoin d'aide, vu qu'elle restait avec moi. Mais je cédaï. Nous allâmes voir un conseiller. Je restai assise sans parler, pendant que Christine balançait des mots comme « prédatrice », « détachée », « obsessionnelle ». Le conseiller lui en renvoya d'autres : « amnésie dissociative », « dépersonnalisation », « troubles affectifs ». Il nous recommanda une psychiatre, qui me prescrivit un traitement à base de lithium et d'antidépresseurs.

Je pris ces médicaments pendant une semaine. J'avais l'impression d'avoir le cerveau empoisonné par de la strychnine. Je renonçai à les avaler. La psychiatre proposa d'autres remèdes. Je ne retournai pas la consulter.

« Je n'irai pas plus loin dans mon intégration, prévins-je Christine. Alors habitue-toi à ma personnalité ou tire-toi ! »

Dieu sait pour quelle raison, elle resta avec moi.

Nos disputes s'espacèrent, mais je continuai à boire. Mes rares amis vivaient moins marginalement que moi. Je pense qu'ils voyaient en moi le fantôme de la vie de bohème qu'eux-mêmes avaient cessé de mener – écoutant toujours la même vieille musique, allant toujours travailler avec la gueule de bois, dormant toujours sur un matelas en mousse, posé sur une planche de contreplaqué, dans mon appartement miteux au loyer plafonné.

Christine finit quand même par se lasser. Petit à petit, je cessai de voir les quelques amis qui me restaient. Cessai de fréquenter les clubs pour y écouter des concerts. Utilisai de moins en moins de rouleaux de pellicule, et perdis le peu de contacts que j'avais gardés dans la presse rock, en déclin elle aussi. Quand je n'eus plus assez d'argent pour m'acheter les bouquins de photos qui m'intéressaient, je me mis à les voler.

Puis Christine mourut. Elle m'avait appelée très tôt ce matin-là et laissé un message : elle devait déjeuner avec quelqu'un au *Windows on the World*. Pouvais-je l'y retrouver un peu avant pour boire un café avec elle ? Nous pourrions parler de nos problèmes, disait-elle. La situation pouvait peut-être s'arranger. Cela faisait longtemps. Peut-être commençait-elle à voir les choses différemment ? Peut-être avais-je changé ?

Je n'avais pas changé. Pas assez, en tout cas. J'effaçai le message et

ne la rappelai pas. Quelques heures plus tard les premières sirènes retentissaient et la fumée apparaissait. Le ciel était d'un bleu électrique. Le téléphone sonna, et d'Hoboken, Phil Cohen se mit à me hurler dans l'oreille :

« T'as vu ça, Cass ? T'as vu ça ? »

Je regardai par la fenêtre.

« Oh, merde ! » braillai-je en lâchant le combiné.

Quand je me penchai à l'extérieur, Hudson Street était saturée de tourbillons de cendres et de morceaux de papier. Il y flottait une odeur de kérosène pestilentielle. Les gens regardaient en l'air, bouche ouverte, comme s'ils essayaient d'attraper des flocons de neige avec leur langue. Tous criaient.

On se serait cru au milieu d'un verre qui se brise. Christine était déjà morte, même si je l'ignorais encore, même si je ne savais pas qu'elle était allée là-bas plus tôt malgré tout, s'imaginant que je l'y rejoindrais peut-être, pensant que j'avais peut-être changé... On ne sait jamais.

Je redressai la tête pour fixer une traînée de condensation blanche qui perdurait au milieu de la pluie de gravats noirs, de débris de verre et de cendres. Un petit bout de papier carbonisé tomba sur le dos de ma main et y resta collé, humide, chaud. Je le retirai de ma peau pour le lire.

Car, lors de notre première

Je lissai le fragment sur ma paume avant de le poser sur ma langue. Il avait un goût de gasoil, de métal brûlé. Je l'avalai ; presque aussitôt, je me mis à vomir sans pouvoir me retenir.

Personne ne m'informa qu'une quelconque cérémonie funèbre aurait lieu pour elle. De toute façon, je n'y serais pas allée.

Et les conflits commencèrent. Je bus de plus en plus. Pendant quelque temps, je vis fleurir dans le sud de Manhattan des affichettes avec son portrait – collées par son ex-mari et ses parents. Chaque fois que j'en découvrais une, j'avais envie de hurler. De tuer quelqu'un. Je finis par les arracher systématiquement, sans tenir compte des regards réprobateurs que me lançaient les passants. Parfois, seule dans mon appartement, je me laissais aller et hurlais pour de bon. Elle avait disparu, tout avait disparu, je n'aurais rien pu y faire, personne n'aurait rien pu y faire. Bordel ! pourquoi étais-je la seule à le comprendre ?

Cette lumière crépusculaire qui apparaît en fin d'après-midi, l'hiver, cette lumière qui donne l'impression que tout est recouvert d'une pellicule de verglas... je la sentais sur moi en plein été, ou au beau milieu de la nuit. Pendant quelques mois, je souffris de maux de tête ;

une douleur épouvantable me vrillait l'œil droit et m'aveuglait, comme si une étincelle m'avait brûlé la rétine. L'ophtalmologue ne décela rien mais moi, je le percevais, ce trou causé par une pointe en fusion, un morceau de cendre incandescente ou une braise. J'avais beau examiner mon œil dans le miroir, à la recherche d'une lésion ou d'une éraflure sur ma cornée, je ne distinguais rien. Cela prit une telle ampleur que je devais boire trois rasades de bourbon avant d'avoir le courage d'attraper mon appareil.

J'essayai d'oublier que j'avais eu une relation avec Christine, ou avec qui que ce soit. Comme dit la chanson, *you can't put your arms around a memory*³. J'avais quarante-huit ans et ma vie était finie depuis des lustres. C'est alors que Phil Cohen m'appela pour me parler d'Aphrodite Kamestos.

2. *La Ballade de la dépendance sexuelle*, réédité aux Éditions de la Martinière.

3. « On ne peut pas étreindre un souvenir. » Titre d'une chanson écrite par Johnny Thunders.

Phil était un vieux copain de l'East Village qui habitait désormais à Hoboken. Ancien dealer et organisateur de concerts, il travaillait en free-lance pour divers magazines et sites web ; il animait également un blog nommé *Mort précoce*. L'essor du hip-hop et de la pop daubesque avait grandement fragilisé ses activités, mais son addiction aux amphés l'avait nanti de remarquables habitudes de travail, et il me dépannait encore en meth ou en *black beauties* quand j'en avais besoin. Il ne dormait quasiment jamais, écrivait de façon compulsive et était en contact permanent – cela frisait l'obsession – avec quiconque susceptible de lui procurer du boulot. Si la ville était un jour détruite par une bombe nucléaire, on retrouverait sûrement Phil en train de griffonner dans les cendres ou d'envoyer des signaux de fumée à d'autres survivants d'Hoboken. Il ressemblait à Don Knotts, à l'époque de *The Incredible Mr. Limpet*⁴, en moins beau tout de même.

N'empêche, Phil avait toujours veillé sur moi. Avec des résultats plus ou moins probants. Par un matin pluvieux d'octobre, je le croisai dans un coffee shop.

« Hé, hé ! Mais c'est notre androïde de Cassandra ! Comment vas-tu ? »

— Phil, c'est foutrement bon d'être en vie.

— Je suis ravi de l'apprendre. Ah, au fait... j'allais t'appeler. T'as le temps ? »

Nous nous casâmes à une table près de la fenêtre, où je sirotai mon café tout en le regardant avec attention. Quelques mois auparavant, Phil s'était rasé la tête. Conscient de son erreur, il avait aussitôt décidé de laisser repousser ses cheveux ; du coup, il ressemblait maintenant à

un Monsieur Gazon qu'aurait peint Edward Munch.

« Alors, quoi de neuf ? demandai-je.

— Je pense avoir un boulot pour toi. Je connais un type qui est rédacteur chez *Mojo*. Une revue musicale londonienne. Un magazine, pas un webzine. Il veut publier un article agrémenté de photos. J'ai pensé à toi, Cass. C'est dans tes cordes, une véritable histoire pour Neary la féroce.

— Je connais cette revue, Phil. Pile mon truc, hein ? Comme dans « Tocards-sous-exploités-dans-un-monde-hostile » ?

— Je te reconnais bien là ! Presque, presque ! Tu connais Aphrodite Kamestos ?

— Si je la connais ?... ou si je sais qui elle est ?

— Eh bien, l'un ou l'autre. » Phil écarquilla les yeux. « Tu ne la connais quand même pas personnellement, hein ? Non, bien sûr que non, dit-il avant de s'empresse de poursuivre. Ce rédacteur voudrait un truc rétro. S'inspirant des photos des années 1950, 1960... tu sais, comme celles d'Avedon, de Diane Arbus, enfin, ce genre de choses. Je lui ai raconté que j'avais eu l'occasion d'aller une fois chez Aphrodite Kamestos. Sacrée expérience ! Du coup, il veut publier un papier sur elle.

— Et alors ? Tu n'as qu'à le faire, puisque tu la connais.

— Je ne la connais pas vraiment, avoua Phil. Dans le temps, je traficotais un peu avec le type qu'elle fréquentait. Je continue à avoir de ses nouvelles de temps à autre. Je lui ai donc envoyé un mail en lui demandant d'essayer de m'obtenir une interview avec Aphrodite Kamestos.

— Elle est encore en vie, au moins ? Elle doit avoir, combien ?... pas loin de cent ans ?

— Nan, dans les soixante-dix, peut-être. Mais elle est bien conservée. Elle possède une maison sur une île, là-haut dans le Maine. Autrefois, il y avait une petite communauté là-bas, voilà comment je m'y suis retrouvé embarqué : j'ai été leur fournisseur de came attitré pendant quelques mois. J'ai donc dit à ce rédacteur que j'avais un contact et que je pourrais sûrement y envoyer quelqu'un. Ce sera bien payé. En livres, qui plus est... avec le taux de change actuel, tu ne seras pas perdante. »

Je fixai mon café, envisageant de lui lancer le contenu de mon gobelet au visage. « Pourquoi ne lui as-tu pas suggéré de publier un papier sur moi, Phil ?

— Il a parlé d'un truc sur les années 1960, Cass ! » Phil eut l'air peiné. « Bordel, j'essayais juste de te rendre service !

— Ah, d'accord ! Phil Cohen dans le rôle du Bon Samaritain... j'avais presque oublié que c'était possible.

— J'ai vanté tes mérites à ce mec, Cass. Je lui ai dit que personne

d'autre que toi ne serait aussi qualifié pour ce travail.

— Pourquoi diable aurais-tu été raconter ça ? » Je terminai mon café et jetai mon gobelet dans une poubelle. « Je répète ma question : pourquoi tu ne le fais pas ?

— Parce que je ne suis pas photographe !

— Alors pourquoi ce type n'envoie-t-il pas un de ses propres photographes ?

— Parce que j'imagine qu'Aphrodite veut quelqu'un dont on n'a jamais entendu parler. Elle est, comme qui dirait, cinglée, ou parano, ou Dieu sait quoi ! Elle veut un inconnu. »

Il pinça sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index. J'éclatai de rire.

« Un inconnu ? C'est ce qu'elle a dit ? Je veux un parfait inconnu... Ah, oui, je sais, engageons Cassandra Neary !

— Plus ou moins.

— Merde ! »

Je restai assise sans rien dire. Au bout d'un moment, Phil haussa les épaules. « Écoute, je voulais juste t'aider à t'en sortir. Enfin... je veux dire... c'est toi qu'elle a réclamée, va savoir pourquoi ! Mais ce pourrait être un boulot intéressant. Tu te souviens de ce que les gens disaient autrefois ? Que si on inclinait le pays d'un côté, tout ce qui n'était pas bien ancré au sol roulerait jusqu'en Californie ? Eh bien, on pourrait croire que quelqu'un s'est amusé à le faire, avant de le rebasculer dans l'autre sens... et que tout ce qui n'avait pas *encore* été fixé a roulé jusque dans le Maine. Et ces îles... Cass, c'est un endroit fait pour toi ! Comme dans ces chansons qui décrivent l'atmosphère pittoresque de notre bonne vieille Amérique... sauf que là-bas, elle perdure. Tu devrais y réfléchir. »

Je soupirai, puis le regardai. « C'est vrai ? Elle m'a vraiment réclamée ? »

Phil s'agita sur sa chaise, les yeux rivés sur son téléphone portable. « Oui », répondit-il au bout de quelques secondes. « Oui, c'est vrai. Va comprendre pourquoi.

— D'accord. Je vais y réfléchir. »

Phil jeta un coup d'œil sur sa montre. « Tu as... euh... cinq minutes.

— *Quoi ?*

— J'ai promis au rédacteur de le rappeler à quinze heures... Quinze heures, heure locale. On en a cinq de différence. Et il est presque dix heures.

— Mais je ne peux pas... du reste, comment pouvais-tu deviner qu'on allait se croiser ?

— Je ne le savais pas. J'allais te téléphoner... Hé, je le jure !

— Mais... bon sang, Phil, est-ce que ce rédacteur l'a prévenue de mon arrivée ? »

Il secoua la tête. « Non, c'est moi qui m'en suis occupé. J'ai promis

que je t'enverrais là-bas. Écoute, ne réfléchis pas trop, hein ? Accepte, tout simplement. Je me charge de tout organiser. Tu as le permis, non ? Une carte de crédit ? Tu n'es pas complètement rétrograde, rassure-moi ? Tu es encore capable de louer une voiture et de conduire ?

— Oui. » Je contemplai la rue en faisant la moue. La pluie avait transformé les feuilles mortes et les pages de journaux volantes en gadoue grisâtre. « Merde. Peuvent-ils me filer une avance ? »

Phil afficha une expression aussi affligée que si je lui avais demandé de mettre un nourrisson au four.

« Est-ce que je toucherai au moins une rémunération forfaitaire ?

— J'essaierai de t'en obtenir une. Si je n'y arrive pas, je te dédommagerai de ma poche, ça te va ?

— Redis-moi pourquoi tu fais ça ? »

Phil passa une main sur le chaume de son crâne. « Putain, Cass ! T'es chiante, tu sais ? J'ai vraiment cru que ce serait un super boulot pour toi. La légendaire Aphrodite Kamestos, la semi-légendaire Cassandra Neary... tu pourrais enfin l'approcher ! J'ai vu l'endroit où elle habite, je suis allé sur cette île. Tous ces trucs avec lesquels tu nous as bassinés, cette ambiance glauque dont tu raffoles... eh bien ! là-bas, tu seras servie ! Y a que ça : des rochers, l'océan et le ciel. »

Il soupira. « Et je sais pas... cette nana avait quelque chose... Quand je t'ai rencontrée... tu me l'as rappelée. Tu comprends ?

— Cassandra Neary l'oubliée, intervins-je. Cassandra Neary, celle qui n'a jamais percé.

— Laisse tomber ! » Il me lança un regard furieux. « J'aurais dû me douter de ta réaction, au lieu d'essayer de te faire une putain de fleur. » Il ramassa son téléphone portable. « Je trouverai quelqu'un d'autre. »

Je secouai la tête. « C'est bon, c'est bon, j'accepte. J'ai besoin de ce fric. J'ai besoin de sortir de cette ville. » Je regardai une nouvelle fois par la fenêtre. « Alors c'est toi qui me rappelles, d'accord ? »

Il ouvrit son téléphone. « J'appelle d'abord ce rédacteur. Puis cet autre type du Maine, à qui je vais demander d'organiser ton arrivée et de t'emmener sur l'île en bateau ou par tout autre moyen. Après, je t'appelle.

— M'ouais, c'est un peu vague. » Je me levai. « Mais bon, je suppose qu'il ne me reste qu'à attendre ton coup de fil, ou que quelqu'un d'autre se bouge pour toi. »

Phil hocha la tête. « Super ! Et quand as-tu l'intention de me remercier ?

— Quand j'aurai été payée, qu'est-ce que t'en dis ? Je t'inviterai même à dîner. »

Je me penchai pour embrasser son crâne tondu.

« Merci, Phil. »
Et je rentrai à pied chez moi.

4. Comédie américaine d'Arthur Lubin, inédite en France.

Vous allez penser que je quittais la ville pour échapper à mon chagrin, à la culpabilité ou à la peur ; toutes ces raisons pour lesquelles les gens fuyaient à cette période – bon nombre d’entre eux portaient d’ailleurs dans la région où je me rendais.

Mais à dire vrai, lorsque Christine m’avait appelée ce matin-là, cela faisait près de deux ans que nous ne nous étions pas parlé. Elle m’avait avoué ne pas supporter d’entendre ma voix : elle avait l’impression de parler à une morte. Ou plutôt, non, avait-elle continué, cela lui rappelait le surnom dont m’avait affublée Phil Cohen. Elle avait l’impression de parler à un androïde, à une créature imitant le langage et les émois humains sans vraiment être vivante.

« Le plus terrible, c’est que je t’ai vraiment aimée, Cass, disait-elle sur son dernier message. Je t’aime encore aujourd’hui. »

Je savais qu’elle voulait me revoir pour que je lui dise que je l’aimais aussi. Je savais qu’elle m’offrait la possibilité de la sauver – de *me* sauver, aurait-elle dit –, mais j’étais incapable de mentir. Je suis incapable de mentir sur un tel sujet. Ce n’est pas une qualité. C’est un défaut, tout comme ma vision du monde réel n’est pas un don mais une malédiction. J’ai passé ma vie à attendre le pire, sachant qu’il se produirait, le voyant se produire. Les gens pensaient que je le provoquais, puis que je le photographiais et obligeais les autres à le voir.

Les gens pensent vouloir la vérité. Mais la vérité est qu’ils veulent être rassurés sur le fait que l’horreur réside uniquement *là-bas... là-bas*, au-delà de l’écran de leur télé ou de leur ordinateur, à l’autre bout de la planète. Personne n’a envie de regarder les restes calcinés d’un

corps humain gisant à ses pieds. Personne n'a envie d'être témoin d'un chagrin dévastateur, d'une atrocité ou de la mort. Moi non plus, d'ailleurs, mais je ne nie pas que cela m'arrive, tout comme je ne nie pas que mes photos sont le reflet de la réalité. Il m'est impossible de détourner les yeux.

Li me restait des congés à prendre à la librairie. Je leur signalai donc que je m'absenterais pendant quelques semaines. Chez Strand, si l'on fut surpris, on parut aussi soulagé de me voir faire quelque chose de normal – c'était la première fois que je prenais des vacances depuis cinq ans. Je passai mes derniers jours sur place à fouiller dans les rayons à la recherche d'infos sur Kamestos.

Je ne trouvai presque rien, à part cette photo mythique dans un bouquin consacré aux photographes du vingtième siècle, un portrait d'elle en noir et blanc pris par son époux – le poète Stephen Haselton –, peu après leur mariage. Je savais qu'il existait d'autres portraits : un dessin au crayon de Jean Cocteau, reproduit sur la jaquette de l'édition originale de *Mors* ; une esquisse de Brion Gysin qui ressemblait au masque mortuaire de Jean-Paul Marat.

Je supposai qu'en cherchant sur Google, j'en apprendrais davantage. Il y avait quelques trucs sur la Toile, à commencer par la critique cinglante de *Mors* par Susan Sontag, mais peu de données bibliographiques, hormis un article plus que succinct dans Wikipédia. En dépit de son nom, Aphrodite était aussi américaine que moi ; cette Grecque de la troisième génération avait grandi à Chicago. Il n'y avait cependant aucun détail sur son enfance et uniquement une courte mention de son union avec Haselton.

Je ne connais personne doté d'un prénom aussi illustre différant autant de l'original. Aphrodite Kamestos possédait la beauté d'une tempête violente... contemplée à distance respectable. Haselton avait dû prendre cette photo par surprise. Elle avait la tête à demi tournée, les lèvres entrouvertes, les sourcils légèrement haussés ; ses longs

cheveux noirs, qui retombaient en arrière, lui dégageaient le visage. Ses yeux sombres contrastaient étonnamment avec sa peau claire, et la lumière se reflétait sur ses pommettes. Bien que direct, le regard qu'elle lançait à l'appareil était pourtant impénétrable. Elle n'avait pas l'air effrayée, mais paraissait sans défense, surprise une fraction de seconde avant d'avoir eu le temps de se composer une expression d'assentiment, d'agacement, de sensualité ou d'agressivité.

C'était un visage incroyablement beau, qui, loin de m'évoquer la déesse de l'Amour, me faisait penser à la Méduse, à quelqu'un dont la beauté se retournerait contre toute personne assez stupide pour s'intéresser à elle. Tel était le pouvoir de cette photo. Elle ne vous incitait pas à vous demander ce qui était arrivé au modèle, mais à vous interroger sur ce qu'il était advenu du type qui avait pris la photo. Le fait de savoir qu'il s'était suicidé en 1976 était presque décevant.

Mes recherches sur Google me dévoilèrent aussi quelques photos prises par elle, mais cette découverte fut si déprimante que je regrettais de m'être attelée à cette tâche. Je déteste voir de mauvaises reproductions d'œuvres excellentes, et ces images en ligne étaient vraiment toutes nulles. Une création perdue – voilà ce qui arrive quand on reproduit à l'infini une image photographique. Elle perd de son authenticité ; sa qualité se détériore un peu plus à chaque épreuve tirée du négatif original, et l'original lui-même s'altère avec le temps, si bien que chaque nouvelle image est une version encore plus dégradée de ce qu'on avait entre les mains au départ. On constate le même phénomène avec les enregistrements analogiques. Après les avoir dupliqués à moult reprises, on se retrouve avec une bande saturée de parasites et de souffle.

Cela n'arrive pas aussi souvent avec des images digitales ; toutefois, ce que je trouvais en ligne avait été scanné à partir d'une reproduction pirate de 1970 des deux seuls livres de Kamestos, *Mors* et *Deceptio Visus*, tous deux publiés à la fin des années 1950. Quiconque feuilletterait ce document pirate serait pardonné s'il se demandait pourquoi on avait bien pu publier les photos d'Aphrodite. Malheureusement, ces horribles copies étaient les seules à avoir filtré sur la Toile. Elles n'avaient rien de comparable avec les images des éditions originales de *Mors* et de *Deceptio Visus* – je le savais, puisque je possédais ces deux livres – et celles-ci, évidemment, n'avaient rien de commun non plus avec les tirages originaux.

Ses plus belles images représentaient des panoramas – îles, montagnes. Surchargées de bleu, de violet et de magenta, elles montraient les détails les plus infimes d'un archipel lointain à la beauté inconcevable, qui ressemblait à un paysage de Magritte : insaisissable, inimitable. Je ne pouvais croire à l'existence de tels

endroits.

Sauf que, bien sûr, ils existaient – les photos avaient été prises en 1956, des années avant que les ordinateurs ne permettent de modeler le monde pour lui donner un aspect agréable. Cette année-là, Kodak avait commencé à faire du battage pour les pellicules couleur Type C. La Type C permettait aux photographes de développer leurs négatifs couleur sans dépendre autant qu'avant des labos, et certains travaux intéressants furent effectués par des gens comme Nina Leen et Brian Brake. J'ignore si Kamestos utilisait la Type C, mais si tel avait été le cas, elle aurait su tirer profit des qualités de cette pellicule. Sur le cliché pris par son mari, on peut voir combien ses yeux brillent encore, même si ses mains donnent l'impression d'être capables de manier un garrot aussi facilement qu'un appareil photo.

À la sortie de *Mors*, une rumeur courut : il s'agissait là d'un inventaire d'endroits où avaient eu lieu des choses épouvantables. Suicides, meurtres, tortures sexuelles. Ces photos n'avaient rien en commun avec les scènes de crime de Weegee ou des clichés du camp de Buchenwald pris par Bourke-White. Les images de Kamestos manquaient d'instantanéité et de contenu historique ; l'impression de transgression qui en émanait était viscérale, car empreinte de détachement. À sa sortie, *Mors* fut rejeté. On le considérait comme une expression malsaine de la photographie, et la préface outrancière de Kenneth Anger du livre pirate paru en 1970 ne fit qu'aggraver les choses. Il faudrait attendre des dizaines d'années avant que l'influence de cet ouvrage ne soit reconnue par des gens comme Sally Mann ou Joel-Peter Witkin. Et par moi, évidemment. Mais moi, personne ne m'écoutait.

L'idée de voir ces originaux m'emballait au plus haut point. Bien plus que la possibilité de gagner de l'argent ou de fuir la ville. Bien plus encore que d'avoir appris qu'Aphrodite Kamestos m'avait réclamée, moi... ou que le fait d'aller là-bas me donnerait peut-être l'occasion de refaire de bonnes photos.

Pourtant, je dois bien admettre que j'étais curieuse – plus que curieuse – de savoir ce qui avait bien pu arriver à cette femme. Dépression nerveuse ? Manque de courage ? Mariage raté ? Son époux était un poète mineur, une sorte de marginal de la Beat Generation et, d'après ce que j'avais compris, homosexuel. Kamestos avait rencontré Haselton en 1955 et l'avait épousé au bout de seulement quelques semaines. Comme cadeau de mariage, le père fortuné du marié avait offert au couple une maison sur une île, au large de la côte du Maine.

C'était là que je me rendais désormais : l'île de Paswegas.

Je n'en avais jamais entendu parler auparavant. Cette constatation me procura une impression singulière. J'avais le sentiment de partir en pèlerinage, un pèlerinage étrange, angoissant ; à l'instar d'une

admiratrice de Nabokov se mettant en quête des motels où Humbert Humbert avait couché avec Lolita.

Paswegas étant le lieu où Aphrodite avait immortalisé les paysages de rêve de *Deceptio Visus*, je pensais – et rêvais – depuis presque trente ans à cet endroit que je n'avais jamais vraiment considéré comme réel. Un peu comme lorsque l'on regarde un tableau ou une photo en espérant pouvoir y entrer et s'y fondre purement et simplement. Voilà ce que j'avais toujours voulu faire avec ces photos. J'en avais enfin l'occasion.

Le soir de ma rencontre inopinée avec Phil, je téléphonai à mon père. Comme d'habitude, nous ne nous étions pas parlé depuis un bon moment. Je compris qu'il était soulagé d'entendre ma voix : je n'étais pas morte.

« Cassandra ! Ça fait du bien d'avoir de tes nouvelles. Tout va bien ? »

Je lui rapportai ma conversation avec Phil. « Tu n'allais pas là-bas, dans le temps ? demandai-je. Pour pêcher ou un truc comme ça ?

— Oui. Pêcher et chasser. Là-haut, dans les Allagash. J'y allais avec ton grand-père. Nous faisions étape à Freeport au beau milieu de la nuit et agitions la cloche du petit magasin L.L. Bean jusqu'à ce qu'on nous ouvre pour pouvoir y acheter notre matériel. Le Maine est un endroit magnifique. Je n'y suis pas retourné depuis mes rares balades dans l'Est avec ta mère », ajouta-t-il d'une voix soudainement attristée. « Cela date d'avant ta naissance.

— Tu sais comment y aller ? Je loue une voiture.

— Dans le Maine ? » J'entendis le bruit des glaçons dans son grand verre de whisky. « Évidemment ! Traverse le New Hampshire, puis prends sur ta droite. »

Nous parlâmes encore quelques instants, histoire de rattraper le temps perdu. Du moins pour lui, car moi je n'avais pas grand-chose à raconter.

« Eh bien, Cassandra, je te souhaite bonne chance, finit-il par lâcher. En cas de problème, appelle Ken Wilburn. Il est dans le sud de Salem, maintenant. Tiens, je te donne son numéro... »

Je l'inscrivis et lui dis au revoir. Deux jours plus tard, je recevais un chèque de mille dollars, accompagné d'un petit mot.

Achète-toi une paire de bottes en caoutchouc. Affectueusement, papa.

Je dépensai une bonne partie de l'argent pour un jean cigarette d'Hedi Slimane. J'ai mes petits goûts de luxe et je m'étais dit que si je vendais mon article, l'investissement ne serait pas perdu. Je rangeai le reste dans mon portefeuille.

Cette nuit-là, je consultai mes exemplaires de *Mors* et de *Deceptio*

Visus. Je les avais achetés pour presque rien chez un bouquiniste en 1978, quand Kamestos était sur le déclin. Je compulsai *Deceptio Visus*, dans l'espoir de trouver des indices sur ce qu'était l'île en réalité, et où elle se situait.

Cela se révéla aussi difficile que de se repérer à l'aide d'une boussole sur une carte postale. Je retournai donc sur la Toile et furetai jusqu'à ce que je tombe sur <www.maineaway.com> : *Vos infos sur la péninsule de Paswegas et ses environs*. La page d'accueil montrait un ciel serein et un voilier voguant sur une mer bleu cobalt. Il y avait aussi de nombreuses photos de labradors, de feuillages automnaux, d'enfants mangeant des épis de maïs et du homard, d'épicéas couverts de neige, de couples en bonne santé faisant du canoë, de pygargues et d'élans.

Les gros titres racontaient tout autre chose. Une vague de suicides d'adolescents. Des groupes de soutien pour les accros aux analgésiques. Deux saisies importantes d'héroïne. Une nouvelle alerte à la bombe au lycée. Un nouveau cas avéré de virus du Nil occidental. Un avis de recherche concernant un certain Martin Graves, disparu depuis le 29 août. Des rapports de police sur trois arrestations suite à des violences conjugales, et une autre pour détention de cocaïne. Un cadavre échoué à Burnt Harbor, identifié comme étant celui d'un pêcheur disparu en mer l'hiver précédent. On n'avait toujours pas retrouvé les corps de marins appartenant à un autre bateau, présumé perdu lors d'une récente tempête. Il y avait aussi un reportage sur « Ce qu'il faut savoir sur les combats d'ours et de chiens » et une note à propos d'un dîner de bienfaisance en faveur de la famille Praut, qui venait de perdre sa maison dans un incendie. Une femme cherchait toujours son mari, disparu un mois auparavant, alors qu'il rentrait chez lui, à Machias, en voiture, après sa journée de travail chez Wal-Mart.

Je pouvais dire adieu à mes rêves de vacances dans un lieu enchanteur, conclus-je en allant me coucher.

Nous entamions la deuxième semaine de novembre, le début de l'hiver dans le Maine. J'étais assez naïve pour me croire encore en automne.

Depuis quelques mois, je planquais une petite provision de crystal meth. Quand on est accro, il faut faire preuve d'un minimum de prévoyance, afin de pouvoir se défoncer en fonction de ses besoins. En ce domaine, comme dans bon nombre d'autres, je m'étais montrée un peu inconséquente. Je trouvais sympa et bénéfique de planer de temps à autre, mais ne m'étais jamais sérieusement engagée dans cette voie. L'après-midi de mon départ, j'allai récupérer le tas de ferraille que j'avais loué, rentrai chez moi et préparai mes bagages. J'emportai une carte, les indications que m'avait fournies Phil, quelques vêtements, mes exemplaires de *Deceptio Visus* et de *Mors*, mon vieux Konica et quelques cassettes audio. Puis je sortis du freezer le petit sachet zippé contenant ma meth, ainsi qu'un autre deux fois plus grand. Dans ce dernier, un morceau de papier sur lequel on pouvait encore lire – juillet 2001 – et deux Tri-X dans leur boîte en plastique. L'inscription correspondait à la date à laquelle j'avais acheté ces pellicules ; c'était aussi la dernière fois que j'avais pris consciencieusement des photos. Je rangeai le tout avec mon appareil dans le cartable en cuir râpé que je traînais depuis le lycée.

Même si j'avais choisi de voyager léger, il restait encore beaucoup de place. Seulement voilà, je ne possédais pas grand-chose d'autre. J'avais un vieil ordinateur, mais pas de portable ni de mobile. Pas d'appareil photo numérique, ni d'iPod. Je n'avais jamais disposé de sommes importantes pour vivre ; en outre, je détestais l'argent par principe : il rendait tout trop facile.

« T'es une putain de cinglée réfractaire, m'avait dit Phil, un jour. T'as au moins un micro-ondes dans ton taudis ? »

J'avais alors secoué la tête. « Je ne mange pas. »

Là, j'allai fouiller dans mes vinyles et sortis un portfolio coincé entre *The Idiot* et *Fear And Whiskey*. Il était rempli de pochettes plastique contenant des douzaines d'épreuves 20 × 25 en noir et blanc. Il ne s'agissait pas des photos de *Filles Mortes*, mais de celles sur lesquelles j'avais travaillé après : ces photos dont Linda Kalman n'avait pas voulu. Je ne me résolvais toujours pas à les revoir ; je me contentai donc de fixer la première page, une feuille blanche où étaient tapés mon nom et le titre que j'avais donné à la série : *Difficile d'être de nouveau humaine*. Après l'avoir remis en place, je me redressai et entrepris de dénicher ma bouteille de Jack Daniel's. Le lendemain, je pris la route vers le nord bien avant l'aube. Il faisait encore noir, et je n'avais toujours pas dessaoulé.

Les effets du Jack Daniel's se prolongèrent encore une heure après la sortie de la ville. Juste au-delà des terres boisées en friche de la grande banlieue où j'avais grandi, je me garai sur le bas-côté et sniffai le restant de cristaux bleus et blancs du sachet zippé, puis m'engageai sur l'autoroute.

J'ai bien dû m'arrêter quelque part pour faire le plein, mais je n'en ai aucun souvenir. À un moment donné, j'ai relevé la tête et aperçu le soleil éclatant, le tablier d'un pont et une large bande d'eau indigo scintillant en dessous. Sur le terre-plein de l'autoroute, un panneau indiquait : VOUS QUITTEZ LE NEW HAMPSHIRE. Alors que je me trouvais au beau milieu du pont, en train de lire un autre panneau – BIENVENUE DANS LE MAINE, CADRE IDÉAL DE VIE –, je me demandai où étaient passés le Connecticut et le Massachusetts.

J'étais donc arrivée dans le Maine ! Les rares fois où j'avais évoqué cet endroit, je m'étais montrée légèrement méprisante : lieu de villégiature quelconque, neige... Je n'avais pas encore compris l'emprise que cette région pouvait avoir sur vous, ni à quel point elle vous démolissait. Tout ce dont j'avais conscience était qu'en cette mi-novembre, je me pelais les miches.

Curieusement, il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il pourrait faire froid. En ville, c'était l'été indien. Ici, on se serait cru en plein hiver. Même avec le chauffage à fond, la petite Ford Taurus n'exhalait qu'un filet de chaleur aux relents d'antigel. Les vitres arrière refusaient de se fermer entièrement et un courant d'air glacial sifflait à travers les interstices.

À soixante-dix kilomètres au nord de Portland, mes mains étaient complètement engourdis. Je fis halte pour fouiller dans mon sac, en sortis un tee-shirt à manches longues, un pull en cachemire noir mité et mon blouson de moto élimé. Je troquai mes tennis contre des

santiags, noires elles aussi. Voilà à quoi se résumait ma garde-robe... sans compter plusieurs paires de chaussettes, quelques culottes, un tee-shirt et un jean noir de rechange, guère différent de celui pour lequel je venais de claquer une petite fortune.

Je n'avais ni gants, ni parka, ni bottes, à part celles que j'avais aux pieds – mes vieilles Tony Lama. Au fil des ans, il m'était arrivé d'aller fêter Thanksgiving chez ma tante, à Boston ; les journées y étaient froides, mais le soir, on se réchauffait près du feu en buvant de la liqueur. Je m'étais imaginé que ce serait pareil dans le Maine. Grossière erreur !

Je conduisis encore une heure avant de m'obliger à faire une pause pour grignoter dans une cafétéria. À mon entrée, toute une tablée de vieillards, en chemises de flanelle et coupe-vent, levèrent la tête, puis reprirent leurs conversations à voix basse. Derrière la caisse, sur un morceau de carton orange, deux colonnes étaient soigneusement écrites au feutre :

Jeff Stonestreet Daim
Missy Weed Daim
Brandon Johnston Biche
Barbara Johnston Daim
Wallace Tun Biche

« C'est la saison de la chasse ? » m'enquis-je, en tendant un billet.

La fille, derrière le comptoir, me dévisagea. « C'est ça. »

Je m'achetai d'épais gants de travail jaunes qui, une fois enfilés, me donnèrent l'impression d'avoir perdu mes pouces et d'être empotée ; en outre, ils n'étaient même pas très chauds. Mais c'était mieux que rien. J'achetai aussi une bière et me dirigeai vers la sortie. Des affiches étaient punaisées sur la porte : offres pour des travaux de déneigement, du bois de chauffage, des jardins d'enfants, ainsi que bon nombre de photocopies représentant des chats perdus. Sous les annonces des chats perdus, quelqu'un avait scotché une autre feuille photocopiée, celle d'un jeune homme vêtu d'un tee-shirt Nike et d'un bonnet en laine.

AVEZ-VOUS VU MARTIN GRAVES ?
APERÇU POUR LA DERNIÈRE FOIS LE 29 AOÛT À SHAKER
HARBOR.
FORTE RÉCOMPENSE POUR TOUTE INFORMATION.
APPELEZ LE 247-9141

Je regagnai ma voiture et m'assis à l'intérieur pour boire ma bière.

Devant moi, deux types affublés de vestes orange descendaient un daim de leur pick-up ; ils allèrent le suspendre à un crochet, à l'extérieur du magasin.

« Il paraît qu'il y a de la neige jusqu'à Calais », dit l'un d'eux.

Son ami alluma une cigarette. « Grand bien leur fasse ! »

Je déposai ma bouteille vide sur le sol et démarrai.

La route obliquait vers l'est. Après m'être trompée à deux reprises à des bifurcations, je me rendis compte que les indications de Phil étaient parfaitement inutiles et m'arrêtai pour consulter ma carte.

Sur le papier, la route semblait longer la côte. En réalité, la mer se trouvait à une certaine distance, apparaissant et disparaissant avec régularité, à la manière d'une nappe de brouillard. De temps à autre, j'entrevois l'échafaudage en bois brut d'un pseudo manoir en construction ; son exosquelette gigantesque nanifiait les caravanes et les maisons préfabriquées des environs, ainsi que les mobile homes transformés en églises, aux écriteaux annonçant : N'ATTENDEZ PAS D'ÊTRE PORTÉ À L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE PAR SIX GAILLARDS. VENEZ NOUS REJOINDRE. SANS RELIGION, POINT DE SALUT.

Au bout d'un moment, cependant, les avertissements de cette société envahissante disparurent à leur tour. Je finis par trouver le bon embranchement et traversai une ville consistant en une épicerie flanquée d'une pompe à essence, un magasin d'antiquités au rideau baissé et une station-service abandonnée. Deux ados en baggys et tee-shirts conduisaient une tondeuse autoportée au beau milieu de la route. Les garçons se garèrent pour me laisser passer. Je m'engageai alors sur une route cahoteuse au bord de laquelle j'aperçus deux panneaux : l'un indiquait VOUS ENTREZ DANS LE COMTÉ DE PASWEGAS, l'autre, BURNT HARBOR.

À cet instant précis, je crus avoir atteint le bout du monde. Mais là, au moins, il y avait l'océan. Le littoral s'inclinait vers la mer, énorme œil bleu bordé d'îles noires et d'affleurements rocheux. J'allumai l'autoradio et captai un faible signal qui semblait aller et venir au gré des vagues, une station locale diffusant une musique étrange, entrecoupée de dédicaces et de demandes d'informations sur des animaux disparus.

Et cette lumière ! Elle conférait au paysage une netteté implacable, faisant ressortir aussi bien les bardeaux couleur de neige sale que les caravanes protégées par des sacs-poubelles ou les pyramides de casiers à homards remisés pour l'hiver. Les épicias et les pins semblaient avoir été taillés dans du silex. À l'horizon, l'éclat orangé d'un chasseur se détachait sur une étendue infinie de bois noirs.

C'était comme si des strates de cendres s'étaient petit à petit envolées pour révéler le ciel véritable, un ciel d'un bleu si pur qu'on n'avait plus l'impression qu'il s'agissait d'une couleur, mais d'une

émotion, d'une mélancolie se métamorphosant en joie. Même chose avec le froid ; l'engourdissement de mes mains gantées n'était plus un désagrément que je ressentais, mais un élément intrinsèque, un trait de caractère, pareil à l'entêtement ou à la générosité. Je distinguai la péninsule devant moi, telle une main déchiquetée à quatre doigts plongeant dans l'Atlantique. Je me penchai sur le volant, frigorifiée, mais euphorique, et me dirigeai vers l'océan.

Il était presque quatre heures de l'après-midi, et le jour déclinait. J'étais censée retrouver le type qui me conduirait sur l'île de Paswegas à Burnt Harbor, un village situé à l'extrémité de la péninsule. Everett Moss, le capitaine de port. Ne possédant pas de téléphone portable, je continuai et trouvai une station-service disposant, à l'extérieur, d'une vieille cabine téléphonique. Je m'appuyai, dos voûté, contre le revêtement vinylique écaillé et tentai d'empêcher mes dents de claquer tandis que j'insérais des pièces dans la fente.

Une affichette déchirée était scotchée dans la cabine. Pas de photo sur celle-ci, un simple texte disant : AVEZ-VOUS VU MARTIN GRAVES ? DISPARU DEPUIS LE 29 AOÛT À SHAKER HARBOR. SI VOUS POSSÉDEZ LA MOINDRE INFORMATION À SON SUJET APPELEZ SVP. J'introduisis la dernière pièce et priai pour que le capitaine de port n'ait pas encore quitté les lieux. Le vent en provenance de la mer grondait si fort que j'entendis à peine quand on me répondit.

« Everett Moss ? » hurlai-je. La réception était abominable.

« Allo, allo. » La voix était brusque, mais enjouée. « Oui, c'est moi.

— Ici Cassandra Neary. Phil Cohen vous a demandé de m'emmener à Paswegas cet après-midi.

— Ah oui !

— Je serai là d'ici une demi-heure. Je suis à... » Je tordis le cou. « Eh bien ! je ne sais pas où je suis exactement, quelque part après Bealesville. À Collinstown, j'imagine. À environ vingt kilomètres de chez vous, c'est ça ?

— Oui, oui, Collinstown se trouve à une vingtaine de kilomètres. Bon, tout ça c'est bien joli, mais je ne pourrai pas vous y emmener aujourd'hui.

— Comment ? Pourquoi ? » Le froid et le désespoir firent chevroter ma voix. « Je serai là d'ici... à peu près une demi-heure, non ?

— Oui, sûrement, mais ça ne change rien au problème. Il va faire nuit. On pourrait remettre ça à demain matin, à la première heure, hein. Qu'en dites-vous ?

— Demain ? » Je frissonnai, en fixant une bande où l'océan s'obscurcissait, passant de l'indigo à l'acier calciné. « Seigneur ! Je suis au milieu de nulle part ! Est-ce que je trouverai au moins à me loger entre ici et Burnt Harbor ?

— Oh, mais oui ! s'écria Moss d'un ton affable. Continuez sur cette route et juste avant d'arriver au pont, vous verrez le motel du Phare sur votre droite. Il est ouvert toute l'année. Demain matin, à l'aube, venez jusqu'au port et nous nous occuperons de vous. Disons... à six heures. D'accord ?

— Et s'il n'est pas...

— Alors, entendu comme ça ! »

Click.

Je repartis vers la voiture, furieuse. Le petit remontant que je m'étais octroyé avait cessé de faire son effet depuis longtemps. Je n'avais pas encore faim ni sommeil et, sachant que je ne m'effondrerais pas tout de suite, aucune envie d'être coincée dans une Ford Taurus de location quand cela se produirait enfin. Ce ciel d'un bleu limpide était désormais presque noir. Le vent faisait crépiter les arbres dénudés et soulevait des tourbillons de feuilles mortes sur le parking.

Je grimpai dans ma voiture et m'éloignai. Après avoir franchi le pont qui enjambait l'anse de Hagman's Bay, je pénétrai pour de bon dans la péninsule de Paswegas.

Malgré la pénombre, j'éprouvai une vive sensation d'espace, tant au niveau de la terre que du ciel. Des odeurs de sel, de résine et de poisson pourri s'insinuaient dans mes narines. Devant moi, la fumée d'un feu de bois stagnait ; à l'image d'un banc de brouillard au-dessus des marais. Je scrutai en vain le crépuscule, à la recherche d'un panneau indiquant le motel du Phare. Il était plutôt difficile de distinguer des habitations et, quand enfin j'en repérai une, son aspect ne m'évoqua rien de rassurant – une fermette campée sur une hauteur, avec ce qui ressemblait à un chien pendu au-dessus de la porte du garage. Cela me parut assez insolite, mais le devint encore plus quand, en passant devant la maison suivante, je vis cette fois *trois* chiens morts, suspendus près d'une remise. Je ralentis pour mieux les observer.

Il ne s'agissait pas de chiens, mais de coyotes. Et balèzes avec ça ! Je décidai que si le motel du Phare n'apparaissait pas dans les cinq minutes, je ferais demi-tour et rentrerais à Manhattan.

Et je l'aperçus soudain sur un éperon surplombant un petit port : le motel américain type des années 1960. Un phare en réduction, la source lumineuse en moins, se dressait à côté d'un bâtiment en bardeaux d'un blanc immaculé, avec des volets verts, des lampes allumées à l'intérieur et une enseigne au néon indiquant RÉCEPTION. Trois voitures stationnaient devant la rangée de cubes mitoyens qui composaient le motel. Une pancarte était accrochée à un érable dénudé.

MOTEL DU PHARE
LES PRIX LES PLUS ATTRACTIFS DU MAINE
PROPOSÉS PAR VOTRE HÔTE MERRILL LIBBY

LES ANIMAUX ET LES ARMES SONT INTERDITS
CAFÉ OFFERT
CHAMBRES LIBRES

Seuls les derniers mots m'intéressaient. Je me garai devant la réception, resserrai les pans de mon blouson pour me protéger du froid et m'engouffrai dans l'établissement.

Conforme à l'image que je m'en faisais : une pièce garnie de meubles en pin nouveaux, usés mais propres. Impossible de dire si quelqu'un avait renversé du café sur la moquette ou s'il s'agissait d'un modèle qui n'avait jamais eu de succès dans les quarante-sept États attenants. Il y régnait cependant une chaleur agréable ; un chauffage d'appoint au propane y pulsait un air brûlant. J'avais si froid que j'aurais pu dormir sur la moquette. J'espérais ne pas y être obligée.

Dans une petite alcôve située à l'extrémité de la pièce, assise dans un fauteuil pivotant, une adolescente d'une quinzaine d'années était penchée sur un ordinateur. Je m'approchai suffisamment pour entrevoir sur l'écran les fenêtres de discussion d'un chat. La fille releva alors la tête. Une gothique trapue, aux courts cheveux hirsutes teints en noir, aux yeux soulignés de noir également, à la peau blanche sous une couche de fond de teint rosâtre qui se délitait. Elle arborait un clou sous la lèvre inférieure et ce qui ressemblait à une poignée d'autres dans le lobe d'une oreille. À son cou pendait un lacet de cuir où alternaient anneaux de canettes de soda et morceaux de verre polis par la mer. Elle portait une chemise en flanelle sur un jean, assez large pour servir de sac mortuaire, et une paire de baskets éculées.

Elle m'adressa un sourire timide, qui lui donna l'air d'une gamine de huit ans... Ce sourire et les cœurs roses qu'elle avait dessinés sur son poignet.

« Vous auriez une chambre ? demandai-je. La pancarte annonce qu'il y en a de libres.

— Oh oui... excusez-moi, un instant... »

Fermant aussitôt son chat, elle se mit à farfouiller sur le bureau. « Nous avons *beaucoup* de chambres. Hum, uniquement non-fumeurs, ça vous convient ?

— Bien sûr. »

Elle sortit un « vieux fer à repasser » pour ma carte bancaire et me tendit une fiche de renseignements. « Vous venez voir quelqu'un ?

— Oui. Joli piercing !

— Oh, merci ! » Elle était mignonne, évoquant Exene Cervenka dans

sa jeunesse, en plus ébouriffée. « J'aime bien votre blouson. Il a l'air... vrai.

— Il l'est. » Je lui rendis la fiche complétée.

Après l'avoir lue, elle me regarda avec surprise. « Vous êtes de New York ?

— Oui. Tu n'y dépareillerais pas.

— J'aimerais bien ! Je meurs d'envie d'y aller.

— Ah oui ? Eh bien, je pourrais peut-être te caser dans mon coffre en repartant. »

Elle éclata de rire, puis se pétrifia.

« Mackenzie ! Je te l'ai déjà dit... que du liquide ! » De l'autre bout de la pièce s'était élevée une voix bêlante, haut perchée. « Désolé, pas de carte de crédit... déchire-la ! Déchire-la ! »

J'ai toujours entendu dire que les cochons faisaient partie des mammifères les plus intelligents. En voyant Merrill Libby, j'eus du mal à le croire. Cet homme courtaud et bouffi, qu'on aurait pu croire taillé dans un morceau de porc salé, portait un pantalon de travail et une chemise écossaise en flanelle bouffant autour de lui à la manière d'un ballon dégonflé. Il avait de petits yeux noirs brillants et ses joues, d'un rose malsain, contrastaient avec sa peau blanche.

Je lançai à l'adolescente un coup d'œil de biais et arquai un sourcil en signe de solidarité, puis me retournai.

Il s'approcha de sa fille en se dandinant et l'écarta de son chemin d'un coup de coude. « Je te l'ai déjà dit, répéta-t-il, uniquement du liquide. Va dans ta chambre. »

Mackenzie se dirigea vers la porte. Son père me dévisagea d'un air sinistre.

« Tout ce que je veux, c'est une chambre. » Je sortis deux billets de vingt et les fis glisser sur le comptoir. « D'accord ? »

Il ramassa l'argent et le rangea dans une caissette, tout en continuant à me fixer de ses petits yeux froids.

« Il est interdit de fumer, dit-il. Il faut avoir libéré les lieux pour onze heures. Il n'y a pas de téléphone dans les chambres. »

À la fin de son discours, j'espérais simplement que les chambres en question étaient équipées de toilettes et chauffées. Il pivota et se mit à examiner une rangée de clés. J'attendis patiemment. Restée debout sur le seuil, Mackenzie nous observait ; son visage étant à demi dissimulé dans l'ombre, je ne distinguais qu'un éclat métallique sur l'une de ses oreilles.

Pauvre gamine, songai-je. S'il était mon père, moi aussi je me planterais des clous dans la tête.

Merrill me tendit enfin une clé. « La chambre doit être libérée à...

— Onze heures, compléai-je. Une dernière chose... y a-t-il un endroit où l'on peut manger, dans le coin ?

— À cette heure ? » Merrill me regarda comme si je lui avais demandé des informations sur la prochaine réunion des satanistes locaux. « Non. »

Je faillis lui rappeler qu'il n'était que dix-sept heures, avant de me souvenir qu'en effet, je n'avais rien vu qui ressemblait de près ou de loin à un restaurant depuis au moins deux heures. Je n'avais pas vu non plus quoi que ce soit qui ressemblait à un motel, et toutes les chambres d'hôtes devant lesquelles j'étais passée étaient fermées pour l'hiver.

« Ce n'est pas grave, déclarai-je. Merci. »

Je ressortis récupérer mes affaires dans la voiture. Le vent soufflait plus fort ; le froid et le brouillard salé me brûlaient les joues. Je m'empressai de regagner ma chambre – la 2 –, introduisis rapidement la clé dans la serrure et ouvris la porte d'un coup de pied.

Il ne faisait pas plus chaud à l'intérieur qu'à l'extérieur mais, au moins, j'étais à l'abri du vent. Après avoir refermé derrière moi, j'allumai la lumière et dénichai le radiateur électrique – un engin antérieur aux Spoutniks –, truffé de serpentins apparents.

Ceux-ci rougeoyèrent en quelques secondes. Je me blottis devant l'appareil, où je me réchauffai les mains et le visage. Une fois certaine de pouvoir bouger sans risquer de me fissurer, j'inspectai brièvement la chambre – du pin nouveau, encore et toujours... un lit une place, au matelas protégé par une alèse plastifiée sous de fins draps blancs... une lampe en forme de phare, munie d'une ampoule de cent watts... un téléviseur bon marché surmonté d'une antenne intérieure... et, posée en équilibre contre les oreillers, une petite pancarte manuscrite.

Veuillez ne pas laisser
vos mouchoirs usagés répugnants
et pleins de microbes sous les oreillers

Merci

Votre Hôte Merrill Libby

Je venais juste de balancer la pancarte à l'autre bout de la pièce quand on frappa à la porte. J'allai ouvrir et découvris Mackenzie dans l'obscurité, vêtue d'un poncho de laine miteux.

« Salut ! » Elle me gratifia de son doux sourire timide et regarda par-dessus mon épaule. « Je voulais simplement vous dire... Vous savez, à propos de ce qu'il a raconté... qu'on ne pouvait manger nulle part dans le coin... il se trompe, il existe un endroit. À Burnt Harbor, en front de mer.

— Ah, bien ! Mais entre donc, proposai-je. Ça caille, dehors.

— Merci. » Elle accepta mon invitation. Je refermai la porte. « En tout cas, il fait chaud, ici.

— Il ferait plus chaud si vous laissiez le chauffage allumé.

— Hein ? » Ses yeux bruns s'écarquillèrent. « Cela impliquerait de payer pour chauffer tout l'hiver une pièce vide.

— Très juste. » Je n'avais pas pensé à ça. « Alors, comme ça, il y a un endroit où manger à Burnt Harbor ?

— La belle Sterne... un resto, dans la rue principale, vous ne pouvez pas le rater. En front de mer, ajouta-t-elle. On y mange vraiment très bien. Ils ouvrent dès cinq heures du matin, pour le petit déjeuner. » Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, et son regard tomba sur mon sac. « Alors comme ça, vous êtes de New York ? Ça doit être vraiment super.

— C'est surtout vraiment, vraiment très différent d'ici, tu peux me croire. » Je me frottai les mains en les tendant au-dessus des serpentins brûlants. « Tu bosses pour ton père ? Il n'y a pas de législation sur le travail des jeunes, dans le coin ? »

Mackenzie haussa les épaules. « Je ne travaille qu'à mi-temps. Je suis inscrite dans une école professionnelle, près de Naskeag Harbor. J'y étudie l'art culinaire. Je veux devenir chef. Ou peut-être créer mes propres bijoux pour les vendre.

— Bonne idée. Tu pourrais revenir ici et ouvrir un restaurant.

— Pas question. J'irai à New York. Ou à San Francisco. J'ai entendu dire que c'est une ville très sympa. »

Mes yeux firent la navette entre le petit cœur rose sur sa main et les trous de ses piercings qui n'avaient pas cicatrisé correctement. Je remarquai aussi la façon dont elle fixait mon blouson en cuir, comme s'il s'agissait d'un vélo flambant neuf ou de je ne sais quel bidule auquel devaient rêver les gamins du coin... une pelle à déneiger, peut-être ? Je me penchai pour regarder son collier : des morceaux de verre bleus et verts scintillaient entre des anneaux en aluminium. « Tu as fait ça avec de vieilles canettes ? »

Elle le tripota et acquiesça de la tête. « Oui. J'aime bien fabriquer ce genre de babioles. »

Elle tendit le bras pour me montrer son bracelet : alternant avec des os et des coquillages endommagés, d'autres anneaux et morceaux de verre enfilés sur de la ficelle tressée d'un gris douteux – magnifique et aussi étrange que certains objets qu'on peut ramasser, à demi enterrés dans le sable. Pendant une seconde, je crus qu'elle allait ajouter autre chose.

Au lieu de quoi, elle se dirigea vers la porte. Arrivée là, elle me regarda et, le visage dans la pénombre, m'adressa son doux sourire enfantin.

« Bon, salut », me lança-t-elle avant de disparaître.

Je m'assis quelques instants sur le lit et tentai à nouveau de me réchauffer. Chaque fois que je bougeais, je faisais crépiter l'alèse. À

rester trop longtemps ainsi, je risquais de finir collée au plastique, coincée là toute la nuit, affamée, mais pas encore assez sonnée pour dormir.

En outre, j'avais besoin d'un verre. Je retirai mon blouson et le maintins suspendu au-dessus du radiateur électrique. Dès que la chambre commença à s'imprégner un peu trop de mon odeur corporelle, je le renfilai et sortis.

Comme je passais devant la chambre n° 1, la porte s'ouvrit de manière inopinée. Je fis un pas de côté pour éviter l'homme qui émergea brusquement. En me voyant, il eut un mouvement de recul et se cogna la tête contre le chambranle.

« Hé ! Faites gaffe ! » lui dis-je en m'écartant de lui.

Il se frotta la tête et me foudroya du regard. « Bordel, ça fait mal. Qu'y a-t-il, vous êtes perdue ? »

— Non. Je viens de quitter ma chambre. J'ignorais qu'il y avait d'autres clients dans ce bouge. »

Il me dévisagea – et moi également. C'était un grand type dégingandé, d'environ quinze ans mon cadet, doté de cheveux brun foncé lui arrivant aux épaules, d'une grande bouche et d'un nez aquilin chaussé de lunettes à monture métallique. Il portait un pantalon de velours, une veste en daim et une chemise blanche – un ensemble d'une propreté douteuse. Au bout d'un moment, il remonta ses lunettes sur son nez et m'adressa un sourire ironique. Ce rictus le rajeunit et, étrangement, le fit paraître plus familier. Une bouffée d'angoisse m'envahit, à laquelle les amphés n'étaient pas étrangères. Se pouvait-il que ce type me connaisse ?

L'homme éclata soudain de rire. Cette manifestation en soi, n'avait rien d'alarmant. Je ressentis pourtant une telle frayeur – pas une simple peur, non, une terreur véritable – que tout s'obscurcit : non seulement à l'extérieur, mais aussi *dans* mon crâne, comme si une déconnexion brutale s'était produite entre mon esprit et ma rétine. La seule chose avec laquelle je pouvais comparer ce phénomène était la sensation éprouvée lors de mon premier shoot d'héro : une vague noire qui vous engloutit avant même que vous ne vous aperceviez de sa présence.

Les ennuis. Ce type exsudait les ennuis.

Je reculai davantage et jetai un coup d'œil à sa main. Une cicatrice courait du majeur au poignet, comme si on avait essayé d'écrire quelque chose sur sa peau avec un couteau. Lorsque je relevai la tête, il me dévisageait toujours.

« Vous n'êtes pas d'ici », dit-il.

Ses yeux étaient d'un brun si pâle qu'ils en étaient presque jaunes. Juste au-dessus de la pupille, son iris gauche s'agrémentait d'un minuscule point étoilé, d'un vert émeraude strié de noir. Cette marque

me fit penser à celle d'un impact de balle sur une plaque de verre Sécurit ; elle me rappela aussi la cicatrice de sa main, m'incitant à réfléchir aux circonstances qui auraient pu me conduire à connaître cette estafilade, ou à le connaître, lui.

Mais je n'avais jamais vu cet homme de ma vie. Je le savais. Mon cerveau est paramétré pour se remémorer les corps, les yeux, la peau ; je m'imprègne de leurs détails, comme le papier photo exposé à la lumière. Oublier cette cicatrice ou cet iris incrusté de vert m'aurait été aussi impossible que d'oublier le reflet de mon propre visage dans un miroir. Je continuai à fixer l'inconnu jusqu'au moment où il commença à lever sa main.

Alors, sans prendre la peine de lui répondre, je passai devant lui en courant pour me ruer vers ma voiture. Il faillit me suivre, fit un pas en avant, se ravisa. J'en profitai pour sauter dans la Taurus, verrouillai les portières, mis le contact et allumai les phares. Le pare-brise étant recouvert de givre ; je scrutai les environs en attendant qu'il dégèle un peu.

L'homme avait disparu. Mes mains tremblaient si fort sur le volant qu'il en vibrait. Décidément, j'avais vraiment besoin de me sustenter. Après quoi, j'essaierais de dormir. J'avais déjà traversé la moitié du parking, quand je me rendis compte que j'avais laissé mon sac dans la chambre.

Avec un juron, je lorgnai du côté de la réception. À la faveur des lumières allumées, j'aperçus une silhouette, assise dans le renforcement – Mackenzie –, et une autre, plus grande, debout en face d'elle : le type que je venais de croiser. Je patientai dans la voiture. Le type sortit enfin du bureau, s'installa dans une vieille Volvo grise et démarra. Aussitôt après son départ, je bondis hors du véhicule, me précipitai dans ma chambre et récupérai mon sac, ainsi que *Deceptio Visus* – je voulais avoir quelque chose derrière quoi me cacher pendant que je mangerais. Finis les bavardages avec les autochtones ! Je ressortis, me dirigeai vers ma voiture, et m'arrêtai net.

La porte de la chambre contiguë à la mienne était entrebâillée – surpris par notre rencontre, mon voisin avait dû oublier de la fermer correctement. Alors que j'étais plantée là, indécise, un coup de vent l'entrouvrit un peu plus.

Après une courte hésitation, je m'approchai et posai une main sur la poignée.

« Ohé ? » Les poils de mes bras se hérissèrent quand je repensai à cet iris incrusté de vert. « Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse. Je poussai le battant.

La lumière était allumée, la chambre, vide. Je jetai un bref coup d'œil derrière moi, pour m'assurer que personne ne me voyait, puis

entrai.

Vous pensez peut-être que je n'avais jamais agi ainsi. Erreur ! En réalité, je suis coutumière du fait.

Cette chambre était identique à la mienne. Sur une chaise, une pile de vêtements. Sur le lit, une housse d'ordinateur ouverte avec un portable à l'intérieur. Quelques livres étaient posés dessus, ainsi qu'un carnet. Je ramassai le carnet que je feuilletai rapidement : des listes de noms, de numéros de téléphone et de dates.

Aucun intérêt. Je le posai de côté, puis inventoriai la housse.

Des stylos, une calculatrice, un chargeur de téléphone portable, une épaisse pochette jaune, pleine de tirages photos express, et un CD-ROM. Je saisis la pochette et avançai jusqu'à la fenêtre, me positionnant de façon à pouvoir surveiller l'extérieur sans être vue, puis étudiai les clichés.

Des épreuves couleur, surexposées, format 9×12 , en double exemplaire. Difficile de déterminer si elles étaient récentes. J'imaginai qu'elles dataient de quelques années, même si certaines personnes utilisent encore des pellicules avant de transférer leurs images sur CD-ROM. Les clichés montraient une sorte de réunion de famille par une belle journée ensoleillée – portraits de femmes en robes aux coloris pastel ou aux teintes vives, d'hommes en vestes claires ou en manches de chemise. Une dame aux cheveux blancs, coiffée d'un chapeau rouge à bords larges, tenait une flûte de champagne à la main. Deux autres, avec des chevelures foncées – et qui devaient être sœurs –, penchaient la tête, lèvres pincées, pour faire croire qu'elles regardaient le photographe d'un œil désapprobateur. Un grand chien, vague tache noire à la langue pendante, filait devant une table entourée de convives.

Tout le monde semblait content, même le chien. Un mariage ? Sans doute... Personne ne prend de photos à un enterrement.

Toutefois, je ne voyais ni la mariée, ni le marié... pas non plus de gâteau de mariage, ni d'anniversaire... aucun cadeau. Quelques bambins courant à l'arrière-plan, mais pas en nombre suffisant pour suggérer un goûter d'enfants... des tables rondes autour desquelles des gens assis souriaient à l'appareil, les visages ombragés par d'immenses parasols à rayures jaunes et vertes... quelques fleurs roses éparpillées sur certaines tables... des verres et des bouteilles de vin.

Voilà ce que montraient la plupart des photos. J'étais presque arrivée à la dernière quand j'en trouvai une sur laquelle je discernai la silhouette de l'homme que je venais de percuter, debout parmi un groupe d'hommes et de femmes aux cheveux foncés – le soleil et la distance ne permettaient pas de distinguer d'autres signes de ressemblance entre eux. Tous étaient presque aussi grands que lui et adoptaient une attitude similaire – les yeux plissés, les épaules de

guingois, comme s'ils reculaient devant quelque chose... la lumière ? un vent froid soudain ? –, ce qui aurait pu les faire passer pour des frères et sœurs ou des cousins, et pas de simples amis. J'analysai la photo un bon moment, jetai ensuite un coup d'œil par la fenêtre, vers le parking, et me penchai sur les deux dernières photos.

L'occupant de la chambre où je me trouvais figurait sur les deux. Sur l'une, il était assis seul à une table. La lumière qui filtrait à travers la voûte d'un feuillage éclaboussait son visage sombre de taches jaunes. Il paraissait maussade, distrait ; encore que... il aurait pu simplement être las ou s'ennuyer ferme. Derrière lui, on distinguait à peine l'arrière-train du chien noir, sa queue pointée comme une flèche vers les jambes tendues de l'homme.

La dernière photo était différente.

Il s'agissait du même homme, sur la même chaise, à la même table. Le chien noir avait disparu. La tête de l'homme était désormais tournée vers quelqu'un, situé hors du champ. Il s'était légèrement déplacé, de sorte que le soleil tombait droit sur son visage. Ce dernier, du coup, était lumineux, sans être surexposé. Les cheveux de l'homme avaient été un peu dégagés de son front par le vent. Son visage arborait un sourire si radieux qu'il semblait crispé. Cela me mit mal à l'aise, et je détournai brièvement les yeux.

De nouveau, je me penchai sur la photo, l'inclinai d'avant en arrière, comme si la chose invisible fixée par l'inconnu allait se matérialiser ; attendant que cette sensation de nuisance, ressentie quand nous nous étions croisés, jaillisse hors de l'image tel un cobra prêt à attaquer.

En vain.

Je fronçai les sourcils.

Que regardait-il ? Sa maîtresse ? Son enfant ? Le chien noir ? Je ne me posais pas seulement la question parce que personne ne m'avait jamais regardée ainsi, mais surtout parce que je n'avais jamais vu personne regarder quoi que ce soit de cette façon. Son expression changeait tout. Je revins à la première photo, puis les refis toutes défiler, comme si elles pouvaient revêtir une signification nouvelle, me dévoiler un secret, tels ces coquillages que l'on ouvre avec la pointe d'un couteau.

Bien sûr, rien de tel ne se produisit. Et ne se produirait jamais. Je le savais. Il s'agissait de simples instantanés, pris lors d'une fête quelconque. Je ne saurais jamais qui étaient ces gens, ni où ils se trouvaient. Ne découvrirais jamais ce que l'homme avait vu, ni qui il était, ni pourquoi il logeait dans la chambre de motel attenante à la mienne.

Sauf qu'il n'était pas dans la chambre attenante à la mienne ! C'est moi qui me trouvais dans la *sienna*. Je jetai un nouveau coup d'œil par

la fenêtre. Le parking était toujours désert. Je rangeai les photos dans la pochette jaune, gardai un des doubles de l'homme au sourire extasié, remis les autres dans la housse de l'ordinateur et m'en allai. Je m'assurai de bien refermer derrière moi et de ne pas me faire surprendre en train de quitter la pièce. Puis je montai dans ma voiture, mis le moteur en marche et patientai sur place une minute ou deux, à tout hasard ; quelqu'un m'ayant vue émerger de la chambre n° 1 aurait pu sortir du bureau.

Mais personne ne se montra. Je réglai le chauffage à fond en position dégivrage et glissai la photo dans mon exemplaire de *Deceptio Visus*. J'attendis qu'une petite bande noire apparaisse sur le pare-brise couvert de glace afin de pouvoir distinguer quelque chose dans l'opacité ambiante et m'éloignai du motel au ralenti. J'engageai alors le véhicule sur la route principale, puis entrepris de descendre jusqu'à Burnt Harbor en longeant l'étroite langue de terre de la péninsule de Paswegas.

Le village se limitait à une poignée de bâtiments perchés sur une paroi rocheuse surplombant le port. Il devait être magnifique de jour... et en plein été. Là, par cette nuit précoce de novembre, il semblait aussi désolé que le quartier du Lower East Side avait dû l'être à ses débuts. Voilà pourquoi il me parut... sinon accueillant, du moins familier. Comme si, après avoir pénétré dans une pièce remplie d'inconnus dans un pays étranger, je les entendais s'exprimer dans ma langue maternelle.

... cette ambiance glauque dont tu raffoles... eh bien, là-bas, tu seras servie ! m'avait dit Phil.

Il avait raison.

On n'y trouvait pas grand-chose. Un magasin typique du Maine avec des accessoires pour bateaux. Un cabanon proposant ses spécialités de homard – fermé pour l'hiver. Un réverbère éclairait le trottoir défoncé d'une lueur laiteuse. Au-dessus du port, des lumières scintillaient dans les maisons éparpillées à flanc de coteau. J'aperçus une petite grève en forme de croissant, une jetée en pierres s'élançant dans l'eau et des dinghies amarrés sur toute sa longueur. Au large, quelques bateaux de pêche et un voilier solitaire. Une odeur de port en activité, c'est-à-dire nauséabonde, stagnait dans l'air. Je cherchai en vain un endroit pouvant abriter la capitainerie – un bâtiment, une pancarte...

En revanche, La belle Sterne existait bien – une bâtisse croulante située à quelques mètres de la jetée, couverte de bardeaux gris, avec une banderole en plastique déchirée proclamant : LA BIÈRE BUDWEISER SOUHAITE LA BIENVENUE AUX CHASSEURS, accrochée sur la façade, sous un pâle dessin de mouette délavé. Devant l'établissement, des pick-up côtoyaient quelques Subaru ; je vis aussi

plusieurs autres véhicules rangés à l'arrière. Le couvercle d'une benne à ordures claquait bruyamment sous les assauts du vent.

Je me garai, glissai l'exemplaire de *Deceptio Visus* dans mon sac et sortis de la voiture. Le vent soufflant de la mer était glacial. Les quelques secondes qu'il me fallut pour courir vers le bâtiment suffirent à me transir de nouveau.

L'entrée fourmillait de petites annonces proposant des dîners campagnards avec le traditionnel ragoût de haricots, une motoneige d'occasion et des offres de déneigement de voies privées. Il y avait aussi une photocopie concernant Martin Graves, avec cette même photo défraîchie du jeune homme coiffé d'un bonnet de laine et portant un tee-shirt Nike. Quel que soit l'endroit où il s'était enfui, je lui souhaitais d'avoir plus chaud que moi. Je pénétrai dans le restaurant.

Dans l'immense salle parquetée s'alignaient des tables en bois sur lesquelles étaient disposées des lampes-tempête en miniature munies de bougies. Les murs étaient couverts de posters décolorés annonçant des bals de danse country. Un comptoir occupait tout un mur ; six ou sept personnes y étaient accoudées, le nez plongé dans leurs verres. Là, pas de musique d'ambiance jazzy. Plusieurs couples – des vieux babas cool ou peut-être des pêcheurs – étaient attablés pour dîner : des femmes au teint rougeaud et aux cheveux longs, des hommes à la barbe hirsute. Un homme solitaire lisait un journal. Un ou deux clients me jetèrent un coup d'œil avant de se remettre à manger.

Je les comprenais : la nourriture dégageait un fumet alléchant. Une femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'un pull péruvien aux couleurs vives, me conduisit à une table installée près du mur du fond.

« Fait froid, ce soir ! » dit-elle d'un ton scandalisé, comme si une telle chose était inconcevable dans le Maine. « Que puis-je vous servir ? »

Je commandai un verre de Jack Daniel's, une bière et deux hamburgers saignants. Je lampai le verre de bourbon, en réclamai un autre, puis savourai ma bière. Quand mes steaks arrivèrent, je les avalai goulûment et recommandai une bière. Cette douleur d'après la défonce... cette sensation d'avoir le cerveau enseveli sous des décombres... tous ces désagréments commençaient à se dissiper, remplacés par l'action lente de l'alcool.

Je sirotai ma deuxième bière. Je n'étais pas pressée de retourner au motel, bien que l'idée de cacher des mouchoirs usagés à l'intention de Merrill Libby me séduisît. Peu à peu, une lune presque pleine s'éleva au-dessus du port noyé dans l'obscurité. Il n'était pas encore dix-neuf heures. Je positionnai ma chaise de manière à être éclairée par la lampe-tempête posée sur ma table et ouvris mon exemplaire de *Deceptio Visus*.

Je tournai les pages avec soin – c'était sans doute l'objet le plus précieux que je possédais – jusqu'à l'avant-propos de Kamestos.

J'ai intitulé ce recueil de photographies Deceptio Visus, « vision trompeuse ». Pourtant, rien dans cet ouvrage n'est trompeur. Notre regard modifie tout ce sur quoi il se pose. Parmi ces photographies, j'espère que l'œil perspicace discernera la vérité.

Je n'avais pas relu ces mots depuis longtemps. Jadis, ils m'avaient semblé élucider les questions que je me posais sur le monde, expliquer mon aptitude à voir certaines choses, en particulier cette sensation permanente que quelqu'un, ou quelque chose, m'observait. Mais si j'avais jamais possédé cette clairvoyance – cette intuition –, si même un tel don existait, je l'avais perdu.

À présent, tout me paraissait nul. Je cherchai la serveuse du regard, afin de lui demander une autre bière.

Deux types installés au bar me dévisageaient. L'un d'eux, un solide gaillard à la barbe parsemée de fils gris, avait des cheveux bruns coupés court sur le dessus et tressés sur la nuque en une longue queue-de-rat ballottant sur son épaule. Quand il inclinait la tête, la lumière se reflétait sur le bijou qui ornait un de ses lobes. Il portait une chemise en flanelle rouge, un jean taché et des chaussures de sécurité. Une cigarette était coincée sur son oreille droite, un crayon jaune sur l'autre.

À côté de lui, juché sur un tabouret, l'homme que j'avais croisé au motel me regardait avec insistance, les sourcils légèrement froncés. Se levant soudain, il prit son verre de vin et me rejoignit.

« Je peux voir ça ? » Il indiquait mon livre.

Je n'eus pas le temps de lui répondre, pas même le temps de repenser à la photo volée, dissimulée à l'intérieur, qu'il s'emparait de *Deceptio Visus*.

« Non », rétorquai-je, mais il l'avait déjà ouvert. Il jeta un coup d'œil sur la page de garde et me rendit le livre en disant :

« Le mien est signé. »

J'attrapai mon bien et m'empressai de le glisser dans mon sac, sous la table. Lorsque je relevai la tête, l'autre type avait rejoint son ami.

« A-t-il essayé de vous piquer votre bouquin ? demanda-t-il. Parce que si vous vous voulez, je peux appeler les flics. » Il récupéra la cigarette coincée sur son oreille, se pencha en avant et l'alluma à la lampe-tempête. Ses mains étaient sillonnées de cicatrices et il lui manquait la dernière phalange d'un pouce. « Vous fumez ?

— Non », répondis-je.

Arrivant comme par magie, la serveuse posa deux bières supplémentaires et un verre de vin sur ma table.

« Tu sais que tu n'es pas censé faire ça ici, Toby », le réprimanda-t-elle.

Le barbu lui adressa un sourire honteux, éteignit sa cigarette entre deux doigts et la glissa de nouveau sur son oreille. Debout derrière lui, son compagnon gardait le silence. La manche de son blouson en daim, remontée sur son poignet, dévoilait sa cicatrice grisâtre sous la lumière tamisée.

Je le regardai avec inquiétude, le maudissant de m'avoir aperçue le premier. Le trouble que j'avais éprouvé un peu plus tôt, cette oppression intolérable suscitée par la peur et le pressentiment d'ennuis imminents, n'avait pas disparu, mais il s'était nettement atténué. De nouveau, je revoyais le bond qu'il avait effectué pour s'éloigner de moi, et sa tête heurtant le chambranle.

Je l'avais surpris, alors. Là, c'était son tour. Saisissant un des verres de bière, j'en bus une longue gorgée.

« Toby Barrett », dit le barbu, qui rafla l'autre et le leva à ma santé. « J'ai entendu dire que vous cherchiez à vous rendre sur Paswegas.

— Comment le savez-vous ?

— Everett m'a dit qu'une dame voulait aller là-bas.

— Ah oui ? Il est ici ? Il m'a carrément envoyée sur les roses, quand je l'ai appelé cet après-midi.

— Vous voulez dire qu'il a refusé de vous emmener là-bas de nuit ? » Toby paraissait amusé. « Vous avez eu de la chance qu'il décroche. »

Tirant la chaise en face de moi, il s'y assit. « Vous n'êtes pas du coin, hein ? Moi, si. » Toby pointa son pouce vers son ami. « Lui aussi. »

Je terminai ma bière. « Et Everett Moss ?

— Oui, lui aussi, confirma Toby. On pourrait même dire qu'Everett est un produit du terroir.

— Vous la connaissez ? » Son ami montra mon sac sous la table. « Aphrodite Kamestos ?

— Oui. Bien sûr. »

Il me regarda avec froideur, puis sourit, découvrant des dents blanches et irrégulières. « Vous mentez ! »

J'allongeai un pied sur mon sac. Il termina son vin, reposa le verre vide et poussa le plein dans ma direction.

« Je m'en vais, dit-il. Vous pouvez le finir, si vous voulez. Au cas où tout ce Jack Daniel's ne serait pas assez efficace ! »

Je gardai le silence. Il tourna les talons et s'éloigna. Je le vis tendre une poignée de billets à la serveuse puis se diriger vers la sortie. Il avait une démarche singulièrement nonchalante, la tête penchée en avant, les yeux rivés au sol, les mains enfoncées dans les poches. Parvenu à la porte, il pivota et me fixa. Souriant de nouveau, ses lèvres bougèrent en silence ; je déchiffrai toutefois ce qu'il articulait :

Menteuse.

Un courant d'air glacial s'engouffra dans la salle au moment où il s'éclipsait dans la nuit.

« Et merde ! marmonnai-je.

— Pardon ? fit Toby Barrett.

— Non, rien. » Je mourais d'envie de partir ; cependant je voulais absolument éviter de retomber sur ce type. Rien à foutre de qui il était !

« Gryffin, dit Toby. Avec un Y. Ne faites pas attention à lui. Il est toujours comme ça.

— Comme ça comment ? Sacrement mal élevé ? Et qui oserait appeler son fils Gryffin, je vous le demande ?

— C'est un vieux prénom hippie tout à fait honorable. Il n'est pas mal élevé – pas vraiment...

— Ah non ? Il m'a arraché mon bouquin et...

— Oui, évidemment... mais il ne l'a pas abîmé, n'est-ce pas ? » La voix de Toby était grave, calme. À mon avis, il devait savoir s'y prendre avec les enfants grincheux ou les chiens. « C'est juste une déformation professionnelle. Il vend des livres rares et anciens, vous comprenez. Et vous ? Vous êtes une amie d'Aphrodite ?

— Pas tout à fait une amie. Je dois la voir pour affaires. Si tant est que je parvienne à la rencontrer un jour ! »

Il parut surpris. Puis finit par lâcher : « Euh, d'accord... On trouvera bien un moyen de vous conduire sur l'île. Ne vous inquiétez pas. » Il termina sa bière. « Comment vous appelez-vous ?

— Cass Neary.

— Bon, très bien. À présent, Cass Neary, je vais m'en aller moi aussi. Je dois me lever aux aurores. Ravi d'avoir fait votre connaissance. »

Il prit congé en m'adressant un signe de tête.

Je payai mon addition et sortis à mon tour. Les trois bières et les deux verres de whisky ingurgités m'aidèrent grandement à combattre le froid extérieur. Gryffin n'était nulle part. Je marchai le long de la jetée en granit, tout en contemplant le port. J'entendais les craquements des bateaux bercés par les vagues, le léger bruissement du vent dans les arbres à feuilles persistantes. Dans ce ciel septentrional, la lune était si étincelante que je parvenais à déchiffrer le nom des caseyeurs : *Ellie Day, Aranbega II, Miss Behave.*

Quelque part au large se trouvait Paswegas ; quelque part au-delà de cette centaine d'autres îles que je ne connaissais pas, dont j'ignorais le nom. Je perçus alors un faible bourdonnement. Je me retournai et vis les lumières d'un petit bateau qui longeait la côte à petite vitesse. Un point vert d'un côté, un rouge, de l'autre, comme des yeux vairons.

Notre regard modifie tout ce sur quoi il se pose.

Je m'immobilisai pour le regarder progresser dans l'obscurité. Les gens d'ici pêchaient-ils de nuit ? S'amusaient-ils à se promener en bateau, à la recherche de pauvres homards congelés ?

Mes yeux larmoyaient autant à cause du froid qu'à cause des efforts que je leur imposais. Je les frottai brièvement et scrutai de nouveau l'horizon.

Les lumières mobiles avaient disparu, le bourdonnement du moteur avait cessé d'être audible. À part cela, rien n'avait changé.

Je repris ma voiture et regagnai le motel en roulant lentement. J'avais pas mal bu et, au départ, la route serpentait dangereusement entre des bois et des reliefs escarpés ; l'accotement se fondait dans une pente rocailleuse qui plongeait vers la mer. Puis la forêt reprit ses droits. Même en avançant à une allure d'escargot, j'avais l'impression que le véhicule filait entre les arbres. Leurs troncs semblaient se recroqueviller sur mon passage, avant de retrouver leur verticalité. Fascinée, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur : ces silhouettes imposantes étaient à la fois sinistres et hypnotiques. Je me concentrai de nouveau sur le ruban qui se déroulait devant moi.

Une forme noire se dressa soudain au milieu de la chaussée. Je braquai précipitamment afin de l'éviter et redressai aussitôt pour ne pas aller m'encaster dans un sapin.

Un cerf, songeai-je, mon cœur battant à tout rompre. Je réduisis ma vitesse jusqu'à rouler au pas. Il ne s'agissait pas d'un cerf...

Mais de Mackenzie Libby qui se rendait à pied à Burnt Harbor. Elle se retourna pour fixer ma voiture, les jambes de son baggy claquant telle une paire d'ailes. Son visage était un mince croissant blanc abrité dans les plis de son capuchon. Ses yeux, capturant fugitivement la lumière rouge de mes feux arrière, scintillèrent comme ceux d'un animal. Sa bouche s'arrondit. L'adolescente hurla quelque chose que je n'entendis pas. Aucune colère, dans ce cri... une question, plutôt... ou une prière. La voiture amorça alors un nouveau virage, et la jeune fille disparut.

Sale gamine idiote ! pensai-je. Au moins cette rencontre inopinée m'avait-elle réveillée. Je poursuivis mon chemin sans croiser d'autres véhicules, ni de piétons, et atteignis le motel dix minutes plus tard.

Je ne voulais à aucun prix me retrouver à proximité de Gryffin. Je faillis demander une autre chambre à Merrill Libby. Toutefois, cette attitude me sembla un peu trop paranoïaque, même pour quelqu'un comme moi ; en outre, la réception était plongée dans le noir. Je me précipitai hors de la voiture et traversai le parking désert en courant. J'entrai dans ma chambre sur la pointe des pieds, donnai un tour de clé, fermai les rideaux, puis calai l'unique chaise de la pièce sous la

poignée de la porte. La sécurité ne semblait pas être une priorité dans ce motel – pas de serrure multipoints, rien qu’une chaînette rudimentaire.

Et, évidemment, pas de téléphone. Les seules possibilités qui s’offraient à moi se limitaient à dormir dans cette pièce ou dans ma voiture. Je mourrais sûrement de froid si j’optais pour la deuxième solution. Je m’assurai donc que le chauffage était réglé au maximum et me faufilai dans le lit.

Une fois la lumière éteinte, je me rendis compte qu’il n’y avait pas de pendule dans la chambre ; naturellement, je n’avais pas emporté de réveil de voyage.

Je consultai ma montre. Un peu plus de neuf heures. Je ne m’étais pas couchée aussi tôt depuis l’âge de dix ans. Bon, ça me donnerait l’occasion de bien dormir et de me lever suffisamment en avance pour mon rendez-vous avec Everett ! Je restai allongée longtemps à écouter l’alèse craqueter à chacun de mes mouvements, m’attendant presque à entendre frapper à ma porte, ou cogner sur les minces parois de placoplâtre qui me séparaient de Gryffin. Pourtant, seuls me parvenaient les mugissements du vent et les grattements des souris dans le faux plafond.

L’alcool avait accompli sa besogne. J’étais ivre, épuisée. Impossible de dormir cependant. Je continuai à tendre l’oreille, guettant le moindre bruit de voiture. La pensée que Gryffin réintégrerait bientôt la pièce voisine ne me quittait pas, à l’image de cette nausée qui vous prend quand vous êtes témoin de la souffrance d’autrui et qui persiste en vous comme un arrière-goût de sang. Je ne pensais même pas vraiment à lui, mais à sa photo : à cette explosion de joie spontanée, insouciance, sur le visage d’un parfait inconnu.

Je rallumai, fouillai dans l’exemplaire de *Deceptio Visus* pour récupérer son portrait que j’examinai.

Un homme heureux lors d’une fête. Le soleil, une bougainvillée et une flûte de champagne. C’était tout.

Notre regard modifie tout ce sur quoi il se pose.

Je fis des yeux le tour de la chambre de motel. Ici, rien n’avait changé depuis quarante ans. Je glissai la photo dans le livre et éteignis la lumière. Je dus finir par sombrer dans le sommeil. Un peu plus tard, je fus réveillée par un crissement de pneus sur le gravier, juste devant ma chambre. Je demeurai immobile, entendis une portière s’ouvrir, se refermer, puis la porte de la chambre voisine claquer.

Je retins mon souffle. S’apercevrait-il de mon intrusion ? Pendant quelques minutes, quelqu’un se déplaça derrière la mince cloison. Je perçus le bruit d’une chasse d’eau que l’on tirait. Et le silence revint.

Je me recroquevillai sous les couvertures, me répétant que mon angoisse était insensée, que rien n'avait changé et que, de toute manière, je serais partie le lendemain, à l'aube. Seul ce dernier souhait s'accomplirait.

Je me réveillai avec un mal de crâne épouvantable, attrapai ma montre et me redressai brusquement sur mon séant.

Sept heures dix. J'étais censée retrouver Everett à six heures.

Je sortis du lit en titubant, enfilai mes bottes – je ne m'étais pas déshabillée –, récupérai mon sac, quittai la chambre en toute hâte et courus vers la voiture, manquant m'étaler sur une plaque de glace. Dehors, le soleil faisait briller les flaques durcies, et les brins d'herbe givrés étincelaient. La Volvo, qui s'était garée devant la chambre n° 1 la veille, avait disparu.

La portière étant bloquée par le gel, je grattai ses contours avec la clé de ma chambre jusqu'à ce que je réussisse à l'ouvrir. Une fois dedans, je mis le chauffage à fond et effectuai une marche arrière sans attendre que le pare-brise soit dégagé. Je m'arrêtai devant la réception, me précipitai à l'intérieur, jetai ma clé sur le comptoir et regagnai ma voiture à toutes jambes. Alors que je m'éloignais, je vis Merrill Libby tirer la porte d'entrée du motel d'un coup sec.

« Hé ! hurla-t-il. Avez-vous...

— Je ne peux pas vous parler, lui criai-je. Je suis déjà en retard... »

Comme j'accélérais, il descendit les marches en trébuchant, le visage cramoisi. Peut-être m'en voulait-il de ne pas être restée pour boire un café.

Je conduisis aussi vite que je le pus, au mépris de la chaussée glissante. Je finis par me retrouver coincée derrière un bus scolaire. Le temps d'atteindre Burnt Harbor, il était sept heures et demie. Je me garai sur le front de mer et bondis hors de la voiture.

Personne. Quelques camionnettes étaient rangées le long du quai.

Des mouettes décrivaient des cercles au-dessus de l'eau, poussant des cris perçants. Les caseyeurs avaient déjà levé l'ancre.

Je me protégeai les yeux d'une main pour regarder de l'autre côté du port. Je distinguais parfaitement les îles baignées de lumière matinale, désormais. La plus proche était d'un bleu ardoise, son promontoire déchiqueté adouci par une brume dorée. À la sortie du chenal, une petite forme blanche mettait le cap sur elle, avec force remous.

J'espérai qu'il ne s'agissait pas de l'embarcation qui devait m'y transporter. Je pivotai et me rendis à La belle Sterne. J'y trouvai plus de monde que la veille. Une nouvelle serveuse s'affairait autour des tables ; elle m'adressa un brusque signe de tête. « Une personne ? »

— Je cherche Everett Moss. » J'inspectai la salle du regard, essayant de deviner lequel parmi ces hommes solidement charpentés, en vestes imperméables et coiffés de casquettes publicitaires, pourrait être le capitaine de port. « Il est là ? »

— Everett ? » La femme fronça les sourcils. « Il est venu tout à l'heure, mais je crois qu'il est reparti. Hé, Toby... »

Elle interpella un type assis seul à une table, près de la fenêtre. « Où est passé Everett ? »

Penché sur son assiette d'œufs au bacon, Toby Barrett releva la tête.

« Everett ? Il est parti il y a déjà un petit bout de temps. » En m'apercevant, il cligna des paupières. « Oh, c'est vous ! Vous savez, je crois qu'il vous attendait... »

— Eh bien, il n'a pas attendu assez longtemps, grognai-je.

— Asseyez-vous. » Toby poussa du pied une chaise vers moi. « Vous voulez un café ? »

— Volontiers. »

Je m'affalai sur la chaise. Toby eut la courtoisie de se replonger dans son assiette. À l'exception d'un tee-shirt orné d'un transfert défraîchi de l'éclipse solaire de 1975 à Boze, dans le Montana, il portait les mêmes vêtements que la veille. Une minute plus tard, la serveuse arrivait avec mon café et une carte.

« Je serais incapable de manger quoi que ce soit », annonçai-je en prenant ma tête à deux mains. « Bon Dieu, je ne le crois pas. » Je soulevai ma tasse avec une grimace. « Où diable se trouve le bureau d'Everett ? Enfin, à supposer qu'il y aille de temps en temps ! »

— Son bureau ? C'est ça, là-bas... »

Toby indiqua un pick-up rouge, à travers la fenêtre.

« Sa camionnette ? »

— Ouais. Vous a-t-il donné le numéro de téléphone de son domicile ? C'est le meilleur moyen de le joindre. À moins d'essayer la radio de son bateau. Il n'y a pas vraiment de réseau de téléphonie mobile par ici. »

Anéantie, j'avalai mon café, redoutant de vomir. « Je ne me suis pas réveillée à l'heure. Je pensais qu'il allait quand même m'attendre un peu.

— C'est ce qu'il a fait. En tout cas, pendant un certain temps. Il a pris son petit déjeuner... il vient ici tous les jours. » Toby piqua sa fourchette dans un œuf au plat et le mit entièrement dans sa bouche. « Mais comme il a trouvé un autre client, il est reparti.

— Il va revenir ?

— Pas avant un bon moment. Il va d'abord déposer son passager. Ensuite il ira sûrement relever ses nasses.

— Merde. »

Je terminai mon café. La serveuse déposa une nouvelle cafetière pleine sur la table, ainsi qu'une corbeille de pain grillé. J'en pris une tranche que je grignotai lentement, tout en luttant contre la nausée.

Que pouvais-je faire ?

Toby se cala contre le dossier de sa chaise, fouilla dans la poche de sa chemise en flanelle et en sortit du papier à rouler et un paquet de tabac.

« Pourquoi avez-vous tellement besoin d'aller là-bas ? » demanda-t-il en roulant sa cigarette.

« J'ai un boulot à faire.

— Un boulot ? » Il parut déconcerté. « Sur l'île ? Pour qui travaillez-vous ? Aphrodite ? »

J'hésitai. Phil avait lourdement insisté sur la paranoïa excessive de Kamestos mais là, à Burnt Harbor, tout cela me semblait débile. Personne ne m'attendait ici, et personne ne se souciait vraiment non plus de ma venue.

« Je suis censée l'interviewer », finis-je par lâcher.

« Ah bon ? Elle vous attend ?

— Oui. » Je me demandai soudain si ce type était l'ami dont m'avait parlé Phil, et lui posai la question.

« Phil Cohen ? Non. Jamais entendu parler de lui. » Toby inclina la tête et me fixa calmement de ses yeux noisette. « Mais vous, vous connaissez bien Aphrodite ? »

Je terminai mon deuxième café.

« Non, avouai-je. Je ne lui ai même jamais parlé. Phil a tout arrangé par l'intermédiaire du rédacteur en chef d'une revue londonienne. »

Je me resservis un café. « Mais vous savez quoi ?... je ne sais même pas ce que je fous ici ! Je crois que je ferais mieux de remonter dans ma putain de bagnole et de rentrer à New York.

— Ce serait un long périple pour une simple tasse de café et une nuit sur place... Au fait ! Où avez-vous dormi la nuit dernière ?

— Au motel du Phare.

— Alors là, ce serait vraiment un long périple pour venir passer une

nuît au Phare ! »

Il tapota sa cigarette sur la table avant de la coincer sur son oreille, referma son paquet de tabac et son cahier de feuilles, puis les rangea.

« Eh bien ! si vous êtes toujours décidée à vous rendre à Paswegas, je vous y conduirai », dit-il.

Je le regardai avec incrédulité. « Vous pouvez m'y emmener ?

— Bien sûr. » Il me montra le port. « Vous voyez ce bateau, là-bas ?

— Le voilier ? » Les reflets aveuglants du soleil sur l'eau m'obligèrent à plisser les yeux. « Vous pouvez naviguer, en hiver ?

— Évidemment ! La température de l'eau est la même qu'en été. On succombe simplement plus vite, si on y tombe en cette saison. Nous utiliserons le moteur, à moins que le vent ne nous soit favorable. Ce sera plus long qu'avec le bateau d'Everett, mais vous arriverez saine et sauve. De toute façon, je devais y aller un peu plus tard dans la journée.

— Ouah ! Eh bien, merci beaucoup ! » Je passai la main dans ma tignasse sale. « Dire que je n'ai même pas pris de douche !

— C'est pas moi que ça dérangera. Si vous restez chez Aphrodite, je suis sûr qu'elle vous laissera utiliser la sienne. Bon, nous devrions y aller... »

Il glissa un billet de dix dollars sous son assiette.

« Comment pourrai-je vous dédommager ? m'enquis-je.

— Nous trouverons bien un moyen. » Comme nous nous dirigions vers la porte, il considéra brièvement ma tenue. « C'est tout ce que vous avez à vous mettre ?

— Plus ou moins. Vous voulez dire que je ne suis pas assez présentable pour elle ?

— Non, que vous allez vous cailler, si vous n'enfilez pas un truc plus chaud. » Après avoir examiné mes bottes, il secoua la tête. « Et vous avez intérêt à faire gaffe avec ça !... les santiags sont une calamité sur un pont de bateau. Je pense avoir quelque chose qui vous ira, à bord. Venez. »

Je suivis Toby à l'extérieur, récupérai mes affaires dans la voiture que je fermai à clé, puis lui emboîtai le pas.

Au bout de deux enjambées, mon ventre se contracta. Une virée en bateau n'était peut-être pas la meilleure idée du siècle. Mais Toby avait déjà franchi la moitié de la grève. Je me précipitai à sa suite.

Comme il l'avait prédit, porter des santiags s'avéra catastrophique sur ce terrain. Leurs bouts pointus se coinçaient entre les rochers, dérapaient sur les mottes d'algues noires et poisseuses. Je dus marcher avec prudence pour rejoindre Toby, penché sur un canot en bois. À quelques mètres de nous, les vagues venaient lécher les galets, laissant derrière elles des traces d'écume scintillante.

Toby se releva. « C'est tout ce que vous avez comme bagages ? »

J'acquiesçai. « Ma voiture ne risque rien, si je la laisse là quelques jours ?

— Ça devrait aller, jusqu'au *Memorial Day*. Bon, par ici... »

Il tira le canot un peu plus loin vers l'océan et me fit signe d'y monter. J'obéis. Une pellicule d'eau saumâtre recouvrit mes bottes, imprégna le cuir ; j'eus instantanément les pieds glacés.

« Feriez mieux de vous asseoir », dit Toby.

J'obtempérai, tandis qu'il passait derrière le canot et le poussait encore plus loin. Sautant aussitôt dans l'embarcation, il s'installa à l'avant et s'empara des rames.

« Nous n'en aurons pas pour longtemps », dit-il.

Après plusieurs vigoureux coups de rames, nous avons quitté les galets. Quelques souquées supplémentaires, et je me penchai par-dessus bord pour vomir.

« Vous avez déjà le mal de mer ?

— La gueule de bois. »

Je puisai de l'eau glacée d'une main, me rinçai la bouche, puis m'aspergeai le visage.

Je me sentis un peu mieux. Mon mal de tête diminuait. L'air vivifiant et l'eau glacée contribuaient à éliminer ma fatigue. Le froid me piquait les yeux, mais cette douleur aiguë était presque la bienvenue. Je me recroquevillai sur mon siège, m'assurant de garder mon sac au sec.

« Vous le voyez ? » Toby agita le bras en direction d'un petit voilier, à l'avant arrondi, qui ballottait non loin de l'extrémité de la jetée. « C'est lui. Le *Northern Sky*. Vous vous y connaissez, en bateaux ? »

Je clignai des yeux dans la lumière bleu doré. « Non.

— C'est ce qu'on appelle un gaff cutter. Vingt-six pieds de ligne de flottaison. Je l'ai acheté il y a vingt ans pour un dollar à l'ex-femme d'un type qui purgeait une peine de prison dans les Keys. Vous savez quels sont les deux meilleurs jours de la vie d'un homme ? Celui où il achète son bateau et celui où il le revend. »

À cette distance, les relents fétides de la rade s'étaient estompés. L'air sentait le sel et la roche mouillée, avec un soupçon de fumée de gasoil. Une main en visière, je scrutai le large à la recherche d'autres bateaux.

« Vous êtes le seul à vous aventurer en mer ?

— Le seul voilier à cette période de l'année ! Sinon on peut rencontrer quelques caseyeurs qui pêchent le homard. Cependant, ces bestioles ont tendance à migrer dans des eaux plus profondes, en hiver ; la pêche tourne donc au ralenti, en ce moment. En été, il y a pas mal de monde dans les parages... des yachts, de grands voiliers. Mais pour quitter les îles rapidement, un bateau à moteur est indispensable si on ne veut pas rater son avion pour rentrer en Floride.

— Je suis partante. »

Toby éclata de rire. « Oh, ce n'est pas si dramatique que ça ! Il y a un siècle ou même cinquante ans, là, ça aurait pu l'être, mais pas de nos jours !

— À quoi peuvent bien s'occuper les gens d'ici ? » Je plissai les yeux en regardant les îles. « Hormis pêcher, bien entendu. Vous, par exemple, que faites-vous ?

— Des allers et retours. J'approvisionne les îles en denrées et matériaux divers. Je suis charpentier de formation et j'installe aussi des appareils de chauffage. Le coin foisonne de gens aisés. Des estivants. Autrefois, tout le monde partait après le *Labor Day*. À présent, certains restent jusqu'à *Thanksgiving*, mais ils ne passent pas l'hiver chez nous. Cela ne concerne que les estivants, bien sûr. Les insulaires vivent ici toute l'année. Mais eux n'ont pas besoin de mes services. »

Il reposa les rames pour allumer une cigarette, en prenant soin de se protéger des embruns. « J'ai un peu bricolé pour Aphrodite.

— Vous êtes ici depuis combien de temps ? »

Toby recracha une volute de fumée bleue. « Je suis arrivé en 1972. À l'époque, il existait une communauté à Paswegas. Elle était réputée, en ce temps-là. J'y suis donc allé ; j'y ai séjourné quelque temps et j'ai fini par rester dans le coin.

— Une communauté ? Qui a résisté combien de temps ?

— Pas très longtemps. Quelques années. »

Je remontai la fermeture éclair de mon blouson en frissonnant. « Moi, je ne tiendrais pas une semaine.

— Ça fait belle lurette que ces îles sont habitées », dit Toby doucement. « Les Micmacs y ont vécu pendant des milliers d'années. Mais cette communauté n'a, effectivement, pas subsisté très longtemps. Comme c'est souvent le cas. Je suppose que c'est la raison pour laquelle ils l'ont rebaptisée résidence artistique. Ça a eu plus de succès. Du moins, pendant un certain temps. Voilà aussi pourquoi on la surnomme Burnout Harbor. »

Je fis la grimace. Toby ajouta : « Hé, je suis surpris que vous ne sachiez pas ça, vu que vous venez voir Aphrodite. Elle est en quelque sorte à l'origine de cette communauté... enfin, elle et ses amis. »

Il s'interrompt, se contentant de fumer et d'observer la ligne bleue de l'océan, les yeux étrencis. Au bout d'un moment, il reprit : « C'est ce qui a attiré beaucoup de gens. Des gens venus de loin. Des partisans du retour à la terre. Ce qui, en réalité, explique aussi ma venue. Je suivais des cours dans une école professionnelle dans le but de devenir constructeur de bateaux, mais la plupart des gens que je fréquentais étaient des hippies dans l'âme. À l'époque, ce genre de communautés fleurissaient un peu partout. On y rencontrait pas mal de fugueurs. Des étudiants qui laissaient tomber la fac. Des mômes originaires de

Boston, de New York... de Californie aussi... et même quelques-uns d'ici. Ils voulaient je ne sais trop quoi... construire leurs propres yourtes, peut-être ? Élever des chèvres ? Alors qu'Aphrodite, elle, était plutôt versée dans l'art, et dans... euh... j'imagine que vous appelleriez ça une sorte de quête spirituelle. Oakwind : c'est le nom qu'elle avait donné à la communauté. C'est là que je l'ai rencontrée pour la première fois.

— N'était-elle pas un peu âgée pour le mouvement hippie et tout ce qui gravitait autour ? »

Toby fronça les sourcils. « Ben, non... je ne crois pas. Et en ce temps-là, elle était vraiment splendide. »

J'effectuai un rapide calcul de tête : Kamestos étant née en 1936, cela lui faisait donc...

« Ah oui, d'accord, admis-je.

— Il y avait beaucoup d'artistes. » Toby tira une dernière bouffée de cigarette, puis se remit à ramer vigoureusement. « Quelques photographes. Des écrivains, tous des amis de son mari ; l'un d'eux est resté, d'ailleurs. Tout le monde fumait de l'herbe, et en quantité. On consommait aussi pas mal d'acide. Aphrodite et son époux possédaient une vaste parcelle de terrain sur Paswegas, où ils laissaient les gens s'installer à titre gracieux et bâtir des petites cabanes ou autres abris. Quelques-uns d'entre eux y vivent toujours ; les autochtones les surnomment les troglodytes. Le mari d'Aphrodite était déjà mort à cette époque.

— Vous le connaissiez ?

— Non. Il s'est suicidé. Je n'ai jamais su toute l'histoire. Il était homosexuel, peut-être cela posait-il un problème... ou alors c'est à cause de la drogue. Il se passait de drôles de choses à Oakwind. La collectivité a fini par voler en éclats. Tous ses membres s'en sont allés, chacun de son côté. »

Je me frottai les bras. « En quoi consistaient ces drôles de choses ? »

Le regard de Toby se perdit dans le vague. Il se retourna pour fixer la masse verte et noire de Paswegas qui se dessinait au loin. « Là-bas, sur les îles, tous les deux ans environ, a lieu une chasse aux sorcières. Les gens perdent les pédales, ils souffrent de leur isolement. L'hiver, en particulier. La plupart du temps, c'est l'instituteur qui est visé, l'étranger. À l'époque dont je vous parle, une quarantaine d'individus habitaient sur Paswegas. Aujourd'hui, ils sont encore moins nombreux. Aussi, quand ils ont débarqué, les hippies ont quasiment fait doubler la population, dans un endroit où l'on n'avait pas vraiment l'habitude d'avoir de la compagnie, sauf l'été. L'écosystème humain est fragile, à l'image de l'écosystème animal ; quand on y introduit de nouvelles espèces, même s'il ne s'agit que d'une seule personne, tout part à vau-l'eau. Des événements tragiques se produisent. Après, en général, on

se déchire, on finit même par se séparer et partir.

— Mais pas Aphrodite.

— Non, pas Aphrodite, approuva Toby. Vous parviendrez peut-être à la faire parler de cette période, bien que j'en doute. Bon, on arrive... »

Nous avions atteint le flanc du voilier. Une plaque en bois sculpté, sur laquelle se détachait le nom *Northern Sky* peint à la feuille d'or, décorait la poupe. L'embarcation paraissait minuscule, même à côté du canot. Je fus prise de panique : comment une telle coque de noix pourrait-elle contenir deux personnes, sans parler de les conduire quelque part en toute sécurité ? Toby s'accrocha au bastingage du *Northern Sky* pour en rapprocher le canot. Je me décidai à me lever et grimpai maladroitement à bord. Toby m'y suivit, puis entreprit d'attacher le canot à la poupe.

« Allez mettre vos affaires en bas, me lança-t-il. Vous n'avez qu'à faire coulisser le panneau de l'écoutille pour descendre. Je vous rejoins tout de suite. Attention à la tête ! »

Son bateau était un vrai petit bijou. Peint en blanc, avec des boiseries grises, marquetées d'acajou. Les ans et l'air marin avaient patiné ses hublots en cuivre. Je ne voyais toujours pas comment deux personnes pourraient s'y déplacer sans se bousculer, ni trébucher sur les dizaines de cordages, filins, voiles, seaux et Dieu sait quoi encore. Sans compter la glace qui recouvrait le pont et le transformait en patinoire. Heureusement, trois pas seulement me séparaient de l'échelle menant à la cabine. Je les franchis en glissant, ouvris l'écoutille, descendis l'échelle et mis le pied dans un espace si encombré que j'eus l'impression de pénétrer dans un placard à balais.

Je dus me baisser pour entrer ; malgré cela, ma tête frôlait le plafond. Plus loin, le passage était obstrué par le mât et, juste derrière, par un fourneau en tôle de la taille et de la forme d'une grosse boîte à café. Tout au fond, dans la proue, une couchette en V sur laquelle s'entassaient des cartons, des briques de lait, des batteries rechargeables, des livres, des cordes, des outils de toutes sortes, ainsi qu'un petit WC chimique.

Mais là où je me trouvais – au milieu de la cabine principale –, tout était méticuleusement rangé, même si l'organisation paraissait excentrique. Le long des parois, deux banquettes étaient agrémentées de coussins en velours frangé. Au-dessus s'alignaient des étagères aux sculptures singulières, des casiers, des placards et des niches, certaines pas plus grandes que les crayons qu'elles hébergeaient, d'autres, assez larges pour supporter des rangées de livres et de manuels divers. Des crochets, semblables à des doigts, avaient été taillés dans le bois. Des vivres en conserve s'empilaient derrière des rambardes en réduction finement ciselées. Deux lanternes à pétrole étaient suspendues à des

cardans de cuivre en forme de mandibule. Au plafond pendillaient des filets exécutés au crochet, remplis d'oignons, de têtes d'ail et de pommes de terre germées. Un minuscule réchaud à alcool était installé dans une alcôve, près de l'échelle, et un récepteur radio trônait entre une bouteille de rhum et plusieurs bouteilles de Moxie.

« Ça va ? Vous avez trouvé où ranger vos affaires ? »

Le visage barbu de Toby était apparu dans l'écoutille. Je fis courir un doigt le long d'une étagère où était gravé un alignement d'yeux. « C'est vous qui avez fait ça ? Toutes ces sculptures ? Et ça aussi ? »

Au bout de l'étagère se balançait un masque en papier mâché, genre artisanat amérindien : une grenouille avec des taches brunes, vertes et jaune crème. Sous ses yeux dorés protubérants, un large sourire fendait une bouche dépourvue de lèvres. Le papier mâché était si lisse qu'on aurait cru du plastique, sauf sur les bords où transparaissaient des morceaux de journal dénués de peinture. L'objet était magnifique, quoiqu'un peu dérangent.

Je répétais : « Vous avez fait ça aussi ? »

— Ouais. » Toby descendit ; je me poussai pour lui faire de la place. « Mettez votre sac là... »

Il me montra l'une des banquettes garnies de coussins. « Nous allons devoir utiliser le moteur, il n'y a pas assez de vent ; sans cela, nous serions obligés de louvoyer. Ce sera plus rapide comme ça. »

Je tournai le dos au masque, posai mon sac et en retirai mon appareil photo.

Toby examina le vieux Konica. « Fichtre, c'est une antiquité ! »

— Je suis photographe. » Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas dit ça.

« La plupart des gens se servent de numériques, de nos jours, non ? »

— Pas moi. » Je jetai un coup d'œil circulaire. « Auriez-vous un miroir ? Je dois être immonde. »

— Non, il n'y a pas de miroir. » Son regard restait le même, mais ses yeux s'étrécirent lorsqu'il ajouta : « Vous n'en avez pas sur vous, hein ? »

— Vous en aurais-je réclamé un, si c'était le cas ? »

Il s'adossa à l'échelle, toujours attentif. Ce n'était pas moi qu'il regardait, mais mon appareil photo.

« Il y en a un là-dedans, déclara-t-il. »

— Oh, vraiment ? Il y en a dans *tous* les appareils. De ce type, du moins. » Je commençais à en avoir assez. « Seriez-vous du genre superstitieux ? Pas de femme à bord, pas de... »

— Rangez-le ! » Il n'y avait plus une once de patience dans son ton ; il était même devenu vaguement menaçant. « Ou plutôt... donnez-le-moi. Je le rangerai moi-même. »

J'étais prête à riposter, car j'ai horreur qu'on touche à mes affaires,

mais me tins coite.

Quelque chose dans son expression m'intimida. En général, je suis capable de sentir si quelqu'un va s'énervier contre moi ; il flotte dans l'air une odeur annonciatrice d'ennuis, pareille à celle d'une allumette qu'on vient de souffler, présage d'une explosion imminente.

Je ne décelai rien de semblable chez Toby Barrett.

Cependant, il se dégageait autre chose de lui, quelque chose de tout aussi puissant... une volonté inébranlable, une maîtrise de soi incroyable, comme un champ de forces de nature émotionnelle. À l'image de ces rochers aux contours dissimulés sous des couches d'algues que j'avais vus à la sortie du chenal : la menace qu'ils représentaient se situait *sous* la surface.

Je remis mon appareil dans le sac et le lui tendis. Toby ouvrit un placard, le fourra à l'intérieur, puis en ouvrit un autre contenant des vêtements. Il choisit un gros pull en laine noire, qu'il renifla sommairement avant de me le lancer. « Essayez ça. C'est votre couleur. »

Je retirai mon blouson de cuir et enfilai le pull. Large, épais, comme grignoté par des souris, il sentait en outre le bois de cèdre et la lanoline.

Mais il était chaud. Je parvins tout juste à remettre mon blouson par-dessus. Tout en se caressant la barbe, Toby jeta un coup d'œil à mes bottes.

« Vous avez de grands pieds, dites donc ! Mais pas aussi grands que les miens. Je ne pense pas avoir de chaussures à votre pointure. Aphrodite pourra peut-être vous dépanner.

— J'aime bien porter celles que j'ai aux pieds. Elles sont... confortables.

— Sûrement. Ces bouts métalliques semblent dangereux.

— Ils le sont. » Je tendis une jambe, exposant une santiag Tony Lama en véritable cuir d'autruche noir, qu'une vingtaine d'années d'utilisation avaient rendu aussi souple que de la peau d'anguille. Je les avais fait ressemeler plus d'une fois. Les bouts métalliques personnalisés pour moi, brillants à l'origine, avaient hélas terni.

« C'est pas ça qui va vous tenir chaud, décréta Toby. Nous verrons bien ce que nous pourrons vous dégoter sur l'île. »

Il retourna près de l'échelle, la décrocha et la déplaça plus loin pour dégager deux portes. Après les avoir ouvertes, il se faufila dans le compartiment moteur exigu. Sa voix me parvint assourdie.

« Je dois le démarrer à la main. Ça ne prendra qu'une minute... »

J'entendis le bruit cadencé d'une manivelle qu'on tournait. Il y eut un petit crachotement, une odeur de gasoil. Toby jura entre ses dents.

Je pivotai pour jeter un coup d'œil à la cabine. Les hublots étaient si encroûtés de sel que seule une lumière opaque et nacrée filtrait au

travers. Le fourneau avait noirci, suite, manifestement, à un emploi régulier, tout comme le réchaud. Tous les couverts étaient mats. Chaque objet possédait une sorte de chatoiement réconfortant, mais rien ne reluisait ni ne rayonnait.

Je fronçai les sourcils. Un agencement étrange certes, mais bizarrement méthodique, et déroutant, comme si j'étais incapable d'identifier le plan adopté. Je m'assis sur l'une des banquettes et regardai autour de moi, tentant de faire abstraction de tout le *fourbi* – étagères, livres, outils –, pour me concentrer sur ce qui, exactement, ordonnait l'espace environnant, ce qui le rendait limpide, ce qui le faisait précisément *resplendir*.

Ou pas.

On apprend à opérer ainsi, quand on est photographe. On cherche toujours la lumière – sa source, la distance de cette source ; on évalue toujours à quel point elle est diffuse, combien de temps elle va subsister. Et on a les mêmes préoccupations quand on exécute des tirages dans le labo photo.

Tandis que je patientais dans le *Northern Sky*, l'obscurité m'enveloppait de plus en plus, malgré l'absence de rideaux, malgré l'heure matinale de cette journée d'hiver prématuré sans nuages. Au bout d'une minute, je perdis toute notion de perspective. La cabine me parut plus grande qu'elle ne l'était ; la pénombre de la proue rampa jusqu'à moi et finit par occulter les contours des banquettes, des étagères, des cardans en forme de mandibule. Tout se brouilla, se teinta d'un brun tirant sur le roux foncé, à la manière d'une photo sépia piquée de moisissure.

Toby Barrett n'avait peut-être rien à cacher, mais il cultivait résolument les zones d'ombre. Tout au moins, il aspirait à préserver l'illusion d'être protégé des curieux, même s'il se trouvait dans une cabine minuscule dépourvue de portes et de volets.

Un rugissement soudain secoua le bateau.

« J'ai réussi ! » Toby sortit courbé en deux du compartiment moteur. « J'ai bien cru qu'il ne démarrerait pas. »

Il referma les portes, remit l'échelle en place, y grimpa et regagna le pont. Je le suivis. Il était déjà à la barre dans le cockpit.

« Asseyez-vous », proposa-t-il, une cigarette éteinte coincée au coin de la bouche. Il fit virer le bateau de manière à le positionner face à l'île la plus proche, alluma sa cigarette et tira une longue bouffée. « Vous en voulez une ? »

— Je vais juste prendre une taffe de celle-là », répondis-je en la lui ôtant de la bouche.

La cigarette avait un goût de gasoil et de haschich. Je la rendis à Toby, puis fixai la masse sombre de Paswegas et l'archipel derrière elle. « Pourquoi n'avez-vous pas opté pour un hors-bord ? »

Toby redressa la barre. Assis bien droit, indifférent au vent et aux embruns glacés, il avait les yeux rivés sur l'île. « Pourquoi n'avez-vous pas opté pour un appareil numérique ?

— Je ne le sentais pas. Comme s'il manquait une étape. Ou qu'il n'y avait plus de mur.

— De mur ?

— Eh bien, pas vraiment un mur... Mais on finit par s'habituer à avoir quelque chose entre soi et ce qu'on photographie. Peut-être tout simplement parce qu'on a le temps de s'inquiéter de savoir si la photo sera bonne ou pas. Avec le numérique, c'est instantané.

— Et ce n'est pas bien ?

— Si, c'est sûrement bien. Mais différent. »

J'eus un moment d'hésitation. J'avais été surprise de m'entendre l'admettre. Je ne l'avais encore jamais vraiment formulé, et surtout pas à voix haute.

« Peut-être que le plus difficile était de rester dans le coup, finis-je par lâcher. Tout change tellement vite. J'imagine que ça ne m'intéressait plus assez.

— Quel genre de photos faisiez-vous ? Des photos pour des magazines ? Des trucs que j'aurais pu voir ?

— J'en doute. Je n'ai sorti qu'un bouquin, et il a été tiré à très peu d'exemplaires. Je faisais dans le macabre. Je photographiais des morts. J'ai immortalisé le milieu punk new-yorkais pendant un temps avant qu'il ne s'étiolle.

— Un genre de nature morte qui mettrait en scène des humains ? »
D'une pichenette, Toby jeta sa cigarette dans l'eau.

« Ouais, si on veut.

— Alors vous devez tout connaître du travail d'Aphrodite. C'est pour cette raison que vous êtes là, hein ? Vous devez aimer ce qu'elle faisait.

— Oui. » Je me décalai en vain sur mon siège pour échapper au vent ; mon genou heurta le sien. « Ses photos de l'île. Elle les a prises quarante ans avant l'apparition de Photoshop, et tout le monde se demande encore comment elle a réussi cet exploit.

— Je n'ai jamais eu l'impression qu'elle était célèbre à ce point. Elle n'a publié qu'un ou deux livres, n'est-ce pas ?

— Oui, mais leur influence a été considérable.

— Peut-être que ce sera le cas du vôtre, un jour. Peut-être en a-t-il déjà sans que vous le sachiez. »

Je secouai la tête. « Non. Elle, c'était un génie, même si elle n'était qu'un petit génie. Moi, j'ai juste été veinarde. Si on peut qualifier de veine le fait de pouvoir prendre en photo des cadavres de junkies. Je n'étais même pas vraiment douée. »

Mon dos commençait à me faire souffrir, à cause du froid et de ma

position voûtée pour m'abriter du vent. Je me levai donc, l'arrière des genoux appuyés contre le bord de mon siège, et observai l'île en vacillant. La vue n'avait rien d'engageant : conifères menaçants, affleurements dentelés de roche noire et grise. Les habitations éparpillées sur le versant désertique donnaient le sentiment d'y avoir été jetées, puis oubliées... maisons tombant en ruine, caravanes décrépites.

« C'est donc là que vous vivez, lançai-je. Et votre ami du bar ?

— Gryffin ? Non. Il ne vient que de temps en temps pour ses affaires. » Il tordit le cou pour regarder au-delà de Paswegas. « Avez-vous jamais entendu parler d'un dénommé Lucien Ryel ? Il était assez connu, il y a dix ou vingt ans.

— Lucien Ryel ? » Surprise, je relevai la tête. « Oui, évidemment.

— Il habite par là-bas... »

Toby tendit le bras vers une forme grise et allongée, située un peu plus loin. « Sur l'île de Tolba. J'ai bricolé pour lui, ces deux dernières années. Il ne passe pas l'hiver ici. Lui il a un hors-bord, un Boston Whaler.

— Lucien Ryel, répétais-je. Sans déconner ! »

Au début des années 1970, Ryel avait été le pilier du groupe anglais de rock progressif Imaguncula. Il était réputé pour ses apparitions sur scène habillé en femme, un look oscillant entre la tenue de l'acteur principal d'*Orange Mécanique* et celle d'une danseuse balinaise. Il avait quitté Imaguncula en 1980 pour se lancer dans la production de house music à Manchester, puis s'était expatrié à Berlin après la chute du mur où, à ma connaissance, il avait disparu.

« Que diable fait-il dans le coin ? »

Toby haussa les épaules. « Il ne passe que quelques semaines ici, l'été. Encore un qui avait rejoint la communauté... pas pour longtemps, et bien avant mon arrivée. Il a même écrit une chanson sur Oakwind. La région lui a assez plu pour qu'il s'y achète une île, lui aussi. Je n'ai jamais été fan de sa musique. J'avais bien un de ses disques quand j'étais à l'école, mais je ne l'ai jamais écouté. »

Le bateau fut ballotté par quelques vagues tumultueuses ; je m'agrippai à mon siège. « Ça va ? s'inquiéta Toby. Vous pouvez descendre vous allonger, si vous ne vous sentez pas bien. Vous avez le teint verdâtre.

— Je vous l'ai dit, j'ai la gueule de bois. » J'attendis la fin de mes haut-le-cœur pour ajouter : « Qu'est-ce qu'ils ont tous à s'acheter des îles ?

— Dans le temps, ça ne valait pas cher ; on pouvait s'en offrir une pour... disons, cinquante mille dollars. Peut-être moins. Plus maintenant. Sur celle de Lucien, Tolba... au dix-neuvième siècle, on extrayait du granit. Ils ont découpé des colonnes et des moellons dans

ses carrières, pour bâtir je ne sais quelle grande cathédrale. Quand sa construction a été achevée, ils ont continué à tailler des pierres destinées à des maisons. Vous avez entendu parler des cités ouvrières, non ? Ici, ça s'étendait à l'île tout entière. Un jour, un type s'est pointé pour annoncer la fermeture du site. Tout le monde a dû quitter l'île.

— Vous plaisantez ? »

Il se retourna, corrigea la position de la barre, clignant des yeux sous le soleil. Nous avions atteint l'entrée du chenal du port de Paswegas. Des balises orange vif, rouges et vertes se balançaient sur l'eau. À notre passage, la cloche d'une bouée tinta.

« Il y avait des carrières sur bon nombre de ces îles, reprit Toby. Vinalhaven... c'est de là que proviennent les pierres qui ont servi à l'édification du Brooklyn Bridge. En 1890, on pavait les rues, à New York comme à Boston. On n'avait pas encore de bitume à l'époque, aussi utilisait-on des pierres. Sur l'île de Lucien, on peut encore voir des gros blocs de granit abandonnés sur place, et des tranchées d'extraction un peu partout. Il a obtenu cet endroit pour une bouchée de pain et m'a embauché afin de lui installer le chauffage central. Il possède une maison immense et ultramoderne... les gens la surnomment le *Bombardier furtif*. Mais travailler pour Lucien est un vrai plaisir. Il est plein aux as et ne vient qu'à la fin de l'été, ce qui fait que je ne le vois qu'une fois par an en moyenne. Le reste de l'année, il vit en Europe.

— N'est-ce pas bizarre pour quelqu'un comme lui de choisir un coin comme celui-ci ?

— Qu'y a-t-il d'étrange ? Vous y êtes bien venue. »

Je capitulai. Nous entrâmes dans le port quelques minutes plus tard, dépassant un caseyeur solitaire amarré à côté d'une balise rouge.

« C'est le bateau d'Everett », dit Toby.

Il approcha le *Northern Sky* d'un mouillage, puis jeta l'ancre. Je récupérerai mes affaires dans la cabine.

« Le temps est en train de changer », m'annonça Toby à mon retour sur le pont. Il détacha le canot et me fit signe d'y grimper. « Vous voyez ces nuages ? Ils indiquent qu'un front froid se déplace vers nous. Vous n'aviez pas l'intention de repartir aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais foutre.

— À la bonne heure ! » approuva Toby.

Il rama vers la jetée. Le port était encore plus petit et plus miteux que Burnt Harbor. Plus animé aussi. Paswegas ne devait compter qu'une trentaine de résidents permanents, mais la plupart d'entre eux semblaient s'être donné rendez-vous près de l'appontement. Deux pick-up en piètre état étaient garés devant un bâtiment aux ouvertures condamnées ; sur la façade de celui-ci une vieille enseigne : APPÂTS

VIVANTS - CAFÉ. Un carton remplaçait la moitié du pare-brise d'une des camionnettes, l'autre en était complètement dépourvue.

« Des rabatteurs », expliqua Toby, tandis que le canot longeait la jetée. Des pieux badigeonnés de goudron pointaient hors de l'eau. Des cannettes de Budweiser flottaient près d'une échelle, où s'était posé un cormoran, les ailes déployées, les yeux aussi fades que des grenats bruts. « Il n'y a pas de traversées quotidiennes pour le transport des passagers, ni de bateau assurant celui du courrier, parce qu'il n'y a pas de bureau de poste. Tout le monde se partage ces camionnettes. Les gens laissent leurs belles voitures à Burnt Harbor.

« Et pour les victuailles ?

— Il y a l'épicerie-bar. Ou bien on en rapporte de Burnt Harbor. » Il indiqua du menton les hommes debout près de la jetée. « Voilà pourquoi ils guettent notre arrivée. »

Il attacha le canot, et nous remontâmes la jetée côte à côte. Les hommes accoudés à une balustrade nous observèrent, tout en fumant et bavardant.

« Voici votre ami Everett Moss. » Toby inclina la tête en direction d'un homme robuste à barbe blanche, vêtu d'une combinaison tachée et d'un bonnet orange.

« Toby ! » l'interpella l'homme. Toby marcha vers lui. Je le suivis. « C'est la jeune dame que j'étais censé conduire ici ce matin ?

— Oui, c'est elle. »

Toby s'arrêta pour allumer une cigarette. « Cass Neary.

— Bonjour. » Everett me regarda et hocha la tête. Le bleu clair de ses yeux tranchait avec le teint de son visage tanné par le soleil. Il arborait un sourire décontracté. J'attendis qu'il me présente ses excuses pour ne pas m'avoir attendue.

Au lieu de quoi, il reporta son attention sur Toby. Je surveillai les autres hommes à la dérobée ; ceux-ci s'empressèrent de se détourner, d'écraser leurs cigarettes et de s'éloigner vers le magasin d'appâts barricadé. Everett jeta un coup d'œil aux eaux sombres qui nous séparaient du continent.

« Tu n'aurais pas vu Mackenzie Libby, par hasard ? » demanda-t-il à Toby. « Merrill m'a téléphoné ce matin. Elle n'est pas rentrée de la nuit. Leela, ma petite-fille, m'a dit qu'elles s'étaient envoyé des messages dans la soirée et que Kenzie avait parlé d'aller en ville. »

Toby fronça les sourcils. « Mackenzie ?

— La fille de Merrill.

— Ah ! » Toby tira sur sa tresse. « Elle a fugué ? »

Je reniflai. « En tout cas, moi c'est ce que j'aurais fait, avec un père pareil. »

Les deux hommes me dévisagèrent, Toby, amusé, Everett, pas vraiment.

« Cass Neary... » dit ce dernier, comme s'il venait seulement de comprendre qui j'étais. « Vous avez passé la nuit là-bas, non ? Elle a confié à ma petite-fille qu'elle avait bavardé avec vous. »

J'eus la vision subite d'un visage blafard dans les ténèbres, de branchages noirs. Je changeai mon sac d'épaule et scrutai le ciel. Un gros nuage gris s'était détaché de l'amoncellement sombre qui s'approchait de nous. Tandis que je l'observais, il se mit à tourner, à la manière du ressort principal d'une horloge en train de se débobiner. J'entendis un faible bourdonnement, rappelant celui d'une mouche emprisonnée ; ce bruit fit resurgir en moi l'image de l'adolescente du motel du Phare, la façon dont elle avait timidement inspecté ma chambre, comme pour voir si j'avais dissimulé un objet exceptionnel dans l'un de leurs meubles minables ou sous l'âlèse en plastique du matelas.

Je n'avais détecté aucune trace de désespoir chez elle, aucune peur, rien qu'une terrible envie de même dont elle ne pouvait pas encore énoncer l'objet. Elle s'ennuyait, elle rêvait d'être ailleurs. Son père était sans doute un connard, mais il ne la battait pas et n'abusait pas d'elle.

Voilà pourquoi elle ne m'avait pas intéressée. Pas d'ennuis en perspective.

« Merrill est sacrément remonté, reprit Everett.

— Sûr ! Maintenant, c'est *lui* qui va devoir nettoyer les chambres », fit Toby. Tous deux éclatèrent de rire.

« Ouais, y a pas de doute, ça l'a mis dans tous ses états. » Le capitaine de port enfonça ses mains dans ses poches. « John Stone m'a dit que Merrill a aussi téléphoné chez lui, ce matin ; il l'a même tiré du lit. John lui a conseillé de le rappeler si elle n'était pas rentrée ce soir. Peut-être que la jeune demoiselle s'est mis en tête d'aller voir sa mère en Floride ! Enfin, si tu la vois, dis-lui de rentrer chez elle. »

Il s'achemina vers le bord de l'eau, s'immobilisa soudain et se retourna vers moi.

« Vous aussi », ajouta-t-il. Son regard n'avait rien de menaçant. Il reflétait simplement de l'inquiétude. « Si vous l'apercevez, appelez-moi... ou John Stone, c'est le shérif. Tous ces gamins qui fuguent, ça me plaît pas. »

Il adressa un signe de la main à Toby et s'en alla.

« Venez, me dit celui-ci. J'ai intérêt à vous emmener chez Aphrodite au plus vite. »

Nous traversâmes le village. Passâmes devant le magasin d'appâts... un mobile home avec, derrière une vitre, une rangée de grandes poupées à l'aspect effrayant... l'épicerie-bar de l'île, une bâtisse en bardeaux barbouillés de peinture rouille écaillée, dotée d'un petit perron en bois et d'une pompe à essence sur laquelle on avait noué un

sac-poubelle ; quelques affichettes voletaient sur les murs de la boutique et sur la moustiquaire en grillage épais qui protégeait sa porte.

« Ce type », dis-je en m'approchant de l'entrée, où je soulevai le bas d'une feuille de papier délavée. « Ce Martin Graves. J'ai vu un peu partout des avis de recherche à son sujet. C'est quoi, son problème ? »

Jetant un coup d'œil sur le côté, j'aperçus une autre affichette que l'humidité et l'ancienneté avaient enroulée sur elle-même. « Seigneur ! C'est quoi le problème de tous ces gens ? »

J'aplatis le deuxième avis en le lissant de ma paume. Une photocopie en couleur d'une adolescente souriante, dont le visage et les cheveux se réduisaient à une tache marron au milieu de mots presque effacés.

« Heather Pollitt, lus-je à voix haute. Que lui est-il arrivé ?

— Elle a fugué. » Toby vint se placer près de moi. « Je pense qu'elle est allée à Bangor. Elle a eu un bébé, je crois. C'est vraiment une vieille annonce ; nous devrions la retirer... »

Il arracha l'affichette, la froissa et la jeta dans un tonneau, près de la porte. « Oh ! et regardez-moi ça... un chat est lui aussi porté disparu. Ça, c'en est une récente », ajouta-t-il en tapotant une feuille manuscrite datée de quelques jours plus tôt. « Pauvre Smoky ! J'espère qu'on le retrouvera ! Mais ce gars-là... »

Il appuya son pouce mutilé sur la photo de Martin Graves. « Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai entendu dire qu'il s'était envolé, purement et simplement. Suite à une dispute, paraît-il, avec sa copine... ou peut-être s'agissait-il de son épouse ? Quoi qu'il en soit, ses parents s'obstinent à placarder ces affiches. Vous en avez vu en chemin ?

— Oui. Je crois que j'ai également lu quelque chose sur la Toile à son sujet. Cet endroit possède un taux de mortalité infantile élevé. De mortalité féline, également. »

Nous entreprîmes de gravir la colline. Derrière nous, des mouettes survolaient le port en criillant. La chaussée n'était qu'une succession de plaques de boue, de gravillons et de glace, le tout mêlé à des débris de bitume. Au bout de quelques mètres, la route amorça une courbe et se mit à grimper en pente abrupte entre des sapins et des bouleaux squelettiques.

« Ce sont des pêcheurs qui attrapent les chats, déclara Toby.

— Hein ?

— À propos de ce que vous avez déclaré sur les enfants et les chats. Les animaux se font attraper par des pêcheurs. »

Je le regardai d'un air suspicieux. « Ils s'en servent comme appâts ?

— Pas des pêcheurs humains. Des pékans. C'est comme ça qu'on les appelle, par ici ; ailleurs, on les nomme martres pêcheuses. Le pékan

ressemble à un blaireau ou à un gros vison, mais il peut escalader les arbres. En général, ces animaux se nourrissent de porcs-épics ; cependant, il arrive que l'un d'eux s'approche des habitations et s'en prenne à des animaux domestiques. Des chats, et même de petits chiens.

— Des gamins aussi ? »

Toby éclata de rire. « Pas à ma connaissance. Ils ne sont pas si grands que ça... leur taille est plus ou moins celle d'un raton laveur adulte. Je pense que c'est pour cette raison qu'on les appelle des pêcheurs.

— Comment font-ils pour manger des porcs-épics ?

— Ils sont vraiment malins. En tout cas, plus malins que les porcs-épics. Mais, en général, on n'en trouve pas sur les îles. Juste sur le continent. Bon, passons par là. »

Il quitta la route étroite pour pénétrer dans une pinède. Si je ne distinguais aucun sentier, Toby, lui, se déplaçait avec assurance entre les arbres. Bientôt, les cris des mouettes s'estompèrent, laissant place au mugissement du vent dans les cimes, plus sonores que ceux de l'océan. Le tapis de mousse était si épais et si humide que j'avais l'impression de fouler une moquette détrempée. Et la mousse ne se contentait pas de recouvrir le sol... elle envahissait tout, les rochers, les souches, et même une cannette de bière vide. Si je m'étais couchée par terre et endormie, elle m'aurait sûrement ensevelie moi aussi, tout comme l'auraient fait cette moisissure jaune vif que l'on voyait partout et cet autre truc bizarroïde – de longs écheveaux de lichen filandreux qui pendaient des branches comme des chevelures –, que Toby désignait sous le nom de “barbe de vieillard”. Contrairement aux rochers en bordure du port, ceux d'ici paraissaient doux et duveteux avec leur couche de mousse. Ils semblaient *organiques* ; si on en avait regardé un assez longtemps, on aurait peut-être surpris ses mouvements respiratoires.

C'était un endroit singulier ; il avait tout d'un décor de conte de fée dans lequel on serait tombé. Ces arbres me mettaient mal à l'aise. Je me hasardai à en toucher un ; son écorce ne s'avéra pas humide, mais ruisselante et poisseuse. Elle sembla même s'infléchir sous mes doigts comme une peau charnue.

Le contact me donna la chair de poule.

Il fut un temps où j'aimais éprouver cette sensation... où j'allais jusqu'à la traquer. J'envisageai, pendant une seconde, de sortir mon appareil et de repartir à sa poursuite.

J'en fus incapable. L'île m'effrayait. J'avais l'impression que rien de ce que l'on pourrait y entreprendre n'aurait d'importance – du moins à l'échelle humaine. Si l'on construisait une maison ou une ville entière, l'île les avalerait et on ne saurait même pas qu'elles avaient un jour

existé. Tout serait proprement dévoré. Je donnai un coup de pied rageur dans un boulder ; le bout de ma botte se ficha dans cinq centimètres de mousse. Je dus me pencher et m'arc-bouter pour le libérer.

Toby s'arrêta pour m'attendre. « Les porcs-épics aiment les arbres, claironna-t-il. Les pékans aussi. Mais les porcs-épics sont idiots. Les porcs-épics... et les mouffettes. Vous avez déjà remarqué le nombre de porcs-épics et de mouffettes écrasés sur les routes ? Ils se croient tellement repoussants qu'ils s'imaginent qu'ils ne courent aucun danger. En revanche, les pékans sont futés... vicieux, mais futés. Et rapides avec ça. Quand un pékan s'attaque à un porc-épic, il lui mord le nez, le bascule sur le dos, lui tranche la gorge et l'éventre. Il s'occupe d'abord de la tête, ensuite il lui arrache toute la gueule, puis le mange de l'intérieur. »

Je grimaçai. Toby gloussa.

« N'ayez aucune inquiétude, reprit-il. Comme je vous l'ai dit, ces animaux ne viennent pas dans les îles. Et ils n'attaquent pas les gens. Pas souvent, en tout cas. Ils s'en prennent à plus petit que nous. J'en ai vu un, une fois, dans un bois, près de Burnt Harbor. Il jouait avec une souris, exactement comme un chat.

— Et si l'un d'eux s'aventurait ici ?

— Alors là... » Il fit glisser sa main le long d'une branche couverte de lichen orange rappelant la peinture écaillée d'une maison, cassa le rameau et le jeta négligemment. « Je pense qu'ils savent nager. Peut-être pourraient-ils nager jusqu'ici ! Mais dans ce cas, je suppose que rien ne les empêcherait de repartir d'où ils viennent. À moins qu'ils ne s'entre-dévorent sur place. Ils n'ont jamais été considérés comme un véritable problème sur le continent. Les gens les capturent avec des pièges. »

Il se remit en marche. « Vous ne fatiguez pas trop ? »

Je haussai les épaules. Ma gueule de bois dégénérât en une douleur lancinante qui me taraudait, juste derrière les yeux. Il n'était pas encore dix heures du matin, et j'étais déjà prête à retourner me pelotonner dans un lit. « Je suis juste moulue. Je n'ai pas très bien dormi, la nuit dernière.

— Le motel du Phare ne vous a pas convenu ?

— Non, rien à voir avec la chambre. Je suppose que j'étais trop tendue.

— Quand je vous ai quittée, vous étiez en train de siffler du Jack Daniel's. Moi, ça m'aurait relaxé en un rien de temps. »

Nous continuâmes d'avancer. De temps à autre, j'apercevais des oursins sur la mousse ; leurs piquants avaient la même teinte gris vert que le lichen. Je m'immobilisai pour en pousser un du pied. « Comment a-t-il pu atterrir là ?

— Les mouettes les lâchent sur les rochers pour les ouvrir. » Toby me lança un coup d'œil inquisiteur. « Ainsi donc, vous l'avez vue, hier soir ? La fille de Merrill ?

— Seulement quelques minutes. » Je ramassai l'oursin. Ce simple geste suffit à déloger plusieurs piquants ; ceux-ci étaient émoussés, souples, et cassants comme des brindilles carbonisées. « C'est elle qui m'a accueillie à la réception. Ensuite, elle est venue dans ma chambre pour m'indiquer cet établissement où nous nous sommes rencontrés. La belle Sterne. C'est elle que je dois remercier pour ma gueule de bois, je pense.

— Et moi je pense que vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même », répliqua Toby.

Je passai mon doigt sur l'oursin jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun piquant. Ce que j'avais désormais sur ma paume ressemblait à toutes ces petites protubérances moussues disséminées un peu partout. Je refermai ma main avec précaution et rangeai délicatement le trophée dans mon sac.

« Ils sont très fragiles, me prévint Toby. Faites attention, ils se brisent aussi facilement que des coquilles d'œuf.

— Je serai vigilante. » Je regardai autour de moi en secouant la tête. « Cet endroit est vraiment étrange. On est presque en hiver et tout y est encore vert.

— C'est à cause du brouillard. Il enrobe tout, les rochers comme les arbres ; après, la mousse et le lichen se chargent de les recouvrir et d'alimenter la moisissure. C'est le paradis des parasites. »

Les sapins commencèrent à s'éclaircir. Ce cadre vert foncé laissa place à une étendue blafarde parsemée de pierres et de bouleaux. Une construction à peine visible se dessinait entre les arbres.

Je repensai au visage blanc de Mackenzie, momentanément éclairé par mes phares. C'était une gamine attachante. Qui avait peut-être fugué... ou, plus probablement, s'était enfuie avec un copain ou une copine. Je préférais l'imaginer à bord d'un car roulant vers le sud, vers Boston ou New York, pour retrouver un ami dans une gare routière et partir avec lui vers l'ouest. De quel droit l'aurais-je empêchée de s'évader de ce trou ? Je lui souhaitais d'être déjà à un millier de kilomètres de chez elle.

« C'est encore loin ? » demandai-je à Toby.

« On y est presque. »

Éblouie par la lumière laiteuse du soleil, je clignai des yeux. Nous avions atteint le sommet d'une longue descente aboutissant à une petite crique, sur le littoral déchiqueté. Des arbres clairsemés jalonnaient la pente – bouleaux, chênes, tsugas. Deux petits bâtiments aux toitures de bardeaux gris se cachaient dans la végétation. Tous deux semblaient délabrés, abandonnés.

« Vous vous interrogiez sur la communauté », dit Toby, le bras tendu. « La plupart des habitations se trouvaient ici, au sommet de cette colline, mais les gens ont récupéré ce qui pouvait leur être utile et débité le reste pour en faire du bois de chauffage. Ces masures sont les seuls vestiges de cette époque. Le vieux bus de Denny se trouve un peu plus loin, de l'autre côté de la butte. Et la maison d'Aphrodite est là-bas... »

Au milieu des arbres, à deux pas de la crique, une maison en bois semblait essayer de s'extirper du flanc de la colline. Certaines planches étaient disjointes ou carrément manquantes. Le toit s'incurvait, les cheminées en pierres menaçaient de s'écrouler. Exposée aux intempéries, la façade, jadis blanche, avait uniformément viré au gris, un gris vermiculé de mousse ; celle-ci tapissait aussi les boulders accotés aux murs.

Je me tournai vers Toby. « Je suppose qu'à minuit, tout redevient comme avant : un fatras de roches parmi des aiguilles de pin !

— Ça ne correspond pas à ce que vous aviez imaginé, hein.

— Non. C'est tellement sombre. Les photographes ont besoin de lumière.

— À l'est, la façade bénéficie d'un meilleur éclairage », dit-il en m'indiquant les eaux noires de la crique. « C'est une vieille bâtisse. Et qui n'était pas très grande. Voilà pourquoi elle ne cesse d'y ajouter des extensions.

— Je ne vois aucune lumière allumée. »

Toby regarda en l'air. De la fumée s'échappait d'une des cheminées, charriant une âcre odeur de créosote. « Elle est chez elle. Du moins, il y a quelqu'un. »

Il se dirigea vers la porte d'entrée, au seuil de granit jonché de cendres. Un tas de petit bois mal rangé flanquait un des bords, une pelle à déneiger, l'autre.

« Ohé, Aphrodite ! » Toby frappait à grands coups sur la porte. « Tu as de la visite. »

Un léger frisson d'excitation me parcourut. Je songai aux photos de *Deceptio Visus*, au visage figé de Méduse regardant un point hors du cadre sur un tirage en noir et blanc. Le battant s'ouvrit alors, et je me retrouvai face à ces yeux de Méduse.

Elle était si petite et si fine qu'en cet instant, devant elle, je me sentis immense et gauche. Ses cheveux argentés lui arrivaient aux épaules. Elle avait étalé sur sa bouche un rouge à lèvres vermillon qui débordait sur sa peau blanche. Son visage était ridé mais à part ça, il était la copie conforme de la femme de la photo. Derrière des lunettes cerclées d'acier étincelaient les yeux d'onyx familiers ; bien qu'injectés de sang, ils étaient toujours aussi provocateurs. Elle portait une tunique en laine noire, un leggings, noir également, et des ballerines éraflées. Elle avait l'air d'une fillette partant à son cours de danse ou d'une poupée geisha ratatinée.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle.

Des silhouettes sombres se massèrent tout à coup autour d'elle, grondant et geignant. Effrayée, je reculai. « Nom de Dieu...

— Ils ne vous feront aucun mal. » Avec un geste d'impatience à mon égard, elle se mit à roucouler : « Runi, Fee... assis ! Assis ! »

Les ombres remuantes se révélèrent être trois énormes chiens, les plus imposants que j'aie jamais vus. Toby me posa une main rassurante sur l'épaule.

« Ce sont ses chiens, expliqua-t-il.

— Sans blague ! » Je m'écartai de lui. Un des animaux bondit vers moi, et sa tête me frôla la poitrine avant que je ne le repousse. Se dressant alors, un de ses compagnons posa ses pattes avant sur les épaules de Toby. Il était si grand qu'on aurait pu croire que Toby et lui formaient un couple de danseurs.

« Ils ne vous feront aucun mal », répéta Aphrodite. Le regard qu'elle me lança était empreint de mépris.

Toby fit un pas en arrière en direction des arbres. « Je ferais mieux d'y aller, fit-il. À plus tard.

— Hé, attendez ! » protestai-je, tout en repoussant un museau allongé grisonnant. « Je ne vous ai pas encore payé.

— C'est pas grave. Ce sera pour une autre fois.

— Entrez ! ordonna Aphrodite. Fee, Tara, Runi ! *À la maison !* »

Les chiens haletants obtempérèrent. Comme je les suivais à l'intérieur, l'un d'eux fourra sa truffe dans ma main et me regarda avec des yeux humides et implorants.

« Je suis Cassandra Neary », dis-je à Aphrodite, tandis qu'elle refermait la porte d'un coup sec. « Bon sang, ces chiens sont drôlement grands. Ce sont des lévriers irlandais ?

— Écossais. »

Elle leur intima un ordre entre ses dents et ils s'en allèrent en trotinant. Nous nous trouvions dans un vestibule étroit. Sur le plancher en pin, strié de griffures, des tapis effrangés s'étaient étalés en tous sens. Les fenêtres alignées sur le mur d'en face offraient une vue sur la crique et le large ; j'aperçus au loin la masse grise de l'archipel, ainsi qu'un amoncellement de nuages. Sur un banc repoussé contre l'autre mur s'entassaient des cirés jaunes, des bottes en caoutchouc, des fagots de bois, de vieux journaux, des bombes aérosol de répulsif et plusieurs grosses torches électriques. Des lampes à pétrole accrochées au plafond côtoyaient des rouleaux de corde et une paire de raquettes. La petite silhouette noire d'Aphrodite paraissait incongrue dans ce capharnaüm digne d'une cabane du Grand Nord. Après m'avoir examinée d'un air condescendant, elle finit par s'enquérir : « Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Cass Neary. Cassandra Neary. » J'eus soudain la bouche sèche. « Je suis censée... Phil Cohen m'a dit qu'il vous avait contactée. À propos d'une interview pour la revue *Mojo*.

— Jamais entendu parler. Une interview ? » Elle émit un bruit de gorge qui, je le compris, était un ricanement de dédain. « Je n'accorde jamais d'interviews. Qui vous envoie ?

— Phil Cohen. »

Elle continua à me dévisager, haussa les épaules et me tourna le dos. « Jamais entendu parler de lui.

— Vous ne lui avez pas parlé ? » demandai-je faiblement. Je repensai à ce qu'il m'avait dit.

... *c'est toi qu'elle a réclamée, va savoir pourquoi !*

Maintenant, je le savais. Elle n'avait jamais demandé à me voir. C'était encore un des plans foireux de Phil. Il m'envoyait me casser le nez parce qu'il était trop paresseux ou trop lâche pour faire lui-même le boulot.

Encore une de ces faveurs dont il avait le secret. Et moi, j'étais

tellement dans la mouise que je m'étais laissé prendre à son baratin.

« Vous avez petit déjeuné ? » demanda-t-elle sur le ton qu'elle avait employé avec ses chiens.

« Un... un café, ce ne serait pas de refus. » Je me sentais encore plus barbouillée qu'auparavant, mais fis de mon mieux pour le cacher.
« Merci.

— Alors, par ici. »

Serrant les dents, je me consolai en imaginant Phil avec le nez explosé. Aphrodite se déplaçait à petits pas pressés ; cette démarche et son maquillage à la Klaus Nomi la faisaient ressembler encore plus à un automate loufoque. Comme nous traversions l'entrée, les tas de bois laissèrent place à des piles de magazines et de livres, des chaussures à différents stades d'usure, des sacs de vingt-cinq kilos de croquettes pour chiens, des caisses de bouteilles d'eau, des cartons remplis de bouteilles d'alcool vides et des paniers pleins de boîtes de pellicule en plastique.

Je jetai un coup d'œil dans l'un des paniers, puis relevai la tête. Aphrodite me tournait le dos. Je m'emparai d'une boîte de pellicule, la fourrai dans ma poche et poursuivis mon chemin.

« Vous disposez de votre propre labo photo, ici ?

— Non. Asseyez-vous. » Elle me regarda avec irritation. « Vous auriez dû laisser votre blouson dans le vestibule... bon, donnez-le-moi, je vais m'en occuper. »

Je le lui tendis, mais conservai mon sac, où était rangé mon appareil photo. Pendant qu'elle rebroussait chemin, j'examinai la grande cuisine archaïque. Au beau milieu trônait une cuisinière à bois, devant laquelle les lévriers s'étaient avachis telles de vieilles carpettes en fourrure galeuse. Des vestiges de tapis persans jonchaient le sol. Une table à tréteaux croulait sous des papiers et des reliefs de petit déjeuner. Je posai mon sac dans un coin, avançai vers la fenêtre et contemplai la baie. Une silhouette sombre qui progressait par petits bonds au bord de l'eau disparut soudain entre les sapins. Trop menue pour un lévrier. Je me demandai s'il s'agissait d'un renard ou d'un chat égaré.

« Je vois que Toby a réussi à vous conduire jusqu'ici en un seul morceau. »

Je pivotai. Debout près de la cuisinière, un homme versait du café dans une tasse. Je le fixai avec incrédulité. Au même moment, Aphrodite fit sa réapparition.

« Voici mon fils, Gryffin Haselton. » Elle retira une bouilloire de la cuisinière et alla la remplir dans l'évier. « Thé ou café ?

— Café, j'imagine », intervint Gryffin. Il traversa la pièce pour me donner la tasse qu'il venait de se servir.

« C'est moi qui ai pris votre place dans le bateau d'Everett, ce matin.

Toby m'a assuré qu'il veillerait à ce que vous arriviez ici sans problème. Avec ce que je vous ai vu écluser hier soir, j'ai cru que vous feriez la grasse matinée.

— Vous vous êtes trompé. » J'acceptai son café.

« Eh bien, aujourd'hui vous faites quand même un peu plus couleur locale. »

Gryffin se retourna pour aller chercher une nouvelle tasse. Les lévriers geignirent lorsqu'il les enjamba. Je me penchai pour en caresser un avec prudence. J'eus l'impression de toucher un crâne enveloppé de flanelle feutrée. Aphrodite s'appuya contre le plan de travail et m'observa de ses yeux noirs étincelants.

« Dites-moi donc en quoi devait consister cette prétendue interview. »

Je le lui expliquai, taisant toutefois le fait que *Mojo* n'était pas une revue photographique et qu'en réalité je ne figurais pas dans la liste de ses rédacteurs. Quand je citai de nouveau le nom de Phil Cohen, elle se renfrogna.

« Phil Cohen. » Elle baissa les yeux vers ses mocassins, puis secoua la tête. « Je n'en ai jamais entendu parler. »

— Il a affirmé être venu ici plusieurs fois. » Je m'efforçai de ne pas laisser mon désarroi transparaître dans ma voix. « Il a fait référence à une communauté, ou je ne sais trop quoi. »

Gryffin regarda sa mère brièvement.

« Denny », dit-il, comme si ce prénom expliquait tout. Il me dévisagea avec répugnance.

Aphrodite lui lança un coup d'œil avant de reporter son attention sur moi. « Je dois aller recharger le poêle. »

Elle quitta la cuisine. Gryffin s'installa à un bout de la table à tréteaux. Il retroussa ses manches, exposant la cicatrice boursouflée de son poignet, puis croisa ses jambes au niveau des chevilles et m'étudia avec une mimique acerbe.

Tout en buvant mon café, j'examinai son visage, afin d'y déceler une ressemblance avec Aphrodite.

Ouais, j'aurais dû la voir, pensai-je. Autrefois, je l'aurais vue.

Cette vague impression de le reconnaître, lors de notre première rencontre devant l'hôtel, venait de ses yeux. Il avait les yeux en amande d'Aphrodite avec, en plus, cette étoile verte sur son iris gauche, une sorte d'anomalie oculaire... et son sourire aussi, bien que l'austérité du visage maternel se muât en une moue presque affligée chez le fils. Je songeai à la joie exprimée sur ce fameux portrait et me demandai s'il avait également hérité cela de sa mère. J'en doutais.

Je ne retrouvai pas cependant ce que j'avais éprouvé la veille : ce pressentiment d'ennuis imminents.

« Il ne vous aurait pas attendue, vous savez. » Gryffin s'intéressa à

l'anse, qu'on apercevait par la fenêtre. « Je parle d'Everett. Moi, j'aurais fait la traversée avec Toby, comme prévu, et vous, vous seriez encore à Burnt Harbor. »

Je m'assis sur une chaise, à l'autre bout de la table. « Non. À l'heure qu'il est, je serais déjà sur la route du retour.

— Vraiment ? Vous ne semblez pourtant pas du genre à abandonner facilement. J'aurais pensé que vous vous seriez déjà mise à l'eau pour traverser à la nage. » Il contempla mes santiags fatiguées et mon jean noir. « Je parie que vous ne vous êtes jamais aventurée au nord du Bowery. »

Je refusai de mordre à l'hameçon. « Bon, alors dites-moi... vous a-t-elle maltraité pendant votre enfance ?

— Non. Elle avait tendance à abuser de l'alcool, mais ça, j'imagine que vous pouvez le comprendre. Cassandra Neary. J'ai surfé sur la Toile. Vous avez eu votre heure de gloire. Du moins, votre bouquin. Vous en avez apporté un exemplaire ?

— Non.

— Dommage ! Il aurait pu vous attirer ses bonnes grâces.

— Phil Cohen m'a assuré qu'elle savait que je venais.

— Elle l'ignorait. Et je ne sais absolument pas qui est ce Phil Cohen dont vous nous rebattez les oreilles. Mais si c'est un ami de Denny... »

Sa voix se perdit dans le vague.

« Qui est Denny ?

— Vous ne le savez vraiment pas ? » Je secouai la tête. Une expression qui devait être du soulagement se dessina fugacement sur son visage. « Bien. Faites-en sorte que ça ne change pas. »

Se penchant en avant, il ajouta : « Inutile de vous dire qu'elle ne fait pas ça souvent, n'est-ce pas ? Recevoir des gens.

— J'avais plutôt l'impression que ça ne lui arrivait jamais.

— En effet. » Il sirota son café. « Vous n'allez rien dégoter de nouveau, vous savez. En tout cas, sûrement pas des cadavres enterrés Dieu sait où, car il n'y en a pas. Vous auriez peut-être bien aimé qu'il y en ait, hein ?

— Elle m'a dit ne pas posséder de labo photo ici. C'est vrai ?

— Elle vous a dit ça ? Bon Dieu ! » Gryffin parut contrarié. « Évidemment qu'elle en a un ! En bas, au sous-sol. Ça fait au moins dix ans qu'il est bouclé. Peut-être plus. »

Il laissa échapper un rire aigu. Affolé, un des chiens releva la tête. « Aphrodite n'a pas pris de photos depuis des lustres. Elle parlait souvent de préparer un nouveau livre, d'exposer dans une galerie, mais elle n'est jamais passée à l'acte. Vous parviendrez peut-être à la motiver. »

Il me jeta un coup d'œil, puis haussa les épaules. « À mon avis, c'est pas près d'arriver. »

Je serrai si fort ma tasse qu'elle en tremblait. Du café brûlant éclaboussa ma main. « Allez vous faire foutre, crachai-je.

— Ah oui ? Je vous appellerai en cas de besoin. »

Quand sa mère entra dans la cuisine, il se leva.

« Je vous laisse entre vous, dit Gryffin. Du boulot m'attend là-haut. »

Il s'arrêta sur le seuil, se retourna pour me lancer : « Restez dîner. On a prévu du corbeau. »

Aphrodite le regarda partir, le visage cramoisi, l'éclat de ses yeux réduit à un faible rougeoiement. Je détectai le parfum d'orange du Grand Marnier dans son haleine.

« Allons dans l'autre pièce. » Elle s'engagea dans le couloir. « Il y a du feu là-bas.

— Que fait votre fils ?

— Il vend des livres rares... sur Internet. Il avait une boutique mais il l'a fermée, il y a quelques années. »

Je me réjouis de ne pas avoir parlé de Strand.

Je la suivis dans l'autre pièce, un espace aéré avec vue sur la baie. Voilà qui ressemblait davantage à la maison d'Aphrodite Kamestos que j'avais imaginée. Des meubles danois contemporains, des fauteuils Arne Jacobsen, un transat alliant rotin et bambou du même Arne Jacobsen, une table de salle à manger en parfait état, signée Klint, qui servait de bureau. Un petit poêle à bois noir reposait sur un carré de pavés en céramique.

À ma grande surprise, aucune photo. Néanmoins, une bibliothèque remplie de beaux livres se dressait contre le mur du fond. J'en reconnus certains que je possédais ; les autres étaient des ouvrages que j'avais eus entre les mains à la librairie Strand et que j'avais convoités, sans même essayer de les voler – trop volumineux, trop chers. J'y repérai des exemplaires immaculés de *Mors* et de *Deceptio Visus*, une copie de l'album de photos de Lewis Carroll publié par Ricci en tirage limité, *Images à la sauvette* de Cartier-Bresson. Un exemplaire de *Pictures of Old Chinatown* et de *Untitled Film Stills*⁵. Des recueils d'Avedon, de Steichen, Arbus, Herb Ritts, Larry Fink, Joel-Peter Witkin, Katy Grannan.

Une petite fortune en livres de photographies – à lui tout seul, le Cartier-Bresson valait mille dollars. Et la présence des derniers artistes m'indiqua qu'Aphrodite s'était tenue au courant de ce qui se passait dans ce domaine. Cela conférait à la pièce des allures de musée, de ce genre d'endroit où l'on retire ses chaussures dès qu'on y pénètre. Je regardai discrètement mes bottes abîmées.

« Asseyez-vous. » Aphrodite prit place dans l'un des fauteuils. « Auriez-vous oublié votre magnétophone ?

— Pardon ? » Après m'être installée sur un siège, je la dévisageai avec surprise.

« Votre magnétophone. Vous l'avez laissé dans la cuisine ? »

— Mon magnétophone... » Je grimaçai. « Merde ! J'ai oublié de le... »

Aphrodite haussa ses fins sourcils. « Vous l'avez oublié dans votre voiture ? »

— Oui. » Je me passai une main sur le front. « À Burnt Harbor. »

C'était un mensonge ; jusqu'à ce moment précis, je n'avais même pas songé à en emporter un. Je me frottai les cuisses en gardant mes yeux baissés. Mon ordinateur se trouvait dans mon appartement, à des millions de kilomètres de cette île. Et je n'avais même pas de carnet à spirale !

« Eh bien ! m'empressai-je d'ajouter. Je suppose que nous pouvons procéder à l'ancienne. Je prendrai des notes. » J'indiquai mon sac de la tête. « Et j'ai mon appareil photo... »

Aphrodite regarda par la fenêtre. La lumière du jour qui éclaira son visage trahit son âge ; on aurait pu croire que sa peau livide se déchirerait si on l'effleurait ne serait-ce que d'un ongle.

« Non, déclara-t-elle. Je ne permets pas qu'on me photographie. »

Ni colère, ni déception dans sa voix. Elle affichait une expression résignée, comme si, en définitive, elle n'avait rien espéré de mieux de ma part. Quand elle se retourna, je pus voir les coins de sa bouche trembloter et remonter légèrement en un sourire ironique, pareil à celui que son fils m'avait adressé. Pendant un instant, j'eus le sentiment que tout cela n'était qu'une sorte de plaisanterie étrange et minutieusement orchestrée. Elle quitta alors son fauteuil.

« J'ai des choses à faire.

— Attendez ! » Je me levai d'un bond et, sans réfléchir, m'approchai d'elle. Elle recula.

« Vos photos... vous savez ce qu'elles représentent... » Je me moquais de passer pour une folle ou d'avoir l'air simplement pathétique. « Elles ont tout changé pour moi. La première fois que je les ai vues... c'était comme si j'avais été aveugle jusque-là ! Le monde m'a semblé complètement différent. Tout m'a semblé différent. *Deceptio Visus*... Ce livre ! C'est lui qui m'a donné envie de devenir photographe.

— Photographe ! » Ses lèvres s'incurvèrent en un rictus et son regard se chargea de haine. « C'est ce que vous croyez être ? Tous les dilettantes que j'ai rencontrés se prenaient pour des photographes. Tous ces petits vampires. Ces petits voleurs. »

Elle cracha le dernier mot avec mépris. « *Deceptio Visus*, poursuivit-elle. Vous n'avez pas pu voir ces photos.

— Ce livre, répétais-je d'une voix faible, je l'ai... en édition originale, pas en réimpression.

— Toutes les éditions étaient des merdes. » Elle me toisa comme

pour me mettre au défi de polémiquer. « Rien n'arrivait à la cheville des tirages originaux. *Rien.* »

Elle fouetta l'air de la main avec une telle violence qu'elle en perdit l'équilibre. Je me rapprochai d'elle. Cette fois, elle me frappa si fort que je fis un pas en arrière.

« Ne me touchez pas, murmura-t-elle. Je ne laisse jamais personne me toucher. »

Je me massai le bras. Ses yeux noirs étaient devenus distants. Non... pas distants, ils semblaient concentrés sur quelque chose en suspension entre nous, quelque chose que je ne distinguais pas. Je compris soudain ce que Phil avait voulu dire sur la paranoïa d'Aphrodite.

Sans prononcer un mot de plus, elle me tourna le dos et se dirigea vers la porte.

Je l'appelai. « Vos photos... »

Elle continua d'avancer, mais je n'avais plus rien à perdre. « Celles de *Deceptio Visus*. Je ne les toucherai pas. Je veux juste les regarder. S'il vous plaît... »

Elle chancela sur le seuil. Le premier symptôme de ce qui, chez elle, semblait vraiment lié à un âge avancé. « Gryffin vous les montrera. »

Elle disparut. Pouf ! Juste comme ça.

J'avais tout fait foirer.

« Bordel de merde ! » grommelai-je.

Je pris une profonde inspiration, me mis à trembler de tous mes membres et m'écroulai dans le fauteuil – un fauteuil d'une valeur égale à ce que je gagnais en six mois. Je sentis monter en moi la même rage que celle qui m'avait habitée quand j'avais frappé Christine ; mes paumes me cuisaient à tel point qu'elles auraient pu calciner les accoudoirs du fauteuil, ravager tout ce qu'elles touchaient. Je m'agrippai à mon jean si furieusement que ce bout de tissu à cinq cents dollars se déchira.

Une porte claqua. Quelques secondes plus tard, trois silhouettes grises et allongées filaient vers l'anse, suivies d'une autre plus mince, vêtue d'une parka. Je restai assise, la tête entre les mains, jusqu'à ce que j'entende une deuxième porte claquer derrière moi. Relevant les yeux, je vis Gryffin Haselton entrer, un ordinateur portable sous le bras.

« Oh ! Salut ! » Il fronça les sourcils. « Où est ma mère ?

— Partie. » Je me mis debout en vacillant et regardai ailleurs. « J'ai merdé. J'ai oublié d'apporter un magnétophone. Je suppose que ça lui a déplu.

— Beaucoup de choses lui déplaisent. Je ne m'inquiéterais pas pour si peu. » Il posa son ordinateur sur la table, le brancha. « Vous bilez pas. Je ne fais que passer, pour le recharger. »

Il pianota un instant, puis me lança un coup d'œil.

« Je ne sais pas ce que je fous ici », confiai-je. Quelque chose chez lui m'apaisait – ou peut-être étais-je tout bonnement épuisée. Je passai une main dans mes cheveux gras. « Bon Dieu ! qu'est-ce que je dois faire ? On s'est vus hier soir, vous et moi ! Pourquoi diable ne lui avez-vous pas dit que je lui rendrais visite ? »

Il m'observa d'un air amusé. « Je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam. Et même si je l'avais prévenue, elle ne vous aurait pas laissée entrer.

— Peu importe, à présent. » Je soupirai. « Elle m'a quand même dit que vous pourriez me montrer ses photos. Si cela ne vous dérange pas.

— Non, cela ne me dérange pas. » Son ton le fit paraître plus jeune. « Je ne suis venu que pour quelques jours, pour livrer un paquet.

— Vous vivez dans le coin ?

— Non, à Chicago.

— Votre mère m'a dit que vous vendiez des livres. »

Après une courte hésitation, je confiai : « Je bosse chez Strand Books.

— Ah oui ? Je ne travaille plus beaucoup avec cette boîte. Elle est trop chère. Les ventes en ligne ont ruiné pas mal de monde. Voilà pourquoi j'ai dû fermer ma boutique.

— Vous ne faites donc pas de photo ? Ce n'est pas une tradition familiale ?

— Seigneur, non ! Je n'ai jamais rien voulu connaître de ses activités. Même si elle n'a pas fait grand-chose depuis ma naissance. Elle m'en rend d'ailleurs responsable.

— Responsable de quoi ?

— De tout et n'importe quoi. De l'échec de son mariage. De ses travaux avortés. De son alcoolisme. De tout, quoi ! Elle avait besoin d'une excuse. Je l'ai été. »

Je digérai l'information. Au bout d'un moment, je demandai : « Alors pourquoi êtes-vous là ?

— Pour affaires », répondit-il laconiquement. « Et ce n'est pas parce qu'elle se conduit comme une garce que je dois agir de même. »

Il se tourna vers la fenêtre. La mince silhouette d'Aphrodite se promenait en bordure de plage. Derrière elle, les lévriers couraient, bondissaient le long de la pente moussue, tels des petits sujets échappés d'une tapisserie médiévale.

« Patientez jusqu'après le déjeuner. Peut-être sera-t-elle dans de meilleures dispositions à ce moment-là, finit par lâcher Gryffin. Avec quelques verres de plus...

— J'en doute. Elle semble un peu... parano.

— Elle l'est. Et l'alcool ne fait qu'empirer les choses. En fait, je suis étonné qu'elle vous ait ouvert. Si Toby ne vous avait pas

accompagnée, elle vous aurait laissée dehors. Mais venez, je vais vous conduire à l'étage. »

Il se leva.

« Ainsi donc, elle est alcoolique.

— Oh, ça oui ! C'est même pour cette raison qu'elle a cessé de travailler. Ou peut-être a-t-elle arrêté de travailler, puis s'est mise à boire. Cela change en fonction de l'interlocuteur et de son degré d'agacement à son égard. Ça a débuté après le suicide de mon père. Ce n'est pas un scoop, inutile de prendre des notes ! »

Il retint la porte pour moi. « Attention à la tête !... »

La cage d'escalier était sombre. En haut, Gryffin ouvrit une nouvelle porte ; je le suivis d'un pas hésitant le long d'un couloir ensoleillé. À son extrémité, une volée de marches aboutissait à un autre corridor étroit.

« Désolé qu'il fasse aussi froid ! s'excusa Gryffin. Il n'y a pas de chauffage central. Je pense qu'il y a un radiateur d'appoint à l'intérieur. » Il s'arrêta devant une porte close. « Les photos qui vous intéressent se trouvent là-dedans. »

Nous pénétrâmes dans une pièce glacée, sentant le rance. Sur le mur du fond, deux petites fenêtres donnaient sur l'océan et les îles. « Je suppose que vous vouliez parler de celles-ci. *Deceptio Visus*. »

J'acquiesçai de la tête. Je fus incapable de proférer le moindre son pendant une bonne minute.

« Seigneur ! » finis-je par articuler. J'avais l'impression d'avoir retenu mon souffle pendant des années dans l'attente de ce moment. J'éclatai de rire. « Mince alors ! C'est stupéfiant ! »

Toutes les photos étaient accrochées aux murs, encadrées et numérotées comme dans le livre. Certains clichés avaient été pris d'un promontoire surplombant la baie et l'archipel lointain ; d'autres étaient des vues panoramiques de Paswegas. Je traversai la pièce, frissonnant de nouveau, mais pas de froid.

« Stupéfiant ! » répétais-je dans un murmure.

À quelques centimètres de distance, les couleurs donnaient l'impression qu'un sirop aux reflets prismatiques avait été versé sur le papier : des ciels indigo et rouge sang, un soleil jaune de cadmium étalé sur de l'eau cobalt, des sapins semblables à des stalagmites émeraude. Le papier était épais, et de minuscules particules de pigments adhéraient aux bords blancs, comme si quelqu'un les avait éclaboussés avec un pinceau. J'approchai mon visage si près des clichés que mon haleine embua le verre.

« C'est vraiment extraordinaire ! » Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Appuyé contre le mur opposé, Gryffin m'observait. « Savez-vous comment elle a fait ça ?

— Hé, si c'est une question, je ne...

— Non. Moi je le sais. Pas vous ? » Il secoua la tête. « Elle a utilisé une méthode inhabituelle. Vous voyez... tout ceci est une abondante couche d'aquarelle... »

Je tapotai le verre qui protégeait l'une des photographies. « Vous enduisez le papier de gélatine et vous le laissez sécher. Puis vous le recouvrez de couches de pigments mélangés à de l'amidon. Rappelez-vous vos journées de maternelle, quand vous coloriez une feuille avec un crayon rouge, puis avec un bleu, un jaune ou une teinte quelconque et que vous grattiez le papier avec l'ongle ou un bâtonnet afin que les couleurs du dessous réapparaissent. C'est le même principe. Une fois que vous avez recouvert le papier de pigments, vous ajoutez un sensibilisateur, puis vous faites sécher le tout à l'abri, dans un endroit sombre. Vous obtenez ainsi une émulsion lente et photosensible. Quand c'est sec, vous posez votre négatif dessus et vous installez le tout dehors, au soleil, pendant... disons, trois heures. Il faut vraiment disposer d'une lumière forte, chaude... je parie qu'elle a fait ça sur la plage. Le soleil élimine l'émulsion en la faisant bouillonner. Après quoi, vous rincez votre papier à l'eau et... »

J'examinai les photos. « Bon, on dirait qu'elle a retravaillé les tirages. Qu'elle les a peaufinés avec des crayons de couleur ou peut-être au pastel. Ça a dû lui prendre un temps fou. » Je lançai un nouveau regard en coin à Gryffin. « Vous êtes-vous jamais interrogé là-dessus ? Sur sa façon d'opérer ? »

— Pas vraiment. Elle s'est toujours moquée de mon opinion. En outre... eh bien... c'est ma mère. Avez-vous passé beaucoup de temps à vous interroger sur les faits et gestes de la vôtre ?

— Non. Mais j'ai passé ces trente dernières années à me demander comment votre mère avait procédé pour arriver à ça.

— Et alors, vous êtes satisfaite ? »

Je m'éloignai du mur en faisant un pas en arrière. La disposition des photographies donnait l'impression que les deux fenêtres, avec leur vue sur les îles véritables, faisaient partie intégrante de la séquence.

Je préférais les îles chimériques.

« Oui, admis-je enfin. Je pense que oui. Mais... »

Je parcourus la pièce d'un regard circulaire, sourcils froncés. « Ses autres photos... celles de l'autre livre. *Mors*. Où sont-elles ? »

— Elle les a détruites.

— *Quoi ?*

— Elle les a brûlées. Ou peut-être déchirées et jetées dans l'océan. Ça s'est passé quelques années après ma naissance. Je ne m'en souviens pas, je me rappelle en avoir entendu parler beaucoup plus tard. Il y a eu une grosse dispute entre... »

Il s'interrompt. C'était comme si j'avais reçu un coup de poing à l'estomac. « Mais... pourquoi ? »

— Je l'ignore. » Il détourna les yeux. « Il s'est passé un truc grave. Vous êtes au courant pour Oakwind ? La communauté ? »

J'acquiesçai. Il afficha une mine sinistre. « Eh bien ! ça s'est produit après l'éclatement d'Oakwind ; cependant, j'ai le sentiment que tout est lié. Il y avait pas mal d'animosité entre elle et... en fait, tout le monde, Toby excepté. Pas au début, mais...

— Pour quelle raison aurait-elle détruit ces photos ? Elles avaient été prises en... euh... dans les années 1950, non ? »

Il secoua la tête. « Cass, je n'en ai pas la moindre idée. Toutefois, à votre place, si par hasard elle vous adresse de nouveau la parole, je m'abstiendrais d'en parler. À moins que vous ne vouliez toujours repartir pour New York dès ce soir. Vous avez faim ?

— Pas vraiment.

— Ben, moi si. J'ai l'intention d'aller m'acheter un sandwich à l'épicerie-bar de l'île. Vous voulez venir ? »

J'avais très envie de rester là, mais je n'étais pas sûre qu'il veuille me laisser seule dans la maison. Par ailleurs, même si je n'avais pas faim, j'avais grand besoin d'un verre.

« Oui, bien sûr, répondis-je. Accordez-moi encore une minute ou deux. »

Il patienta tandis que j'effectuais un dernier tour, examinant chacune des photographies avec attention. Nous regagnâmes ensuite le vestibule.

« Ma mère ne va pas rentrer avant un petit bout de temps, avec les chiens, déclara-t-il en enfilant une grosse parka. Ils ne vous embêteront pas. En général, ils se contentent de fureter un peu partout pour dénicher un endroit confortable où dormir. Et si vous espériez qu'Aphrodite vous prépare à déjeuner ou autre chose... eh bien ! ce n'est pas son truc. Elle s'occupe à peine du dîner. Elle concocte surtout des cocktails, des digestifs et des remontants. Beaucoup de remontants. »

Il ouvrit la porte, puis jeta un coup d'œil dubitatif à mon blouson en cuir. « Vous aurez assez chaud ?

— Je me réchaufferai quand je serai rentrée chez moi. » Je poussai un juron lorsque ma fermeture se bloqua dans le pull de Toby. « Votre prévenant ami a eu la bonté de me prêter ce putain de machin... »

Je décoinciai la fermeture d'un coup sec, ouvris mon sac et attrapai mon appareil photo que je passai autour de mon cou. « Et vous savez quoi ? »

Nous traversâmes de conserve la cour tapissée de mousse pour rejoindre le port. « Un remontant me ferait le plus grand bien. »

Au lieu de traverser le bois, Gryffin choisit de longer le rivage. Sur la grève, aucune trace d'Aphrodite, ni de ses chiens.

« Toby n'est pas passé par là », fis-je remarquer. Je devais me frayer un chemin parmi des rochers mouillés et des touffes d'algues ; quand je voulus escalader un monticule de granit, mes bottes dérapèrent.

« J'aime contempler l'océan », répondit Gryffin. Il s'immobilisa et me tendit une main pour m'aider à franchir l'obstacle. Je déclinai son offre. Il haussa les épaules. « C'est tout l'intérêt de venir ici, non ? L'océan.

— Parlez-moi un peu de vous. Êtes-vous allé à l'école de l'île ?

— À l'école de l'île ? Non. » Il parut amusé. « Elle se composait d'une grande salle de classe regroupant tous les niveaux jusqu'à la quatrième. Après quoi, pour poursuivre des études, les enfants se rendaient majoritairement sur le continent, à l'internat de Machias. Je crois qu'il n'y a plus du tout de gamins scolarisés sur l'île, aujourd'hui.

— C'est là où vous êtes allé ?

— Non, j'ai fréquenté la Putney School. Dans le Vermont.»

Aujourd'hui, suivre des cours à la Putney School coûte les yeux de la tête, presque trente mille dollars. Mais dans les années 1970, une inscription devait déjà représenter un paquet de fric.

« N'est-ce pas là que sont allés les enfants de Dylan ? l'interrogeai-je.

— Si, je crois. Mais je n'y étais déjà plus. »

La marée commençait à remonter ; sur la plage, les vagues venaient lécher les galets et agitaient les bandes noires de varech accrochées aux rochers. J'aperçus une coquille d'oursin presque aussi grosse que mon poing. Le fond ayant été ouvert, elle s'était remplie de sable. Je

tamisiai le sable entre mes doigts et rangeai la coquille vide dans ma poche.

Gryffin se dirigea vers un maigre rideau de bouleaux qui s'alignaient jusqu'au sommet de la colline. Lorsqu'il atteignit le premier arbre, il s'arrêta pour admirer les îles lointaines. Il avait un profil anguleux et ses cheveux foncés étaient emprisonnés dans le col de sa veste. La lumière mettait en évidence plus de fils gris que je n'en avais remarqué jusque-là. Si son visage ne correspondait pas aux critères d'une beauté conventionnelle – nez trop long, yeux trop petits, menton faiblard –, il ne manquait pas de piment, avec ses yeux plissés et ses mâchoires serrées, comme si sa détermination à ne pas perdre son sang-froid exigeait de lui un effort constant. Les profonds sillons tracés sur son front attestaient qu'il s'agissait sûrement d'une expression habituelle.

Je me demandai à quoi il ressemblait quand il sortait de ses gonds. Mes doigts frôlèrent la coquille minuscule dissimulée dans ma poche. J'envisageai de la lui lancer juste pour voir ce qui pourrait se produire mais, vu sa fragilité, elle ne causerait guère de dégâts. À défaut de quoi, je retirai le cache de mon appareil et pris quelques photos. Gryffin se retourna.

« Qu'est-ce... Hé, arrêtez ça tout de suite !

— Pourquoi ? Les photos seraient-elles proscrites dans votre famille ? »

Il ne répondit pas, se contentant de reprendre la marche. Je baissai mon appareil pour le suivre en silence vers le haut de la colline, où les bouleaux se mêlaient à des arbres plus imposants – chênes, érables. Certains de ces bouleaux devaient être vraiment vieux. Ils étaient gigantesques et leurs troncs présentaient une teinte gris charbon. Pas énormément de mousse dans ce coin, seulement quelques tas de feuilles recouvertes d'une pellicule de glace et des nappes éparses de neige en fine couche. Le sol craquait sous nos semelles, comme si nous piétinions des pages de journal froissées.

« Vous venez souvent ? m'enquis-je.

— Non, pas tellement. Deux ou trois fois par an. En général, l'été, ou au début de l'automne. J'ai dû me rendre à un salon du livre en octobre, sinon je serais déjà venu il y a quelques semaines. »

Il ne marchait pas particulièrement vite, mais avait de si grandes jambes que je devais presser le pas pour ne pas me laisser distancer. Il avançait tête baissée, ses lunettes presque collées à son visage. Il avait l'air d'un adolescent dégingandé et prudent qui aurait poussé trop vite.

« Je viens surtout voir un de mes amis. Ray Provenzano. Il vit de l'autre côté de l'île. C'était un ami de mon père. Un poète, lui aussi. Il collectionne également les livres... d'où la livraison dont je vous ai

parlé.

— Son nom me dit vaguement quelque chose.

— Oui, Strand est sans doute une des librairies où l'on trouve encore des livres de Ray. Ah, ça y est ! Nous avons récupéré la grand-route. »

Il se faufila à travers un fourré pour rejoindre la chaussée défoncée. J'avancai avec davantage de circonspection, veillant à n'accrocher mon appareil photo nulle part, et finis par atterrir lourdement sur le macadam.

« Vous voyez où nous sommes ? » Gryffin tendit un bras. « Voici l'épicerie-bar de l'île.

— Comment faites-vous pour aller voir votre ami, de l'autre côté de l'île ?

— Il y a des routes... du moins, des pistes... un peu partout. Il est vrai qu'il y a peu de voitures. Tout le monde utilise des tout-terrains à trois ou quatre roues. En hiver, on se sert de motoneiges. Vous entendez ça ? »

Un vrombissement soudain, évoquant celui d'une tronçonneuse, retentit dans les bois derrière nous. « C'est un quad. Quelques anciens ont gardé leurs vieux tas de ferraille pour se déplacer. Ray possède un quad. Bien que cet engin sorte peu, sauf quand Robert, son lardin, le conduit. Ray, lui, ne bouge pas vraiment beaucoup.

— Pourquoi ça ?

— Ray est *persona non grata* dans le coin depuis déjà un certain temps. Il a embauché des adolescents de Burnt Harbor pour repeindre sa maison. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement. »

Il soupira. « Quoi qu'il en soit, les familles de ces gamins n'ont pas apprécié. Le jour où il est retourné à Burnt Harbor, il a été sévèrement corrigé et a passé le reste de l'été à l'hôpital. Comme il n'a pas porté plainte, toute l'affaire a plus ou moins été enterrée. Mais il évite d'aller sur le continent, maintenant.

— Comment se réapprovisionne-t-il ?

— Son jeune toutou s'en charge. Le fameux Robert.

— Vous plaisantez !

— Non. Ray sait toutefois que s'il recommence à déconner, c'est un homme mort. Bon, nous y sommes. »

Nous étions arrivés à l'épicerie-bar. Gryffin m'ouvrit la porte et s'effaça pour me laisser entrer.

Du reggae tonitruait dans la cuisine. Un énorme terre-neuve, profondément endormi, était étalé par terre.

« Salut, Ben. » Gryffin se pencha, caressa la tête du chien, qui garda les yeux clos mais remua légèrement la queue. « Où est Suze, mon beau ? Où est Suzy ? »

Je regardai autour de moi. Un poêle, sans conduit de cheminée

apparent, était chargé de thermos de café et de gobelets isothermes. Je flairai une odeur de pizza en train de cuire, de bière éventée, aussi. Le long des murs couraient des étagères sur lesquelles étaient disposés des boîtes de conserve et des paquets de pâtes. Dans une arrière-salle aux dimensions plus réduites, j'aperçus des vitrines réfrigérées, garnies de cannettes de bière et de briques de lait, ainsi qu'un congélateur plein de desserts glacés. Derrière le comptoir en bois s'alignaient des rangées de cartouches de cigarettes et, sur une étagère plus haute, qu'on atteignait avec un escabeau, des bouteilles de rhum, de whisky, de cognac et de saké. Par une arche ouverte dans un mur, on accédait à la cuisine.

« Du saké ? m'étonnai-je.

— Pour les estivants, répondit Gryffin. Suze propose aussi un choix de vins assez large. »

Je jetai un coup d'œil au terre-neuve comateux. « À quoi rime cet engouement pour les gros chiens ? Je croyais que cette région était le fief des golden retrievers !

— C'est valable pour l'extrême sud du Maine. Ici, on est dans le Maine profond... avec une prédilection pour les rottweilers et les chiens-loups. Parlez-en à Suze. Hé, Suze ! »

Une femme menue émergea de la cuisine en s'essuyant les mains avec un torchon à vaisselle. À l'évidence, c'était elle qui insufflait un semblant de vie à Paswegas. À peu près de mon âge, Suze arborait des dreadlocks d'un blond décoloré, parsemées de mèches roses et vertes, des joues tannées, des yeux bleu clair et une incisive ornée d'un strass dentaire. Elle portait un pantalon cargo gris, un gilet bariolé et un tee-shirt où on pouvait lire : **IL PARAÎT QUE LA SAISON DES TOURISTES EST OUVERTE, ALORS POURQUOI N'A-T-ON PAS LE DROIT DE TIRER SUR EUX ?** Elle avait ce teint éclatant des gens nourris sainement et son visage aurait pu paraître ouvert, n'eussent été la profonde défiance de ses yeux et le lavis de capillaires éclatés autour de son nez retroussé.

« Salut Gryffin. Quoi de neuf ? » Sa voix était grave, rauque, comme si elle venait de passer un bon moment à s'égosiller. Quand elle remarqua ma présence, elle feignit de réagir à retardement. « Ouah ! Une nouvelle venue !

— Sans blague, Sherlock ! » Je me dirigeai vers une des vitrines réfrigérées et attrapai une Budweiser de 50 centilitres. Suze se rembrunit, avant d'éclater de rire.

« Et agréable, avec ça ! » Puis, s'adressant à Gryffin. « Elle est avec toi ?

— Si on veut.

— Je me disais aussi ! » Elle jeta un coup d'œil sur le comptoir. Un trousseau de clés était posé à côté d'une pile d'assiettes en carton.

« Merde ! Tyler a encore oublié ses clés. Il va être furax s'il s'en aperçoit à mi-chemin de chez lui. »

Gryffin se tourna vers le port. « Tu veux que j'essaie de l'appeler ?

— Non. Il s'en doutera bien. Et toi, Gryffin, qu'est-ce que tu deviens ? T'es venu passer le week-end chez ta mère ?

— Peut-être même quelques jours de plus.

— Tu vas aller voir Ray ?

— Oui. Comment va-t-il ? »

Une bouffée d'air froid envahit la salle à l'ouverture de la porte. Deux garçons de dix-huit ou dix-neuf ans, vêtus d'anoraks et empestant le tabac, entrèrent. Un téléphone sonna soudain dans la cuisine. Suze s'y rendit pour répondre. Gryffin la suivit, le gros chien sur ses talons. Les nouveaux arrivants passèrent devant moi, tête baissée, et se dirigèrent vers le rayon des bières. L'un d'eux regarda mon appareil photo avec curiosité.

« Hé, Suze, tu sers déjà de la pizza ? » braila celui-ci.

La voix de Suze retentit depuis la cuisine. « Oui, dans une petite minute... »

Les nouveaux clients pénétrèrent dans l'arrière-salle et examinèrent la vitrine réfrigérée, comme si on y avait affiché un guide stratégique pour jouer à Warcraft. À part eux, l'épicerie-bar était vide.

Je pris un paquet de chips et me rapprochai du comptoir. Tout en gardant un œil sur l'arrière-salle, je ramassai les clés oubliées, les enfouis dans ma poche aux côtés de l'oursin et posai ma bière et mon paquet de chips là où j'avais récupéré le trousseau. Puis j'allais à la fenêtre où je pris un exemplaire du journal local.

Pas si local que ça – le *Bangor Daily News* –, mais du moins les informations dataient-elles du jour même. En l'absence de service postal régulier, j'imaginai qu'Everett Moss devait se charger de livrer les journaux stockés à Burnt Harbor. Je survolai les gros titres – des infos nationales, principalement, des prévisions d'un optimisme prudent sur la saison de la chasse au cerf dans l'État – et passai à la page locale. Une soirée dégustation de ragoût de haricots à Winthrop, une enquête sur des escroqueries à l'aide sociale, quelques mauvaises nouvelles de plus pour les pêcheries de saumon de l'Atlantique.

Et, en bas de page, un bref fait divers.

UN CORPS REJETÉ SUR LE RIVAGE DE SEAL COVE

Le cadavre d'un homme non identifié a été retrouvé sur une plage privée à Corea, au nord de Seal Cove. Le corps a été découvert juste après la marée haute par un expert immobilier qui évaluait une maison à proximité de là. Les causes exactes du décès seront révélées après l'autopsie par le médecin légiste agréé.

« Hé, Suze ! » L'un des deux jeunes revint d'une démarche chaloupée au comptoir, et posa dessus un pack de six cannettes et un paquet de gâteaux fourrés à la vanille et enrobés de chocolat. « Je vais prendre deux parts de pizza aux poivrons, ou de ce que tu auras fait cuire. »

Je reposai le quotidien à sa place et retournai sans me presser vers la caisse. Sous le comptoir, une vitrine ne contenait que des bouteilles d'Allen's Coffee Brandy – en demi-litre, litre ou jéroboams en plastique. Voyant que j'étais attirée par la marchandise, le garçon me fit un sourire.

Je lui adressai un signe de tête, espérant que ce geste ne faisait pas partie du rituel de drague dans le Maine et ne serait pas mal interprété, puis m'éloignai à l'autre bout de la salle et feignis de m'intéresser à l'étagère de DVD et de cassettes vidéo en location. Une porte ouverte donnait sur un escalier. À côté du chambranle, un morceau de carton aux angles gondolés indiquait : ASSOCIATION DES AMIS DE PASWEGAS. Je jetai un coup d'œil dans la montée, mais il faisait trop sombre pour distinguer quoi ce soit.

Plusieurs clients entrèrent et foncèrent tout droit vers l'arrière-salle. J'attendis de voir si l'un des nouveaux arrivants était ce Tyler qui avait perdu ses clés. Mais non, apparemment, il n'était pas encore revenu. Au bout de quelques minutes, Gryffin réapparut.

« Je nous ai commandé deux sandwichs à la dinde. Ça vous va ? Elle est en train de les préparer. »

— Oui, merci. » J'inclinai la tête vers le petit groupe agglutiné devant le comptoir. « C'est l'heure d'affluence du déjeuner ? »

— Exactement. »

La porte s'ouvrit de nouveau sur une jeune femme accompagnée de deux bambins qui se précipitèrent vers le congélateur des glaces et commencèrent à fouiller dedans. La femme s'approcha d'un des garçons.

« Salut, Randy. T'aurais pas vu Mackenzie par hasard ? »

— Kenzie Libby ? » Randy secoua la tête. « Non. Qu'est-ce qui se passe ? J'ai entendu dire qu'elle avait disparu. »

— Son père ne l'a pas revue depuis hier soir. Quelqu'un lui a dit qu'elle se trouvait à Burnt Harbor dans la soirée. »

— À La belle Sterne ? »

— Je ne sais pas. » Elle jeta un coup d'œil à ses fils. Tous deux étaient plongés dans le congélateur, leurs pieds s'agitant dans les airs. « Brandon ! Zack ! Sortez de là tout de suite... »

Les gamins obtempérèrent et coururent rejoindre leur mère. Suze revint alors de la cuisine avec des sandwichs et des parts de pizza. La mère des enfants lui acheta un paquet de cigarettes et quitta le

magasin. Les clients restants s'alignèrent devant la caisse, payèrent leurs victuailles et partirent à leur tour. Dès qu'ils eurent libéré le comptoir, Gryffin y déposa une bouteille de jus de pomme.

« T'as entendu parler de ça ? dit Suze. Mackenzie Libby aurait disparu.

— Oui », répondit Gryffin en réglant sa note. « Je l'ai aperçue hier soir au motel. C'est elle qui m'a accueilli à la réception. Elle était là aussi », ajouta-t-il me montrant du pouce. « Mais pas en ma compagnie.

— Vous l'avez vue ? me demanda Suze. Elle assure généralement l'accueil, à la fin des cours.

— Oui, je l'ai vue. Une ado "goth" du genre Suicide Girl ?

— Ouais. C'est elle. » Suze remarqua mon appareil photo. « Vous êtes journaliste ?

— Non. » Je fixai son tee-shirt. « Je suis une touriste. Mais hors saison de chasse.

— Ici, la chasse aux touristes est ouverte toute l'année. » Suze secoua la tête. « J'espère simplement que Kenzie ne traîne pas avec un de ces gamins qui ont monté un labo clandestin du côté de Cutler.

— Il y en a beaucoup ? m'enquis-je.

— Ouais. À l'heure actuelle, ils fleurissent un peu partout dans l'État.

— Il y en a dans le coin ?

— Ici, sur l'île ? Mon Dieu, j'espère bien que non !

— Hé ! ça ne coûte rien de demander. »

Suze eut un reniflement de mépris. « Belle mentalité ! » Elle emballa nos sandwichs, mit la bouteille de jus de pomme de Gryffin dans un sac, ainsi que ma bière. « Bon, amusez-vous bien. Vous y arriverez peut-être en passant la journée entière avec Gryffin. »

Nous primes congé. Sur le seuil, je lançai : « Pourquoi ? Vous n'êtes pas quelqu'un de drôle ?

— Pas vraiment. » La porte se referma derrière nous en claquant. Gryffin posa le sac par terre pour boutonner sa veste. Il haussa un sourcil quand je récupérai ma bière. « Il n'est pas un peu tôt pour ça ?

— Rien de tel qu'une bière au petit déjeuner ! » Je tirai sur l'anneau et bus une gorgée. « Votre mère comprendrait. »

Nous remontâmes la colline d'un pas lourd. « C'est quoi ce délire de liqueur de café ? l'interrogeai-je. On dirait que Suze en fait des réserves astronomiques.

— La liqueur de café Allen est une drogue de choix dans le Maine. Elle est mortelle... Elle titre 70 degrés. Voilà comment bon nombre de gens d'ici complètent leur apport en vitamine D... Ils la mélangent à du lait, et la caféine leur donne un coup de fouet supplémentaire. Elle tue davantage de monde que l'héroïne. »

J'avalai une nouvelle gorgée de bière. « Quelle horreur !

— C'est l'hôpital qui se moque de la Charité.

— Je déteste les trucs sucrés », rétorquai-je.

Il obliqua vers le sentier que j'avais emprunté avec Toby. Me laissant distancer de quelques pas, je glissai ma main dans la poche où j'avais caché les clés. Je tâtonnai jusqu'à ce que je trouve le trou creusé dans la coquille d'oursin. Les clés y tiendraient tout juste. Un morceau de la coquille se brisa cependant lorsque j'y introduisis le trousseau. Je sortis ensuite l'oursin de ma poche et conservai quelques secondes dans ma paume ce petit poing hérissé de piquants, avant de le déposer sur le bas-côté de la grand-route, à quelques mètres de l'épicerie.

Il se mariait parfaitement avec la boue, les gravillons et les cailloux recouverts de mousse. « Au revoir », murmurai-je en m'empressant de rattraper Gryffin.

Nous marchâmes sans parler, contournâmes la pinède et prîmes un autre chemin en bordure de l'eau. Je terminai ma bière, puis me penchai pour la mettre dans le sac en papier de Gryffin. Son visage afficha une expression fugitive de dégoût ; il ne fit toutefois aucun commentaire.

« Alors... » commençai-je. Je me sentais beaucoup mieux. La bière m'avait réchauffée, et mon environnement avait cet aspect bienveillant, ce flou artistique habituel qui se diffuse lorsqu'on se met à boire au beau milieu de la journée. « ... cette communauté dont tout le monde parle... Reste-t-il quelques-uns de ses membres dans les parages ?

— Oakwind ? » Gryffin s'immobilisa, ôta sa chaussure et la secoua pour se débarrasser d'un petit caillou. « Pas vraiment. La plupart d'entre eux ignoraient comment bâtir une maison, ce qui explique pourquoi les leurs sont tombées en ruine au fil du temps. Il en subsiste seulement une ou deux. »

Après avoir enfilé sa chaussure, il se remit en route. « Presque toutes les habitations ont été vendues quand les hippies ont rejoint Wall Street, Julliard ou une institution quelconque. Séduits par la nature, certains ont adopté le mode de vie local et sont restés. Trois ou quatre types demeurent près de Burnt Harbor. Ici, à Paswegas, je crois qu'il n'y a plus que Toby et Ray. Un ou deux autres sont allés s'installer dans des îles de l'archipel, mais ce ne sont pas des gens qu'on a envie de fréquenter. Je fais référence à ces gars qui squattent de vieux bus scolaires et survivent grâce aux allocations gouvernementales.

— Et à la liqueur de café.

— Et à la liqueur de café, approuva Gryffin. Le vieux Toby suit presque la même voie qu'eux... sauf que lui survit grâce au rhum soda. Il possède un appartement sur l'île, non loin du port, mais il

occupe son bateau jusqu'à ce que le temps ne soit vraiment trop mauvais.

— Qu'en est-il de ce mec, ce Denny ? »

Il garda le silence un moment, puis finit par répondre : « C'est un déjanté. »

J'attendis. Au bout d'une minute, il poursuivit. « Les hivers étaient trop rudes pour la plupart d'entre eux, aussi se sont-ils séparés. Ceux qui sont restés se sont efforcés de garder la tête froide, comme Toby. Ou ont complètement perdu les pédales, à l'exemple de Denny. Lucien Ryel, lui, a toujours été quelqu'un d'équilibré. Du moins suffisamment pour ne pas vivre ici toute l'année. Vous savez qui c'est ? Il est propriétaire d'une île, pas très loin d'ici.

— Oui, j'ai cru comprendre que c'était une célébrité locale. »

Gryffin s'esclaffa. « Qui vous a raconté ça ? Toby ? Ici, si votre employeur vous paie en ne vous refilant pas des chèques en bois, il devient vite une célébrité. Je dirais plutôt de Lucien que c'est un has been. On n'en manque pas dans le coin, au cas où vous n'auriez pas remarqué.

— Et vous, comment vous décririez-vous ?

— Je n'ai jamais cherché à être quelqu'un. »

Nous dominions désormais le littoral, et nous avions atteint un écran de sapins difformes, composant une protection appréciable contre le vent. Les arbres s'inclinaient vers le flanc du versant, comme pour fuir les vagues qui s'écrasaient en contrebas. À proximité des arbres s'élevaient deux énormes boulders. Gryffin s'en approcha et me fit signe de le suivre.

« Vous voyez ça ? » Il s'était penché et indiquait au loin une ombre allongée, qui semblait planer au ras de l'eau. « C'est l'île de Lucien. Tolba. Ça signifie "Tortue" en langage algonquin. »

Je plissai les yeux mais, avec la distance et la brume marine, il était difficile d'obtenir une image précise de l'endroit. Je retirai le cache de mon objectif, fis le point et pris quelques clichés, puis baissai l'appareil. « Je ne trouve pas qu'elle ressemble à une tortue.

— Moi non plus. Je suppose qu'elle doit y ressembler quand on est dessus. Mais impossible de l'affirmer... je n'y ai jamais mis les pieds. Toby m'a dit que Lucien disposait d'une propriété impressionnante, comprenant un studio d'enregistrement, une maison principale, une grotte...

— Une grotte ? Une vraie ?

— Non. C'est Toby qui l'appelle comme ça. C'est là que loge le gardien. Denny.

— Je croyais que Toby *était* le gardien.

— Toby ? Non. Il a beaucoup travaillé là-bas, mais n'y a jamais habité. Et Lucien vit à Berlin... il ne vient qu'une ou deux semaines,

l'été. Il voulait que Toby demeure sur l'île et la surveille pour lui, mais Toby a refusé. Il a donc demandé à Denny de s'en charger.

— Ça doit être plus confortable qu'un bus !

— Oui, sûrement. » Gryffin me lança un coup d'œil résigné. « Denny a été le fondateur de la communauté. Quand j'étais gamin, il était toujours fourré chez nous. Lui et ma mère avaient une liaison. Qui s'est mal terminée.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ignore. Dans ma petite enfance, il me terrifiait. Quelques années plus tard, il avait quitté ma maison, mais à ce moment-là, je l'assimilais à un genre de Charles Manson. Je n'ai jamais compris ce que lui trouvaient ma mère ou tous les autres. »

Je songeai à Phil. *Ce type avec qui elle vivait... lui et moi, on traficotait un peu ensemble, à l'époque.*

« Il avait peut-être de la came de premier choix », proposai-je.

Gryffin acquiesça. « Je me souviens d'une fille à Putney, une nana gravement accro... Elle est morte d'une overdose. Après autopsie, le rapport médical a indiqué que son cerveau ressemblait à un fromage suisse. Et je me suis dit, Seigneur ! celui de Denny Ahearn doit être pareil, et lui est encore en vie !

— C'est peut-être ce qui est arrivé à la fille du motel.

— Elle... camée ? » Gryffin secoua la tête. « J'en doute. Non, pas Kenzie.

— Non, pas elle. Ce fameux Denny. Il l'a peut-être enlevée ou un truc comme ça.

— Mmm. Denny ne quitte jamais Tolba. Enfin, bon... il lui arrive de venir sur l'île une ou deux fois par an pour s'y procurer de quoi faire des réserves, mais c'est tout. Toby lui apporte ce dont il a besoin, quand il va réapprovisionner Lucien. Denny est un véritable ermite. Il est juste assez sain d'esprit pour ne pas être à l'HPA.

— L'HPA ?

— L'hôpital psychiatrique d'Augusta. La poubelle publique géante pour barjos. S'il s'était installé à Portland ou une ville de ce genre, il vivrait sûrement dans la rue, à l'heure qu'il est. Mais ici... eh bien ! il a l'air à peu près normal.

— Normal ? » Je le regardai d'un air incrédule. « Vous avez déjà entendu parler de Stephen King ? C'est quand même vous qui l'avez comparé à Charles Manson, si je ne m'abuse. »

Gryffin parut exaspéré. « Vous n'êtes pas du coin, vous ne pouvez pas comprendre. La moitié des gars du Maine ressemblent à Charles Manson. Surtout ici, dans l'est. Beaucoup d'adeptes du survivalisme vivent dans les bois ; on ne peut pas arrêter ces gens-là chaque fois qu'un marcheur s'écarte du Sentier des Appalaches. Encore faudrait-il les débusquer, d'ailleurs !

— Mais vous, vous savez parfaitement où se trouve Denny.

— Oui, et il a raison de rester là où il est. » Il fixa la masse sombre de l'île de Tolba. « Les types comme Denny savent d'instinct comment se comporter. Pour lui, en l'occurrence, ça veut dire rester à l'écart. Certaines personnes s'accordent mal avec les autres. Si elles veulent se cacher et gâcher leur vie, libre à elles ! »

Je me tus, restant simplement debout à ses côtés à contempler l'océan. Au bout d'une minute ou deux, j'examinai subrepticement son visage.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Le rayon vert. » Je pointai l'index. Il tressaillit. J'interrompis mon geste, le doigt tendu à quelques centimètres de sa pommette. « Là... dans votre œil. Ce drôle de point vert. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— C'est du pigment. Un surplus de mélanine. Comme une tache de rousseur, mais sur mon iris.

— C'est bizarre. Et en même temps, assez beau.

— C'est la bière qui vous fait parler ainsi. Venez, je meurs de faim. »

Nous repartîmes en direction de la maison d'Aphrodite. On aurait pu croire que la journée touchait à sa fin. Le soleil amorçait déjà sa descente vers l'ouest et, à mesure de notre progression vers la bâtisse, tout semblait s'immerger dans l'ombre. Moi aussi je me sentis alors affamée et lasse.

« Je risque de m'effondrer après avoir mangé », annonçai-je, comme nous entrions dans la cuisine. Le silence régnait dans la maison. Aucune trace d'Aphrodite ni de ses chiens. « Je n'ai pas très bien dormi, la nuit dernière.

— Je vous montrerai où faire une sieste après le repas. Asseyez-vous. »

Il débarrassa la table des papiers qui l'encombraient. Nous déjeunâmes près de la fenêtre sans parler. Quand nous eûmes terminé, il ôta les assiettes. « Bon, je vous conduis à la chambre d'amis. Après quoi, je vous laisserai. J'ai des coups de fil à passer et encore un peu de boulot.

— Et votre mère ?

— Ma mère ? Soit elle est bourrée, écroulée quelque part, soit elle se balade dans les bois avec les chiens. Elle finira bien par réapparaître. Peut-être qu'après votre sieste, vous pourrez échanger vos remèdes anti-gueule de bois », lança-t-il d'un ton hargneux. « Elle me rend cinglé. Nous ne nous sommes jamais bien entendus. »

Il soupira, se passa une main dans les cheveux. « Vous savez quoi ? Si j'étais vous, je me tirerais pour rentrer à New York. Même si elle avait été prévenue de votre visite, même si vous aviez apporté un magnétophone... elle aurait trouvé le moyen de se défilier. Et ça... ! »

Il indiqua mon appareil photo. « Jamais de la vie ! »

Je baissai les yeux vers la table. Je n'avais pas encore payé à Toby le prix de ma traversée ; cela ne me coûterait sans doute pas beaucoup plus cher de lui demander en prime de me ramener à Burnt Harbor. En partant tôt le lendemain matin, je pourrais être chez moi le soir. Je n'aurais pas perdu trop d'argent, ni trop de temps, et j'aurais le restant de la semaine pour...

Pour faire quoi ? M'énerver contre Phil ? Me saouler à mort, traîner dans les clubs à la recherche d'un peu de musique à écouter ou de quelqu'un à ramener à mon appart ?

Ce n'était pas près d'arriver. Les clubs avaient disparu. Et j'avais plus de chance de me faire sauter ici, dans le trou du cul du monde, que dans le Lower East Side. En outre, je disposais de ma voiture de location jusqu'à la fin de la semaine, mais je n'avais pas assez de liquidités pour l'utiliser à des fins distrayantes.

Et il restait un dernier petit problème : Phil Cohen. Peu importait qu'il soit responsable de ce merdier, il m'en ferait baver et s'arrangerait sûrement pour faire croire à tout le monde, dans trois États à la ronde au moins, que tout était de ma faute.

« Merde ! j'hésite. » Je regardai Gryffin droit dans les yeux. « Bon, ça poserait un problème que je passe la nuit ici ? Vous comprenez, c'est un éditeur qui a arrangé tout ça ; je ne voudrais pas rentrer sans rien avoir à lui montrer et le planter. Je me ferai toute petite, ajoutai-je. Ce ne serait que pour un jour ou deux. »

Gryffin soupira. « J'imagine qu'on peut lui poser la question et voir ce qu'elle en dit. Prenez vos affaires, je vais vous montrer la chambre d'amis ; vous pourrez dormir, lire ou je ne sais quoi ! Vérifier le cours de vos actions Nokia, par exemple ! »

Il me reconduisit à l'étage. Nous passâmes devant la pièce recelant les photos paradisiaques des îles prises par Aphrodite, puis traversâmes un étroit corridor, au sol inégal et aux fenêtres dépareillées, qui débouchait sur l'une de ces extensions bricolées.

« Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit à propos des gens d'Oakwind qui n'y connaissent rien en matière d'architecture ou de construction ? Voici l'exemple type. » Gryffin désignait les murs avec une moue dégoûtée. « C'est Denny qui l'a bâtie... *mon* aile, dans laquelle se situe aussi la chambre d'amis. Si vous trouvez ça monstrueux, vous auriez dû la voir à l'époque ! La neige entrainait dans les murs par des fissures. Sans les réparations, la couche aurait déjà atteint cinq centimètres d'épaisseur. Rien n'était horizontal... si on avait posé une boule de bowling par terre, elle aurait roulé d'un bout à l'autre de ce couloir. Toby s'est attelé à la tâche et a dû pratiquement tout reconstruire. C'est encore un peu folklo, mais... »

Il s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit. « Vous ne trouverez pas le moindre flocon dans vos quartiers. »

Pas de chaleur non plus, apparemment. Je ne courus pas le risque de lui en faire la remarque. La chambre se situait sous les combles. Elle disposait d'un lit garni d'un couvre-lit blanc, d'une table de chevet équipée d'une lampe, d'une chaise à dossier à barreaux et d'une petite commode. Un tapis en lorette ornait le sol. Sur l'un des murs, une fenêtre donnait sur des sapins et des rochers gris.

« C'est parfait. » Je jetai mon sac sur le lit. « Merci. »

Gryffin se pencha pour toucher le convecteur. « Il n'est pas allumé. Et j'ai oublié le chauffage d'appoint. Bon, ça ira pour l'instant. Si vous restez, je vous l'apporterai avant que vous ne vous couchiez, d'accord ? À présent, il faut vraiment que j'aille bosser. La salle de bains est au bout du couloir ; il devrait y avoir de l'eau chaude. À plus tard. »

Et il s'en alla. Je pris des vêtements de rechange et me rendis dans la salle de bains. Encore et toujours les mêmes fenêtres dépareillées, plus une lucarne fendue, devenue un charnier de mouches et de mites, une baignoire à pieds de lion, un lavabo piqueté de rouille.

Il y avait cependant un joli tapis persan sur le plancher en pin, des serviettes de bain moelleuses en coton égyptien, et, à côté de la baignoire, un savon de Marseille dans un porte-savon en laiton. Ces éléments m'incitèrent à cataloguer Gryffin dans la catégorie des sensuels inavoués.

Je me fis couler un bain dans lequel je m'attardai, vu que l'eau chaude ne manquait pas. Quand j'en eus assez de barboter, je me séchai et me rhabillai ; je conservai mon jean de luxe, mais enfilai un tee-shirt noir propre. Je regagnai ensuite ma chambre, me faufilai sous les couvertures et sombrai dans le sommeil.

Je ne me réveillai qu'en fin d'après-midi. La lumière qui s'insinuait par la fenêtre possédait cette limpidité frémissante typique d'un début d'hiver, lorsque plus aucun feuillage ne subsiste pour la filtrer ; les nuages avaient pris la même couleur que le ciel. Je soufflai lentement et observai la buée qui se formait dans l'air, au-dessus de ma bouche. Sortant enfin du lit, je retournai dans la salle de bains où je m'aspergeai le visage, passai mes doigts dans mes cheveux en guise de peigne et affrontai mon reflet dans le miroir.

J'avais une mine affreuse. Pendant ces quelques décennies, mon ossature énergique et ma denture parfaite m'avaient été bien utiles. Déprimée, je constatai que je ne pouvais plus compter que sur elles. Avec mes cheveux blond cendré striés de gris et mes yeux caves, j'avais l'air d'un ange mauvais, ravagé par sa longue chute vers la terre. Je me fis une grimace en montrant les dents, puis reculai jusqu'au couloir que j'entrepris de longer.

La porte de Gryffin était close. Je frappai doucement. Pas de réponse. J'entrai et refermai derrière moi.

Cette chambre n'était guère plus grande que la mienne, mais moins monacale. Un tapis plus raffiné égayait le sol. Sur le lit – un meuble élégant de style colonial –, couvertures écossaises et oreillers s'entassaient dans le plus grand désordre. Des doubles rideaux foncés, à moitié tirés, encadraient la fenêtre. Sur un petit bureau était posée la housse de l'ordinateur, désormais vide, que j'avais vue au motel. Une valise ouverte contenait des chemises en flanelle et des jeans. Sur les murs étaient exposées quelques photographies – une partie de pêche en bateau, des amis de Putney, la remise de diplôme du Bowdoin College. Le bureau accueillait également un chandelier en laiton, ancien et lourd, muni d'une énorme bougie, et une boîte d'allumettes marquée du symbole des Gauloises. Sur l'appui de fenêtre s'alignaient quelques pierres grises et lisses et une carapace de tortue.

J'allai jusqu'au lit, repoussai les couvertures et fis courir mes doigts sur les draps. Là-dessous, pas de protection plastique, non, mais du tissu en coton peigné, aussi doux que du daim ou de la peau. Christine avait, elle aussi, adoré les draps chic. Elle avait essayé de m'en acheter, mais j'avais toujours refusé.

« Pourquoi ? avait-elle demandé. C'est insensé, Cass. Tes draps sont aussi rêches que de la toile émeri ! Chez *moi*, tu dors dans des draps soyeux. »

Je n'avais rien répondu. Elle n'aurait pas compris. *C'était* insensé. Comme de ne pas avoir de téléphone portable, ni d'appareil photo numérique. L'inconfort, le désagrément me rappelaient que j'étais vivante. Cela m'empêchait de me sentir totalement anesthésiée, même si ça me marginalisait du même coup.

Christine avait tout juste réussi à me faire rester humaine. Je le savais, et cela me terrorisait. Parfois, lorsqu'elle me caressait, j'avais l'impression de me consumer, comme si le lit était en feu. J'éprouve encore la même sensation de temps à autre quand je pense à elle.

Je soulevai un des oreillers de Gryffin et y enfouis mon visage. Le coussin dégageait une odeur de shampoing aux herbes mêlée à celle, plus atténuée, de sueur masculine. Cela faisait longtemps que je n'avais pas approché un homme d'assez près pour discerner son odeur. Je restai un bon moment debout, là, l'oreiller pressé contre mon visage. Puis je m'allongeai sur le lit, l'oreiller écrasé sous moi de manière à respirer son parfum et me masturbai en pensant à l'expression qu'il affichait sur la photo, à son œil taché de vert.

Après quoi, je défroissai le couvre-lit et retournai dans ma chambre. J'envisageai de me munir de mon appareil photo, puis renonçai. Mon stock de pellicules était limité. J'enfilai le pull que m'avait prêté Toby et descendis au rez-de-chaussée.

La maison baignait dans l'étrange quiétude que confèrent les fins d'après-midi : couloirs frisés, cadavres de mouches bleues sur les

rebords de fenêtres... cette consternation latente, oscillant entre fièvre et déception, à l'idée de savoir que la nuit n'allait pas tarder à tomber. Dans le salon, un lévrier ronflait, roulé en boule sur le canapé. Pas d'autres chiens. Pas d'Aphrodite non plus. Et pas beaucoup de chaleur émanant du poêle, même si j'apercevais un faible rougeoiement à travers sa vitre encrassée de suie.

Je retrouvai Gryffin dans la cuisine, penché sur son écran d'ordinateur. Sans lever les yeux, il m'adressa un bref signe de la main. Je me dirigeai vers le réfrigérateur que j'ouvris pour en inspecter le contenu.

Une brique de lait écrémé, une autre d'un mélange de jus de fruits, des œufs et un paquet de café. Dans cette maison, le petit déjeuner n'était pas uniquement considéré comme le repas le plus important de la journée : c'était aussi le seul.

« Je vais à l'épicerie, annonçai-je. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Moi ? Euh, non », répondit Gryffin avec distraction. « Merci. »

Dehors, des mésanges voletaient dans les arbres. Près d'un grand chêne, j'entendis parmi les feuilles mortes accumulées à son pied un bruissement qui se mua en un crépitement sonore à mon passage. Malgré des ombres de plus en plus menaçantes et un vent constant en provenance de l'océan, il semblait faire moins froid qu'avant.

Ou peut-être ma grand-mère avait-elle raison quand elle répétait : « On s'habitue à tout, même à l'errance ». Je me remémorai les paroles de Phil : ... *Tous ces trucs avec lesquels tu nous as baignés, cette ambiance glauque dont tu raffoles... eh bien, là-bas, tu seras servie.*

Bien vu ! L'île me procurait les mêmes sensations que le Lower East Side autrefois, avant que des boutiques, des galeries et des familles s'y installent... avant que les clubs ne mettent la clé sous la porte... que ce quartier devienne une pompe à fric et à vêtements surfaits parmi tant d'autres. J'adorais ce coin avant sa transmutation, j'aimais cette impression de marcher au bord du précipice, ce sentiment que le sol pourrait se dérober sous mes pieds à tout instant pour m'engloutir dans son abîme. J'étais tombée plus d'une fois, mais j'avais toujours réussi à me ressaisir avant de toucher le fond. Je parle bien sûr de l'époque où je sortais photographier des gens qui, eux, n'avaient pas eu ma chance. C'était à la fois terrifiant et exaltant.

Tout ça avait changé. De larges trottoirs immaculés enjambaient le gouffre. Réussir à tenir jour après jour avec trois fois rien depuis plus de vingt ans n'était plus une illustration de ma faculté de survie mais une preuve supplémentaire – bien que superflue – que j'étais la reine du sabotage.

Et évidemment, je m'étais encore débrouillée pour tout faire foirer sur cette île. Je commençais pourtant à apprécier cet endroit. Il

semblait idéal pour quelqu'un qui voulait faire peau neuve, éprouver à nouveau des sensations. Et le froid n'était pas avare de ses efforts. Je remontai la fermeture de mon blouson, enfonçai les mains dans mes poches et avançai, dos au vent. Cette bière m'avait fait du bien. Un peu de Jack Daniel's m'en ferait encore plus.

Je traversai les bois. Dans un arbre, un petit animal poussa un grondement de gorge rageur. Je m'arrêtai net, songeant aux pékans dont m'avait parlé Toby, levai les yeux et aperçus un écureuil roux qui me regardait d'un air furieux. Je lui lançai une pomme de pin et poursuivis mon chemin.

Hormis le gros terre-neuve allongé devant le comptoir, l'épicerie-bar était déserte à mon arrivée. Les agréables effluves d'ail et de tomates qui flottaient dans l'air éclipsaient la faible odeur de bière et de pizza. De la cuisine, les échos rythmés d'un morceau de dub s'échappaient. Le chien se redressa, bâilla et me suivit lorsque je pénétrai dans l'arrière-salle pour aller chercher une cannette dans la vitrine réfrigérée. Quand je retournai vers le comptoir, Suze était en train de glisser une cartouche de cigarettes derrière une vitre en plexiglas. Elle la verrouilla.

« On se reprend un p'tit baron ? » ironisa-t-elle. Devant mon air ahuri, elle me prit la cannette des mains et l'agita sous mon nez. « Cinquante centilitres ? »

— Ouais. Et deux bouteilles de Jack Daniel's d'un demi-litre. » Elle arqua un sourcil. « Aux grands maux, les grands remèdes. »

— C'est trop calme pour vous, par ici ? » Elle tira son escabeau jusqu'à une étagère et me descendit les flasques de whisky. « Vous venez de New York ? »

— Ça me semble assez animé, au contraire. D'abord, la disparition de cette fille. Et maintenant, un cadavre échoué sur une plage.

— Oh, ça arrive tout le temps. Je parle des cadavres. Du moins, assez souvent. Les fringales de l'océan sont meurtrières. » Elle encaissa mon argent et rangea les boissons dans un sac en papier qu'elle poussa vers moi sur le comptoir. Quand j'entrepris d'en ressortir la bière, Suze secoua la tête. « Vous ne pouvez pas boire ça ici. »

Avant que je puisse lui répondre, elle m'indiqua la pièce derrière elle. « Mais vous pouvez la boire là-bas, dehors. »

Je la suivis dans la cuisine. Après avoir récupéré une tasse de café, elle donna un coup de pied dans une porte en bois abîmée. Son ouverture provoqua un courant d'air glacé et dévoila un escalier branlant, dont l'une des rampes était cassée. Le palier étroit n'acceptait que deux personnes, mais offrait une vue imprenable sur une benne à ordures, une citerne à propane et, par-delà un canevas effiloché de bâtiments en pierres et bardeaux délavés, sur le port. Suze s'accouda à la rampe encore intacte, me laissant debout, dos à la

porte.

« Quant à Mackenzie... » Elle entoura sa tasse des deux mains. « John Stone, le shérif du comté, m'a appelée il y a peu ; j'imagine qu'ils vont attendre jusqu'à demain avant de la déclarer officiellement disparue. »

Je tirai sur l'anneau de ma cannette. « Ce n'est pas longuet comme délai ? Je veux dire, s'ils sont vraiment inquiets... ?

— C'est exactement mon point de vue. » Suze approuva avec véhémence. « J'ai demandé à John pourquoi ils ne déclenchaient pas l'alerte orange – quand ils font ça, ils bouclent quasiment toute la 95 et ferment la frontière canadienne. Il a répondu qu'elle était trop âgée. Il faut avoir moins de quinze ans. Après, c'est foutu. En plus, les autorités locales ne disposent pas d'effectifs importants. Voilà pourquoi, en général, elles n'aiment pas se précipiter et s'agiter inutilement ce qui, d'après John, est précisément ce qui se produirait dans ce cas précis. »

Elle secoua la tête d'un air dégoûté. « C'est tellement la pagaille, ici ! Vous n'êtes pas du coin, vous ne pouvez pas savoir, mais ce genre de merde arrive tout le temps. Des mômes disparaissent, et on ne les retrouve jamais. Ou ils refont surface... »

Sa voix éraillée s'éteignit.

« Morts ? suggérerai-je.

— Non. Pas mal de gens n'ont jamais été retrouvés. Mais je pense que c'est parce qu'ils n'en avaient pas envie. La plupart des autres, on finit par apprendre qu'ils vivent en Floride, en Caroline du Sud ou dans ce genre de région. Un endroit chaud. La mère de Kenzie, par exemple, habite près d'Orlando. Elle et Merrill n'ont pas vraiment divorcé à l'amiable. Kenzie n'a pas revu sa mère depuis deux ans. Je pense qu'elle a dû décider d'aller là-bas. Et pendant ce temps-là, tout le monde est sur les dents, les flics arrêtent tous les pékins qui roulent avec un phare en moins. Là-bas, bien sûr ! » Elle pointa un doigt vers le continent. « Mais vous savez, il se passe quand même des trucs hallucinants ! Des gens disparaissent sans qu'on retrouve leurs corps pendant dix ans ; parfois même, on ne les retrouve pas du tout. Il arrive aussi qu'on ne sache jamais ce qui s'est vraiment passé. Et il ne faut pas négliger le facteur animal... On fait alors venir des légistes d'Augusta...

— Qu'entendez-vous par facteur animal ?

— Eh bien ! vous savez... les animaux peuvent s'être attaqués aux cadavres et avoir commencé à les dévorer. Nous ne vivons pas dans le petit monde merveilleux de Walt Disney. Les gens l'oublient un peu trop facilement. Même ceux qui habitent ici et qui devraient, par conséquent, éviter de prendre des risques inutiles. Comme de déconner en sortant leur bateau en plein hiver. Ou de se pinter avant

d'aller chasser le cerf. »

Elle jeta un coup d'œil à mon blouson en cuir. « Ou d'oublier de porter des vêtements orange vif en novembre. Bref !... pour ce qui est de ce cadavre échoué à Seal Cove, peut-être que le type s'est noyé ou s'est suicidé ou que c'est lié à la drogue. » Elle soupira et sirota son café. « Notre force publique craint un max !

— Je suis même étonnée que vous en ayez une. »

Elle éclata d'un rire rocailleux. « Sûr qu'elle n'est pas très présente. Chaque fois qu'on l'appelle, John Stone doit se déplacer depuis Burnt Harbor. Ça peut prendre des heures, s'il se trouve à Eastport ou ailleurs. Si on a besoin d'une ambulance, on doit d'abord se faire emmener à Burnt Harbor par bateau. Et si on est vraiment trop mal, on se fait évacuer par hélico. Ce qui coûte dans les trois mille dollars. Y a donc intérêt à être bien assuré. Ce qui, évidemment, n'est le cas de personne.

— Donc... les gens évitent simplement de tomber malades, dans le coin ?

— Plus ou moins. » Elle sourit. Une mèche blonde entortillée lui masquait un œil. J'écartai délicatement de la main cette tresse, m'attendant à la voir sursauter ou me frapper. Elle se contenta de fixer le large.

« Y a pas beaucoup de mouvement, aujourd'hui. » Elle s'esclaffa de nouveau, tendant soudain un doigt vers une silhouette en ciré jaune qui cheminait à pas lents sur la plage, tête baissée. « Regardez Tyler ! Il cherche encore ses clés. Ce qu'il était furax ! Il est arrivé ici comme un fou, mais elles avaient disparu. Alors il s'est mis à me crier dessus... Où sont mes putains de clés, bordel de merde ? Putain ! où as-tu mis mes putains de clés ? »

Elle termina de boire son café. « Je lui ai dit qu'il n'avait pas intérêt à m'accuser de quoi que ce soit. Vous les avez vues comme moi, non... là-bas, sur le comptoir ? Je lui ai dit qu'il avait dû revenir, les prendre et oublier qu'il les avait prises. Il est toujours bourré. Ou alors qu'un de ses copains les avait ramassées pour lui et qu'il les récupérerait plus tard, quand il le croiserait. »

J'observai l'homme qui longea la plage.

« Oui, je les ai vues, fis-je d'un ton pensif. Elles étaient bien sur le comptoir. Peut-être que l'un de ces deux mouflets les a prises. »

Suze fronça les sourcils. « Peut-être, oui. La prochaine fois que je verrai Randy, je lui poserai la question. À moins que je ne branche Tyler sur eux... ça leur ferait les pieds. »

Elle partit d'un grand éclat de rire caverneux et se faufila près de moi pour pousser la porte. « Je ferais mieux d'y retourner, avant que quelqu'un ne perde autre chose. Ainsi donc, vous êtes amie avec Gryffin ? C'est un drôle de type. »

Je terminai ma bière et lui emboîtai le pas. « Un drôle de type ?

— Euh, vous savez bien... » Suze tira vers l'arrière les dreads qui encadraient son visage et les attacha avec un élastique. Avoir le visage dégagé l'embellissait.

« Sa famille est un peu bizarre. Vous avez connu son père, Steve ? »

Je secouai la tête. Suze me regarda curieusement, comme si elle allait ajouter autre chose. Au lieu de quoi, elle s'intéressa à sa caisse enregistreuse.

Au bout d'un moment, elle releva les yeux. « Steve était un chic type. Un poète... Il fréquentait des gens comme Allen Ginsberg et ses potes ; ils sont venus plusieurs fois à la communauté, à ses débuts. J'étais gamine, mais je m'en souviens ; c'était super sympa. Voilà comment Ray a atterri ici. Mais je ne sais pas quelle sorte d'arrangement avaient passé Steve et Aphrodite. Steve était homo, elle devait bien le savoir. Dans cette communauté, ils baisaient tous comme des lapins. Aphrodite s'est retrouvée enceinte. Un peu plus tard, Steve et Ray ont commencé à vivre ensemble. Ray a plus ou moins élevé Gryffin, après le décès de son père. Ray est un amour... tout le contraire d'Aphrodite. Qui, comme vous avez dû vous en rendre compte, est une garce. »

J'acquiesçai. Je sortis les flasques de bourbon du sac en papier et les transférai dans les poches de mon blouson, puis me retournai pour jeter la cannette vide dans la poubelle.

« Hé ! » Suze se renfrogna. « On recycle, ici !

— Excusez-moi. »

Avec un petit sourire honteux, je lui remis la cannette. Elle la rangea aussitôt sous le comptoir et se redressa au moment où une femme entrait dans le magasin. Avant même que cette dernière eût ouvert la bouche, Suze avait posé un paquet de cigarettes et un billet de loterie sur le comptoir. Je jetai un coup d'œil vers la cage d'escalier obscure, à l'autre extrémité de la pièce.

« Le local de l'Association des amis de Paswegas est ouvert ?

— Oui, bien sûr. L'interrupteur est sur votre droite. Ça doit sentir le renfermé là-haut, personne n'est monté depuis au moins six mois. »

Je gravis les marches. À l'étage, une ampoule nue éclairait une pièce chichement meublée, glaciale, où flottait une forte odeur de mois. J'en fis rapidement l'inventaire. Deux fauteuils défoncés, dont le revêtement crasseux était recouvert de plaids tricotés à la main. Quelques rayonnages de fortune exposant des pointes de flèches, des harpons, des outils agricoles rouillés. Sur les murs, des photographies passées montrant des fermiers du comté de Paswegas, aux alentours de 1932... des caseyeurs... l'épicerie de l'île, à une époque où elle était plus florissante... la classe de quatrième de 1978 de l'école de l'île : sept gamins au sourire épanoui, vêtus de jeans et de tee-shirts

teints artisanalement. En examinant ce cliché avec soin, je reconnus Suze – ses cheveux blonds et le même sourire malicieux – qui esquissait le signe de la paix d'un air narquois.

Voilà à quoi se résumait l'Association. Il y avait enfin une étagère marquée d'une étiquette BIBLIOTHÈQUE, comportant les œuvres complètes de Clive Cussler et une coupe gagnée pour la troisième place à un concours de bowling à Collinstown, lors de la Candlepins League. À côté de la coupe était posée une carapace de tortue, noire avec des taches jaunes, de la taille de ma main.

On avait griffonné quelque chose sur la carapace. Je la soulevai délicatement et l'inclinai de façon à éclairer les lettres irrégulières. Je vis des lettres, et autre chose... un œil grossièrement sculpté.

S.P.O.T.



« Spot », murmurai-je en passant mon doigt sur l'inscription. Une tortue domestique tachetée. Je la retournai. Quelqu'un avait gravé des initiales sur son ventre.

ICU

Au moment où je la remettais à sa place, je perçus un cliquetis étouffé à l'intérieur. Je secouai la carapace, la tournai en tous sens jusqu'à ce qu'un petit objet tombe dans ma paume. Le tenant entre deux doigts, je le tendis vers l'ampoule allumée.

Une dent. Pas une dent de lait... une incisive définitive. Sa partie supérieure était lisse comme de l'ivoire, mais la longue racine ternie, elle, était maculée de brun et de noir.

Ce n'était en aucun cas un signe de décomposition. Lorsque j'en grattai la surface du bout de l'ongle, des particules s'en détachèrent. Du sang séché.

Je m'effondrai dans l'un des fauteuils, posai ces trophées plutôt repoussants et tirai de ma poche l'une des flasques de bourbon. Après en avoir bu quelques gorgées, je repris la carapace et la dent et les regardai en rêvassant.

J'effleurai les lettres sur le dessus de la carapace – S.P.O.T. – en me demandant si on les avait tracées sur la tortue encore vivante. J'espérais que non. J'avalai une autre gorgée de Jack Daniel's, puis glissai une main sous le pull de Toby et caressai la cicatrice de mon bas-ventre et les contours en relief de mon tatouage.

Après avoir laissé retomber le pull, j'étudiai à nouveau la carapace. J'imaginai qu'il s'agissait de l'ancien animal de compagnie d'un enfant. Je scrutai en vain l'intérieur ; j'y insérai l'index, l'agitai dans la

cavité. Quelque chose de picotant était coincé tout au fond.

Je parvins à extraire ce que je pris tout d'abord pour un petit morceau de tissu. Cependant, après l'avoir frotté entre mes doigts, je m'aperçus qu'il s'agissait d'une mèche de cheveux frisés, brun froncé, aussi friable qu'une feuille morte.

Je m'en débarrassai d'une pichenette, remis la dent dans la carapace et replaçai le tout sur l'étagère. Après m'être essuyé les mains sur mon jean et avoir rangé la flasque de bourbon dans ma poche, je redescendis au rez-de-chaussée.

En dehors de Suze et de son chien, le magasin était de nouveau désert.

« Je ferais mieux d'y aller. À plus. »

Suze s'accouda au comptoir. Elle grimaça un sourire. « Si vous vous ennuyez, vous savez où me trouver.

— Merci. Je m'en souviendrai. » Je m'immobilisai sur le seuil. « Au fait, vous savez où habite Toby Barrett ?

— Toby ? Oui... là-bas, dans l'ancien entrepôt de la marine marchande... »

Elle indiquait un vieux bâtiment en granit à l'autre bout du quai. « Son appartement est situé au sous-sol. Faites le tour par l'arrière. Vous trouverez une porte. N'hésitez pas à frapper fort. J'espère qu'il entendra. Pour l'instant, il n'est pas chez lui, déclara-t-elle en scrutant les eaux grises. Son bateau est sorti. Il a dû retourner à Burnt Harbor. Il peut y passer la nuit, tout comme il peut revenir en fin de soirée. Vous avez quelque chose à lui dire ? Je peux lui transmettre votre message quand je le verrai. Probablement pas avant demain.

— Ce n'est pas grave. Simple curiosité. Je le verrai plus tard. » Je sortis et me dirigeai vers la route. Au sommet de la colline, je m'arrêtai.

Sur la grève, la silhouette trapue, vêtue de jaune, cherchait toujours ses clés. L'homme s'était rapproché du haut de la plage ; on ne devait plus être loin de la marée haute. Le soleil semblait à l'extrémité de l'île. Des nuages effilochés s'amoncelaient au ras d'un océan strié d'orangé et de vert, rappelant un jaune d'œuf trop cuit.

Je regrettai de ne pas avoir mon appareil avec moi. Pendant quelques minutes, j'observai la silhouette solitaire qui arpentait la grève. Des mouettes gris ardoise tournoyaient au-dessus de sa tête, évoquant le nuage noir qui suivait Joe Btfsplk dans la vieille bande dessinée Li'l Abner.

Certaines personnes sont les artisans de leur propre malchance. Il m'arrive parfois d'en aider d'autres à s'embourber.

Je finis par me remettre en route. En parvenant à l'orée de la pinède, je vérifiai que l'oursin était toujours là où je l'avais laissé. C'était le cas.

Quand j'atteignis la maison d'Aphrodite, il faisait presque nuit. Le vent avait forcé ; le sol gelé craquait sous mes semelles. Une fois dans la cuisine, je constatai avec plaisir qu'elle était nettement plus chaude et plus accueillante qu'à mon départ. Des lampes étaient allumées un peu partout ; quelqu'un avait rechargé les poêles à bois.

Je ne vis Aphrodite nulle part. Pas plus que ses chiens. La voix de Gryffin me parvint de la pièce voisine. J'allai y jeter un coup d'œil. Il marchait de long en large, parlant au téléphone d'un ton animé. Avant qu'il ait pu me remarquer, je retournai me réfugier près du poêle, où je tentai de me réchauffer. Je repris une gorgée de Jack Daniel's, puis sortis la boîte plastique que j'avais chipée dans le panier un peu plus tôt. Je l'ouvris.

À l'intérieur, il y avait bien un rouleau exposé. Dieu sait depuis combien d'années il traînait là-dedans... des dizaines, peut-être. Les photos avaient certainement été prises par Aphrodite, mais je n'avais aucun moyen d'en être sûre. Quelle que fût l'identité du photographe, lui ou elle n'avait accordé que peu d'importance à la conservation de son matériel.

La pellicule vit. Un excès de chaleur, d'humidité ou de soleil peut l'altérer. Par chance, la température fraîche qui régnait en permanence dans le vestibule avait servi de régulateur thermique et protégé ce rouleau des atteintes du temps. Je tournai le dos au poêle pour éviter qu'une brusque exposition à la chaleur ne provoque une condensation, puis déroulai doucement la pellicule en la maniant avec précaution du bout des doigts. Je l'orientai vers la lumière.

Il s'agissait d'une Tri-X noir et blanc. Je reconnaissais son odeur

douceâtre si familière, voisine de celle du latex ou du lactose. Le film était surexposé ; peut-être était-ce voulu. Les clichés représentaient un homme nu, allongé sur le dos ; à chaque fois le cadrage cachait la tête : on ne voyait donc qu'un torse contorsionné en une pose surréaliste avec, en gros plan, un sexe en érection et des mains. Toutes les zones d'ombre et de lumière étant inversées, ce pénis se transformait en un bâton lumineux entouré de doigts luminescents. Les formes sombres qui se profilaient dans le fond auraient pu être des visages ou des masques.

Ou juste des ombres. Je continuai à faire défiler les images et à les examiner une par une, sourcils froncés.

« ... super. Alors, à bientôt. »

Dans la pièce voisine, la voix de Gryffin se tut soudain. Je m'empressai de rembobiner la pellicule en un rouleau serré et la remis dans sa boîte, que je rangeai dans ma poche au moment où Gryffin entra dans la cuisine.

« Je dois sortir, annonça-t-il en allant déposer sa tasse de café dans l'évier. Je serai de retour dans quelques heures. »

Sur le point de s'éloigner de l'évier, il se ravisa et s'y adossa pour me regarder. Je vis les petits rouages de son cerveau se mettre en branle derrière ses lunettes cerclées de métal. Était-il raisonnable de me laisser dans la maison pour la soirée ? Ne profiterais-je pas de l'occasion pour dépouiller sa mère ?

Je lui rendis son regard en pensant : *Et où pourrais-je bien aller, bordel ?*

Il dut comprendre mon message. « Si vous trouvez quelque chose à vous mettre sous la dent, n'hésitez pas à vous servir. Sinon l'épicerie-bar de Suze reste ouverte jusqu'à six ou sept heures.

— Je me débrouillerai », répondis-je.

Il m'examina de nouveau, puis désigna le poêle. « Oh, encore une chose ! »

Il remplit le foyer de bûchettes, régla l'arrivée d'air, me montra le bois empilé dans une caisse près de la porte. « Si je ne suis pas rentré dans deux heures, remettez-en un peu, d'accord ? »

Il quitta la maison. Dès qu'il eut disparu au loin, j'inspectai le salon à la recherche d'Aphrodite, puis descendis au sous-sol.

Les marches étaient vermoulues. Lorsque j'appuyai sur l'interrupteur, une ampoule de cent watts, nue, grésilla. Des lambeaux de plâtre se détachaient des murs, dévoilant les lattes en bois des cloisons et des touffes de crin de cheval. Tandis que j'explorais les lieux, j'entendais des grattements dans les recoins. Un sol poussiéreux, des fondations en pierres, des poutres apparentes constellées de trous de ver. Alignés sur des étagères, de vieilles bouteilles et des outils rouillés, tapissés de toiles d'araignée. Un ancien bidon de pétrole en

guise de poubelle.

Mais rien qui ressemblait à un aménagement de labo photo. Je commençais à me demander si Gryffin ne m'avait pas menti, quand je repérai une porte dans le fond de la pièce, intégrée dans un caisson guère plus grand qu'un placard, dont les parois en placoplâtre vissées sur des madriers s'élevaient du sol au plafond. Je me précipitai vers elle et tournai le bouton.

Gryffin avait raison. La porte était verrouillée.

J'essayai de l'ouvrir en la forçant. En vain.

Je rebroussai chemin. Après avoir regagné ma chambre, j'y restai assise pendant cinq bonnes minutes à contempler le ciel qui passait d'un gris lavande à un bleu violacé, avant de s'assombrir complètement. Je n'allumai pas. Je m'abreuvai de Jack Daniel's jusqu'à ce que les ténèbres inquiétantes soient devenues agréables, diffuses, comme si leur lourd rideau noir avait été remplacé par un voilage bistre. Quelques étoiles apparurent entre les arbres, s'éclipsant presque aussitôt. Le brouillard se levait.

Je finis par quitter mon siège, cherchai mon portefeuille, en sortis ma carte bancaire et repartis vers le sous-sol.

Dans le couloir de l'étage, l'obscurité était totale ; tout au bout, cependant, de la lumière s'échappait à flots par une porte ouverte. À pas feutrés, je m'approchai suffisamment pour découvrir qu'il s'agissait d'une chambre à coucher. À l'intérieur, un téléviseur fonctionnait, le son coupé. Je me raclai la gorge, avançai encore un peu, m'attendant à me faire interpeller à tout moment.

Personne ne broncha. J'hasardai ma tête.

La pièce était un vrai chantier. Des tas de vêtements traînaient par terre. Livres et papiers s'empilaient sur un poêle qui, à l'évidence, n'avait pas servi depuis un bail. Un chauffage d'appoint ronronnait allégrement. Des tirages en noir et blanc étaient accrochés un peu partout aux murs, et un lit double avait été poussé contre celui du fond. Il semblait recouvert d'épais jetés de lit en fourrure – les trois lévriers. Je distinguai à peine la petite forme noire couchée au beau milieu.

Aphrodite. Allongée sur le ventre, ses cheveux argentés retenus par un ruban noir. Plusieurs livres de photographies s'éparpillaient autour d'elle. Ses jambes maigres, gainées dans son leggings noir, apparaissaient sous le corps de l'un des chiens, comme si la poupée geisha avait été abandonnée là avec une poignée d'animaux en peluche.

Je me mordis les doigts de ne pas avoir pris mon appareil photo.

Je savais pourtant que retourner le chercher était inutile. *The Decisive Moment* – le titre anglais du plus célèbre ouvrage de Cartier-Bresson. Et moi, j'avais raté l'occasion... un des chiens remuait

déjà. Je repartis en direction de la cave.

Il ne me fallut que quelques secondes pour faire sauter le loquet à l'aide de ma carte bancaire. J'entrai et trouvai d'instinct l'interrupteur de la lumière inactinique.

Une lueur rouge m'enveloppa. Je fus assaillie par des relents d'humidité et de moisi, par l'odeur vinaigrée de l'acide acétique. À mesure que mes yeux s'habituèrent à la pénombre rougeâtre, je sentis ma nuque me picoter.

Je n'avais pas mis les pieds dans un labo photo depuis vingt ans. Je m'appuyai sur la paillasse pour retrouver mon calme et fis l'inventaire du réduit.

Une table en contreplaqué équipée de bacs en plastique pour le révélateur, le bain d'arrêt, le fixateur et le rinçage. Des étagères en béton cellulaire ; un évier en inox. Des boîtes de papier photo couvertes de moisissure. Des bidons de révélateur. Un classeur métallique encombré de tirages déformés par l'humidité et si moisis qu'on aurait dit des cultures de champignons. Des pochettes pour négatifs, toutes vides. Un agrandisseur. Au-dessus de la table, une cordelette détendue pour faire sécher les épreuves, où était accrochée une paire de gants en caoutchouc épais. Je les enfilai, reconnaissante d'avoir quelque chose qui m'isolait de l'air vicié. Quand je soulevai un bidon de révélateur, une myriade de spores s'envolèrent en un nuage de fumée.

Même trente ans plus tôt, ce labo photo n'avait pas dû être du dernier cri. Je n'avais cependant pas besoin d'un équipement ultrasophistiqué pour accomplir ce que j'étais venue faire. J'allumai le plafonnier. Rien. L'ampoule avait grillé. J'allais être obligée d'effectuer mes travaux de préparation dans la lumière inactinique. Celle-ci était faible, une simple ampoule de 15 watts, mais je m'en arrangerais.

Je tournai le robinet en espérant que les conduites n'avaient pas gelé. Il glouglouta, crachota et finit par libérer un filet d'eau brunâtre. J'attendis qu'elle se clarifie, rinçai les bacs en plastique, puis commençai à élaborer mes mixtures. J'ignorais si les produits chimiques étaient encore utilisables, mais cela valait la peine d'essayer. Je préparai chaque solution directement dans son bac : révélateur, bain d'arrêt, fixateur. J'alignai l'ensemble sur la table et me mis en quête de pinces.

Pas de pinces. Je devrais agiter le papier à la main en remuant chaque récipient. Un peu salissant, mais faisable. En revanche, je trouvai des ciseaux et la plaque de verre indispensable pour aplatir les négatifs. Je la lavai, l'essuyai sur mon tee-shirt, récupérai la pellicule que je déroulai, puis la découpai minutieusement en quatre, prenant soin de ne pas empiéter sur les vues. Les pochettes pour négatifs

étaient trop sales pour pouvoir servir. Encore une fois, je me débrouillerais. Je pivotai pour examiner l'agrandisseur.

Un Blumfield de fabrication anglaise datant, à mon avis, de 1974. Un matériel onéreux, avec un plateau et une colonne supportant le corps de l'agrandisseur proprement dit. Poussiéreux mais, à part ça, en état de marche. Je nettoyai la surface qui accueillerait les négatifs, soufflai sur l'objectif pour le débarrasser de résidus divers et branchai la lampe à incandescence, priant le ciel que son ampoule n'ait pas grillé elle aussi.

Non. Elle s'alluma. Je l'éteignis aussitôt et fouillai dans les boîtes de papier Kodak jusqu'à ce que j'en déniché une parfaitement scellée. Le carton était fripé, piqué ; cependant, à l'intérieur de sa pochette de protection, le papier était intact. J'en sortis une feuille et me mis à l'œuvre.

Je travaillai avec célérité. J'installai mes négatifs sur le plateau, calai la plaque de verre dessus et les exposai pendant huit secondes ; je plongeai d'abord le papier dans le révélateur, puis l'agitai dans le bain d'arrêt en comptant jusqu'à trente et le transférai dans le bac de fixateur avant de renouveler l'opération.

Malgré la protection des gants, j'avais les mains engourdis quand je rinçai la feuille une dernière fois sous l'eau courante. Je m'en moquais. J'avais déjà aperçu les images fantomatiques se dessiner. Chacune d'elles m'évoquait un œil en train de s'ouvrir lentement, et à jamais, sur un autre monde. Lorsque je fermai le robinet, j'avais les mains tremblantes, autant de froid que d'excitation. La lumière inactinique était si faible que je discernais à peine ce que j'avais tiré sur la planche-contact. Il me fallait une loupe.

J'en dégotai une dans le classeur rouillé. Le verre grossissant était sérieusement rayé. J'eus l'impression de regarder à travers le hublot d'un sous-marin ; toutefois, je devais impérativement vérifier que les images méritaient d'être agrandies. Si tel était le cas, j'aurais au moins quelque chose à montrer à Phil, ou à garder pour moi – un souvenir de mes vacances pourries chez les ploucs. Je plissai les yeux pour étudier la planche-contact et jurai entre mes dents.

Rien à voir avec *Blow-Up*. Il y avait bien des corps, mais pas de cadavre. Les photos de nu étaient mauvaises. Surexposées et floues... ce qui n'expliquait qu'en partie leur médiocrité ; un pénis reste un pénis, et personne ne trouverait d'intérêt particulier à celui-ci.

Trois des clichés, cependant, se détachaient du lot. Ils montraient une jeune femme, nue elle aussi, avec des cheveux brun clair, la tête inclinée pour sourire à l'objectif. Ses mains, arrondies devant ses seins, tenaient chacune un objet... une noix de coco peut-être, ou une balle.

Techniquement, ces images étaient d'une qualité légèrement supérieure aux autres. Nettes, avec un bon éclairage. Quelque chose

dans l'expression de la fille retint mon attention. Elle avait l'air innocente, sexy et un peu débile, un genre de Betty Boop revue et corrigée en jeune hippie aux cheveux longs.

Je passai une minute à essayer de déterminer laquelle des trois était la meilleure. Je finis par en choisir une, retrouvai le négatif correspondant et me hâtai d'en faire un agrandissement en 18 × 24. Puis, sans raison particulière, je pris un autre négatif au hasard et le tirai aussi.

Les deux épreuves s'avérèrent lamentables. Mon enthousiasme retomba. Je me sentais lasse. Mon exaltation première avait cédé la place à la terreur d'être surprise. Je suspendis la planche-contact et les deux épreuves sur la corde pour les faire sécher, versai les différents produits chimiques dans l'évier et nettoyai le tout de mon mieux. Les négatifs réintégrèrent leur boîte plastique, puis ma poche. Je retirai les gants, que je jetai sur le classeur métallique, récupérai les tirages et la planche encore humides, éteignis la lampe de l'agrandisseur et la lumière inactinique. Je quittai enfin le cagibi en refermant bien la porte derrière moi.

La cave était froide et déserte. J'agitai les épreuves dans l'air pendant quelques secondes. Quand elles me parurent assez sèches, je les roulai en trois tubes minces que je glissai entre la doublure de mon blouson et mon tee-shirt. Je m'assurai de ne pas avoir oublié la loupe et remontai au rez-de-chaussée.

Après le sous-sol, la cuisine me semblait une étuve. Les seuls bruits ambiants étaient les crépitements du bois dans le poêle et le clapotis des vagues sur la grève en contrebas. J'installai une chaise devant le poêle, cherchai des yeux Aphrodite ou ses chiens. Tous paraissaient partis pour faire le tour du cadran.

Je n'allais pas tarder à sombrer aussi. Je ne pus retenir un bâillement. Mon estomac se mit subitement à gargouiller. Renonçant à boire une gorgée de bourbon supplémentaire, je m'approchai du réfrigérateur d'une démarche trébuchante.

Les provisions, comme je l'avais déjà constaté, étaient maigres. Je pris deux œufs et la bouteille de jus multivitaminé. Après avoir rincé une tasse à café, j'y cassai les œufs, complétais avec le jus de fruits et ingurgitai la mixture d'un seul trait. Puis je me traînai jusqu'à ma chambre et m'écroulai sur le lit.

Je me réveillai en sursaut. Dans mon cauchemar, un doigt glacé me touchait le front. Sa pression était si forte que j'avais l'impression qu'on m'enfonçait un clou dans le crâne. Je soulevai les paupières en grognant, puis me raidis en apercevant un gros œil marron fixé sur moi.

Quand je vis que l'œil faisait partie d'une tête grisonnante, je me redressai brusquement et poussai un juron. Le lévrier recula. Une lumière pâle pénétrait dans la chambre par la fenêtre. Le chien s'assit et pencha la tête, tout en continuant à me fixer. Je lui rendis son regard et me levai.

Mon estomac se révolta aussitôt. Je me pliai en deux et vomis à même le sol. Prise de frissons, je dus m'asseoir sur le lit, où je restai prostrée. Dès que j'eus recouvré quelques forces, je titubai jusqu'à la salle de bains. Le temps de me doucher et de revenir dans la chambre, le chien avait nettoyé le plancher à ma place.

« Beau boulot ! » soufflai-je en le chassant de la pièce.

Je m'habillai, ouvris la fenêtre, me penchai au dehors pour offrir mes joues au vent glacial, puis, paupières closes, laissai celui-ci me purifier. Je demeurai dans cette position si longtemps que mes cheveux finirent par être congelés.

Je n'avais aucune idée de l'heure. Sûrement le milieu de la matinée. Je me sentais étourdie, habitée par cette lucidité trompeuse des lendemains de gueule de bois carabinée – ce sentiment de vous croire enfin débarrassé de tout ce qui vous a incité à boire.

Un nouveau haut-le-cœur me fit déchanter. Je ne quittai le lit qu'une fois le malaise estompé. Alors, seulement, je me remémorai les

tirages exécutés la veille.

Ils étaient toujours coincés sous mon blouson. Je les récupérai et les lissai sur mes genoux : une planche-contact et deux agrandissements 18 × 24.

Dans la chambre noire, j'avais supposé qu'Aphrodite était l'auteur de toutes les photos. La première – ce gros plan de pénis entouré de mains qui voltigeaient au-dessus, comme s'il s'agissait d'un thérémine – était caractéristique de son style. Si la juxtaposition hasardeuse du commun et de l'inattendu se soldait par une piètre tentative de hardcore typique des années 1960, c'était bien son œil qui avait été collé au viseur. Je le reconnaissais, comme on reconnaît quelqu'un sous un déguisement minable d'Halloween.

Comme je l'ai dit, cette photo était floue, son éclairage inadéquat. Sa profondeur de champ trop peu étendue. Même si on avait voulu l'améliorer en passant plus de temps dans le labo, quel en aurait été l'intérêt ? L'image serait restée crue, et banale.

Un beau gâchis.

Je me penchai sur l'autre photo. Celle-ci aurait pu paraître ringarde, avec son modèle aux yeux écarquillés, grimaçant un sourire à l'objectif, ses longs cheveux rejetés en arrière pour dégager son visage, ses mains dissimulant sa poitrine dénudée.

Pourtant, elle produisait son effet. Pas uniquement parce que la fille était jolie et avait de beaux nichons, du moins pour le peu que je pouvais en voir, mais parce que le photographe s'était fié à son instinct, et que le modèle s'était aussi fié à l'inspiration du créateur. Je dirais même plus : elle *lui* avait fait confiance.

Autant je savais que la première photo était d'Aphrodite, autant je sus que celle-ci avait été prise par un homme. Phil se moquait toujours de moi quand je me vantais d'être capable d'identifier un photographe, célèbre ou pas, par la simple observation de ses œuvres. Ses railleries redoublèrent un jour où, ivre, je clamai que je pourrais deviner le sexe de tout un groupe d'artistes inconnus qui exposaient leurs photos dans une petite galerie de Brooklyn.

J'y parvins en faisant un sans-faute.

« C'est incroyable, Cass, dit Phil. Un autre de tes remarquables talents, bien que complètement inutile ! »

Aujourd'hui encore, j'ignore comment j'y arrive. *Idem* pour mon habileté à flairer les ennuis. À croire qu'une odeur flotte dans l'air ou que je détecte un goût subliminal. Et avec cette photo, on aurait pu croire que réaliser cet exploit serait un jeu d'enfant. Elle donnait l'impression qu'en la croquant, on lui trouverait un goût de tarte au fromage blanc.

Cependant, ce portrait était plus mystérieux qu'il n'y paraissait. En étudiant la planche-contact sous la lumière inactinique, j'avais

remarqué que la fille tenait quelque chose devant ses seins et pensé à deux noix de coco, ce qui correspondrait aux vibrations que cette jeune hippie feignait d'émettre.

En y regardant de plus près, je n'étais plus aussi affirmative. Et même après avoir examiné les objets à la loupe, je ne savais toujours pas de quoi il s'agissait. Elle tenait bel et bien quelque chose et, si j'en jugeais son petit sourire suffisant, ce devait être quelque chose d'amusant. Mais quoi ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Toujours est-il que cette connivence me mettait mal à l'aise. La fille vouait une confiance aveugle à la personne qui manipulait l'appareil. Cela se voyait à son sourire et à sa façon de lui présenter son bassin en une attitude qui ressemblait plus à une mimique cordiale qu'à une pose lascive. Elle devait être âgée de dix-neuf ou vingt ans. Avait des ridules aux commissures des lèvres et des pattes-d'oie insignifiantes autour des yeux.

Là aussi, le photographe avait eu un trait de génie. Il avait placé devant son modèle une bougie allumée, dont la flamme, bien que n'apparaissant pas sur l'image, se reflétait dans ses yeux, les faisant pétiller. Un dispositif tout simple, mais efficace.

Je restai assise quelques minutes de plus à examiner attentivement la photographie. Puis je rangeai la loupe et glissai la planche-contact et les deux agrandissements dans mon exemplaire de *Deceptio Visus*. Il me fallait autre chose que du café ou du Jack Daniel's pour tenir le coup.

En bas, dans le salon, le poêle était glacé. Celui de la cuisine, quasiment éteint. Je froissai une poignée de feuilles de papier journal, l'introduisis dans le foyer, ajoutai quelques morceaux de bois et croisai les doigts. Puis je préparai du café, essayant de me convaincre que les tremblements de mes mains n'étaient dus qu'au froid et non à un état de manque. Les lévriers, qui m'entendirent m'affairer, se précipitèrent dans la pièce. Ils avaient l'air affamés. Je leur donnai à boire et remplis leurs gamelles avec le contenu de l'un des sacs de croquettes entreposés dans le vestibule. Ils mangèrent avec voracité et se traînèrent jusqu'à la fenêtre, devant laquelle je m'étais installée avec une tasse de café et une tranche de pain sec.

« Pauvres vieux toutous ! » dis-je. Leurs têtes se trouvaient presque au niveau de la mienne. « Personne ne vous nourrit donc dans cette maison ?

— C'est à ça qu'ils sont censés ressembler. »

Aphrodite se tenait debout sur le seuil. Les chiens pivotèrent et se ruèrent vers elle. Face à l'assaut fougueux de cette mêlée grise, elle dut s'appuyer d'une main contre le mur pour garder son équilibre.

Je me levai d'un air gauche, indiquai ma chaise.

« Voulez-vous vous asseoir ?

— Dans ma propre maison ? Je m'assieds si je veux ! »

Elle se dirigea vers l'évier. Dans la faible lueur matinale, elle me parut âgée, avec sa peau terne, ses cheveux ébouriffés et, derrière ses lunettes à monture fine, ses yeux injectés de sang. Mon cœur se serra. Elle avait l'air si frêle. Il semblait impossible que cette poupée ratatinée ait pu prendre les photos accrochées dans la pièce de l'étage, sans parler des images sinistres et fantasmagoriques rassemblées dans *Mors*. Ses mains tremblotaient quand elle prit une tasse sur une étagère.

« J'ai fait du café, lui dis-je.

— Je vois ça. »

Elle se pencha pour retirer une bouteille d'un placard. Aussitôt après, elle me rejoignit à table. De la vapeur s'élevait de sa tasse, ainsi qu'un parfum de cognac.

Nous restâmes assises, silencieuses. Je me demandais si elle était encore furieuse contre moi ou si elle me reconnaissait, étant donné que notre rencontre ne datait que de la veille – ou si même elle s'en souvenait.

Je décidai de me lancer à l'eau : « Gryffin m'a montré vos photos. La série sur l'île. Elles sont... ça m'a sciée de les voir pour de vrai. Enfin, je veux dire... j'ai attendu ça toute ma vie, et là, hier soir... »

Ma voix se brisa. « Elles sont tout simplement inouïes, finis-je par articuler.

— Je n'ai pas été satisfaite par le travail de reproduction. » Aphrodite sirotait son café. « Je parle de cet ouvrage dans son intégralité. Je ne l'ai jamais aimé. Les couleurs étaient insipides. Aujourd'hui, ils auraient sûrement fait mieux. Mais à l'époque... »

Elle secoua la tête. Un des chiens geignit et approcha son museau de sa cuisse. Elle le caressa d'un air distrait. « Ils ont tout gâché. »

Je me levai pour me resservir du café. « Vous en voulez encore un peu ? » demandai-je.

Elle était plongée dans la contemplation de minces bancs de brouillard qui ondoyaient au-dessus de l'eau.

« De la brume marine. » Elle termina ce qui restait dans sa tasse et la fit glisser vers moi. « Merci. »

Je remplis nos deux tasses et lui tendis la sienne.

« Les autres photos, repris-je d'un ton hésitant, en reprenant ma place. Celles de *Mors*. Je ne les ai pas vues là-haut. Vous les avez encore... elles sont ici ?

— Elles ont disparu.

— Oh, mon Dieu ! Je... »

Je me tus, craignant d'en avoir trop dit. Elle ne semblait même pas m'avoir entendue parler.

« Je les ai vues, reprit-elle au bout d'un moment. Vos photos. »

Je me redressai, étonnée. « Mes photos ? »

— Oui. À la sortie de votre livre. Il y a longtemps. Une vingtaine d'années, j'imagine.

— Plutôt une trentaine.

— Trente ans ! » Elle hocha légèrement la tête sans me regarder. « Oui, ce doit être ça. Certaines d'entre elles étaient... vous aviez le coup d'œil. Je m'en rappelle une ou deux. Le reste, cependant... »

Elle agita une de ses mains fines en un geste dédaigneux. « Banal. Et tardif. Vous n'étiez pas la seule à avoir feuilleté *Mors*. Vous le savez bien. »

Je gardai les yeux baissés vers la table. Je ne distinguais plus qu'une masse blanche autour de moi. Ma bouche s'emplit d'un goût amer, une pression s'exerça à l'arrière de mon front. Il me fallut quelques instants avant de comprendre qu'Aphrodite parlait toujours.

« ... les siennes étaient simplement grotesques. Tout juste bonnes pour la presse à scandale. Il m'a pillée, comme tous les autres, et n'a produit que de la merde. *De la merde.* »

Je relevai la tête. Dans ses yeux étincelait une haine si pure qu'elle ressemblait à de la joie.

« Sale petite voleuse ! » Elle pointa un doigt vers moi. « Cassandra Neary. Vous croyez que je ne m'en suis pas rendu compte ? Mais vous étiez quantité négligeable. Vous n'étiez rien. »

Un des chiens aboya lorsque Gryffin entra dans la cuisine.

« Je peux me joindre à votre cercle pour le petit déjeuner ? » demanda-t-il en bâillant.

Je repoussai ma chaise brutalement et sortis de la pièce comme une furie en claquant la porte derrière moi.

Je ne cessai de courir qu'une fois sur la grève, où je me mis à marcher de long en large en flanquant des coups de pied rageurs dans des cailloux. Le vent me cinglait le visage, mais je le remarquais à peine. Je me dirigeai vers un bouquet d'arbres tortueux émaillé de boulders. Du bois flotté s'était échoué au pied des rochers. Je ramassai une branche et la frappai sur un boulder jusqu'à l'avoir réduite en miettes, puis je m'adossai à un tronc, pantelante.

« Si seulement on pouvait contrôler sa force et l'utiliser à bon escient ! » Gryffin avait remonté avec discrétion le sentier en provenance de la plage. « Je viens en ami », ajouta-t-il en levant les bras.

J'inspirai profondément. « Cassez-vous ! »

— Tenez. » Il me tendit un paquet emballé dans une serviette en papier. C'est le dessert que Ray a cuisiné hier soir. Je vous en ai rapporté une part. »

Après une seconde d'hésitation, je l'acceptai : une part de tarte aux

pommes.

« C'est un cordon-bleu, dit Gryffin. Ces pommes viennent de son verger. On les appelle des Fletcher Sweets. Elles ne poussent que sur cette île.

— Merci.

— Un Yankee se doit de manger de la tarte au petit déjeuner. Voilà ce que prône Toby. »

Gryffin m'observa pendant que je mangeais. « Vous vous êtes sacrément défoulée avec ce morceau de bois. Que vous a-t-elle dit ?

— Rien.

— C'est un véritable démon. Mais vous le saviez déjà. C'est même la raison de votre venue ici.

— Je suis venue parce que j'avais besoin d'un boulot, et Phil Cohen m'a raconté un bobard en m'affirmant qu'il m'avait arrangé cette putain d'interview. » Je terminai la tarte et commençai à rebrousser chemin. « Et aussi parce que je voulais voir ces photos. Qu'elle a détruites pour la plupart, ai-je cru comprendre. Si bien qu'au lieu de me rapporter de l'argent, cette foutue virée ne fait que m'en coûter. »

Je ramassai un caillou sur la grève et le lançai dans les flots. « Ce que je ne peux pas me permettre.

— Euh... bon... en tout cas, elle est sortie. Avec les chiens. Et pour un petit bout de temps.

— Que fait-elle de ses journées ?

— Aucune idée. Je crois qu'en général, elle fait le tour de l'île. » Il décrivit un ample cercle du bras. « Le long de la côte. Elle ramasse des trucs échoués sur la plage. Elle va rester dehors un bon moment, sauf si le temps se gâte trop. »

Nous progressâmes vers la pente menant à la maison. En nous voyant approcher, un corbeau qui sautillait dans l'herbe sèche poussa un croassement rocailleux.

« Je dois aller à l'épicerie-bar, m'informa Gryffin. Vous voulez m'accompagner ?

— Non. Du moins, pas tout de suite, soupirai-je. Vous croyez que je pourrai trouver quelqu'un pour me ramener aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ? Hum... vous avez raté tous ceux qui sont sortis de bonne heure. Mais il y aura bien quelqu'un qui partira plus tard dans l'après-midi.

— Et votre ami Toby ? Il me ramènerait ?

— Sûrement. Si je le vois, je lui en parlerai.

— Ce serait sympa. »

Il entreprit de gravir la côte. J'enfonçai mes mains dans mes poches et le regardai s'éloigner. La luminosité impitoyable me brûlait les yeux ; avec le froid vif, je ne sentais plus mes pieds. Mais je ne supportais

pas l'idée de revoir Aphrodite. Dès que Gryffin eut disparu, j'escaladai la colline à mon tour.

Lorsque j'atteignis les sapins, le sentier se sépara en deux. La piste de gauche redescendait en sinuant vers le pied de la butte et le village ; l'autre serpentait en continuant de monter entre d'autres arbres et des affleurements rocheux. Je m'engageai sur celle de droite, foulant un tapis d'aiguilles de pin saupoudrées de neige.

La pente était raide. Au bout de quelques mètres à peine, j'étais en sueur. Ma colère s'estompa, grignotée peu à peu par le froid. Depuis quelques années, j'avais pris l'habitude de mener des débats dans ma tête. Enfin, pas vraiment des débats... plutôt des controverses. Mais aujourd'hui, aucune voix ne se faisait entendre. Je me surpris à observer des choses que je ne remarquais pas d'habitude, comme ces panaches blancs s'échappant de ma bouche à chaque expiration... ou ces sons qui me parvenaient de loin. Je percevais les cris des mouettes, le ronronnement d'un moteur diesel, le déferlement des vagues sur la grève en contrebas.

Comme j'approchais du sommet, la crête de la colline se matérialisa soudain : un dôme de granit entouré de chênes, dont quelques feuilles mortes s'accrochaient encore aux rameaux. Une pancarte défraîchie oscillait sur une branche raccourcie.

DOMAINE D'OAKWIND. 1973

Des planches et des plaques de contreplaqué gauchies émergeant entre rochers et bardane : c'est tout ce qu'il subsistait de la communauté. Je me frayai un chemin parmi des morceaux de ferraille, des bouteilles cassées, de vieux pneus, un foyer entouré de pierres. Un gros bloc de granit se dressait au milieu d'un enchevêtrement de mauvaises herbes et de jeunes plants terrassés par l'hiver ; de la peinture blanche s'écaillait sur sa surface. Je m'accroupis devant et écartai les fougères fanées pour mieux voir.

Quelqu'un avait dessiné sur la pierre trois cercles concentriques figurant une cible. Le cercle central – le mille – avait été barbouillé de peinture blanche. Une tache de pigment vert métallisé apparaissait au milieu.

Je l'effleurai. La pierre était rugueuse et froide. Quand je retirai ma main, des particules de pigment et de lichen y restèrent collées.

Prise de vertige, je me relevai en titubant et reculai.

À l'extrémité de la butte, un corbeau croassa. Une sauterelle égarée, agrippée au bloc, frotta ses pattes avant l'une contre l'autre, puis sautilla avec maladresse jusqu'au sol.

Je frappai celui-ci du bout de ma botte, puis, pour en avoir le cœur net, me baissai et creusai la terre de mes mains. Une petite motte de

tourbe s'en dégagea. Je la malaxai entre mes doigts et, soulagée, finis par me redresser.

Il n'y avait rien d'enterré là-dessous... à moins que les hippies n'aient utilisé un marteau-piqueur pour percer la strate de granit qui couronnait la colline. Ce n'était rien qu'un rocher sur lequel on avait peint une cible. La communauté l'avait probablement utilisée pour s'entraîner au tir. Je commençai à redescendre. Mais, au bout de quelques mètres, je m'arrêtai net.

À l'abri sous les chênes, je venais d'apercevoir la carcasse d'un gros véhicule délabré. Un vieux bus scolaire badigeonné d'une peinture de camouflage dans des tons colorés – rose, vert citron, orange –, que le temps avait piquetée et rendue fadasse. Des branches jaillissaient de certaines vitres brisées. Une espèce d'enduit vert citron s'étalait sur d'autres ; en y regardant de plus près, je vis qu'il s'agissait d'une couche de moisissure aux bords noirs frisottants.

Je me faufilai dans le sous-bois pour m'approcher du bus. Les deux battants de sa porte pendouillaient au-dessus d'une plateforme en bois servant de marchepied. Je les poussai pour les ouvrir complètement.

J'eus l'impression de me retrouver dans un aquarium dont le contenu aurait péri. La lumière s'infiltrait par des vitres protégées par des rideaux en plastique noirâtres, qui avaient dû être verts à l'origine. Tous les sièges avaient été retirés et des rongeurs avaient réduit en charpie les tapis pelucheux. Des cannettes de bière et des préservatifs, signes d'une occupation plus récente, traînaient sur le sol entre des chaises cassées, une bassine en plastique encrassée de marron et un futon explosé. Un visage dentelé, au menton en galoche et aux gros yeux creux, pendait au plafond.

Encore un masque... comme la grenouille que j'avais vue sur le bateau de Toby. Un masque vert, avec une bouche en forme de bec et une collerette rigide striée, rappelant celle des dinosaures à cornes, sauf que cet ornement-ci en était dépourvu. Sa peinture brillante, gangrenée, révélait des parties de journaux. Quand je le touchai, il me parut charnu et mou, comme un champignon géant.

Je gagnai l'arrière du véhicule. Là, quelques vitres avaient résisté au temps. Une estrade en contreplaqué accueillait un matelas mousse recouvert d'un reliquat de plaid en tissu indien, désormais réduit à de la dentelle de cachemire. Au-dessus du lit, des livres de poche gondolés par l'humidité s'alignaient sur une petite étagère.

What the Trees Said. The Forgotten Art of Building a Stone Wall.
*Walden Two.*⁶

Le seul livre relié était une vieille édition d'un ouvrage de Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*. Son frontispice était estampillé du tampon de la Harvard Divinity School Library. Sous le titre, je déchiffrai un nom délavé écrit à l'encre bleue.

D. Ahearn

J'ouvris l'exemplaire. Son dos était cassé, ses pages comportaient de nombreuses annotations rédigées de la même encre bleue.

ASSUMER LA CRÉATION
DU MONDE

RÉGÉNÉRATION PAR LE
RETOUR AU TEMPS ORIGINEL !!!!!!!!!

retrouver le *Temps de l'origine* implique la répétition rituelle de l'acte créateur des dieux.

!!!!!! *Le monstre marin Tiamat !!!! – symbole de la noirceur, de l'informe, du non tangible –*

Émotif, ce garçon, songeai-je.

Il y avait également un recueil de poèmes de Stephen Haselton, publié en édition de poche chez New Directions, avec sa photo en quatrième de couverture. Un type mince, plutôt bel homme, avec des cheveux blonds, un visage avenant bien rasé... une photo signée Aphrodite Kamestos.

Je feuilletai le livre sans rien trouver à l'intérieur. Aucun nom sur la page de garde, ni notes dans les marges. Je le reposai sur l'étagère et retournai vers l'avant du bus. On avait l'impression que l'habitable avait été dépouillé de tout objet intéressant ou de valeur. Il ne restait même pas un poster déchiré du Grateful Dead.

Oubliée, la contre-culture !

Je ressortis. Des nuages d'un brun grisâtre assombrissaient le ciel. Tandis que je me dirigeais vers le sentier, le vent faisait bruisser les tiges sèches de bardane et de verge d'or. À l'orée du bosquet, je m'immobilisai : j'avais la sensation que quelqu'un m'observait. Je pivotai brusquement et inspectai la clairière.

Un bloc de granit se dressait parmi des détritiques et des fougères fanées. Rien d'autre.

L n'y avait toujours personne dans la maison à mon retour. Impatiente de voir Gryffin rentrer et m'annoncer qu'il m'avait dégoté un bateau à destination du continent, je faisais la navette entre cuisine et salon. Je tuai le temps en sirotant la deuxième bouteille de Jack Daniel's. J'envisageai d'appeler Phil pour l'incendier, mais décidai d'attendre de l'avoir en face de moi.

Je finis par aller de nouveau jeter un coup d'œil sur les photos de l'île prises par Aphrodite. Je rêvais de les voir depuis toujours. Je pouvais, pendant encore un moment peut-être, faire semblant de me trouver dans mon musée personnel et d'avoir ces œuvres rien que pour moi.

Le couloir de l'étage était glacial. Il sentait les cendres froides. Après avoir récupéré mon appareil, je m'introduisis dans la pièce et m'adossai contre un mur afin de contempler les photographies.

Après quelques minutes d'examen, je commençai à les mitrailler. Utiliser mon appareil sans avoir à subir les récriminations de quelqu'un m'ordonnant de cesser ce petit jeu me faisait du bien. Je savais que je n'en tirerais rien de très folichon – je luttais simplement contre l'arrivée de la nuit, ma lassitude, ma trop forte absorption de Jack Daniel's, l'estomac presque vide. Je continuai à parcourir la pièce d'un pas chancelant, m'efforçant d'avoir assez de recul, de lumière et une mise au point correcte.

Le déclic de l'obturateur évoquait les frottements d'un papillon donnant l'assaut à un carreau. Au bout d'une douzaine de clichés, je me laissai glisser à terre et fondis en larmes.

Ces photos... Elles étaient si stupéfiantes. Comme si Aphrodite avait

ouvert une porte pour vous laisser admirer un monde parfait, l'endroit le plus merveilleux que vous puissiez imaginer, mais dans lequel il vous était interdit de pénétrer. Quoique je fasse, je ne pourrais jamais reproduire quelque chose d'aussi beau. Ne créerais jamais rien d'aussi remarquable. Même au mieux de ma forme – un état éphémère qui n'avait duré que quinze secondes, trente ans plus tôt –, je m'en étais révélée incapable. Aphrodite avait dit vrai.

De la bile et des renvois acides de bourbon remontèrent dans ma gorge. Je me précipitai dans le couloir et manquai tomber à la renverse en me cognant dans Gryffin.

« Nom de Dieu ! » Il me rattrapa de justesse. « Vous ne pouvez jamais sortir de quelque part sans me bousculer ? » fit-il en secouant la tête.

« Non. » Je l'écartai pour passer.

« Hé ! Une seconde... »

Il me suivit dans ma chambre. Je jetai mon appareil sur le lit, évitant de croiser son regard.

« Que s'est-il passé ? s'enquit-il. Aphrodite est rentrée ?

— Non. » Je m'efforçai de parler d'une voix égale. « Vous avez vu Toby ? Il faut vraiment que je me tire d'ici.

— Il n'était pas là. Suze m'a dit qu'il avait eu un boulot à faire à Collinstown et qu'il y passerait la nuit.

— Je dois partir ! Il n'y a personne d'autre que lui ? Le capitaine de port, les putains de gardes-côtes... ou peu importe qui ! Je veux juste qu'on me ramène à ma voiture !

— Oh, du calme ! J'aimerais bien pouvoir vous aider, d'accord ? Mais il n'y a personne en ce moment. La fille de Merrill Libby n'est pas rentrée chez elle, hier soir. Everett est en train d'organiser une battue.

— Alors pourquoi n'y participez-vous pas ?

— Je suis un citoyen, à présent. Ils ne veulent pas de moi. »

Il s'appuya contre le chambranle. « Je suis juste venu voir si vous aviez envie de faire la fête avec moi. » Il sourit et ressembla tout à coup au type de l'instantané dérobé. « Je viens de gagner quinze cents dollars. »

J'eus un reniflement de mépris. « En boursicotant ?

— J'ai vendu une première édition à un gars de L.A. Ce qui explique mon retard. La connexion Internet à la boutique de Suze est meilleure qu'ici, c'est de là que j'ai opéré. Ça faisait un bail que j'attendais ce moment. C'est un bouquin que j'avais acheté dix livres... environ quinze dollars, dans une librairie du Suffolk, il y a quelques années.

— Joli bénéf. De quoi s'agit-il ?

— De *Northern Lights*.⁷ Chez nous, il est publié sous le titre : *The Golden Compass*.

— *The Golden Compass* ?

— Je croyais que vous travailliez chez Strand ?
— Pas dans les rayons. Dans la réserve.
— C'est un livre pour enfants... Voilà avec quoi on peut faire fortune ! Comme l'édition anglaise est sortie avant l'américaine, il...
— C'est un bon bouquin ?
— Vous croyez que j'ai le temps de lire ce genre de trucs ? Vous ne m'avez pas répondu... ça vous dirait de fêter ça avec moi ?
— Comment ? Où voulez-vous dépenser quinze cents dollars dans le coin ? »

Il commença à s'éloigner dans le couloir. « Je retourne dîner chez Ray. Je l'ai prévenu hier soir que je ne reviendrais peut-être pas seul... je me suis dit que si vous étiez encore là, vous auriez sans doute besoin de sortir un peu de cette maison. C'est un véritable cordon-bleu. Et sa cave est plus que convenable. Seulement je pars sur-le-champ, alors... »

Je le talonnai jusqu'à la cuisine.

« ... soit vous m'accompagnez, soit vous restez toute seule pour le dîner », conclut-il en se rendant dans le vestibule.

Il enfila sa parka et se munit d'une lampe torche avant de repartir dans la cuisine, d'où il revint avec un petit livre qu'il fourra dans sa poche.

« C'est pour Ray, expliqua-t-il. Vous venez ? »

— Et merde ! Pourquoi pas ? » J'examinai mon tee-shirt et mon blouson en cuir d'un œil critique. « Je ne suis pas habillée pour un dîner.

— Pour Paswegas, vous l'êtes déjà trop.

— C'est loin ?

— Non, pas trop. Bon, allons-y. »

Il sortit, marcha en direction de l'océan, puis obliqua vers une enfilade de bouleaux blancs qui, tels des fantômes, brillaient dans l'obscurité. « C'est à moins d'un kilomètre. Il y a un sentier par là. Attention où vous mettez les pieds ! »

Il alluma sa torche. Les bouleaux se mirent à étinceler, comme s'ils venaient de s'embraser. Gryffin s'enfonça dans un buisson.

« Ray est un collectionneur de livres, lui aussi ? » interrogeai-je en m'empressant de le rattraper.

« Pas vraiment. Juste un collectionneur... de toutes sortes de choses. Livres, objets de pacotille, bricoles qu'il ramasse à la décharge. Il est très branché art populaire. Art primitif.

— Comme les œuvres de Cohen Finster ?

— Non, rien d'aussi classieux. Ray adore l'art un peu osé. Pas la pornographie... enfin pas nécessairement... mais il apprécie les artistes ayant de la crasse sous les ongles. Comme ces types qui ont reproduit la chapelle Sixtine avec des pièces de carburateur. Il aime

les vaches grandeur nature sculptées dans des blocs de savon, enfin ce genre de délires... Mais vous aimerez sa maison... Toby l'a aidé à la construire. Ray est l'un des premiers troglodytes. »

Une dizaine de minutes plus tard, le sentier amorça une pente plus accentuée. Le vent qui soufflait de l'océan en rafales glaciales faisait tournoyer les feuilles mortes autour de nous. Nous atteignîmes enfin le sommet.

« Nous y sommes. » Gryffin fit une halte pour pointer sa torche vers un endroit où le sol disparaissait subitement. « Là, vous voyez ? N'allez surtout pas de ce côté. »

Le fracas des vagues remontait jusqu'à nous, doublé des mugissements incessants du vent. Il agita sa torche ; le rayon se perdit dans les ténèbres. Je me retournai et aperçus des lumières dans le brouillard.

« Bordel ! qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je.

— C'est là qu'habite Ray. »

La construction se composait uniquement de matériaux de récupération. Planches, bardeaux de grange, capots et pare-chocs de voitures, portes de machines à laver, et même une antenne parabolique... ainsi que des briques en béton cellulaire, des tôles ondulées, des plaques d'isolation en polystyrène bleu. Il y avait là des douzaines de fenêtres, toutes différentes. Des panneaux solaires avaient été installés sur le toit. Une rangée de citernes propane s'alignait le long d'un mur, et un engin à la Rube Goldberg, qui devait avoir un rapport avec le traitement des eaux.

Le plus étrange résidait dans le fait que tout avait été combiné pour que l'édifice ressemble à un château ; on avait même poussé le raffinement jusqu'à creuser une douve, désormais remplie de feuilles mortes, bâtir une passerelle avec des poutrelles en bois et ériger une tourelle. Des bandes de plastique en lambeaux claquaient contre les murs, évoquant un serpent en pleine mue.

« Bon sang. Sauron a vraiment vécu des moments difficiles !

— Il a tout construit lui-même, et cela ne lui a rien coûté », rétorqua Gryffin. Il traversa la passerelle pour se diriger vers une porte qui avait dû autrefois être celle d'une chambre froide. « Hé, Ray ! T'as de la visite... »

La porte en acier s'ouvrit, dévoilant un adolescent de dix-sept ou dix-huit ans. Grand, solidement charpenté, avec des cheveux blonds et de magnifiques yeux bleus en amande – un visage grêlé. Il adressa à Gryffin un sourire de pure forme, qui s'évanouit dès qu'il m'aperçut.

« Salut, Gryffin ! » L'adolescent releva le menton en signe de bienvenue et s'effaça pour nous laisser entrer. Il portait autour du cou un collier composé de morceaux de verre coloré et d'anneaux en aluminium, identique à celui que Kenzie s'était fabriqué. « Quoi de

neuf ? »

Je suivis Gryffin à l'intérieur. Le garçon me lança un regard hostile. Ses lèvres s'écartèrent, me permettant d'entrevoir sur le bout de sa langue une petite boule noire ressemblant à un furoncle.

« Joli, lâchai-je. Tu devrais néanmoins te faire examiner. »

Nous arrivâmes dans une vaste pièce encombrée de bibliothèques. Des drapeaux défraîchis, décorés de slogans tracés dans les mêmes couleurs que celles du vieux bus scolaire, étaient suspendus au plafond, tels des rubans de papier tue-mouches.

VENCEREMOS !

LE LAIT DE LA BONTÉ HUMAINE N'A PAS DE DATE LIMITE DE
CONSOMMATION⁸
TEMPUS FUCKIT

Les livres étaient principalement des ouvrages de la Beat Generation, des éditions de poche écornées de *Sur la route*, *Junkie* et *Les Clochards célestes*. D'autres avaient cependant de la valeur. On y trouvait également des œuvres d'art, si on pouvait qualifier ainsi quelques tableaux de coloriations de zones chiffrées, encadrés de façon artisanale... une série fantaisiste de dirigeables peints sur des toiles ovales... un poème composé avec des mots et des locutions découpés dans des journaux puis collés sur une feuille cartonnée, signé Brion Gysin et William Burroughs. À lui seul, ce dernier coûtait plus cher que la maison entière, ajoutée au maigre salaire de notre jeune Lurch, debout près de la porte d'entrée.

Plusieurs photographies encadrées étaient accrochées au mur jouxtant la cuisine où Gryffin s'était engouffré. J'entendis une exclamation, et le vis ressortir de la pièce.

« Eh bien ! dit-il, content que ça te plaise ! Je t'avais dit que je viendrais peut-être accompagné d'une dame, non ? La voici... Cass, je vous présente Ray... »

Une tornade se précipita vers moi. Un homme trapu, vêtu d'un pantalon vert serré à la taille par un cordon et d'un ample tee-shirt mauve, avec de longs cheveux blancs en bataille, des yeux pétillants derrière des lunettes à monture violette rafistolées avec du chatterton. On avait l'impression que son visage avait été démantibulé, puis raccommodé par un novice en chirurgie plastique. Il manquait aussi le majeur à la main qu'il me tendit.

« Salut, salut ! s'écria-t-il. Je suis ravi de recevoir une invitée en plus. Ray Provenzano. » Dans sa voix rauque perçait un fort accent de Brooklyn.

Il me serra vigoureusement la main. « Venir dîner ici ne vous a pas trop embêtée, j'espère ? De toute façon, la cuisine d'Aphrodite est

épouvantable. Robert ! Robert ! »

À ses hurlements, l'adolescent qui nous avait introduits vint nous rejoindre. Ray lui plaqua une main sur l'épaule en s'adressant à moi. « Que voulez-vous boire, Cassandra ? Du vin ? Je viens d'ouvrir un grand médoc.

— Volontiers.

— Robert, va chercher une autre bouteille, s'te plaît. Bon, alors... »

Ray disparut dans la cuisine. Il y eut un bruit de couvercle qu'on soulève, un fumet alléchant qui me chatouilla les narines, et Ray revint avec deux verres remplis de vin.

« À la vôtre, dit-il en m'en présentant un. Je sais qui vous êtes... la photographe qui pérennisait des morts. Je vous ai cherchée sur Google. Va falloir que je me renseigne pour voir si je peux me trouver une de vos œuvres. Votre livre, peut-être. Vous êtes toujours photographe ? »

Il retourna dans la cuisine tout en continuant à parler. « Comme vous le voyez, je suis un grand collectionneur. De toutes sortes de choses. Si j'avais su que vous veniez, j'aurais acheté votre bouquin ! Comment trouvez-vous le vin ?

— Bon, répondis-je.

— Vous aimez le cassoulet ? » Il me repoussa avec une cuillère en bois. « Pas dans la cuisine ! Gryffin, emmène-la hors d'ici. Allez vous asseoir, moi j'ai à faire. »

Je regagnai la pièce principale. Robert était assis sur un canapé défoncé, les écouteurs d'un iPod enfoncés dans ses oreilles. Gryffin, lui, passait en revue le contenu des bibliothèques. Je fis un sort à mon verre de vin, puis allai examiner les photographies.

Il avait un œil averti, l'ami de Gryffin ! Il possédait une photo signée de Caponigro à ses débuts, un cyanotype de Bobbi Carey, et un tirage – que je ne connaissais pas – de la série de clichés de l'île réalisés par Kamestos.

Mais ce fut la photo suivante qui me coupa le souffle.

Elle me rappelait les travaux d'Aphrodite. Des fils et du duvet débordaient de l'émulsion durcie ; un assortiment de pigments dégorgeait de l'épreuve. Des couleurs qu'on ne rencontrerait pas normalement sur la même image – du magenta, du pourpre, un orange psychédélique malsain, du vert acide, des éclaboussures de violet et de brun foncé. Leur débauche était déconcertante, mais réfléchie, comme sur l'un des tableaux sans titre de de Kooning, inaccessible en apparence à toute compréhension.

Dans cette maison, quelqu'un savait parfaitement ce qu'il faisait. Une chose était sûre cependant : j'étais hermétique à tout ça ; ce que j'avais sous les yeux me déroutait complètement.

De plus, et pour ne rien arranger, la photo en question avait été

sabotée après son tirage. Je repérai des traces de pinceau, des marques de Rotring, d'aiguille, peut-être ; il y avait aussi des fragments de feuilles ou de plumes sous la surface de l'émulsion. Cette masse de couleurs et d'artifices déséquilibrait la photo et, même si l'utilisation des pigments et du pinceau témoignait d'une véritable maîtrise picturale, il s'agissait bien d'une photographie et non d'un tableau. Toutes ces retouches – coups de pinceau, particules quelconques – ne permettaient pas de se faire une idée précise de ce qu'avait représenté l'image à l'origine. Comble de la perversion, c'était également ce qui empêchait de s'en détourner. Si cette photo était singulièrement familière, comme celles d'Aphrodite, elle dégagait aussi autre chose. Mais quoi ?... J'avais l'impression d'avoir presque mis le doigt dessus – un visage, un chien, une branche –, de sentir que je *savais* de quoi il retournait. Je l'avais déjà vue.

J'aurais parié tout ce que je possédais que l'auteur de cette photo avait longuement regardé *Mors*, peut-être *trop* longuement. Il s'agissait du type qui avait pris ces photos un peu olé olé de la petite baba cool, j'en aurais mis ma main à couper.

Le plus surprenant était l'odeur qu'elle *exhalait*.

Il fallait quasiment avoir le nez dessus pour la percevoir, mais elle était bien là... âcre, vraiment nauséabonde, je n'avais encore jamais rien respiré de tel. Une puanteur de putois avec, en prime, un mélange de musc et de poisson. Une odeur exécrable, fétide, mais loin de rappeler celle d'un cadavre, cependant – de quelque nature qu'il soit. Non... d'une certaine façon, elle empestait la vie.

J'avais côtoyé des cadavres, j'avais été présente lorsqu'on avait repêché un mort dans l'East River, j'avais eu l'occasion de photographier un bras sectionné, et rien de tout cela ne sentait la rose. Mais pas cette horreur non plus.

Gryffin se planta derrière moi. « Qu'est-ce que vous regardez ?

— Cette photo, là. Qui l'a prise ? »

Gryffin plissa les yeux. « Aucune idée. Demandez à Ray.

— Pas Aphrodite, n'est-ce pas ?

— Certainement pas. Quoique... »

Il examina un coin du cliché et le tapota du doigt. « Regardez ça ! »

Au début, j'eus du mal à le voir ; je finis néanmoins par le distinguer... un mot minuscule, rédigé au stylo à bille, écrit avec l'application d'un enfant.

S.P.O.T.

« Spot ? Qu'est-ce que c'est ? » Je me souvins de la carapace de tortue que j'avais vue à l'épicerie-bar de l'île. « Un animal de compagnie ?

— C'est une blague. Sûrement une plaisanterie de Denny.

— Denny Ahearn ?

— Oui. Ray devrait le savoir. Vous revoulez du vin ? »

Nous prîmes place autour d'une table déjà dressée, avec de l'argenterie ancienne, des bougeoirs, et sur laquelle deux autres bouteilles de vin avaient été ajoutées. Je remplis de nouveau mon verre et interrogeai Gryffin. « Alors comme ça... Denny était photographe lui aussi ? »

— Oh, que oui ! » Gryffin leva les yeux au ciel. « Drogue, sexe, photographie... Denny est un homme aux centres d'intérêt multiples.

— Robert ! » La voix tonitruante de Ray résonnait dans la cuisine. « J'ai besoin de toi ! Viens ici tout de suite ! »

Robert se leva, ses écouteurs toujours en place, rajusta son pantalon et se rendit dans la cuisine d'une démarche traînante. Par-dessus la table, je me penchai vers Gryffin. « À quoi ça rime, d'inviter ce gamin ? Votre copain a vraiment envie de se faire tabasser par les autochtones ? À moins qu'il aime ça ? »

— Robert a dix-huit ans. Ray le paie pour qu'il lui donne un coup de main. Je ne crois pas qu'ils couchent ensemble... Ray aime simplement avoir quelqu'un à qui donner des ordres.

— Il l'aide à faire quoi ? » Je jetai un coup d'œil aux fils de poussière qui pendillaient au plafond et aux murs. « Robert est proposé à l'entretien ? »

— Et voilà ! » Ray fit son entrée, une soupière en céramique entre les mains. « Le cassoulet ! »

Il y avait également du pain fait maison et des haricots verts marinés. Le vin était excellent.

Et coulait en abondance. La pièce surchargée commençait à se parer d'une agréable lueur rougeâtre. Si je ne me concentrais pas sur un détail précis, je parvenais presque à imaginer ce que notre hôte trouvait à Robert, lequel mangeait en silence, ses écouteurs se balançant autour de son cou. J'avoue pourtant que je fixais Gryffin la plupart du temps. Il n'avait rien de spécial. N'était pas du tout mon genre d'homme – sauf à considérer qu'un excès de mélanine dans un iris constitue un genre.

Il m'était toutefois impossible de détacher les yeux de son visage. Je guettais le moment où il afficherait l'expression extasiée de celui du portrait volé.

En vain. De temps à autre, il me lançait une œillade, une mimique singulièrement furtive. Quand nous eûmes terminé le repas, Robert débarrassa la table, rapporta de nouveaux verres et une bouteille de calvados, puis retourna se vautrer sur le canapé. Quelques minutes après, je l'entendis ronfler en sourdine.

« Ray ! » Gryffin montra du doigt la photo que nous avions examinée en début de soirée. « Cette photo... elle est de qui ? »

— Celle-ci ? » Le visage ravagé de Ray se plissa en une moue

renfrognée. « D'Aphrodite.

— Non, pas celle-ci, intervins-je. L'autre, à côté.

— Ah, celle-là ? » Ray se dirigea vers le mur et en décrocha le cadre. « Elle a été prise par Denny. »

Il souffla sur le verre. Un nuage de poussière s'en éleva. Ray se mit à tousser. « Pouah ! Robert ! Tu ne fais pas ton travail consciencieusement ! Merde alors... »

Il hocha la tête. « Oui. Elle est bien de Denny. Je l'ai payée sacrément cher. »

Gryffin s'esclaffa. Ray le foudroya du regard et retourna la photographie. L'arrière du cadre se composait d'un morceau de carton taché.

« Il va falloir qu'il peaufine les finitions, reprit Ray. Je le lui ai déjà dit. Mais il n'écoute pas.

— Denny est incapable d'écouter quoi que ce soit à part les voix en provenance d'ovnis qui résonnent dans sa tête, renchérit Gryffin. Je peux ? »

Ray lui passa la photo. « Je maintiens que c'est de la daube, déclara Gryffin après l'avoir étudiée.

— Béotien ! grommela Robert. C'est *magnifique*. »

Gryffin se tourna vers moi. « Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'elle est bonne », répondis-je, tandis que Ray me servait du calvados. « Mais... que représente-t-elle ? »

Ray me tendit le verre. « Qui sait ? En tout cas, je l'aime bien.

— Oui, moi aussi. » Je sirotai mon calva, les yeux toujours rivés sur la photographie. « Il en fait beaucoup des comme ça ? »

Ray s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il se caressa la barbe. « Je ne sais pas trop. Non, pas beaucoup, je ne pense pas. C'est elle qui l'a lancé là-dedans... Aphrodite. » Ray indiqua Gryffin de la main. « Il n'aime pas entendre parler de ça. »

Gryffin se leva. « Non, effectivement. Excusez-moi quelques instants. »

Il quitta la pièce. Ray haussa les épaules. « Ne faites pas attention. Aphrodite et Denny ont eu une liaison, il y a de nombreuses années. Bien avant la naissance de Gryffin. Mais il y a toujours eu une profonde mésentente entre lui et Denny. Qui, soit dit en passant, sautait sur tout ce qui bougeait. Du moins tout ce qui portait jupon. »

Il marqua un temps d'hésitation, affichant un air peiné. « Le père de Gryffin, Steve... l'amour de ma vie... lui et moi avons vécu dix-sept ans ensemble. Steve habitait ici, et Gryffin était toujours là. Enfin... quand il n'était pas à l'école. Aphrodite n'a jamais eu la fibre maternelle. En fait, avoua-t-il, Steve n'était pas un père non plus. Alors que moi, j'adore les enfants... Ne me regardez pas comme ça ! Je ne l'ai jamais touché. *Jamais*. »

Il soupira, reportant son attention sur Robert, qui ronflait sur le canapé, de l'autre côté de la pièce. « Je n'ai jamais touché les autres non plus. J'avoue toutefois les avoir contemplés ! ajouta-t-il en pouffant de nouveau. Mais vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas ? Vous, les photographes, vous aimez regarder sans toucher. Un peu comme des voyeurs.

— Non, contrai-je. Les voyeurs ont besoin de se sentir protégés. J'aime me sentir menacée.

— Alors vous ne manquerez pas de travail ces temps-ci.

— Pour l'instant, ça se présente mal. Revenons plutôt à Denny... pourquoi n'a-t-il pas signé de son nom ?

— Ah ! Ce n'est pas ce qu'il a fait ?

— Là, regardez. » Je lui montrai le coin de l'épreuve. « Il a écrit "Spot".

— Ah oui ! C'est bien lui.

— Spot ? Qu'est-ce que ça signifie ? Gryffin m'a dit que c'était une blague.

— Une blague ? » Ray tendit la main ; je lui rendis la photo. Après y avoir jeté un dernier coup d'œil, il la raccrocha au mur et revint s'asseoir. « Je suppose que c'en est une. À dire vrai, je ne m'en souviens pas très bien. Mais il s'agissait d'un truc bizarre. Denny, voyez-vous, se trouvait alors en pleine période mystique. Ils accomplissaient toutes sortes de rituels foireux, au sein de sa communauté. Eux les qualifiaient de religieux. Moi, je considérais ça comme une spoliation pure et simple du peuple indien. Je parle des Amérindiens, bien sûr... qui raffolaient de ce genre de pratiques. Après, ils ont enchaîné avec le bouddhisme, l'hindouisme, et Dieu sait quoi encore. Toutes ces autres sous-branches diverses et variées. Mais ces gamins n'étaient pas plus Amérindiens que je ne le suis. »

Il soupira une nouvelle fois. « Denny était à fond là-dedans. Il était aussi très malin... Il a laissé tomber Harvard. Il y étudiait les religions comparées, ou quelque chose comme ça. Gilgamesh était son sujet de prédilection. Il adorait tout ce qui touchait à Babylone. Dans sa jeunesse, Denny était beau comme un dieu. On ne le dirait pas, en le voyant aujourd'hui. Il faut reconnaître que la vie, ici, vous fait vite prendre un coup de vieux. Voilà pourquoi tout le monde boit comme un trou. À cause des hivers. On se réchauffe en sirotant du vin. Il n'y a qu'à me regarder ! Vieux avant l'âge ! »

Il éclusa son verre de calvados. « Mais ce cliché... vous en pensez quoi, hein ? Son travail commence à être apprécié. Lucien Ryel lui a acheté quelques photos. Celle qui est là, je l'ai payée mille dollars, il y a un an. Elle vaut sûrement beaucoup plus à présent.

— Mille dollars ? » Je le regardai d'un air dubitatif. « Ça fait une somme, pour quelqu'un dont personne n'a jamais entendu parler. »

Ray haussa les épaules. « Bah, je suis un collectionneur... Vous savez comment c'est. Tout le monde veut parier sur le nouvel artiste. Même s'il n'est plus tout jeune. Le marché de la photographie, c'est de la folie en ce moment. Enfin, je ne vous apprend rien. Je ne pense pas que Denny en ait quelque chose à foutre, mais Lucien a l'œil pour ça, c'est un investisseur averti. Il a branché ses amis rock stars... Pete Townshend, entre autres, a acheté quelques trucs de Denny. Townshend est un passionné d'art brut. J'imagine que, du coup, on peut qualifier son truc de "photographie brute".

— Pas mal pour quelqu'un qui vivait dans un bus.

— Ah, Gryffin vous a parlé de ça ! » Ray hurla de rire. « Hé, pas la peine d'être aussi critique ! Cet endroit est l'un des derniers du pays où les gens peuvent encore vivre dans des cavernes. »

Je n'avais pas l'impression que Ray supporterait d'habiter dans une caverne si elle n'avait pas la taille, disons, d'un Chaco Canyon. Mais je restai bouche cousue tandis qu'il poursuivait.

« Toutes ces œuvres sont uniques. Est-ce qu'il en produit beaucoup ? Ça, je l'ignore. Je ne suis jamais allé chez lui. Mais il leur consacre visiblement un certain temps. Comme Aphrodite, autrefois, quand elle fabriquait son papier et tout le bataclan.

— Ses émulsions, précisai-je. Lui aussi les prépare certainement. C'est ce que j'en ai déduit en examinant votre photo. Si les siennes sont toutes vraiment uniques, il doit élaborer une sorte de monotype, ou de matrice... s'il se sert des négatifs plus d'une fois. Intéressant !

— C'est le genre de choses que vous faisiez ?

— Non. J'aurais bien aimé vendre plusieurs exemplaires de mes clichés, encore aurait-il fallu qu'il y ait des acheteurs. Manque de pot... »

J'indiquai la photo encadrée. « Ce qui signifie que vous possédez là une œuvre d'art originale. Si ce type était Robert Mapplethorpe, elle vaudrait un paquet de blé. Je suppose que vous l'aviez déjà deviné.

— Qu'elle vaut un paquet de blé ?

— Que ce type n'est pas Robert Mapplethorpe. » Je terminai mon calva. « Bon !... et Aphrodite, pourquoi a-t-elle arrêté la photo ? »

Ray passa une main sur sa joue balafrée. « Difficile à dire. Le succès qu'avaient eu ses premières photos, elle ne l'a plus jamais connu. À mon humble avis, c'est dû en partie au fait qu'elle passait trop de temps sur chacune d'elles. Et aussi parce qu'à cette époque, il n'existait pas vraiment de marché pour les photographes, contrairement à aujourd'hui... Elle ne pouvait pas gagner grand-chose avec ça. Et elle a refusé de faire dans le commercial quand on le lui a proposé ; après ça, les gens se sont lassés et ils n'ont plus voulu d'elle. Quant à son problème d'alcool... il dure depuis des lustres ! Lorsque Steve et elle se sont connus... eh bien, elle était vraiment folle de lui...

Il l'aimait aussi, à sa façon. Mais les choses étaient différentes ; il a longtemps refusé d'admettre ce qu'il était. À savoir un homosexuel. Contrairement à moi qui n'ai jamais eu ce problème. »

Il gloussa.

« Ils ont dû être sur la même longueur d'onde au moins une fois », dis-je. Ray me regarda avec étonnement. « Gryffin. Ils l'ont bien conçu ! »

Ray fit la grimace. « Ah, oui ! Gryffin. L'enfant du miracle. Une idée de Denny. Comme je vous l'ai dit, Aphrodite n'a jamais été intéressée par... la maternité et tout ça. Mais la situation s'est envenimée assez rapidement entre Denny et elle. Ils sont entrés en rivalité ; Denny s'est mis à prendre des photos. Aphrodite l'y avait encouragé... c'était un beau jeune homme, à l'époque, et elle l'avait pris sous son aile... enfin, vous voyez le genre. Seulement quand ils sont devenus concurrents, ça s'est gâté. Leurs relations sont devenues bizarres. *Il* est devenu bizarre. Aphrodite l'a accusé de lui voler des choses...

— Comme quoi ? Du matériel photo ?

— Non. *De lui voler son âme*. Ses photos ! Pas les photos elles-mêmes, mais ce qu'elle faisait. De la dépouiller. De ses idées. De sa "perception". »

Il ricana et fit bouger ses sourcils. « Complètement loufoque ! Ces gens qui croyaient qu'on leur volait leur âme quand on les photographiait, vous vous souvenez ? Enfin, ce genre de conneries. »

Je me rembrunis. « Elle ne pouvait pas croire ça ?

— Nan. *Elle* ne le croyait pas. Mais Denny, oui ! Il en était même convaincu. » Ray me regarda et haussa les épaules. « Je suppose que pour comprendre, il aurait fallu y être. Quoi qu'il en soit, elle passe désormais tout son temps à boire, entourée de ses maudits chiens faméliques.

— Vous avez bientôt fini, tous les deux ? » Debout dans le couloir, Gryffin nous observait.

« Ouais, répondis-je. La salle de bains, c'est par là ? »

Il hocha la tête.

En comparaison du reste du palais de Ray, fait de bric et de broc, sa salle de bains était luxueuse. Un carrelage en céramique mexicaine sur le sol, un petit jacuzzi.

Et surtout une armoire à pharmacie bien garnie.

Je verrouillai la porte, puis passai son contenu en revue : des tubes de Percocet, d'Hydrocodone, d'Adderall. Je glissai dans ma poche plusieurs comprimés de Percocet, mais l'Adderall m'intéressait davantage. Avec ses gélules dosées à 25 milligrammes, ce psychostimulant me filerait une pêche d'enfer. J'en avalai une et en pris une pleine poignée qui alla rejoindre ce que j'avais déjà dans ma poche. Elles ne feraient pas défaut à Ray.

Lorsque je regagnai la grande salle, Gryffin, l'air glacial, regardait par la fenêtre. Ray me lança un coup d'œil en coin.

« Je croyais que vous aviez décidé d'utiliser le jacuzzi, me dit-il. Ne vous privez pas, si vous en avez envie.

— Non, merci. » Je venais à peine de m'asseoir quand le téléphone sonna. Ray se retourna pour réveiller Robert, toujours endormi sur le canapé.

« Robert ! ROBERT ! brailla-t-il. Décroche ce putain de téléphone ! »

Robert se leva d'un bond. Je pivotai vers Gryffin. Il arqua les sourcils, m'interrogeant en silence : *Prête à partir ?* J'acquiesçai du menton.

« Hé, Ray ! » Robert passa la tête par la porte de la cuisine. « C'est John Stone.

— John Stone, John Stone, marmonna Ray. Qu'est-ce qu'on me veut encore ? »

Il se traîna jusqu'au téléphone. Robert revint et s'assit à la table.

« Elle vous cherchait. » Il fit courir un doigt sur son collier en verroterie.

« Pardon ? m'exclamai-je.

— L'autre soir, à La belle Sterne ! Kenzie... elle vous cherchait.

— La jeune fille du motel ? » Je fronçai les sourcils. « Je ne la connais même pas. Pourquoi m'aurait-elle cherchée ?

— Je sais pas. » Il fixa ses pieds. « Mais c'est ce qu'elle m'a dit. Elle a parlé d'une dame de New York qui venait de prendre une chambre chez eux. En ajoutant que vous étiez sympa. »

Il posa sur moi un regard torve. Gryffin me jeta un coup d'œil, puis s'appuya sur la table. « Tu l'as donc vue, Robert ?

— Non. On chattait. Je devais la retrouver plus tard, sauf qu'elle ne s'est jamais pointée. Elle m'avait dit que vous alliez l'emmener.

— L'emmener ? Où ça ?

— À New York, j' imagine. »

Je le dévisageai, avant d'éclater d'un rire incrédule.

« Seigneur ! Pauvre gosse ! Elle doit vraiment être au bout du rouleau.

— C'est ce que j'ai dit. »

Je l'observai pour savoir s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais son visage arborait une expression fermée. De la cuisine nous parvenait la voix de Ray, qui grondait toujours dans le combiné.

« Tu la connaissais ? demandai-je à Robert.

— Ouais. On traînait ensemble. Elle me donnait des CD à copier. »

Il s'interrompit lorsque Ray revint dans la pièce en annonçant : « C'était John Stone. Il voulait vous parler... pas à toi, Robert, je lui ai confirmé que tu étais avec moi – tu as un alibi, bien qu'il ait précisé qu'il aurait peut-être besoin de te parler si elle ne rentrait pas –, mais

à toi... »

Ray pointa son index d'abord vers Gryffin, puis vers moi. « Et surtout à vous... » Il s'affala sur sa chaise. « Il veut vous interroger.

— Moi ? » Je sentis comme une étincelle de chaleur à l'intérieur de mon crâne... la première salve des amphétamines. « Pourquoi veut-il me parler, bordel de merde ? »

Ray se mit à fredonner : « *Sheriff John Stone, why don't you leave me alone*⁹... ?

— Ce mec est le shérif ?

— Hé, Cass ! Du calme ! intervint Gryffin. John est un type bien, il ne va pas vous maltraiter. Qu'est-ce qu'il t'a raconté, Ray ?

— Il a dit qu'ils allaient lancer les interrogatoires. Le père de Kenzie a rempli une déclaration de disparition, il y a quelques heures ; et maintenant, ils doivent suivre la procédure. Même si John pense que la demoiselle est sûrement partie à Lubec, à Bangor ou ailleurs, avec un petit copain dont tout le monde ignore l'existence, opinion que je partage, il doit faire son boulot.

— Mais il n'est pas obligé de commencer ce soir, ajouta-t-il en riant. Parce que venir de Collinstown jusqu'ici ne le tente pas vraiment, sauf si quelqu'un a des révélations importantes à lui faire. Je lui ai promis de me renseigner. Bon ! alors, est-ce que l'un d'entre vous a des informations dignes d'intérêt ? »

Gryffin secoua la tête. « Non, aucune qui me vienne à l'esprit en ce moment.

— Moi je lui ai déjà dit que je chattais avec elle, ce soir-là », répondit Robert.

Tous les yeux convergèrent vers moi. Dans mon crâne, l'étincelle rougeoyante se propagea à une rapidité fulgurante et se mua en une série d'explosions blanches et brûlantes. « Je ne lui parlerai qu'en présence de mon putain d'avocat ! »

Ray se frappa la cuisse. « Bravo ! Ne vous laissez pas marcher sur les pieds !

— Boucle-la, Ray ! » Gryffin semblait contrarié. « Votre réaction est excessive, Cass. Si vous n'avez rien à lui apprendre de plus, dites-le-lui simplement demain. Pas la peine de tomber dans la parano ; personne ne vous accuse de quoi que ce soit. En outre, je vous ai vue à La belle Sterne. »

Je remarquai le regard vide et froid de Robert posé sur moi. Une chanson me vint à l'esprit : *I was just gonna hit him, but I'm gonna kill him now*.¹⁰

« Je dois y aller », annonçai-je en me levant.

« Oui, approuva Gryffin. Nous ferions mieux de rentrer. »

En passant devant le canapé, j'aperçus plusieurs CD éparpillés sur les coussins. Green Day, Mosque, et un autre.

Je montrai ce dernier à Robert. « C'est à toi ?

— Non, à Kenzie. Je vous l'ai dit, elle me filait des trucs à copier.

— Hmm. » J'examinai de nouveau le CD : *Television*, *Marquee Moon*. « Elle a bon goût. »

Robert haussa les épaules. « Elle aime bien ce genre de vieilles merdes. »

Je le reposai sur le canapé et suivis Ray et Gryffin jusqu'à la porte d'entrée.

« Ravie de vous avoir rencontrée, Cass. J'arriverai peut-être à me procurer votre bouquin. » Il embrassa Gryffin. « Tu reviens demain ?

— J'en doute. Il faut que je rentre à Chicago. »

Robert ne bougea pas de sa place. Quand j'inspectai une dernière fois la pièce, je le vis hocher la tête, ses yeux rivés sur moi, les fils de ses écouteurs s'agitant le long de son cou. Je soutins son regard, puis me retournai pour suivre Gryffin dans la nuit.

7. Un livre de Philip Pullman, *Les Royaumes du Nord*.

8. Référence à *Macbeth* Acte I Scène 5.

9. Shérif John Stone, pourquoi ne me fichez-vous pas la paix ?

10. « Je voulais juste le frapper, mais maintenant je vais le tuer. » Tiré d'une chanson de Ryan Adams.

Rares furent les paroles échangées sur le chemin du retour. Nous avions tous deux pas mal bu ; garder l'équilibre dans le brouillard glacé pompait presque toute notre énergie. L'Adderall me procurait une agréable sensation de clarté... Au bout de quelques minutes, j'avalai une deuxième gélule pour l'accentuer.

Quelque chose qui ne cessait de me ronger ternissait cependant cette lucidité : le souvenir du visage livide de Mackenzie Libby dans la lueur de mes phares.

Elle vous cherchait. Elle a dit que vous alliez l'emmener avec vous.

La pauvre gamine prenait ses désirs pour des réalités. Mais pourquoi pas ? J'étais peut-être la première personne qu'elle rencontrait à avoir entendu parler de *Marquee Moon*. Je songeai aux premiers mots de *Piss Factory*, une chanson de Patti Smith : *sixteen and time to pay off* [11](#)... Quitter la maison, dormir dans la rue, trouver une ville où s'installer.

J'aurais dû m'arrêter pour la faire monter dans ma voiture. Même si les autochtones, après ça, n'auraient pas manqué de me pourchasser en brandissant des fourches...

« Faites attention ! » m'avertit Gryffin, au moment où le sentier se rétrécissait. « Ça glisse ! »

À part le fait de recevoir une balle dans la tête, tout m'était égal. Quand nous atteignîmes le tronçon rectiligne menant à la maison d'Aphrodite, je me mis à courir, trébuchai et tombai rudement sur le sol.

« Hé ! » Gryffin se précipita vers moi. « Je vous avais dit de faire attention ! Ça va ? »

Il s'accroupit à mes côtés. Je le repoussai, mais il empoigna ma

main et l'éclaira avec sa torche.

« Seigneur ! souffla-t-il. Est-ce que ça fait...

— Mal ? Oui. » Ma paume était couverte de sang. « Flûte ! »

Je me redressai avec maladresse, sortis ma bouteille de Jack Daniel's, en bus une gorgée. Gryffin m'observa d'un air à la fois intrigué et dégoûté. Je m'esclaffai.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

Incapable de lui répondre, je continuai à rire tout en essuyant ma main sur mon pantalon. Gryffin me tourna le dos et se remit en route. Je m'empressai de lui emboîter le pas. Les amphés commençaient à agir : derrière mes globes oculaires, une montée d'adrénaline faisait jaillir des gerbes d'étincelles dans l'obscurité.

« Oh, ne partez pas fâché ! » lui hurlai-je. Il m'ignora avec superbe.

« Je vais me coucher », annonça Gryffin, une fois à l'intérieur. Il suspendit sa parka à une patère, avant de se diriger vers la cuisine. « Si le cœur vous en dit, vous et ma mère pouvez rester à vous préparer des cocktails et à papoter.

— Une seconde ! »

Je me penchai vers lui, l'attrapai par le menton et l'embrassai. Il se laissa faire. Ses joues n'étaient pas rasées, ses lèvres avaient un goût de calva. Je fis courir ma main sur sa gorge, posai un instant mes doigts dans le creux situé en dessous de sa trachée et sentis battre son poulx. Détachant ma bouche de la sienne, je me mis à l'embrasser dans le cou.

« Gryffin... murmurai-je. A-t-on idée de porter un nom pareil ! »

Il s'écarta aussitôt de moi et quitta la pièce. Après son départ, j'éclatai d'un rire incontrôlé.

Les gélules d'Adderall avaient enclenché la vitesse supérieure. J'adore les amphés, cette lumière noire qu'on aperçoit à trois heures du mat', quand les bouteilles scintillent comme du verre taillé et que tout ce qui vous entoure vous rappelle une chanson que vous avez jadis aimée. C'est à ce moment-là que tout devient limpide pour moi, que ce qui se trouve à l'extérieur et à l'intérieur de ma tête devient une seule et même chose.

Que pourrais-je dire ? *Bleak is beautiful*¹². Je contemplai mon reflet dans une fenêtre assombrie, appuyai ma paume sur le carreau froid. Pensai à mon appareil photo resté dans la chambre d'amis.

Un silence de mort régnait dans la maison ; le poêle était à peine tiède. Les deux lévriers, allongés sur le divan, ne bronchèrent pas quand je passai près d'eux. Aphrodite brillait par son absence, bien qu'elle eût laissé la radio allumée ; la voix monocorde d'un DJ céda bientôt sa place à John Coltrane. J'éteignis le poste, farfouillai dans un panier, à la recherche d'une boîte de pellicule vide. Dès que j'en eus

trouvé une, j'y transférai les médicaments dérobés et montai à l'étage.

La porte de la chambre de Gryffin était close. La mienne béait. J'entrai et m'assis sur le lit quelques minutes, les jambes secouées par des spasmes. Pour adoucir l'effet des amphés, je bus un peu de Jack Daniel's. La bouteille étant quasiment vide, je l'achevai, puis récupérai mon appareil photo et vérifiai le flash.

La pile était morte. Je n'en avais pas emporté de rechange... et ne me souvenais même pas à quand remontait la dernière fois où j'en avais eu besoin. Je repensai à une dispute récente entre Phil et moi.

« Achète-toi un appareil numérique, Cass. Tout le monde peut prendre d'excellentes photos avec. Même toi.

— J'en ai rien à cirer ! C'est trop facile. C'est de l'art déprécié... sans authenticité.

— Bon, d'accord ! » Il prit un air blasé. « Miss Authenticité 1976 nous a confié son sentiment à propos de la dépréciation de l'art... Tu veux que je te dise, Cass ? Le problème, c'est que t'es un putain de dinosaure. Tu livres une bataille culturelle terminée depuis trente ans. Et tu sais quoi ? Ton foutu camp l'a perdue. »

Je sursautai en entendant une voix dans la chambre d'amis. J'avais parlé toute seule. Cela m'arrive. J'ai fait un jour l'erreur de confier ce travers à Phil. Il m'a suggéré d'essayer l'ecstasy.

Je serrai mon vieux Konica contre ma poitrine. Il n'était même pas tard... à peine un peu plus de minuit. L'action des psychostimulants pharmaceutiques se prolongerait encore quelques heures.

Je me sentais plutôt bien, abstraction faite de ces montées de parano consécutive à la prise d'amphés. Le visage de Kenzie Libby m'apparaissait... le ronronnement d'un moteur de hors-bord se transformait en voix qui chuchotaient mon prénom. Je me demandais ce que Kenzie avait pu raconter sur moi pendant qu'elle chattait avec Robert... me remémorais ce que Toby avait dit au sujet des insulaires.

Tous les deux ou trois ans a lieu une chasse aux sorcières.

J'écartai ces pensées. Il était temps de bouger.

« Hé, hé ! » fis-je d'une voix cassée.

J'allai dans la salle de bains, où je me désaltérai au robinet, puis m'examinai dans la glace.

On aurait pu croire que j'étais arrivée de New York en rampant. Après avoir fait sauter le cache de l'objectif, je fis mon portrait. Un grand photographe aurait pu tirer quelque chose de tout ça : la nuit et les amphés, ce visage ravagé dans le miroir, ces mains tremblantes agrippant l'appareil et ce tee-shirt retroussé, dévoilant un tatouage décoloré. Un grand photographe aurait vu au-delà de tout ça, serait remonté jusqu'à des silhouettes sombres dans une ruelle, jusqu'à une voiture accidentée dans les bois.

Je songeai à Aphrodite.

Notre regard modifie tout ce sur quoi il se pose.

Il me fallait absolument lui reparler. J'avais besoin qu'elle me voie, besoin de lui dire combien ses photos m'avaient transformée, toutes ces années auparavant. Besoin qu'elle comprenne que j'étais venue ici dans l'espoir qu'elles me feraient à nouveau changer.

La porte de sa chambre était ouverte, la lumière allumée. Tendant l'oreille, je tentai de percevoir le son du téléviseur, des bruits de voix ou de chiens.

Mais la télé ne fonctionnait pas. Si des chiens se trouvaient dans la pièce, ils devaient dormir.

Et Aphrodite ? Je jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Pas de chiens. Pas d'ivrogne. Le lit chiffonné, inoccupé, était toujours jonché de livres de photographies. Une lampe projetait un éclat jaunasse sur le sol. Je restai aux aguets sur le seuil, au cas où elle se serait trouvée hors de vue, à fourrager dans un quelconque placard.

Le silence, cependant, persistait. Je m'aventurai dans la pièce, me frayai un chemin entre un tas de collants noirs et de sous-vêtements, un pull couvert de poils de chien, une bouteille vide de Courvoisier. Le poêle en fonte était froid. Le chauffage d'appoint, en revanche, effectuait des heures supplémentaires, diffusant une chaleur dans laquelle macérait un amalgame de relents de chiens, de cognac et de linge sale.

Je contournai un amas de vêtements pour m'approcher d'un mur tapissé de photographies. Aphrodite, quand elle était jeune et belle – mélange hybride de Lizzy Mercier Descloux et de Liz Taylor. Une photo surannée d'un grand barbu superbe, qui regardait l'objectif entre ses cils baissés ; un gamin, assis sur ses genoux, tournait la tête vers l'appareil. Gryffin et son père.

Sur ce cliché, Steve Haselton ne ressemblait guère au portrait imprimé sur la quatrième de couverture du livre de poche de New Directions : il avait l'air plus anxieux, moins aristocratique, moins affable. J'imagine que c'était surtout dû à ses cheveux longs et à son sourire éperdu. Il ressemblait un peu à Hunter Thompson avant – ou juste après – une absorption de substances hallucinogènes. Je découvris aussi une photo de Gryffin seul, debout sur des rochers, au bord de l'océan ; âgé d'une dizaine d'années, gauche, les cheveux ébouriffés, il exhibait une étoile de mer tout en conservant un visage de marbre. Sûrement un enfant taciturne.

Et il y avait également des photos-souvenirs de la communauté d'Oakwind, à l'occasion du traditionnel pique-nique aux fruits de mer. À mes yeux, cette réunion avait tout d'un trip d'acide version côte est. Des gens aux cheveux longs, habillés comme des bohémiens, gambadaient sur la plage. Il pleuvait. De la fumée s'élevait de tas de cailloux recouverts d'une sorte de gelée noire répugnante – des

algues ? des champignons ? Sur un des clichés, un petit garçon nu, à la mine grave, fourgonnait dans les déchets fumants avec un bâton. Gryffin... encore et toujours.

Cette scène semblait plutôt tirée de *Sa Majesté des mouches* que du *Summer of Love*. Les photos étaient sous-exposées et floues, à l'exemple des négatifs que j'avais développés dans le sous-sol : le genre de trucs pompeux qu'un lycéen ambitieux aurait pu produire.

Toutes portaient néanmoins la signature d'Aphrodite dans le coin inférieur droit. Je détournai les yeux.

Elle avait raison. On lui avait volé quelque chose. Elle avait eu un don, mais l'avait bel et bien perdu.

Mon pied heurta une bouteille vide qui roula sous le lit ; là, je remarquai autre chose : trois immenses et onéreux portfolios en cuir afghan noir, empilés les uns sur les autres.

De toute évidence, ils n'avaient pas bougé depuis longtemps. Le cuir avait pris la teinte verte et l'aspect velouté des moisissures. J'attrapai avec délicatesse celui du dessus et m'assis sur le lit pour l'ouvrir.

À l'intérieur, des pochettes en vinyle transparent. Pas le genre de matériau qu'un artiste consciencieux utiliserait aujourd'hui – le gaz de chlore exhalé par le vinyle jaunit les épreuves.

Mais ces clichés dataient. Encore plus de portraits de bourgeois hippies jouant aux bêtes de foire... une photo triste d'Aphrodite, entourant de ses bras son jeune époux qui ne la regardait pas et dont la longue chevelure dissimulait le visage. Je reposai le portfolio et compulsai le suivant.

Bien plus intéressant. Les pochettes transparentes présentaient des paysages en couleur, pas les marines retravaillées à la main de *Deceptio Visus* ou de *Mors*, non : de simples vues d'îles lointaines. Avec ces photos, on la sentait presque sur une piste, et cependant le tableau restait trop fidèle : une mer agitée, des rochers déchiquetés, des nuages menaçants. Il y manquait l'atmosphère d'imminence qui se dégageait de ses œuvres antérieures, cette impression qu'elle donnait d'avoir été témoin de quelque phénomène extraterrestre, épouvantable et néanmoins charmant, qui n'éclatait au grand jour que l'espace d'un centième de seconde et qu'on ne reverrait jamais – sauf là, sur ces images.

Il y avait tellement de clichés dans ce deuxième portfolio – pas uniquement des épreuves, mais aussi des planches-contacts, des négatifs, et même des polaroids défraîchis – que je parvenais presque à imaginer son désespoir, la frénésie qui l'avait conduite à prendre des centaines de photos dans l'espoir de tomber sur la *bonne*.

D'après ce que je voyais, elle n'avait pas réussi. Je me penchai pour récupérer le dernier portfolio.

Ces photos-là étaient différentes.

Pour commencer, elles avaient toutes été prises sur SX-70, la célèbre pellicule mise au point par Polaroid au début des années 1970. L'appareil du même nom était une invention révolutionnaire, et le premier modèle, l'Alpha, coûtait horriblement cher – trois cents dollars, plus du triple s'il était sorti aujourd'hui. Le film spécial se présentait en feuilles individuelles, dont l'emballage protégé par une couche de polyester transparent contenait une poche de révélateur. Une fois exposée, la feuille glissait à l'intérieur de l'appareil entre de minuscules rouleaux, semblables à ceux des vieilles machines à essorer manuelles. Ceux-ci crevaient la poche de révélateur et étalaient le produit chimique sur toute sa surface. Dès qu'elle avait été développée dans l'appareil, elle devenait ce que Polaroid appelait une épreuve intégrale.

Mais la SX-70 présentait une caractéristique que les ingénieurs de Polaroid avaient omis de prendre en compte. Le cliché obtenu mettait longtemps à se fixer. On pouvait donc utiliser son doigt ou un crayon – ou tout ce qu'on voulait, du moment que l'objet n'était pas trop pointu ni aiguisé –, et faire joujou avec les produits chimiques contenus dans leur gangue plastique. Cela donnait des effets spéciaux intéressants, même s'ils étaient simplistes – halos, points argentés ou noirs, clairs-obscurs évoquant des éruptions solaires. Les clichés ressemblaient à ces taches que l'on voit lorsqu'on tient un morceau de mylar face au soleil. Si on voulait réellement travailler l'image, on pouvait augmenter le temps de fixation en chauffant, puis en refroidissant l'épreuve plusieurs fois.

Cela rappelait une version primitive de Photoshop. Certaines personnes s'amusaient volontairement avec les produits et qualifiaient leurs résultats de nouvelle forme d'art. Pour la plupart des gens, bien sûr, c'était accidentel : ils rataient leurs instantanés et s'en plaignaient au fabricant. Presque aussitôt, Polaroid s'empessa de commercialiser des répliques plus abordables du modèle Alpha, améliorant le film avec un produit appelé Time-Zero, afin d'éliminer tout risque de problèmes sur les nouveaux appareils.

Quelques artistes utilisent encore des SX-70 – on peut toujours se procurer ces pellicules chez Fuji. Mais celles que j'avais entre les mains n'étaient pas des photos récentes. Je présumais qu'elles avaient été prises lors de la sortie desdits appareils, au début des années 1970, durant une période correspondant plus ou moins à celle du fameux pique-nique "ésotérique". Je reconnus plusieurs participants, sûrement des membres de la communauté, une poignée de types en salopette et chemise en flanelle, Aphrodite, un peu trop hautaine pour traîner avec une bande de chevelus de dix ans ses cadets, et le petit Gryffin.

Une série de clichés hérissa alors le duvet de ma nuque. Ils montraient une jolie fille, au visage parsemé de taches de rousseur et

aux cheveux longs – la même que celle du tirage que j'avais effectué dans le labo d'Aphrodite. Sur ces polaroids, elle dormait, ou feignait de dormir. Les photos étaient en gros plan, et le film était retouché, de sorte que de petites ombres sinueuses traversaient sa frimousse, conférant aux images un aspect subaquatique sinistre. Impossible de déterminer si elle avait les yeux ouverts ou fermés. Quelqu'un s'était acharné dessus avec un stylet à pointe extra-fine si bien que, sur certains clichés, on avait l'impression qu'ils étaient cachés par des pièces d'un vert argenté. Sur les autres, ils étaient écarquillés de surprise.

Idem pour sa bouche – les produits chimiques avaient été étalés de façon à lui distordre les lèvres et à les décolorer. On aurait pu croire aussi que quelque chose en émergeait... une tête de serpent, ou un doigt ?

Le but recherché – rendre les photos grotesques – était atteint. Cependant elles ne se contentaient pas d'être grotesques. Malgré leur taille réduite, elles semblaient gigantesques et presque drôles, un peu comme des dessins de Crumb... leur côté lugubre surclassé par un brin d'audace. Pourquoi voudrait-on affliger un tel traitement à un polaroid ?

Quelqu'un s'y était pourtant bel et bien employé. Il y avait des dizaines de photos, la plupart de la même fille, avec la figure si abîmée qu'elle ressemblait à une statue brisée, maculée de vert et de noir. Quelques clichés, cependant, ébauchaient des autoportraits maladroits. L'un montrait un miroir et le reflet, noyé dans l'éclair du flash, d'une silhouette manipulant le SX-70. D'autres, des parties de visage complètement floues : un crâne, un nez ou une oreille, une bouche arborant un sourire radieux. Quelqu'un s'était donné la peine de prendre toutes ces photos. Et quelqu'un d'autre, la peine de les conserver.

Aucune d'elles ne portait de signature. Inutile. Je savais qu'elles étaient de lui.

Denny Ahearn.

Ces polaroids transpiraient les ennuis aussi manifestement que le petit chauffage d'appoint émettait des joules. Je le sentais, ce goût acide qui vous agresse quand vous mordez dans une vieille pièce de monnaie, ou celui qui émane d'un speed mal synthétisé. J'avais envie de laisser tomber, mais les photos m'attiraient. Je les regardai les unes après les autres, aiguillonnée par cet œil derrière le viseur, un œil dont la présence était si forte que j'aurais pu le croire dans la pièce avec moi.

Et soudain, à la dernière page, un œil me fixa *vraiment*. Sur la seule photo restée intacte. Un œil ambré aussi brillant que si on l'avait enduit de glycérine. Sa cornée n'était pas blanche, mais jaune crème,

striée de filaments rouges. Je devinai les pâles contours d'un appareil photographique sur l'iris.

Une vision assez inquiétante. Qu'intensifiait une tache de pigment vert, identique à celle de l'œil de Gryffin. Sauf que cette anomalie était beaucoup plus importante, et située à un autre endroit : juste sous la pupille.

Je fus incapable d'en détacher mon regard. Comme lorsque l'on contemple un tableau dont une partie de la toile a été déchirée : si on pouvait l'arracher complètement, une autre peinture serait dévoilée... la peinture *véritable*.

J'éprouvai la même horreur démesurée que le jour où, adolescente, j'avais aperçu dans le ciel un grand œil fixé sur moi.

Désormais je sentais que ce morceau de pigment biscornu était l'œil *véritable*, l'œil le plus authentique que j'aie jamais vu. Approchant la photo de mon visage pour mieux la voir, je grimaçai.

Elle empestait. Pas l'odeur de rance et de chien de la chambre d'Aphrodite, non ; elle rappelait plutôt la puanteur qui m'avait prise à la gorge sur la photo accrochée dans la maison de Ray Provenzano, comme si quelqu'un avait jeté des poissons en putréfaction sur le cadavre d'un putois.

Très faible, mais caractéristique. Elle émanait bien du polaroïd. Je le maintins sous mon nez une seconde et le flairai.

Puis le rangeai, m'assis par terre et observai le lit défait, les draps souillés, les poils de chien, les livres de photographies luxueux, Roberto Schezen, Rudy Burckhardt...

« Merde ! » murmurai-je.

Je me relevai d'un bond pour m'emparer d'un ouvrage portant le signe distinctif des éditions RUNWAY, sous le titre et le nom du photographe.

FILLES MORTES CASSANDRA NEARY

Sur la page de garde, une inscription :

« ON DEVIENT HUMAIN EN IMITANT LES DIEUX »

POUR A AVEC TOUT MON AMOUR

D

« Que faites-vous là ? » Pendant une seconde, je crus avoir imaginé sa voix. « *Que faites-vous là ?* »

Je redressai la tête.

Flanquée de ses lévriers, Aphrodite se tenait sur le seuil. Une brindille était collée sur son leggings. Son rouge à lèvres s'était estompé et ses cheveux étaient aplatis, comme si elle venait de se

réveiller.

À sa façon d'osciller d'avant en arrière et à ses yeux rougis, je déduisis qu'elle devait être debout depuis un bon moment – même si elle n'avait pas toujours été d'aplomb –, et avoir bénéficié du même genre de compagnie que moi. Elle ne s'était pas gavée d'amphés, mais de cognac, ou d'une autre boisson alcoolisée, en quantité suffisante en tout cas pour lui donner l'apparence d'une marionnette squelettique.

« Aphrodite ! » Je cillai. « Oups ! Je... »

Elle se jeta sur moi, avant même que je puisse bouger. Quand elle m'arracha le livre des mains pour l'abattre sur mon crâne, je perdis presque l'équilibre, poussai un cri et reculai en protestant.

« Hé ! bafouillai-je. Arrêtez ! Je voulais juste... »

Un des chiens geignit lorsqu'elle m'attaqua de nouveau avec le livre, en pleine figure cette fois. Je ripostai violemment, la frappai à l'épaule. Elle tituba en arrière ; les lévriers grondèrent, comme s'il s'agissait d'un jeu qu'ils avaient déjà pratiqué.

« Sor... *tez !* » Le livre tomba au sol. Aphrodite se mit à mouliner des bras, comme pour chasser un quelconque assaillant planté entre nous. « Sor... *tez !* Sor... *tez !*... »

Je me réfugiai sur le lit, tandis que les chiens se chamaillaient gentiment à coups de pattes et qu'Aphrodite fouettait l'air avec fébrilité, comme un adepte de tai-chi expérimentant un nouveau style loufoque.

« *Sortez, sortez...* »

Celui ou celle qu'elle combattait n'avait visiblement rien à voir avec moi. Elle semblait même avoir oublié ma présence. Je quittai le lit.

« Sor... *tez !* » Sa voix aiguë se mua en un cri étranglé, qui cessa presque aussitôt. Aphrodite baissa alors les bras et, haletante, regarda autour d'elle.

Elle finit par m'apercevoir.

Non, pas moi... mon appareil photo. Elle le considéra une seconde à peine, redressa la tête et me fixa droit dans les yeux. Quand elle reprit la parole, elle s'exprima d'un ton calme.

« Dilettante. Voleuse. » Elle me gratifia d'un hideux sourire de poupée brisée. « Vous n'êtes qu'une vulgaire dilettante. Tous deux n'êtes... *rien*. Vous pensiez que je l'ignorais ? Vous pensiez que je ne savais pas qui vous étiez ? Vous... »

Elle se pencha pour se saisir de mon appareil. « Vous n'êtes *rien*... »

Couvrant le Konica d'une main, je la repoussai de l'autre. Elle recula en battant des bras. Ses chiens dansaient autour d'elle, comme si cela aussi faisait partie du jeu. L'un d'eux, qui sautillait sur place, lui effleura les épaules de ses griffes et la déstabilisa. Les yeux toujours rivés sur moi, Aphrodite tomba à la renverse avec un hoquet de surprise.

Je n'eus pas le temps de la rattraper. Sa tête alla heurter un coin du poêle en fonte. J'entendis un grand crac. Pas comme une branche sèche qui casse net, plutôt comme un rameau encore vert qui résiste.

Son corps s'affala sur le sol. Le lévrier se replia vers le lit, la queue basse. Les deux autres se précipitèrent vers leur maîtresse, frétilant de l'arrière-train, et lui reniflèrent l'entrejambe.

Agrippée à mon appareil, je retins mon souffle, guettant les pas de Gryffin, le son de sa voix, des hurlements de sirènes ou de gens, ou autre chose...

Rien. En dehors des reniflements des chiens et du ronronnement du chauffage d'appoint, la chambre demeura silencieuse. Je m'autorisai enfin à respirer et caressai amoureusement mon boîtier.

« Partez ! » chuchotai-je aux chiens, en les chassant de la main. « Allez, allez... ! »

Ils obtempérèrent, la gueule étirée en un large sourire.

« Couchés ! » Je leur indiquai le lit. « Allons, couchez-vous ! »

Ils bondirent sur le lit, piétinèrent les couvertures, puis s'allongèrent, leur museau gris bien à plat sur leurs pattes. Après m'être assurée qu'aucun bruit ne parvenait du couloir, je m'approchai d'Aphrodite.

Sa tête pendait de côté. Un filet de bave s'étirait de sa bouche jusqu'au sol, se mêlant au sang qui sourdait d'une profonde entaille sur sa tempe. La coupure avait la forme d'une pyramide inversée en réduction, au pourtour rose vif, bleu indigo au milieu. J'examinai succinctement le poêle. Un petit morceau de chair adhérait à un angle ; les quelques cheveux hérissés, collés dessus, rappelaient les pattes d'un faucheur empêtré dans un mouchoir en papier sanguinolent.

Je baissai de nouveau les yeux sur Aphrodite. Un des siens était fixé sur moi. Une pellicule rosâtre voilait sa cornée, comme une larme prête à couler. Pendant que je la regardais, sa paupière clignota, puis se souleva au ralenti ; la larme s'assombrit, virant à l'amarante quand elle roula sur sa joue. Une bulle écarlate enfla au bord d'une narine et éclata. De minuscules points rouges apparurent sur ses pommettes, comme si ses joues s'empourpraient.

Elle était encore en vie. Je fis un pas en direction de la porte.

Et m'immobilisai. Pivotant sur mes talons, je rebroussai chemin, posai un genou à terre, retirai le cache de l'objectif et commençai à mitrailler.

La lumière était exécrable, mais je m'en moquais. Il y en avait assez pour une impression. C'était tout ce dont j'avais besoin. Contrairement à la T-Max, la Tri-X a un rendu moins détaillé dans les gris. Son grain est moins fin et, ce film étant plus froid, il peut être très contrasté. Donc idéal pour ce que je faisais. Dans ces circonstances particulières, il l'était d'autant plus.

Le plus important était ce que j'avais devant moi : le galbe mat du poêle, les cendres sur le parquet, la poupée macabre au cou tordu. Elle était magnifique, tout était magnifique, aussi bien sa chevelure argentée épandue que les fluctuations du sang sous sa peau.

J'effectuai une série de gros plans. Pendant une seconde, je craignis que son souffle n'embue l'objectif, avant de me rendre compte qu'elle ne respirait quasiment plus.

J'ignore le moment exact de sa mort. Je remarquai seulement que le rouge de ses joues se teintait progressivement de violet. Une mèche de cheveux retomba soudain sur son visage, lui masquant un œil. Je l'écartai, pris deux autres clichés et vérifiai combien il en restait sur la pellicule.

Plus que quatre. Je marquai une pause, prenant subitement conscience de ma peau poisseuse de sueur. Après un bref regard vers la porte de la chambre, je me remis péniblement debout.

Les chiens dormaient sur le lit d'Aphrodite. Un cadavre gisait sur le sol, à côté d'un portfolio en cuir.

Pour le reste, tout était à sa place. Cela ressemblait à une mort accidentelle. Du moins à mes yeux. Même à une mort naturelle, tout bien considéré. Je tirai sur mon tee-shirt pour m'en couvrir les mains et fourrer l'exemplaire de *Filles Mortes* sur une étagère ; je l'enfonçai au maximum parmi les autres ouvrages pour qu'il passe inaperçu. Après quoi je ramassai le portfolio et l'essuyai de mon mieux, avant de le repousser sous le lit.

Cela suffirait-il ? Il devait probablement y avoir mes empreintes sur presque toutes les pochettes, les siennes et celles des deux autres. Je n'allais pas perdre de temps à essayer de tout briquer. Il ne me restait plus qu'à espérer que personne ne s'en préoccupe. J'inspectai la pièce, à la recherche d'indices prouvant que j'y étais venue.

La chambre me parut aussi austère et désordonnée qu'à mon arrivée. Je me servis de mon tee-shirt pour nettoyer les poignées de porte et le fis aussi courir sur le chant par mesure de précaution. Je me sentais étonnamment paisible, comme quelqu'un qui fait du ménage après une fête.

Avais-je touché autre chose ?

Nada.

Je ne risquais rien. Du moins peut-être.

11. « Seize ans, il est temps que ça rapporte... »

12. Jeu de mots se référant au mouvement culturel des années 1960 : *Black is beautiful* ; *bleak* signifiant glauque, lugubre.

N*ée pour perdre...* Phil avait coutume de dire que j'aurais dû adopter cette devise. Maintenant, *Rien à perdre* me semblait une formule tout aussi justifiée. Je jetai un dernier coup d'œil à la chambre d'Aphrodite. Aurait-elle laissé la porte entrebâillée ? La lumière allumée ?

Je décidai que oui, bien sûr, si elle ignorait qu'elle allait mourir. Je me dirigeai ensuite vers la chambre de Gryffin.

Sa porte était close. Debout devant le panneau de bois, je tentai de m'armer de courage.

J'étais éreintée, mais pas stupide. Je ne savais pas vraiment ce qui s'était passé dans la chambre d'Aphrodite – était-elle tombée ou avait-elle été poussée ? –, je savais toutefois que ce n'était pas beau à voir.

Je devais protéger mes arrières. Me débarrasser de la pellicule serait un bon début, mais je me refusai à le faire. Ces photos... peut-être que personne d'autre ne pourrait jamais les voir. Moi, j'y tenais. J'en avais *besoin* pour me prouver que je n'étais pas comme elle, pas encore. Pour me prouver que je n'avais pas perdu mon don.

Le couloir était sombre. Peu à peu, j'accommodai ma vision. Il existe toujours une échelle de gris, même lorsque l'obscurité paraît totale. Je pénétrai dans la chambre de Gryffin et refermai derrière moi.

Il y faisait chaud. Je l'entendais respirer profondément. Il ne ronflait pas, à mon grand soulagement. J'ai tendance à mal dormir en présence d'étrangers.

De toute façon, j'en étais encore incapable. J'avançai vers le mur le plus éloigné. Bien que chiche, la lumière me permettait de distinguer Gryffin, allongé sur le dos, un bras replié sur le front, la tête inclinée.

La manche retroussée de son tee-shirt dévoilait son aisselle.

Il était beau. Presque détaché de ce monde, dirais-je. Pourtant, ce qui le rendait adorable était précisément sa banalité, le fait qu'il puisse se trouver dans la même pièce que moi, respirer le même air... et tout ignorer de ma présence. Comme si j'étais un fantôme, comme si Aphrodite avait eu raison, et que je n'étais vraiment rien.

Néanmoins, pendant tout le temps que je passai debout à son chevet sans qu'il se réveille, nos mondes occupaient le même espace, à la manière dont un photographe peut créer un monde secondaire à l'intérieur du monde existant. J'avais l'impression de m'être introduite dans une photo – dans aucune des miennes, plutôt dans un endroit paisible, suspendu entre veille et sommeil, entre réel et idéal. Un endroit où mon œuvre n'aurait jamais sa place, pas plus que moi.

Gryffin y avait la sienne, lui. Malgré l'opacité de cette chambre, je pouvais l'imaginer dormant ailleurs, dans un endroit lumineux. Une plage, un vert pâturage. Le soleil, un homme souriant... toujours inaccessible. Je ne pourrais jamais le toucher.

Je fus accablée de chagrin à l'idée du petit corps triste d'Aphrodite étendu près du poêle et frappée d'horreur en pensant à la noirceur environnante. Je me secouai et tâtonnai à travers la pièce. Dès que j'eus trouvé le bureau de Gryffin, ainsi que son bougeoir en laiton et sa boîte d'allumettes, j'en grattai une et allumai une bougie, sans me soucier de savoir s'il se réveillerait, puis j'éteignis l'allumette.

La flamme me parut aveuglante, mais il ne broncha pas. Je m'approchai de lui et demeurai debout à ses côtés, la bougie à la main. Je l'observai avec attention : sa bouche était légèrement ouverte, comme s'il était sur le point de parler en dormant. Ses yeux roulaient derrière ses paupières closes. Son souffle chaud sentait le dentifrice et l'alcool. Il était vraiment très beau.

La vie est une succession d'aléas. Voilà ce que je croyais. Rien n'arrive par hasard, ni parce que nous le voulons. Je n'ai jamais cru à l'existence des dieux. Je crois en celle des Furies. Je pense qu'il existe des êtres, des individus mus par le besoin de faire du mal. Parfois, cette envie est momentanée. Dans certains cas, elle est sans doute constante. Et c'est peut-être le seul élément de l'univers à ne pas être le fruit du hasard.

Lorsque j'ai été violée, j'ai rencontré une de ces Furies. Avec le temps, j'en suis devenue une.

Mais s'il existait un contraire à ce que je suis, celui-ci – Gryffin, en l'occurrence – était allongé devant moi. Tandis que je le dévisageais, je compris que ce que j'avais éprouvé devant la chambre du motel, cette sensation noire et houleuse, annonciatrice d'ennuis... n'avait rien à voir avec Gryffin Haselton, rien du tout. Quand il m'avait regardée, j'avais aperçu un bref reflet de moi-même dans ses yeux. Ma propre

rage et ma terreur avaient resurgi, à l'image de balles rebondissant contre un mur.

Rien d'autre.

Je pris les quatre photos restantes. Pour éviter de les rater, à cause de mes tremblements, j'avais pris soin de poser l'appareil sur le bureau. Malgré cette précaution, je savais que les images seraient floues. Comme lorsqu'on est dehors et qu'on photographie la lune sans trépied – on a beau s'efforcer de rester immobile, on bouge imperceptiblement, sans oublier que la lune se déplace, ainsi que la terre... et que l'objectif capture tout ça.

Dans la chambre de Gryffin, peu de choses semblaient se mouvoir : je savais pourtant que les photos montreraient l'inverse. Elles montreraient la façon dont tout se modifie, à chaque fraction de seconde. *La Mort est l'eïdos de cette Photo-là*, a écrit Roland Barthes ; mais même la mort n'est pas aussi statique qu'une photographie. Si on regarde un cadavre assez longtemps, on voit des choses bouger sous sa peau, aussi réelles et fluides que notre propre sang dans nos veines.

Là, je contemplais un homme endormi, inerte. Quatre clichés. Quand j'eus terminé, je rembobinai la pellicule, puis sortis le rouleau de l'appareil. Il me fallait désormais le cacher.

Dans un tiroir ou sous le matelas, Gryffin risquait de le découvrir. J'aperçus la carapace de tortue sur la tablette de la fenêtre et me souvins de celle que j'avais trouvée dans la salle du premier étage de l'épicerie-bar de l'île. Je la soulevai, et appuyai mon index sur l'opercule qui formait la petite trappe par laquelle la tortue rentrait jadis sa tête. Il bascula vers l'intérieur, révélant une cavité adaptée à mon rouleau de pellicule.

Après l'y avoir inséré, je secouai la carapace. Aucun frottement – il était parfaitement coïncé. Je reposai la tortue sur la tablette, me retournai et contemplai Gryffin, toujours assoupi.

Notre regard modifie tout ce sur quoi il se pose...

Je refusai que le mien change cet homme un jour.

Mais, évidemment, il l'avait déjà fait. Je soufflai la bougie, retirai mes bottes et mon cuir, emballai mon appareil dans le blouson et installai le tout sur le sol.

J'écartai alors la couverture pour me glisser dessous. Gryffin émit un faible grognement interrogateur et bascula sur le flanc.

« C'est moi, murmurai-je. J'ai froid.

— Hein ? grommela-t-il avant de se retourner vers moi. Quoi ?

— C'est moi, Cass. Il n'y a pas de chauffage dans ma chambre. Je suis gelée. »

Je le vis froncer les sourcils, puis refermer les yeux.

« Peu importe, dit-il en me prenant dans ses bras. Contentez-vous de dormir. »

Le froid quitta mon corps peu à peu ; la chambre s'éclaircit progressivement. J'écoutais le bourdonnement dans ma tête et le souffle régulier de Gryffin.

Je finis par sombrer. Pas franchement dans le sommeil du juste. Mais pour ces quelques heures, c'était bien suffisant.

Deuxième Partie

Une ombre au tableau

« **D**ebout ! »

J'enfouis mon visage dans l'oreiller en geignant.

« *Debout !* » La voix retentit de nouveau, plus nettement cette fois. Le lit remua. Je mis un petit moment à comprendre que quelqu'un venait d'y donner un coup de pied, et une seconde supplémentaire pour comprendre que ce quelqu'un était Gryffin. Je roulai sur le dos pour le regarder ; la lumière matinale me fit cligner des yeux.

« Qu'y a-t-il ? »

— Ma mère. » Habillé de pied en cap, il avait une mine affreuse : pas rasé, les yeux injectés de sang, le visage crispé par le chagrin. « Vous devez vous lever. Ma mère est morte.

— Quoi ? » Je me dressai sur mon séant. J'eus l'impression qu'on m'avait fendu le crâne avec une barre à mine. « Oh, *merde* !

— Pour l'amour du ciel ! » Il se baissa vers le lit. « Il s'est produit une catastrophe... elle a dû glisser ou je ne sais quoi. Elle... »

Il se cacha le visage dans les mains. Des soubresauts le secouaient.

« Votre mère ? » Je n'eus pas à feindre le choc à mesure que le souvenir d'Aphrodite refaisait surface : la pâleur de sa peau, les traces d'écume rougeâtre sur ses lèvres. « Gryffin... »

Il ne releva pas la tête. Je lui effleurai l'épaule. « Je suis désolée », lui murmurai-je doucement. Il ne m'entendit sans doute pas. Il se retourna. Je me laissai aller contre lui. Son corps tout entier frissonna quand je lui caressai le bras.

Il finit par se redresser, retira ses lunettes et se frotta les yeux. « C'est horrible », lâcha-t-il d'une voix éraillée. Je me demandais depuis combien de temps il était réveillé. « J'ai entendu les chiens

geindre dans sa chambre. Elle... on dirait qu'elle est tombée... contre ce maudit poêle dont elle ne se servait jamais... »

Suffoqué par l'émotion, il se remit debout, chancelant. « Vous feriez mieux de vous habiller et de descendre. Le shérif ne va pas tarder.

— Quoi ? »

Il avait déjà quitté la pièce.

Je sortis du lit et me rhabillai. Mon vocabulaire pour décrire une gueule de bois est aussi riche que celui d'un Inuit quand il parle de neige, mais aucun des mots dont je faisais habituellement usage n'aurait suffi à exprimer ce que je ressentais. Je m'évertuai à me rendre présentable. Je n'avais pas imaginé jusque-là que mon état pourrait empirer ; cependant, à l'idée d'être interrogée par un flic, je frisiais la panique. J'avalai une autre gélule d'Adderall, espérant qu'elle aurait le temps d'agir avant l'arrivée du shérif.

Je descendis ensuite au rez-de-chaussée. La porte de la chambre d'Aphrodite était fermée.

Je retrouvai Gryffin dans la cuisine. Les lévriers traversèrent la pièce en gambadant et m'accueillirent avec force geignements. Je jetai un coup d'œil à Gryffin.

Il regardait par la fenêtre. Le temps était couvert, et de gros nuages filaient en hauteur. Pas de brouillard, rien qu'une étendue grise infinie, le ciel se mêlait à l'océan. Sur la plage de galets, un corbeau donnait de grands coups de bec dans un objet non identifiable. À l'horizon affleurait une masse sombre déchiquetée : l'île de Tolba.

« Il y a du café », finit par souffler Gryffin. Sans se retourner, il indiqua la cafetière d'un geste. Je me servis une tasse, puis allai m'asseoir près du feu. Au bout d'une minute, il se décida à me faire face.

« Je suis monté pour faire sortir les chiens. En général, ils descendent d'eux-mêmes, si elle n'est pas réveillée. Apparemment, elle s'est cogné la tête sur le poêle en fonte. » Sa voix se brisa ; il but une gorgée de café, avant de reprendre : « Je... je suppose qu'elle était ivre, qu'elle a trébuché. À chacune de mes visites, je m'attendais à découvrir un truc comme ça. Et aujourd'hui... »

Il ferma les yeux en crispant ses paupières. « Seigneur !... Vous vous souvenez de l'heure à laquelle nous sommes rentrés ? Aux environs de minuit ?

— Ouais, par là...

— Et vous ne l'avez pas vue, hein ? Avant de... avant de venir vous réchauffer.

— Non. » J'arrondis les mains autour de ma tasse.

Des larmes se mirent à tomber sur son tee-shirt. Il s'essuya machinalement les yeux. Un des chiens pivota soudain et se précipita vers le vestibule en aboyant. Les autres le suivirent bruyamment.

Gryffin se passa une main sur la figure.

« Ce doit être lui. » Il se dirigea à son tour vers la porte d'entrée.

Restée seule dans la cuisine, je me remémorai le décès de Christine et comment notre mésentente et le fait que nous ne nous étions pas parlé depuis longtemps avaient aggravé les choses, à l'époque. Toute possibilité de réconciliation avait disparu avec elle.

J'écartai cette idée, essayai aussi de ne pas penser à ce qui gisait sur le sol de l'étage. J'entendis la porte s'ouvrir. Les aboiements des chiens devinrent de plus en plus furieux, puis s'interrompirent. Des voix masculines me parvinrent, dont une grave, exprimant sa compassion. Gryffin regagna la cuisine, talonné par un policier en uniforme et par Everett Moss. Moss me regarda d'un air surpris.

« J'avais oublié que tu avais de la visite, dit-il à Gryffin. Bon... je devais juste accompagner le shérif jusqu'ici. Si vous avez besoin de repartir sur le continent, je pense que la brigade maritime prendra le relais. Quant au reste... »

Il secoua la tête. « ... j'imagine que le Bureau Territorial s'en chargera. Mes sincères condoléances, Gryffin. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin d'aide », ajouta-t-il, avant de prendre congé.

Gryffin ne cessait de lisser ses cheveux vers l'arrière. Il avait l'air jeune, vulnérable. Et effrayé.

« Je suis vraiment désolé pour ce qui t'arrive, Gryffin », dit le shérif. Puis, avec un hochement de tête dans ma direction, il se présenta : « John Stone, shérif du comté de Paswegas. »

Ce petit homme légèrement bedonnant, avec ses cheveux blonds grisonnants et son visage buriné à la mine affable, avait tout de ces flics qui, une fois à la retraite, deviennent chauffeurs de bus scolaires et se rappellent les anniversaires de tous leurs passagers.

« Je sais que le moment est mal choisi pour te questionner, s'excusa-t-il, mais j'y suis obligé. »

Il sortit un bloc-notes et un stylo, posa un appareil photo sur la table.

« Allez-y, déclara Gryffin.

— Je n'en aurai pas pour longtemps. De toute façon, je devais venir vous interroger à propos de la fille de Merrill Libby. Ce que je serai obligé de faire après ça. »

Il soupira. « Le central m'a déjà contacté au sujet de ta mère. Ils envoient quelqu'un de Machias, mais ce type ne nous rejoindra pas avant un bon moment. Je vais donc essayer de boucler tout ça aussi rapidement que possible.

— Qui envoient-ils de Machias ? s'enquit Gryffin.

— Un enquêteur judiciaire. Chargé des homicides. Désolé, Gryffin, mais c'est la procédure. Il s'est produit ici ce qu'on appelle, dans notre jargon, une mort inopinée. Nous devons donc opérer de la sorte. Je

suis vraiment désolé. Je commence par toi. Ensuite, je passerai à ton amie. »

Il s'assit à la table et se mit à remplir un document. M'installant à mon tour sur une chaise, je sirotai mon café, essayant de garder mon sang-froid pendant qu'il enchaînait les questions incluses dans sa liste : Qui était présent ? Où Gryffin avait-il découvert le corps ? À quelle heure ? Le médecin d'Aphrodite avait-il été prévenu ?

« Aucun signe d'effraction ?

— Non.

— Est-ce qu'il manque son portefeuille ? De l'argent ? Des objets de valeur ?

— Non. Non. Non.

— Des clés ont-elles disparu ?

— Shérif, je n'ai jamais vu un seul trousseau de clés dans cette maison. »

John Stone s'adossa plus confortablement. « Eh bien ! pas plus tard qu'hier, les clés de Tyler Rawlins ont disparu dans l'épicerie-bar. Ce genre d'incident peut donc arriver. » Il jeta un nouveau coup d'œil sur ses notes. « Tu as dit que tu étais là, cette nuit.

— Oui.

— As-tu vu ta mère ?

— Non. Pas depuis le milieu de l'après-midi.

— Est-ce que tu la vois, en général ?

— Non. En général, elle sort les chiens et passe presque toute sa journée dehors. Nous ne sommes pas très proches. J'étais venu pour affaires. Vous savez qu'elle boit, Shérif. »

Le shérif hocha brièvement la tête. « Mais étais-tu à la maison, dans la soirée ?

— Non. Nous sommes allés dîner chez Ray Provenzano.

— Ta mère vous accompagnait ?

— Non. Il n'y avait que moi et... elle. » Gryffin m'indiqua du menton. « Vous pouvez vérifier auprès de Ray.

— D'accord, je le ferai. Et lorsque vous êtes rentrés ? Qu'as-tu fait ? Tu t'es couché aussitôt ?

— Oui.

— Ta chambre se trouve à l'étage ? As-tu entendu quoi que ce soit d'inhabituel ? Avant de te mettre au lit... ou plus tard ? Es-tu allé dans la chambre de ta mère ?

— Non. Je ne viens pas ici souvent. Je... »

Il s'interrompit. John Stone inscrivit quelque chose, puis demanda : « Tu étais seul... quand tu t'es couché ? »

Pour la première fois, Gryffin marqua une hésitation. « Non. » Il rougit. « J'étais... elle était avec moi. »

Gryffin me montra du doigt. John Stone aspira sa lèvre supérieure,

traça une nouvelle croix sur sa feuille. « Bon... Rien d'autre qui te vienne à l'esprit ? Rien qui sorte de l'ordinaire ? Ces chiens... »

Il se tourna vers la fenêtre, à travers laquelle on voyait les lévriers courir sur la grève rocailleuse. « Ont-ils aboyé ?

— Non. » Gryffin pâlit aussi vite qu'il avait rougi. « Excusez-moi, je ne me sens pas très bien. Je... »

Il se précipita hors de la pièce. John Stone prit une longue inspiration et reporta son attention sur moi. « Bon sang, ce que je déteste ça ! À présent, il me faut tout recommencer avec vous. »

Il coinça une autre feuille sous la pince de son bloc-notes. « Pouvez-vous m'épeler votre nom, s'il vous plaît ? »

Un frisson d'angoisse me parcourut. Mais, à mesure que les minutes s'écoulaient, je repris confiance. L'Adderall et son aura chimique d'invincibilité commençant à produire leur effet, je dus me rappeler à l'ordre afin de garder en mémoire qu'il s'agissait d'un interrogatoire policier et non d'un entretien d'embauche. Sur la plage, les chiens poursuivaient une mouette. Le talkie-walkie de John Stone grésilla. Il le consulta et reprit son interrogatoire.

« Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ? » Il semblait sincèrement intéressé.

« Je suis venue interviewer Aphrodite Kamestos. Pour une revue.

— Ah oui !... apparemment, elle a été assez célèbre à une certaine époque, hein ? Je ne l'ai jamais rencontrée. » Il fronça les sourcils. « Et vous, vous la connaissiez ?

— Non, pas personnellement, pas avant d'arriver ici, hier. Quelqu'un avait tout arrangé... un rédacteur. De la revue.

— Et Gryffin ? Vous le connaissez ? C'est un de vos amis ?

— Non. Je ne l'avais jamais vu avant-hier matin.

— Et madame Kamestos ? Vous a-t-elle paru souffrante ? Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

— Notre rencontre ne date que d'hier. Elle avait l'air en bonne santé... enfin, je crois... Elle semblait... ivre.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Ils vont procéder à une recherche toxicologique ; on verra ce que ça donne. » Il cocha de nouveau sa feuille, puis reposa son stylo. « J'en ai terminé avec vous. À moins que vous ne pensiez à autre chose ? »

Je secouai la tête.

« Ne vous éloignez pas trop, reprit John Stone. Il me reste à vous questionner sur l'autre affaire. Sur cette fille du motel où vous avez passé la nuit, l'autre jour. Mais je dois d'abord en finir avec celle-ci. »

Une ombre se dessina sur la table. Je levai les yeux. Gryffin. Il avait les cheveux mouillés, s'était rasé et changé : chemise blanche en oxford, pantalon de velours côtelé et veste marron.

« Vous avez terminé ? » Il se glissa sur la chaise voisine de la

mienne.

« Presque », répondit John Stone. Son talkie-walkie émit un second crachotement. Il s'en saisit, discuta brièvement avec son interlocuteur, puis s'intéressa de nouveau à nous. « C'était le central. La vedette de la brigade maritime vient de quitter Burnt Harbor. Elle devrait arriver dans quelques minutes. »

Gryffin tripota sa tasse de café. « Et ensuite ?

« On va vous poser quelques questions supplémentaires et faire le tour de la maison. Après quoi, le corps sera transféré à l'institut médico-légal, où le légiste pratiquera une autopsie.

— Seigneur ! » Gryffin ferma les yeux.

Stone parcourut ses notes. « Bon, à présent, je dois aller examiner la défunte. »

Ils se rendirent à l'étage. Je me versai le reste de café, l'avalai, enfilai mon blouson et sortis. Les chiens se ruèrent vers moi, puis s'égaillèrent dans la pinède.

« Jolie démonstration de chagrin ! » soufflai-je, avant de lancer un bout de bois dans leur direction.

Le temps était gris et instable, ni trop sombre, ni franchement maussade, mais le brouillard qui stagnait, lumineux comme l'étain, me brûlait les yeux. Je les fermai. Des éclairs aveuglants se mirent alors à fuser derrière mes paupières. Ces formes esquissèrent bientôt un visage imbriqué dans des efflorescences de rameaux et de vaisseaux sanguins... celui de Kenzie Libby, courant le long de la route.

Je rouvris les yeux. Le vent qui soufflait dans les feuilles mortes rappelait le crépitement du grésil. Quelques flocons minuscules effleurèrent mes joues.

Qui réussirait à vivre ici ? me demandai-je.

Je repensai à Kenzie, à feu Aphrodite, aux affichettes disséminées un peu partout. Chats morts. Enfants disparus. Une de plus désormais.

AVEZ-VOUS VU KENZIE LIBBY ?

Je frissonnai. Peut-être, à l'instar de Love Canal ou de Spirit Lake, n'était-ce pas un endroit où les gens étaient censés vivre.

L'île était pourtant magnifique. Pas uniquement pour ses arbres, son eau, son ciel, toutes ces choses qu'on s'attend à trouver belles, mais pour le reste aussi : ces habitations modulaires avec leurs bardeaux défoncés, leur peinture écaillée... ces cannettes de bière flottant dans le port... ces maisons bricolées avec des matériaux que la plupart des gens normaux auraient mis au rebut... cette lumière qui semblait émaner d'un autre monde.

Mais moi, compris-je soudain, je pourrais vivre ici. Pas vraiment une pensée réconfortante.

Quelle meilleure façon de faire foirer une relation qu'en agissant comme je venais de le faire ? Si vous décidiez de prendre une photo

de Paswegas à ce moment précis, en vous demandant : *Qu'est-ce qui cloche sur cette image ?*, la réponse serait plutôt limpide. Il m'était donc impossible de rester sur cette île.

Je pensai au film que j'avais dissimulé dans la carapace de tortue, à la photo dérobée glissée dans mon exemplaire du livre d'Aphrodite. Je pensai à Aphrodite elle-même... et au fait qu'il n'y aurait pas besoin de faire appel à une équipe d'enquêteurs d'élite pour récolter des empreintes sous son lit et découvrir qu'il s'agissait des miennes.

Je partis du principe que John Stone ne se donnerait pas cette peine. La dernière fois que je l'avais vue vivante, Aphrodite était ronde comme une queue de pelle ; l'examen toxicologique le prouverait. Fin de l'histoire. À moins que je ne décide d'écrire un papier sur elle dans *Mojo*...

Et cependant, je ne pouvais m'empêcher de songer à Kenzie Libby qui fabriquait des bijoux à partir de morceaux de verre et d'anneaux de cannettes, à cette même habitant au milieu de nulle part et qui connaissait les paroles de l'album *Marquee Moon*. Ça avait dû être quelque chose pour elle d'entendre le son de ces guitares pour la première fois, sur son rocher, en plein hiver, alors qu'elle était entourée de noir et de blanc et que cette musique ressemblait au message d'une bouteille qu'on lui aurait balancée d'une ville située à plus de huit cents kilomètres.

Il fallait avoir sacrément envie de s'évader pour voir en moi un salut possible plutôt qu'un danger public risquant de vous conduire tout droit au cimetière.

Je courbai l'échine pour lutter contre le froid et jurai à voix basse. Je regrettais de ne pas disposer d'une autre flasque de Jack Daniel's. L'idée de regagner le continent en compagnie d'un flic ne m'enchantait guère. En compagnie d'un cadavre, encore moins. J'allais devoir attendre que tout le monde soit parti avant de descendre au port pour y chercher Toby. Je lui devais déjà la traversée de l'aller. J'arrondirais la somme en incluant le retour : ainsi, nous serions quittes et je pourrais enfin me tirer de ce trou maudit.

Je me retournai et vérifiai par la fenêtre si Gryffin et John Stone étaient redescendus. La cuisine était toujours déserte. Je fourrai mes mains dans mes poches – dans mes santiags, mes pieds, eux, étaient déjà gelés – et me dirigeai résolument vers la pinède, dans l'espoir qu'un peu de marche me réchaufferait.

Encore une mauvaise idée. Le vent m'aiguillonna de plus belle ; et, quand des rafales de neige se mirent à tourbillonner, je compris que les arbres ne m'abriteraient de rien. L'intérieur de mes oreilles m'élançait, comme si on y enfonçait un crayon pointu. Je poussai un nouveau juron.

Au-dessus de moi retentit soudain un grondement. Je levai la tête.

Tapi sur une branche, un animal de la taille d'un chat, pelage brun noir et yeux luisants, petite bouche écarlate et fine queue touffue, me foudroya du regard, montrant les dents et crachant. Je lui rendis son regard, trop abasourdie pour m'enfuir à toutes jambes. Étant gamine, j'avais eu l'occasion de voir des renards et des coyotes dans la forêt, et même un lynx, mais jamais rien de tel que cette sale bestiole furibarde. Elle me rappelait le diable de Tasmanie des vieux dessins animés. Le monstre rampa vers l'extrémité de la branche, arrondissant le dos, tel un félin prêt à bondir. Se tint coi momentanément. Puis se remit à gronder.

Je n'avais jamais rien entendu de pareil. Aucun rapport avec un animal. Ce cri ressemblait plutôt à celui d'un humain, de quelqu'un fou de rage. Le grognement s'amplifia, les poils qui entouraient la gueule de l'animal se hérissèrent en une collerette brun doré. Il avança encore un peu, cherchant un meilleur point d'appui sur son perchoir. Il se préparait à sauter.

Je reculai d'un pas chancelant et un concert d'aboiements me fit pivoter.

Les lévriers d'Aphrodite couraient le long de la ligne de crête. Derrière eux, une silhouette masculine immense, vêtue d'une parka de la police, progressait à grandes enjambées. En m'apercevant, les chiens se séparèrent pour dévaler la pente. Quand je reportai mon attention sur l'arbre, l'animal avait disparu.

L'homme s'approcha de moi. « Ces chiens sont à vous ? » Il semblait agacé.

« Non. Ils leur appartiennent », répondis-je en indiquant la maison.

Les chiens passèrent près de nous à vive allure, reniflèrent le tronc avec espoir puis, déçus, gambadèrent vers la grève.

« Vous êtes un membre de la famille ?

— Ils sont à l'intérieur. »

L'inconnu opina du chef. Solidement charpenté, doté d'un visage carré, d'yeux bleus et de cheveux ras, il arborait une coupure sur le menton – sûrement le vestige d'un récent rasage. J'allais assister à la rencontre au sommet entre le Dupont local et le Dupont scandinave. Sur son insigne, je déchiffrai son nom : Jeff Hakkala.

« C'est moi qui vais diriger l'enquête, précisa-t-il. Vous avez bien dit que le parent le plus proche était à l'intérieur ? Avec le shérif ?

— Ouais. »

Il se dirigea vers la maison. Je lui laissai prendre quelques mètres d'avance et le suivis.

Gryffin ouvrit la porte. Après s'être présenté, Hakkala partit vers la cuisine pour s'entretenir avec John Stone. Gryffin resta dans le vestibule avec moi.

« Vous avez l'air d'une loque, lui dis-je.

— J'en suis une. Mon Dieu, c'est affreux ! »

J'eus une courte hésitation, puis lançai : « Ont-ils une idée de ce qui s'est passé ? »

— Ils ? De qui parlez-vous ? » Gryffin jeta un coup d'œil à la pièce voisine. « Il n'y a pas de *ils*. Seulement John Stone. Et maintenant, ce type. Il va demander au médecin légiste de pratiquer une autopsie. Et moi, je vais devoir m'occuper des funérailles... »

Il enfouit sa tête dans ses mains.

« Je suis désolée. » Je ressentis une pointe de tristesse – pas à cause d'Aphrodite... seulement pour lui. Je posai une main sur son épaule. « Vraiment. C'est... eh bien ! je compatis, voilà, c'est tout. »

Il hocha la tête et posa brièvement sa main sur la mienne.

« Oui », finit-il par lâcher, en regardant ailleurs. « J'ai cru comprendre que ce type allait nous poser quelques questions supplémentaires, avant de monter faire ce qu'il doit faire là-haut... sur la scène du crime. »

Ma nuque se glaça. « La scène du crime ? »

— C'est comme ça qu'ils l'appellent. Une mort inopinée se traite comme un homicide. Le shérif pense qu'il s'agit d'une simple mauvaise chute ; elle était complètement ivre, comme d'habitude. En tout cas, c'est ce que l'autopsie montrera. J'imagine qu'il faudra des semaines avant qu'ils ne signent quoi que ce soit.

— Est-ce que je dois rester dans le coin ? »

Il me lança un regard noir. « Non. Cet enquêteur va d'abord vous interroger. Ensuite, le shérif s'entretiendra avec nous de la fille du motel. Après quoi, je suppose que vous serez libre de partir. »

Nous demeurâmes face à face, en silence, pendant une bonne minute. Je me décidai à reprendre la parole pour lui confier : « Ma présence ici... j'imagine que ça n'a fait qu'empirer les choses.

— Non, Cass. » Il commença à se rapprocher de la cuisine. « Vous avez simplement rendu la situation déconcertante. »

L'enquêteur ne consacra pas beaucoup de temps à mon interrogatoire. Je répondis à ses questions ; il prit des notes dans son carnet. Il alla ensuite retrouver Gryffin dans le salon. Je demeurai dans la cuisine avec John Stone et l'observai tandis qu'il rechargeait le poêle à bois.

« Vous étiez déjà venue sur cette île ? » Du pied, il claqua la porte du poêle.

« Non.

— Vous ne serez sans doute pas pressée de revenir, à présent. »

Je haussai les épaules. « Qui sait ? Cet endroit me plaît assez. À l'exception du froid.

— À part le froid, il n'y a pas grand-chose, ici. Du moins pour les six prochains mois. »

Il leva les yeux au retour de Gryffin dans la pièce.

« Il est au téléphone, expliqua ce dernier. Ça pourrait durer un certain temps. »

Les yeux de John Stone firent la navette entre lui et moi. « Ça vous dérangerait que je vous pose deux ou trois questions sur la fille de Merrill Libby ? »

Gryffin se laissa tomber sur une chaise. « Allez-y.

— Bon... l'un de vous l'a-t-il vue, l'autre soir ? J'ai cru comprendre que oui... Everett a dit que sa petite-fille chattait avec celle de Merrill. Elle lui a confié vous avoir croisés au motel. » Il se tourna vers moi. « Et ce Robert Stanley, qui travaille pour monsieur Provenzano, déclare que vous avez parlé avec la fille de Merrill. En tout cas, c'est ce qu'elle lui a dit.

— Mackenzie », rectifiai-je. Le shérif parut perplexe. « La fille de

Libby... elle a un prénom : Mackenzie. »

John Stone cilla. « Euh, oui, évidemment qu'elle en a un. Mais elle... vous l'avez vue ? »

— C'est elle qui m'a accueillie à la réception. Plus tard, elle est venue dans ma chambre... j'avais demandé à son père s'il y avait un endroit où manger. Il m'avait répondu que non ; elle a souhaité m'informer qu'il existait un restaurant près du port. La belle Sterne.

— Elle est entrée dans votre chambre ?

— Ouais. Pendant... disons, une minute ou deux. On se pelait : je n'allais pas la laisser debout dehors. Elle m'a indiqué ce restaurant, puis est repartie. Point final.

— Certains de ces gamins... hum, du moins l'un d'eux, Robert... dit que cette fille... cette Mackenzie lui a raconté que vous la conduiriez quelque part. »

Maudit Robert ! J'eus brusquement très chaud. « Je ne lui ai jamais dit ça. Je ne lui ai rien promis. Si j'ai échangé trois mots avec elle, c'est le bout du monde ! »

John Stone ne put se retenir d'esquisser un petit sourire narquois. « Trois mots, hein ? Eh bien ! mademoiselle Neary, nous avons déjà recueilli pas mal de chats... vous savez, ces conversations d'ados... et on pourrait décider en haut lieu de confisquer son ordinateur pour voir ce qu'il a dans le ventre. »

Ma bouche s'assécha subitement. « Qu'entendez-vous par là ? »

— Son historique. Nous avons eu un petit incident, l'année dernière. Une jeune fille qui avait fait la connaissance de quelqu'un en ligne a été enlevée ; on l'a récupérée à Portsmouth. »

Il secoua la tête. « Bon, elle au moins, elle était encore en vie. Je ne laisserai jamais mes gosses faire des trucs pareils. Dieu sait qui ils pourraient se mettre en tête d'aller retrouver. Vous étiez donc à La belle Sterne, cette nuit-là ? Vous l'y avez vue ? »

— Non. »

Affichant un air maussade, Stone regarda de nouveau par la fenêtre. « J'ai parlé à Toby Barrett, hier soir ; il m'a confirmé que vous étiez là-bas avec lui et Gryffin. »

Il se tourna vers ce dernier. « Toi aussi, tu étais au motel, n'est-ce pas ? Toi et mademoiselle Neary... vous aviez des chambres attenantes ? Et Toby jure que vous l'avez rejoint à La belle Sterne dans la soirée. Pourtant, mademoiselle Neary, vous m'avez dit ne l'avoir rencontré qu'hier. »

Je fixai John Stone avec effarement. Gryffin, également.

« J'avais oublié, lâchai-je enfin. Euh... c'est-à-dire... que je l'avais vu au motel. Je l'ai bousculé par hasard. »

— Elle m'a vraiment bousculé, insista Gryffin. Devant ma chambre !

— Quel est le rapport avec Mackenzie Libby ? demandai-je. Parce

que, voyez-vous, mon père est magistrat, et si vous persistez dans cette direction, je vais devoir le contacter immédiatement. »

John Stone leva une main en signe d'apaisement. « Non, non... Merrill Libby dit qu'il vous a vus tous les deux à votre arrivée à la réception. Il m'a avoué qu'il donnait toujours ces deux chambres en hiver à cause d'un problème de chauffage, ou un truc comme ça. Nous voulions simplement... il est visiblement obnubilé par la disparition de sa fille. Il dit que c'est une brave gamine. Une gentille môme. »

Il soupira. « Ah, ces gamins !... J'ai un petit-fils de cet âge... mieux vaut éviter de penser à ce qui pourrait arriver à nos gosses ! En ce moment même, le garde-chasse est à la recherche de Mackenzie.

— Le garde-chasse ? intervins-je. Pour une vieille dame qui meurt de cause naturelle, on envoie un enquêteur de la section des homicides ; et cette gamine disparue, elle, n'a droit qu'à un simple garde-chasse ? Comme s'il s'agissait d'un chien ? »

John Stone parut interloqué. « Hum... c'est la procédure habituelle. Ils sont en train d'organiser une battue. Merrill Libby a rameuté toute la ville. Mais, à dire vrai, mademoiselle Neary... si on s'aventure dans les bois et qu'on s'y perd, mieux vaut être recherché par le garde-chasse, avec des chiens parfaitement entraînés. Il connaît cette forêt comme sa poche.

— Mais vous venez de dire qu'elle était peut-être partie avec quelqu'un... pas qu'elle s'était perdue dans les bois. »

John Stone haussa les épaules. « Eh bien ! c'est peut-être ce qui s'est produit. Elle s'est sûrement fâchée contre son père et s'est enfuie. Quand il a commencé à faire froid et sombre, elle a fait demi-tour, mais elle s'est égarée en chemin. Et se trouve toujours quelque part, là, dehors. J'espère seulement, des fois qu'elle aurait eu l'idée de se promener sur la jetée de Burnt Harbor, qu'il ne lui est pas arrivé malheur. »

Il se renfroigna. « Il ne fait probablement pas assez froid pour mourir d'hypothermie, à condition de ne pas tomber à l'eau, bien sûr... en tout cas, pas assez froid pour quelqu'un de jeune et en bonne santé. »

Il se tourna vers Hakkala qui venait de ranger son téléphone. « Bon, je pense que c'est tout. Il est temps que j'aille chercher Everett pour qu'il me ramène. Si quoi que ce soit au sujet de la fille de Merrill Libby vous revenait en mémoire, faites-le-moi savoir, d'accord ?

— Kenzie », rectifiai-je, mais John Stone ne m'entendit pas. Négligent son bloc-notes, il se dirigea vers le salon. Gryffin l'y accompagna.

Je reluquai la table. Le stylo-bille de Stone était posé sur les formulaires qu'il avait remplis. C'était un joli stylo bleu foncé, décoré de lettres dorées. Je le ramassai et lus : POLICE TERRITORIALE - COMTÉ DE PASWEGAS : FIER DE SERVIR. Après un coup d'œil vers le

fond de l'autre pièce, où Stone et Gryffin discutaient en me tournant le dos, je le glissai dans la poche de mon blouson.

« Encore une fois, Gryffin, toutes mes condoléances », fit le shérif. Il lui serra la main et s'approcha de Hakkala pour lui parler. Gryffin revint vers moi.

« Eh bien ? »

— Je ferais mieux d'y aller aussi. » Mains dans les poches, je regardai mes pieds. « Écoutez, je...

— Arrêtez ! » Il se tourna vers la fenêtre, battit des paupières pour chasser ses larmes, et me fit face de nouveau. « Comment allez-vous rentrer à Burnt Harbor ? »

— Avec Toby, je pense. S'il veut bien m'emmener.

— Oh, il voudra bien. Encore faut-il que vous le trouviez. Vous savez où il habite ? »

— Oui, je crois. »

Je le dévisageai et, soudain, cette tache verte dans son œil me rappela Christine. Le chagrin me submergea ; j'eus l'intime conviction que je le voyais pour la dernière fois et que jamais, au grand jamais, je ne pourrais réparer mes erreurs.

Je détournai le regard. « Je devrais monter chercher mes affaires. Me laisseront-ils accéder à l'étage ? »

— Je les ai déjà descendues. »

Il se précipita dans le salon. Je connus un instant de panique en me remémorant la carapace de tortue et mon rouleau de pellicule à l'intérieur. Avant que j'aie eu le temps de dire ouf, il était revenu.

« Tenez. » Quand il me tendit mon sac et mon appareil photo, je m'efforçai de me montrer reconnaissante. « J'espère que vous arriverez à bon port. »

— Oui, moi aussi. Gryffin... je suis vraiment désolée pour vous. »

Comme je m'apprêtais à partir, il me retint et m'attira contre lui. Il me garda ainsi brièvement, son menton frottant le dessus de ma tête, puis il recula et s'engouffra dans l'autre pièce.

Je remontai ma fermeture, bien contente d'avoir conservé le pull de Toby, et flanquai mon sac sur mon épaule. Relevant les yeux, j'aperçus Hakkala qui me dévisageait.

« Vous partez ? »

— À moins que vous n'ayez encore besoin de moi ? »

— Peut-on vous contacter... sur un téléphone portable, ou un fixe ? »

— Je n'ai pas de portable. Je vais récupérer ma voiture à Burnt Harbor, après quoi je rentre directement à New York. Vous avez mon numéro. »

Il hocha la tête. « Merci pour votre aide. » Il alla rejoindre les autres.

Et ce fut tout. On me laissait partir aussi brutalement qu'Aphrodite

m'avait congédiée, lors de notre interview avortée. J'étais vraiment libre de m'en aller.

Ce constat aurait dû me soulager. Au lieu de quoi, je me sentis emplies d'un désespoir que même les amphés ne pourraient pas atténuer. Après une profonde inspiration, je quittai la maison et me mis à marcher, pliée en deux pour résister au vent glacial. Je décidai de me procurer en premier lieu une bouteille de Jack Daniel's avant de me mettre en quête de Toby. Tout en progressant parmi les sapins, je les inspectai pour y chercher l'animal que j'avais aperçu un peu plus tôt. Aucune trace de lui.

Ly avait un peu de monde à l'épicerie-bar. Cinq jeunes vêtus de parkas bavardaient devant la vitrine réfrigérée des bières. Au bruit de la porte qui claqua derrière moi, tous levèrent les yeux. Parmi eux, je reconnus Robert.

« Hé, salut ! m'interpella Suze lorsque je m'approchai du comptoir. Que s'est-il passé, là-haut ? J'ai entendu dire que la mère de Gryffin était morte.

— Ouais, c'est probablement elle qui l'a tuée », marmonna Robert.

Suze lui décocha un regard furibond. « On est dimanche ! Pas de bière avant midi !

— N'est-il pas un peu trop jeune ? » Je pointai le pouce vers Robert.

« Pourquoi ?... juste parce qu'il est encore au lycée ? » Elle secoua ses dreadlocks blondes, puis baissa la voix, afin d'éviter d'être entendue par les garçons. « Ils cherchent la bagarre. En fait, ils en ont après vous. Alors restez ici jusqu'à ce qu'ils soient partis, d'accord ? Hé, les gars, vous avez fini ? » cria-t-elle.

Ils revinrent vers elle en traînant les pieds. Tous étaient bâtis comme Robert, solidement charpentés, avec pas mal de muscles et des yeux froids, provocateurs. Ils achetèrent des cigarettes, des sachets de saucisses sèches, quelques bouteilles de soda, récupérèrent leur monnaie et quittèrent la boutique en me frôlant sciemment sur le chemin de la sortie. Après leur départ, le gros chien noir de Suze, couché derrière le comptoir, se leva tranquillement pour venir me renifler ; sa queue balayait le sol en un mouvement paresseux.

Je lui grattai l'oreille tout en observant sa maîtresse. Elle portait un sweat-shirt vert citron à capuche et un ample pantalon de treillis ; des

lézards argentés ourlaient le bord de ses oreilles.

« La nouvelle s'est donc propagée jusqu'à vous, commentai-je. Je pense qu'elle est morte cette nuit. Gryffin l'a découverte en se levant. Apparemment, elle a fait une chute et s'est cogné la tête.

— Pauvre Gryffin. Elle, je ne la connaissais pas vraiment. Elle venait rarement et, quand elle daignait le faire, elle n'était pas franchement sympa. Comme je vous l'ai déjà dit... une garce authentique. Vous voulez un café ? »

Elle m'en servit un plein gobelet en polystyrène. « Tenez. Vous me semblez en avoir bien besoin.

— Merci.

— J'ai vu John Stone monter là-haut. Ensuite, ce flic territorial. Pas vraiment une surprise... vous le savez, hein ? C'était une ivrogne notoire ; elle a été arrêtée plusieurs fois, à l'époque où elle se rendait encore à Burnt Harbor et sévissait au volant de sa voiture. Ils ont fini par lui sucrer son permis. Je crois que Gryffin a gardé le véhicule. »

Suze s'éclipsa dans la cuisine. Presque aussitôt, un morceau de PiL s'échappa des enceintes.

Je me demandais comment elle se divertissait, dans le coin. Attendait-elle que des gens comme moi se pointent ? J'avalai mon café, puis me tournai vers le port. Robert et ses copains fumaient devant un bâtiment abandonné.

« C'est quoi son problème ? » demandai-je à Suze lorsqu'elle revint de la cuisine.

« Vous parlez de Robert ? Il pense que vous avez quelque chose à voir avec la fugue de Kenzie.

— Quoi ? »

Elle leva les mains en un geste apaisant. « Je sais. Mais on ne le changera pas. Robert n'est pas très fute-fute.

— C'est sa copine attirée ?

— Non, ils sont juste bons amis. Tous ces mômes ont beau être comme chiens et chats, ça ne les empêche pas de veiller les uns sur les autres. Et dans le coin, les étrangers ne sont pas bien vus. Que je vous explique... la pêche au homard est en crise, à cause d'une maladie qui affecte leur carapace ; en outre, l'année dernière, une marée rouge a tué la plupart des palourdes, empêchant ainsi leur commercialisation. Les fonds marins sont dépeuplés. J'ai vu des photos sous-marines prises par ce type... ce plongeur qui pêche des oursins... Tout le fond de l'océan a été proprement ratissé, comme un maudit désert... il n'y a plus rien, là-dessous. Les responsables, ce sont les chalutiers spécialisés dans la coquille Saint-Jacques. Et donc, les poissons ont disparu, les usines à papier ont fermé... et tout le monde achète son bois de construction au Canada parce qu'il y est moins cher. Aucun de ces camions de transport de bois à destination du sud ne vient d'ici. Il

y a dix ans, la MBNA s'est implantée chez nous, embauchant des gens en tant que téléprospecteurs, et on a tous pensé que c'était la meilleure chose qui pouvait nous arriver. Puis la MBNA s'est retirée, et tout le monde s'est de nouveau retrouvé sans emploi. Sauf qu'à présent, les gens se retrouvent avec un max de crédits sur le dos, à commencer par les achats effectués via leurs cartes bancaires. Ça craint. Pendant ce temps-là, les touristes affluent, considérant la région comme un putain de Disneyworld. Quand on est propriétaire à Burnt Harbor, peu importe que sa famille y soit installée depuis un siècle, on voit ses impôts passer de mille ou deux mille dollars par an à dix ou douze mille. Bon nombre d'habitants ne gagnent pas cette somme en une année. Ce qui les oblige à vendre leurs maisons ou leurs terrains. Et nous voilà coincés avec tous ces connards de nouveaux riches ! Ayant flairé les bonnes affaires, ils ont déboulé d'un seul coup ; à présent, ils passent leur temps à se plaindre de ne pas pouvoir se faire servir un malheureux *mocaccino* ! »

Je terminai mon café et jetai le gobelet à la poubelle. « Où voulez-vous en venir ? »

— À ça : on n'aime pas les étrangers.

— Ça vaut aussi pour vous ? » Je m'appuyai sur le comptoir. « Vous ne m'aimez pas non plus ? »

Suze s'accouda en face de moi et se pencha jusqu'à toucher mon front avec le sien. Je lui mis une main sous le menton – une poussée d'adrénaline monta en moi, comme des bulles dans une coupe de champagne – et je l'embrassai ; sa petite bouche me parut brûlante.

« Moi, je t'aime bien », répondit-elle d'une voix grave, en passant au tutoiement. « J'aurais espéré te voir rester un peu dans les parages. Mais maintenant... »

Elle se recula, jeta un coup d'œil par la fenêtre et secoua la tête. « Ces garçons s'acharneront contre toi. Et contre moi. Et si Kenzie ne réapparaît pas bientôt, ça pourrait devenir sordide. À ta place, je me tirerais.

— Quoi ? Tu penses qu'ils se feraient justice eux-mêmes ?

— Il y a de ça. Et peu importe ce que diront les flics. Si on ne la retrouve pas, ils chercheront des noises à quelqu'un d'autre.

— Pas besoin d'aller chercher très loin : les candidats ne manquent pas dans le patrimoine génétique local.

— Ici, les gens se serrent les coudes. Ils sont tout à fait capables de battre leurs femmes et leurs enfants, mais ils ne supportent pas les étrangers.

— Qu'en est-il de toutes ces affiches ? Des gens qui disparaissent ou qui s'échouent sur les plages ? Ont-ils tous croisé la route d'un étranger ?

— Hé, mollo, je n'ai rien contre toi ! »

Elle pivota pour grimper sur son escabeau. Elle avait un joli cul, du moins d'après ce que son pantalon ample m'en laissait deviner. « Tant que tu es là-haut, peux-tu m'attraper une demi-bouteille de Jack Daniel's ? »

— Bien sûr. » Elle redescendit, se planta derrière sa caisse. « Ce sera tout ? »

J'acquiesçai de la tête. « J'ai vu un drôle de truc, près de chez Gryffin. Dans ces bois qui mènent à sa maison, cette espèce de pinède. Un animal... perché sur une branche de sapin.

— Est-ce qu'il ressemblait à Robert ?

— Non. Sans rire ... Je n'en avais encore jamais vu des comme ça. Il était à peu près de cette taille... » Je tendis les mains. « ... avec un pelage brun foncé. Une sorte de longue queue duveteuse. Et l'air sacrément féroce. J'ai cru qu'il allait m'attaquer. Il grognait comme un malade. J'ai bien vu ses crocs... de petites dents pointues... il m'a paru vraiment mauvais. »

Suze fronça les sourcils. « C'est bizarre.

— Je pense que c'était un pékan. Toby m'en a parlé... ces bestioles qui bouffent les chats.

— Un pékan ? » Elle glissa ma bouteille de whisky dans un sac qu'elle me tendit. « Si tu avais été à Burnt Harbor, je ne dis pas. Mais ici, impossible ! Les pékans ne quittent jamais le continent.

— Toby affirme qu'ils savent nager.

— En théorie, peut-être, mais ils sont assez balèzes et leur fourrure est si épaisse que, s'ils se mettaient à nager, ils seraient entraînés vers le fond. Je le sais parce qu'autrefois, un de mes oncles les capturait. Il suffit de couper la gorge d'un coq et de le pendre à un arbre à proximité d'un piège en acier. C'est illégal, aujourd'hui. Mon oncle a eu l'occasion d'en voir un sauter, un jour ; il a fait un bond de... d'au moins six mètres. D'ici jusque... »

Elle indiqua l'autre bout de la pièce. «... là. Pouf ! juste comme ça ! Il a atterri directement sur un arbre. Ces bestioles sont aussi cruelles que les blaireaux. Ce que tu as vu n'était probablement qu'un chat. Est-ce qu'il avait des poils gris ? C'était peut-être Smoky.

— Il était énorme, insistai-je. Et ce n'était pas un chat.

— Bon, peut-être bien ! Mais je doute que ce soit un pékan. J'ai vécu toute ma vie sur cette île et je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait des pékans. Il n'y a rien à manger pour eux, ici... ni lapins, ni porcs-épics, ni rien.

— Voilà pourquoi il a dévoré Smoky ! » Je ramassai mon sac. Je commençais à être passablement énervée ; il me fallait absolument avaler quelque chose pour me calmer. « Toby est dans les parages ? Il faut que je lui parle de mon retour à Burnt Harbor.

— Il doit sûrement être encore au lit. » Elle inspecta le port. « Ouais,

son bateau est là. Tu sais où il habite, hein ? Fais le tour par derrière et n'hésite pas à frapper fort. La mort d'Aphrodite va salement le secouer... pas à cause d'elle... mais à cause de Gryffin. Ils sont très proches. »

Tout en rangeant la bouteille de bourbon dans ma poche, je hasardai : « Gryffin m'a parlé d'un type, un certain Denny Ahearn. Il semble assez étrange, du moins à mon avis. Si cette île faisait partie des États-Unis d'Amérique, c'est *lui* que la Sécurité intérieure, ou je ne sais quoi, aurait interrogé à propos de cette fille – et pas moi.

— Denny ? » Suze sourit. « Nan ! Il est complètement inoffensif.

— Tu le connais ?

— Évidemment. À seize ou dix-sept ans, je traînais régulièrement avec lui et sa bande. Il était vraiment charismatique. En plus, il avait toujours la meilleure dope. »

Elle s'esclaffa. « Il était complètement barge ! Le jeu du miroir, ça, c'était son grand truc. De préférence en plein trip. Un jeu débile, qui en a fait flipper plus d'un. Mais moi je l'ai toujours trouvé rigolo. Du moins pendant un certain temps. Après, on a eu un sacré pépin. La petite amie de Denny s'est tuée. Il ne s'en est jamais vraiment remis.

— De quoi est-elle morte ?

— Accident de voiture. »

La porte s'ouvrit bruyamment. La femme de la veille entra, accompagnée de ses deux gamins. « Au fait... m'empressai-je de glisser à Suze... tu aurais un téléphone que je pourrais emprunter ? La communication te sera facturée en appel longue distance, mais je dois absolument passer un coup de fil à New York. Alors, tiens... »

Au moment où je sortais mon portefeuille, Suze m'arrêta : « T'en fais pas pour ça ! » Lorsqu'elle me tendit son téléphone, les bambins bavaient déjà sur la vitre du congélateur. « Va donc à l'étage, ce sera plus calme. »

Je me hâtai de monter au premier et composai le numéro du portable de Phil. J'entendis la sonnerie... puis un bruit de voitures dans la rue... et enfin sa voix.

« Société Phil Cohen.

— Phil, c'est Cass...

— Salut, Cassandra, mon androïde préféré ! Comment ça se passe là-bas ?

— Pas très bien. » Je me mis à faire les cent pas avec nervosité. « C'est toi qui m'as envoyée ici. Pourquoi ?

— Pourquoi ? » Sur la défensive, sa voix avait grimpé dans les aigus. « Qu'est-ce que tu veux dire, Cassie ?

— Que tu m'as juré qu'Aphrodite m'avait réclamée, moi... qu'elle avait spécifié qu'elle ne voulait que moi pour l'interviewer. Et quand je suis arrivée chez elle, elle n'avait jamais entendu parler de moi,

bordel ! Ni de toi, d'ailleurs !

— Sans blague ! » Les bruits de fond s'amplifièrent. Phil invectiva quelqu'un, avant de poursuivre. « Bon Dieu, Cass, je...

— Arrête de jouer au con avec moi, Phil ! » Je m'appuyai contre un mur, essuyai la sueur qui me poissait les joues. « Elle ignorait tout. On ne lui avait même pas parlé d'interview.

— Je...

— Tu m'as dit que tu connaissais un type qui vivait ici. »

Silence. Les moteurs des voitures furent étouffés par des martèlements de basses déversés d'un autoradio.

« Phil ! de qui parlais-tu ?

— Du mec avec qui je traficotais dans le temps, finit-il par lâcher. Un gars du nom de Denny Ahearn.

— Denny Ahearn. » Je fixai l'étagère à l'extrémité de la pièce, sur laquelle se trouvaient la coupe du concours de bowling et la carapace de tortue. « Lui as-tu au moins parlé une fois ?... à Aphrodite, j'entends. »

Nouveau silence.

Puis : « Non. Euh... je n'ai pas pu. Je n'avais même pas de numéro où la joindre. J'ai donc envoyé un mail à Denny, qui m'a tout de suite répondu. Après avoir échangé quelques messages, nous avons commencé à énumérer des noms de gens susceptibles de pouvoir monter la voir ; j'ai fini par lâcher le tien, en précisant que je te connaissais. Ça l'a emballé et je me suis dit que je pouvais peut-être te rendre ce service.

— Bordel de merde, Phil ! Pourquoi tu m'as menti, putain ?

— Écoute, Cassie... » Il semblait fâché. « De toute façon, je t'aurais proposée...

— Je m'en contrefiche ! Je ne sais pas qui est ce type ! Pourquoi a-t-il voulu que je m'en charge ? Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement ? »

Phil soupira. « Bon, attends que je réfléchisse. Il a dit qu'il avait aimé ton livre... que tu étais très sympathique. J'imagine qu'à présent lui aussi est une sorte d'artiste. Et il la connaît... Aphrodite. Il voulait que ce soit toi, c'est tout. J'ai cru qu'il voulait te faire une fleur, quoi ! Il a dit qu'il voulait que tu voies son travail. Il pensait que tu partagerais son point de vue. »

Son point de vue.

« Merde ! » fis-je en raccrochant.

« Hé, Cass ! » En me retournant, j'aperçus Suze sur le seuil. « Ça va ? J'ai besoin du téléphone.

— Oui, pas de problème. » Je le lui rendis. « J'arrive tout de suite. »

Elle redescendit. Je chopai ma bouteille de Jack Daniel's dans ma poche, bus au goulot jusqu'à ce que mes mains cessent de trembler, puis traversai la pièce et m'emparai de la carapace de tortue.

S.P.O.T. Cet œil grossièrement gravé.

Et, de l'autre côté, les lettres ICU¹³.

Aucun rapport avec les initiales de l'*intensive care unit*¹⁴.

« Moi aussi je te vois », murmurai-je en la remettant à sa place.

Je retournai au rez-de-chaussée, où Suze se trouvait de nouveau seule.

« Pourquoi ne quitte-t-il jamais cette île ? » Je savais que je devais lui paraître angoissée et imbibée, mais je m'en moquais. « Denny. Et comment saurait-on si ça lui arrive de le faire ? »

Suze me décocha un regard intrigué. « Je le vois rarement. Il vient faire des provisions une ou deux fois par an. Toby lui apporte le reste. Toby prétend qu'il est devenu un peu... comment dire ?... zarbi, tout simplement. Genre agoraphobe. En plus, Aphrodite et lui se détestent cordialement. Dans un endroit aussi étriqué que celui-ci, les gens gardent leurs distances, tu sais ! Mais je ne crois pas que Denny ferait du mal à une mouche.

— Laisse-moi te rafraîchir la mémoire, Suze... Unabomber.

— Non, Denny n'est pas du tout comme ce type. » Elle avait l'air agacée. « Il serait plus du genre...

— Charles Manson ? John Wayne Gacy ?

— Non ! Il est beaucoup plus... euh... beaucoup plus fin. La communauté ne se résumait pas à un lieu où on fumait des pétards ou Dieu sait quoi. Après sa dissolution, j'avais... quoi ? environ seize ans, Denny a organisé des sortes de performances, du théâtre de rue contestataire – nous défilions en criant des slogans. Au chantier de Bath Iron Works, là où ils construisaient ces vaisseaux de guerre, nous avons aspergé les gens de sang de cochon et nous sommes passés à la télé. Après ça, Denny est tombé dans ce mysticisme de merde. Il s'est mis à lire des tas de bouquins sur le sujet, à bouffer un max d'acide... On est à peu près du même âge, non ?... tu te souviens de l'ambiance de cette époque ? Un jour qu'il était en plein jeu du miroir, il a cru avoir une vision, ou une révélation. Genre, il fallait qu'il se lance dans une quête initiatique. »

Elle se retourna pour poser une cartouche de cigarettes sur une étagère. « À partir de là, nous avons tous dû nous trouver un guide spirituel. Un animal totem. Ensuite, nous avons fabriqué des masques en papier mâché. Ils étaient fabuleux... incroyables. Le mien est toujours là-haut... »

Elle fixait le plafond. « Dans mon appartement. Tu veux le voir ?

— Une autre fois, peut-être. » Je me dirigeai vers la porte. « J'ai vraiment intérêt à retrouver Toby.

— Bon sang, t'es drôlement pressée, tout à coup. » Elle pencha la tête. « Tu penses que tu pourrais revenir ?

— J'en doute. Je ne pourrais jamais payer vos impôts.

— C'est moins cher quand on les partage », dit-elle en souriant.

Arrivée à la porte, je fis une halte. « Et quel était ton animal fétiche ?

— Un dauphin. Toujours prêt à s'amuser sous le soleil d'un éternel été. Et toi ?

— Dee Dee Ramone », répondis-je en prenant congé.

Je fis quelques pas vers le port et m'arrêtai net. Je scrutai le bord de la chaussée à la recherche de l'oursin que j'y avais déposé la veille. Il était là. Après avoir inspecté les alentours et constaté qu'il n'y avait personne, je posai mon pied dessus, puis appuyai jusqu'à ce que j'entende un crac.

Les clés se trouvaient toujours à l'intérieur, scintillant dans la lumière fade. Je les dégageai avec le bout pointu de ma botte, et les envoyai près du perron de l'épicerie-bar.

« À l'avenir, tâche de faire attention à tes affaires, Tyler ! » murmurai-je en me dirigeant vers l'océan.

13. I see you : je te vois.

14. Unité de soins intensifs.

Lé était tard... midi passé. Un banc de nuages effilochés stagnait au-dessus du continent. Le vent avait tourné. Désormais, il charriait davantage une odeur de fumée que d'iode. Je m'engageai dans la ruelle conduisant à l'ancien bâtiment de la marine marchande.

C'était une venelle identique à celles de n'importe quelle ville fantôme du Nord. Du lierre fané recouvrait tout un mur de granit. En bordure de l'océan, j'aperçus trois maisons en bardeaux, abandonnées, tombant en ruine, avec des panneaux À VENDRE sur la façade. Dans leur prolongement s'étirait une structure en bois, dont les planches vrillées rappelaient les écailles d'un poisson. Sur un des côtés, une enseigne peinte en lettres blanches annonçait : ÉQUIPEMENTS ET FOURNITURES DE BATEAUX – ENTREPRISE BOULDRY. Ses fenêtres hautes étaient presque toutes brisées et ses nombreuses ouvertures, dépourvues de portes, donnaient sur un immense espace vide embaumant la térébenthine. Adossé à cet entrepôt se trouvait le bâtiment de la marine marchande.

Je marchai d'un pas rapide, penchée en avant pour m'abriter du vent. La ruelle était étroite. Percutée par un coup d'épaule énergique, l'une ou l'autre de ces constructions aurait pu s'effondrer sur moi.

« *Sale junkie.* »

Deux silhouettes se dressaient sur un seuil béant de chez Bouldry. Des copains de Robert. L'un d'eux tira goulûment sur sa cigarette, avant de la projeter sur moi d'une pichenette. Je tressaillis lorsqu'elle frôla ma manche.

« Vous vous trompez de direction, si vous voulez partir », dit-il.

Je n'eus pas le temps de déguerpir qu'ils me bloquaient toute

retraite.

« T'as entendu ? reprit le garçon qui avait parlé. Tu te goudaillais de chemin. »

Ils n'étaient guère plus grands que moi, mais beaucoup plus massifs. Et ils étaient deux. Le plus costaud, un type avec une parka sur laquelle je lus Garage Dewey, indiqua mon sac du doigt.

« C'est là-dedans que tu la planques ? » Il fit mine de s'en emparer.

Tout en soutenant son regard, je pris de l'élan avec une jambe et, de toutes mes forces, lui balançai mon pied dans le tibia. Le bout métallique de ma botte heurta quelque chose de très dur. Le garçon hurla et se recroquevilla sur lui-même, sans cesser de brailler :

« Oh merde, merde, merde !

— Pourquoi t'as fait ça, putain ? » Son ami se planta à ses côtés.

« Je ne suis pas une junkie. »

Je me hâtai de rejoindre le bâtiment de la marine marchande. La porte arrière n'ouvrait pas directement sur la ruelle. Une carte de visite jaune, punaisée au mur, portait le nom de Toby.

Je cognai du poing sur le battant. « Toby ! »

Le type que j'avais frappé s'était relevé. Il s'accrochait au bras de son acolyte. Tous deux fixaient sa jambe blessée avec effarement.

« Toby ! » À force de taper, mes jointures me faisaient mal. « Ouvrez-moi ! »

Je pouvais sûrement semer ces deux-là, mais s'ils envoyaient leurs amis à mes trousses, serais-je capable de distancer toute la ville ? « Toby, bordel !... »

La porte s'ouvrit soudain. J'écartai le pauvre homme aux yeux hagards et refermai derrière moi.

« Deux types viennent de m'attaquer, là, dehors. Vous avez une clé ? »

Toby tourna le bouton d'un verrou et me regarda. Il avait enfilé un tee-shirt Motorola, un pantalon en lainage et des pantoufles.

« Bonjour. » Il se frotta les yeux en bâillant. « Il est tôt ? »

Difficile de répondre à ça... on se serait cru dans une caverne ou un tunnel de métro. Je ne distinguais aucune fenêtre, rien que des tas de bois et de vieux meubles.

« Environ midi. Merci de m'avoir laissée entrer.

— De rien. » Il me jeta un coup d'œil inquisiteur. « Quelqu'un a essayé de vous tabasser ?

— Ouais.

— Vous avez fait quelque chose pour les contrarier ?

— À part marcher dans la rue, non.

— C'est un peu inhabituel. Vous les connaissiez ?

— Je les ai vus tout à l'heure à l'épicerie. Je suppose qu'ils pensent que j'ai enlevé cette fille. »

Toby haussa un sourcil. « Ah oui ? Pourquoi est-ce qu'ils croiraient ça ? »

— Comment je peux le savoir, bordel ? Tout le monde est parano, sur cette île. Moi y compris, à présent. »

Il tripota sa barbe. « Bon... euh, je loge à côté de la chaufferie. » Il indiqua un escalier. « Ici, ça sert uniquement de réserve. »

L'escalier était plongé dans le noir. La pièce dans laquelle nous débouchâmes paraissait encore plus sombre. Toby tira alors sur une ficelle et une ampoule s'alluma au-dessus de nos têtes.

« La chaufferie », dit Toby. Il passa devant un engin qui semblait sorti tout droit de *Metropolis*. « Mon appartement est par là. »

Il montra une porte tapissée d'un drapeau de pirate. « Bienvenue chez moi ! »

Je mis une minute à comprendre ce que son logement offrait de particulier par rapport au reste : il y faisait chaud. Très chaud, même. Je défis ma fermeture et secouai le devant du pull qu'il m'avait prêté.

« C'est l'un des avantages qu'il y a à vivre près de la chaufferie. En été, je coupe tout ; il règne alors une fraîcheur si agréable que vous auriez du mal à le croire... ces murs de briques font trente bons centimètres d'épaisseur. C'est comme ce qu'on dit à propos des femmes du Maine.

— À savoir ?

— Rien de tel qu'une grande femme tatouée. Ombre en été... chaleur l'hiver... et des images en mouvement tout au long de l'année. »

Son antre tenait à la fois d'un atelier et d'une casse de bord de route. Il y avait des cartons partout, des bocalx remplis d'écrous, de boulons, de mèches. Des racks bourrés d'outils anciens étaient fixés au plafond. Des voiles enroulées traînaient sur le sol. Le guidon d'une vieille Triumph pointait sous une bannière de la Naval Academy Sailing Squadron.

Déjà parvenu à l'autre bout de ce bric-à-brac labyrinthique, Toby m'appela : « Venez ! Je veux vous montrer quelque chose. »

Je le suivis jusqu'à l'endroit qui lui servait de chambre : une couchette poussée contre le mur du fond. Digne d'un sous-marin commandé par Pee-wee Herman. Des drapeaux de sémaphore pendillaient au plafond. Il y avait même un narguilé en cuivre, quelques ordinateurs obsolètes et des douzaines de bouteilles de rhum Captain Morgan vides.

Je me baissai pour passer sous une carte de la baie de Paswegas. « C'est fascinant.

— Ah oui ? Merci. » Toby sourit. « Attendez de voir ça ! »

Sur une table, à proximité des ordinateurs, je découvris un téléphone noir à cadran mobile et un microphone Radio Shack bas de

gamme attaché à son support. Le *bip* d'une liaison satellite – évoquant celui de la retransmission d'un alunissage – s'échappa du micro ; au même moment, une imprimante laser se mit à recracher des feuilles de papier. Toby se pencha pour examiner l'écran de l'un des ordinateurs.

« Vous voyez ce truc, là ? » Il indiqua un enchevêtrement de lignes et de chiffres, tapota sur un deuxième écran présentant une série de courbes sinusoïdales, puis sur un troisième où apparaissait un tourbillon gris et blanc qui, lorsque je le regardai d'un peu plus près, s'avéra une image satellite de l'océan Atlantique et de la côte Est. « C'est une tempête en provenance du nord-est. »

Il récupéra une des feuilles imprimées et me la tendit. Elle représentait sur papier, mais avec une résolution bien meilleure, ce que je visualisais à l'écran, une carte barrée d'un CONFIDENTIEL en grandes lettres blanches.

« Les satellites de la météo marine de l'armée, expliqua-t-il. Tout à l'heure, j'avais le golfe Persique.

— Vous piratez ça avec un téléphone datant de Mathusalem ?

— Ce n'est pas aussi difficile qu'on le croit. Vous voulez du café ?

— De l'eau. »

Il alluma une cigarette, puis se déplaça avec méthode dans la pièce. J'avais l'impression que la peau de mon visage commençait à se détacher à partir du dessus de mes yeux. Le retour de Toby me fit sursauter.

« Tenez... » Il enleva un monceau de cartes d'une chaise et me tendit un verre d'eau. « Asseyez-vous donc.

— Merci. » Reconnaisante, je m'empressai de boire.

Toby pointa son index vers ma botte. « Vous avez de la peinture sur votre chaussure. » Après m'avoir fourni un rouleau de papier essuie-tout, il dévissa le bouchon d'une bouteille de rhum. « Vous en voulez ?

— Non, merci. » Je nettoyai le sang qui maculait la pointe de ma botte et jetai le papier sale dans une corbeille. « Bon, dis-je, écoutez-moi. Il s'est produit un événement fâcheux. Aphrodite... la mère de Gryffin... est morte cette nuit. »

Toby écarquilla les yeux. « Que s'est-il passé ?

— Je n'en sais trop rien. On pense qu'elle était ivre, qu'elle a dû tomber et se cogner la tête.

— Mon Dieu ! Comment Gryffin réagit-il ?

— Aussi bien que possible en de telles circonstances.

— Je ferais mieux de lui téléphoner. »

Il se précipita vers l'entrée de son logement. Je me trémoussai sur mon siège, combattant mon angoisse avec une lichette de Jack Daniel's. Cela ne m'aida pas beaucoup.

« Ça n'a pas l'air d'être la grande forme, dit Toby en revenant s'asseoir face à moi. Un médecin légiste, ou je ne sais qui, est en route.

Ils vont emporter le corps à Augusta. Gryffin doit se charger d'organiser une cérémonie et l'incinération. Quel malheur ! »

Il semblait perturbé, mais pas vraiment surpris. « Ça faisait longtemps qu'elle traînait son problème d'alcool. Comme je l'ai dit, je ne la connaissais pas très bien, mais... toute l'ancienne clique, tous ces types qui vivaient là-bas, eux et moi avons été relativement proches, à une certaine époque. Quelqu'un devrait prévenir Denny.

— Proposerez-vous votre aide à Gryffin ? »

Toby soupira. « J'aimerais bien ! Seulement, avec cette tempête... va falloir que j'aille chez Lucien m'assurer que tout est bouclé. Denny est censé tout fermer pour l'hiver, mais Lucien veut toujours que je vérifie qu'il a fait son boulot correctement.

— Je dois absolument retourner en ville. J'ai vraiment besoin d'être reconduite à Burnt Harbor dans les plus brefs délais. Pourriez-vous m'y emmener avant d'aller là-bas ?

— Impossible, désolé ! J'aurais déjà dû faire un tour chez Lucien la semaine dernière et malheureusement, j'ai été occupé ailleurs. Et maintenant, avec la forte baisse de température annoncée, il faut que je protège les tuyaux. Je ne peux pas les laisser geler.

— Vous ne pourriez pas me déposer d'abord ? Rien qu'un petit aller-retour vite fait ?

— Non, navré. » Ses yeux noirs pétillèrent. « Je le ferais volontiers à n'importe quel autre moment. Là, je ne peux pas échapper à cette corvée. Mais, demain, à la première heure, pas de problème.

— Quelle poisse ! Il n'y a personne d'autre ? Everett, par exemple ? Vous pensez que je peux l'appeler ? »

Toby suçota sa lèvre. « Bon sang, vous êtes vraiment dans la mouise ! Je doute que vous trouviez quelqu'un aujourd'hui. Ils sont tous à la recherche de Kenzie Libby.

— Et alors ? Pourquoi l'un de ces types refuserait-il de me reconduire sur le continent ?

— Je ne sais pas si je le leur demanderais. Enfin... si j'étais à votre place, évidemment. Vous devriez peut-être vous tenir tranquille jusqu'à demain matin. D'ici là, Kenzie aura réapparu... Ils lui en voudront tellement de leur avoir flanqué la trouille pour rien qu'ils se mettront en quatre pour vous aider. Si le temps le permet, s'entend ! C'est la première grosse tempête de l'année.

— J'en ai rien à foutre ! Je veux juste me barrer d'ici... »

Toby haussa les épaules. « Eh bien ! j'imagine que vous pouvez descendre au port et tenter votre chance. Moi, je ne m'y risquerais pas. Les esprits sont déjà assez échauffés comme ça, et avec ce qui vient de se passer chez Aphrodite... mais vous pouvez rester chez moi, si le cœur vous en dit. »

D'un geste vague, il montra un coin de la pièce. « Il y a un futon.

— Je dois partir. »

Le téléphone se mit à sonner. « Excusez-moi... » Toby s'éclipsa dans les ténèbres.

Je contemplai la rangée d'écrans. Ils semblaient désormais afficher des perturbations atmosphériques quelque part à l'est de Subar.

Je finis par me lever et arpentai les lieux en quête d'un miroir. J'étais curieuse de voir si mon visage avait l'air aussi dérangé que l'intérieur de ma tête. Évidemment, je ne trouvai pas la moindre glace, ni même la moindre vitre.

La salle de bains possédait bien une cabine de douche, mais aucun miroir.

J'allai dans la cuisine et me resservis un verre d'eau. Debout sur le seuil, la tête tournée vers la chaufferie, le téléphone pressé contre son oreille, Toby s'entretenait apparemment de nouveau avec Gryffin. Il me fit un signe de la main. Je repartis dans l'autre pièce, dont j'explorai le fond. En passant devant une table encombrée, j'aperçus un masque sous le fouillis. Je me penchai et m'en saisis. Encore un masque vivement coloré et fabriqué en papier mâché, collé sur un morceau de grillage à lapin puis recouvert de peinture acrylique.

Il représentait une tête de grenouille, presque identique à celle que j'avais vue sur le *Northern Sky*. Sauf que celle-ci était – comment dire ? – plus totémique. Et étonnamment lourde, comme je m'en rendis compte en la soulevant. Je l'installai sur ma tête, faisant basculer un livre par mégarde.

L'intérieur du masque sentait la colle à reliure et le cannabis. Je le retirai, le reposai là où je l'avais trouvé et ramassai le livre.

Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*. J'avais vu le même bouquin dans le bus de Denny. Pensive, je le remis sur la table.

J'avais aussi fait tomber autre chose : un cadre en plastique bon marché, contenant une photo. Je le ramassai également.

C'était un polaroïd d'une fille nue en gros plan, allongée sur le dos, les mains écartées de chaque côté de la figure. L'émulsion avait été travaillée de façon à rendre les contours de l'image baveux. Ses cheveux auréolaient sa tête en une sorte de couronne foncée. Un œil avait été dessiné sur chacune de ses paumes exposées.

Impossible de distinguer son visage. Une carapace de tortue, sur laquelle on avait peint d'autres yeux, le dissimulait. Dans l'un d'eux apparaissait une minuscule étoile verte.

« Bordel de merde ! » m'exclamai-je.

Toby s'approcha de moi. « Qu'est-ce que vous reluquez ?

— Où avez-vous eu ça ? »

Me prenant la photo des mains, il la leva vers la lumière. « C'est Denny qui me l'a donnée. Plutôt expérimental, hein ? » Il me la rendit et se mit à jouer d'un air absorbé avec sa queue-de-cheval.

« Qui est la fille ?

— Elle s'appelait Hannah Meadows... on la surnommait Hanner. Elle avait un fort accent du Maine. Ça ne se voit pas là-dessus, mais elle était vraiment ravissante.

— En regardant ça, on ne sait même pas si elle était en vie.

— Oh, que oui, elle l'était ! C'était une des nombreuses conquêtes de Denny. Il les collectionnait, à l'époque. Aussi bien les femmes que les gosses ! Il était en plein délire tribal. »

Il montra le masque sur la table. « Comme avec ça. J'ai mis un temps fou à le fabriquer. Et, bon sang, qu'est-ce que j'ai pu transpirer, là-dessous !

— C'est vous qui l'avez fait ?

— Bien sûr. Nous devons tous confectionner notre propre masque... cela faisait partie de la démarche. On choisissait d'abord son animal fétiche et on fabriquait le masque. Après quoi avait lieu le rituel, qui nous insufflait l'énergie du masque. Enfin, en théorie ! » Il éclata de rire. « Hannah, elle, était infirmière... elle travaillait de nuit dans un hôpital situé non loin de Collinstown. Elle était magnifique, et... euh... elle avait aussi autre chose... bon, vous voyez, la plupart de ces filles étaient très jolies, mais Denny aimait particulièrement la photographe. Elle posait tout le temps pour lui. Il avait même parlé de l'épouser. »

Il siffla. « Ah, bon Dieu, Aphrodite n'a pas du tout apprécié ! Et elle n'appréciait pas non plus de le voir prendre toutes ces photos.

— Qu'est-il arrivé à cette fille ?

— Oh, une chose horrible ! Vraiment très triste. Elle a eu un accident de voiture alors qu'elle rentrait chez elle, au petit matin, après son service. Sa voiture est passée par-dessus le garde-fou et a plongé dans le lac. Elle a réussi à s'en extraire, mais pas à regagner la rive saine et sauve. Quand ils ont sorti la voiture du lac, elle n'était plus à l'intérieur. Il leur a fallu une semaine pour retrouver le corps. Denny faisait partie de ceux qui l'ont découverte ; il accompagnait l'équipe de recherches. Elle s'était empêtrée dans des racines d'aulnes, en bordure de l'eau. J'imagine que c'était pas beau à voir. Le cadavre avait été bouloté par un animal quelconque. Après ça, Denny a plus ou moins perdu les pédales. Il a accusé Aphrodite d'avoir saboté ses freins, mais je pense que ça n'a jamais été prouvé. En tout cas, leur dispute a été terrible. Hé ! vous vous sentez bien ? »

Son visage se plissa d'inquiétude. « N'allez pas vous évanouir ! Venez donc par là... » Il me conduisit jusqu'à une chaise, où il m'obligea à m'asseoir. « Mettez la tête entre les genoux, ordonna-t-il. Voilà, c'est bien ! Dans cette position, aucun risque que vous tombiez dans les pommes. Restez comme ça une minute ou deux, je reviens. »

Il disparut et revint avec un gant de toilette humide qu'il pressa sur

mon front. « Là... Bon sang, vous n'avez vraiment pas l'air bien ! Vous devriez peut-être faire une petite sieste. J'ai l'impression que la matinée a été plutôt rude, là-haut.

— Je n'ai rien avalé », répondis-je, bien que manger fût la dernière chose dont j'avais envie. « Vous n'auriez pas des biscuits ou quelque chose dans ce goût-là ? »

Il me rapporta des petits-beurre rassis et un verre rempli d'un breuvage brun et froid. « Essayez ça, ça aidera peut-être. »

Je grignotai un gâteau sec et bus une gorgée du liquide brunâtre. « Pouah ! Quelle horreur ! Qu'est-ce que c'est ? »

— Du Moxie. Une boisson énergisante.

— On dirait du soda mélangé à de la mort-aux-rats.

— C'est à cause de la racine de gentiane. »

Je lui rendis son Moxie et terminai les petits gâteaux. Toby haussa un sourcil. « Ça va mieux ? »

— Oui, merci. »

Il alla fourrager dans la cuisine et reparut quelques minutes plus tard avec un objet. « La dernière fois que je l'ai vu, Denny m'a donné ça. Ça doit remonter au Labor Day de l'an passé, quand je lui ai apporté ses provisions chez Lucien. Voilà ce sur quoi il travaillait à ce moment-là. »

Il s'agissait d'une photo en couleur, grand format, insérée dans un cadre fait main, et identique à celle que j'avais admirée chez Ray Provenzano. Quelque chose émergeait d'une masse noire verticale, figurant un rocher ou un arbre : une branche tronçonnée ou un bras. Des feuilles vert métallisé l'entouraient. Je ne parvenais pas à déterminer si leur couleur était réelle ou si l'émulsion avait été trafiquée.

En revanche, d'autres parties de l'image avaient bien été altérées à l'aide d'aiguilles, de pinceaux... peut-être même avec l'ongle. Des couches de pigments ressortaient du dessous. Les teintes avaient été séparées manuellement, je l'aurais parié : un vert brillant comme des écailles de serpent... un autre tirant sur le jade, avec des nuances marron... un écarlate... un orange terne... un blanc nacré. Une nuance adoucie de rouille, imitant le fer forgé ancien.

En caressant du doigt la surface, je sentis d'innombrables verticilles, des protubérances microscopiques et des griffures. J'examinai le tirage sous la lampe.

« Il y a des feuilles, là-dedans. Et des bestioles », dis-je en plissant les yeux. « Et autre chose... une espèce d'insecte. Un bébé libellule, peut-être ? »

— Où ça ? Ah, oui... vous avez raison. » Toby passa l'index sur les contours d'un thorax d'insecte, doté de minuscules ailes en forme d'avirons. « C'est une demoiselle. On les appelait les ravaudeuses,

quand j'étais minot. On racontait qu'elles s'introduisaient la nuit dans votre chambre et profitaient de votre sommeil pour vous coudre les lèvres et les yeux. Denny en avait une frousse bleue. »

Je regardai attentivement la demoiselle. À côté, je distinguai des bribes de papier. Chaque fragment comportait une lettre.

S T 29

Un morceau d'adresse ? J'approchai la photo de mon nez.

« Seigneur ! Exactement comme l'autre ! Elle schlingue.

— Denny n'est pas le roi du ménage.

— Elle pue le poisson mort, ou pire... le putois.

— Oui, il a l'habitude de poser des casiers à homards. Et je sais qu'il va pêcher sous la glace, en hiver. »

Je m'apprêtais à lui demander comment on allait pêcher sous la glace dans l'océan lorsque je distinguai une inscription sur le pourtour.

Some Rays pass right Through S.P.O.T.

« *Certains rayons passent directement au travers* » Je regardai Toby, ébahie. « C'est tiré d'une chanson de Talking Heads.

— Denny est fêru de musique. Je ne la connais pas.

— Ça parle de l'exposition d'une photo... On procède exactement de cette façon : on expose le papier émulsionné à la lumière. Et certains rayons passent directement au travers. »

Je tapotai un angle du tirage. Une pluie d'infimes particules s'en détacha.

« Ray m'a dit que ces photos valaient très cher. Denny vous l'a simplement... donnée ?

— En paiement d'un boulot... je lui ai construit un nouveau labo photo, il y a quelque temps. Je bosse pas mal comme ça. J'applique le principe du troc. Par exemple, je loge ici gratuitement, en échange de petits services. Je surveille le matos. Ce qui me fait penser... »

Il traversa la pièce. « Il va falloir que je me prépare à partir. »

Je restai assise encore quelques instants à étudier la photo. Une parcelle de pigment couleur rouille se détacha et vint se coller sur ma main. À l'endroit initial, je discernai parfaitement un lambeau de papier déchiré, incrusté dans l'émulsion. Le fragment d'une autre photographie, un tirage en noir et blanc d'un pied nu, près d'une plaque de rue brumeuse ; on avait gribouillé quelque chose en travers de l'image à l'encre bleue.

ICU

Mon pied. Canal Street.

C'était un morceau de l'une des photos de *Filles Mortes*.

Je fixai la parcelle de pigment un moment avant de la renifler. Elle exhalait une vague odeur de poisson pourri. Je la gardai précieusement au creux de ma paume et allai récupérer dans la corbeille la feuille chiffonnée que je venais de jeter ; je la défroissai sur le bureau.

Vous avez de la peinture sur votre chaussure.

La tache de sang, résultat du coup de pied que j'avais asséné au copain de Robert, n'était pas tout à fait de la même couleur que le pigment séché. Mais relativement proche.

Après avoir balancé pigment et papier sale dans la corbeille, je courus vers la cuisine. Toby remplissait un bidon avec de l'eau du robinet.

« Écoutez... commençai-je. Une fois que vous aurez fini votre travail sur cette île... avez-vous prévu de revenir ici ? Ou d'aller directement à Burnt Harbor ?

— Ça dépend du temps. Je repasserai sans doute par ici. Sauf si ça se gâte vraiment, auquel cas je jetterai l'ancre à Tolba et resterai dans la maison de Lucien. Pourquoi ?

— Je pourrais peut-être vous accompagner là-bas. Et si vous décidez de pousser jusqu'à Burnt Harbor, vous m'y déposerez. Dans le cas contraire, je reviendrai tout bonnement avec vous.

— Vous voulez vraiment vous tirer d'ici, hein ? Bon, d'accord. Si vous n'avez pas peur d'avoir froid, ni de vous faire tremper. Je pensais plutôt que vous auriez envie de vous reposer. À dire vrai, vous avez l'air sacrément vannée.

— Si je m'accordais une sieste maintenant, je risquerais de ne plus jamais me réveiller.

— On va tâcher d'éviter ça. » Son bidon à la main, il se dirigea vers la porte. « Vous êtes chargée ?

— Non. » Je glissai mon bras dans la lanière de mon sac et la calai sur mon épaule. « Juste ça. Mon appareil photo.

— Bon. Alors vous allez pouvoir m'aider à porter quelques bricoles. Ça nous économisera un voyage. »

Après avoir récupéré un sac en toile contenant des vêtements de rechange, une boîte à outils et deux bidons d'eau supplémentaires, il s'arrêta près de l'entrée et enfila une parka.

« Il va faire froid, dehors. » Il jeta un regard désapprobateur à mon blouson en cuir et mes santiags. « Vous n'aurez pas chaud.

— J'ai encore votre pull. » Je défis ma fermeture pour le lui montrer ; le pull remonta, découvrant mon ventre.

« C'est un tatouage, que vous avez là ? » Il se pencha pour déchiffrer la succession de mots entrelacés dans la cicatrice. « TROP CORIACE POUR MOURIR. »

Il me dévisagea curieusement. « On dirait que vous avez mérité cette maxime. »

Je me tus. Je repensai à une fille marchant vers une voiture garée sous un réverbère endommagé ; à une autre marchant sur une jetée obscure vers un bateau amarré, moteur coupé, feux éteints.

« Ça vous a fait mal ? » demanda Toby d'une voix douce.

« Tout fait mal », répondis-je en me détournant.

Il garda le silence un moment, puis :

« Tenez ! Prenez ça... dit-il en ouvrant un placard pour me lancer un bonnet orange vif. On perd quatre-vingt-dix pour cent de sa chaleur corporelle par la tête. Non pas qu'il vous aidera beaucoup si vous passez par-dessus bord, mais... »

Il ramassa son sac en toile et la boîte à outils, et m'indiqua les bidons d'eau. « Vous pourrez vous en occuper ? »

Je me coiffai du bonnet, puis soulevai les bidons. « Ouais.

— Et de ça ? »

Il alla fouiller dans un recoin sombre et en rapporta un manche de près de deux mètres de long, équipé d'une pointe en bronze inquiétante à laquelle était soudée une sorte de griffe. Il le soupesa, le jaugea du regard et me le tendit.

« Qu'est-ce que c'est ? Un harpon ?

— Une gaffe. Pour récupérer ce qui tombe à la mer. Entre autres... Ça peut aussi être utile si nous croisons vos copains. Vous savez vous servir d'une gaffe, hein ? Il suffit de pincer les lèvres et... »

Il feignit de frapper quelqu'un. « ... de vous enfuir à toutes jambes. Venez. »

Je le suivis. Une fois à l'extérieur, je resserrai ma prise sur le manche, mais la ruelle était déserte.

« Par là ! » Toby se dirigea vers le coin de la venelle. « C'est plus court. »

Du coup, on évitait aussi la sinistre petite rue principale. Une foule clairsemée s'était rassemblée à l'extrémité de la grève. Je reconnus Everett Moss et quelques-uns des types que j'avais aperçus à mon arrivée sur l'île, mais ne vis aucun des garçons que j'avais rencontrés près de l'ancien entrepôt des Bouldry. Deux chiens noirs folâtraient sur la plage de galets. Les bateaux étaient plus nombreux dans le port ; il y avait même une vedette de la police maritime.

« J'imagine qu'ils vont rapatrier Aphrodite avec ça. »

Nous nous dirigeâmes vers la jetée. Personne encore ne semblait nous avoir remarqués. Les hommes avaient tous la tête baissée et formaient un groupe compact. De temps à autre, l'un d'eux observait le continent au loin. « À moins qu'ils attendent un bateau-ambulance ou un truc du genre. »

Le ciel s'assombrissait, devenait de plus en plus menaçant. Le vent

froid qui soufflait paraissait émaner des quatre points cardinaux à la fois. Les deux chiens, en bordure du rivage, avaient la même couleur que les tas de varech auxquels ils s'attaquaient. Les mouettes, évoluant en hauteur, ressemblaient à des petits trous blancs dans la voûte opaque. Dans ce havre, tout donnait l'impression d'appartenir à un seul ensemble – même les hommes en salopettes bleues, parkas brun grisâtre et gilets orange : un peu comme des éléments qui se seraient détachés de l'île et qu'on aurait pu remettre en place si on avait su où remboîter chaque pièce.

Utilisant le grand bâton en guise de canne, je m'efforçais de ne pas me laisser distancer par Toby. Un chien nous repéra soudain ; il traversa la grève en aboyant. Les hommes pivotèrent. Je m'attendais presque à entendre l'un d'eux nous apostropher – moi, du moins –, mais aucun ne broncha. Leur silence me perturba ; au bout d'une minute, tous nous tournèrent de nouveau le dos.

Toby patienta sur la jetée, afin de me permettre de le rejoindre.
« Comment ça va ?

— Bien. »

Il me tendit une main et me hissa sur les marches de granit ; nous cheminâmes vers son canot. Le fait d'être ainsi exposée m'incita à accélérer le pas ; mes semelles dérapaient sur le sol poisseux. Nous atteignîmes enfin le canot et nous y installâmes. Toby rama jusqu'à l'endroit où mouillait le *Northern Sky*, puis grimpa sur le pont et y déposa ses fardeaux. Après que je lui eus passé les miens, il m'aïda à monter à bord.

« Allez ranger vos affaires en bas pendant que j'attache le canot. Ces bidons vont sous l'évier de la coquerie. Le reste, mettez-le n'importe où, du moment qu'on ne trébuche pas dessus. »

Je m'approchai de l'écoutille et m'immobilisai.

« J'aurai peut-être envie de prendre des photos. Me laisserez-vous utiliser mon appareil, cette fois-ci ? »

Toby choqua légèrement un cordage. « Pas de problème.

— Comment se fait-il que ça en posait un, hier ?

— Je n'avais pas encore décidé si vous seriez source d'ennuis ou pas. »

Me sentant étrangement flattée, je lui adressai un sourire espiègle. Il releva alors la tête, me regarda. « Vous n'avez toujours pas de miroir sur vous, hein ?

— Non. » Soutenant son regard, je l'interrogeai : « Au fait, le jeu du miroir ? Suze m'a raconté que c'était un test que Denny faisait passer à tout le monde. »

Pas de réponse.

« En quoi consistait-il ? insistai-je. Cela avait-il un rapport avec cette fille... Hannah ?

— Non. » Il soupira. « Ce n'était qu'un jeu. Après nous être défonçés à mort, nous devons nous regarder dans un miroir jusqu'à ce que notre visage se déforme, un peu comme s'il fondait. Ou comme un mot qu'on répète encore et encore, jusqu'à ce qu'il résonne étrangement à l'oreille. Eh bien ! là, c'était pareil. Complètement débile ! Denny s'est alors lancé dans d'autres trucs. Il lisait beaucoup de bouquins sur les religions primitives et tout le reste... Il a fini par élaborer un genre de rituel. Au début, c'était juste un peu débile. Puis ça a pris un tour bizarroïde, et Denny s'est mis à croire à tous ces machins qu'il avait inventés... à obliger les gens à faire des choses... comme de se regarder dans un miroir pendant une heure ou deux, par exemple. Une fois, il a tenu toute une journée. Toute une journée... et la nuit suivante. C'était... »

Il secoua sa parka trempée de pluie et frissonna.

« J'étais avec lui. Je l'ai fait aussi... j'ai fixé mon reflet dans un grand miroir. Dès que je piquais du nez, il me donnait un coup de coude. Il a arrêté au bout d'un moment, mais pas parce que lui-même dormait, non ! Il s'est contenté de rester assis là à se contempler. Après, il a commencé à marmonner entre ses dents. Sans cesser de répéter la même phrase. Un peu comme le supplice chinois de la goutte d'eau. » Il me lança un coup d'œil. « C'est là que je me suis dit que ça suffisait. Je me suis tiré en vitesse. J'ai bossé quelques mois dans une quincaillerie, histoire de rentrer plus ou moins dans le rang. Je sais que ça peut paraître ridicule, mais je ne supporte plus de me voir dans une glace. »

Levant les yeux vers le ciel, il secoua la tête, comme s'il se remémorait un mauvais souvenir.

« Que disait-il ? m'enquis-je.

— *Je te vois.* » Il mit un bras sur ses yeux pour s'abriter de la pluie. « *Je te vois, je te vois, je te vois.* Uniquement ça. »

Il pivota brutalement, posa une main sur mon épaule. « Bon, allez-y. Vous devriez aller ranger ces affaires en bas, à présent. »

Je descendis l'échelle avec précaution, me débarrassai de la gaffe, des bidons d'eau et de mon sac. Toby me rejoignit presque aussitôt.

« J'ai un équipement spécial temps pourri en rab. » Il farfouilla dans un petit placard. « Vous allez esquinter ces bottes de cow-boy en pataugeant dans l'eau salée. Essayez celles-ci. »

L'anorak qu'il m'avait dégoté m'allait à peu près, mais les bottes en caoutchouc étaient dix fois trop grandes. « Je pense que je ferais mieux de garder les miennes.

— À votre guise. Mais faites attention ! Bon, maintenant, aidez-moi à ranger le reste du matériel. »

Je dus effectuer plusieurs voyages avant d'en voir le bout. Toby se déplaçait sur le pont avec célérité, comme s'il était insensible au froid

et au grésil. Quand tout fut terminé, il tendit le bras vers l'écoutille.

« Nous lancerons le moteur dès que nous aurons doublé la pointe de la jetée. Monter au vent nous prendrait trois fois plus de temps à la voile. En revanche, s'il vient à tourner, nous naviguerons peut-être en mode mixte. »

Il plissa les yeux quand une risée glacée balaya le pont. « Ça pourrait sacrément secouer. Vous tiendrez le choc ?

— Oui, ça ira.

— Vous êtes sûre ? » Il me détailla de la tête aux pieds. « Si vous ne vous sentez pas bien, essayez de voir comment ça se passe en bas. Moi, je trouve que ça n'arrange rien. On est mieux ici, sur le pont, on peut respirer l'air du large à pleins poumons. Il y a des gilets de sauvetage là-bas... »

Il courba le pouce vers plusieurs gilets orange vif et une bouée de sauvetage. « Non pas qu'ils soient d'une grande utilité. Si vous tombez à l'eau, vous disposez de huit minutes avant l'hypothermie. C'est de cette façon qu'ils entraînent les gamins au club nautique... ils les balancent dans le port et leur lancent une bouée censée les aider à regagner le rivage.

— Ils les récupèrent sains et saufs, j'espère ?

— Voilà à quoi sert la gaffe. »

Je me recroquevillai à la poupe, et Toby redescendit. Au bout de quelques instants, j'entendis le moteur tousser. De la fumée jaillit au ras de l'eau. Toby s'empressa de revenir auprès de moi et prit la barre, alors que le *Northern Sky* s'éloignait du ponton. Je rabattis le bonnet sur mes oreilles et survolai des yeux le port et la plage.

Les hommes formaient toujours le même petit groupe. Plusieurs observaient nos manœuvres. Les autres étaient plus intéressés par quatre silhouettes qui avançaient lentement sur la route sinueuse du sommet de l'île. Deux d'entre elles portaient une civière. Juste derrière, un homme assez trapu, en manteau noir, marchait aux côtés d'un autre, beaucoup plus grand et dégingandé. Ray Provenzano.

Et Gryffin.

« Regardez ! » criai-je.

Toby se retourna. Il se passa une main sur le front, avant de l'agiter.

Sur la côte, le plus grand des marcheurs s'était immobilisé. Il avait redressé la tête, scrutait l'océan. Il leva lentement une main. Sa voix, distordue par les mugissements du vent et le bruit du moteur, nous parvint faiblement.

« Qu'a-t-il dit ? demandai-je à Toby.

— Soyez prudents. »

Je continuai de fixer les silhouettes, qui rapetissèrent. Elles finirent par devenir aussi insignifiantes que les cailloux du littoral, puis disparurent complètement lorsque nous dépassâmes l'extrémité de la

jetée.

On s'habitue à tout, même à l'errance. Même au froid. N'empêche que je songeais avec envie au petit poêle que j'avais aperçu dans la cabine du *Northern Sky*. Quand j'en parlai à Toby, il m'examina d'un air dubitatif.

« Vous croyez que vous sauriez l'allumer ? C'est une opération assez délicate. Le temps que vous réussissiez, on sera sûrement arrivés. »

Je l'admis de mauvaise grâce. L'entrée du chenal se trouvait désormais derrière nous et, telle une baleine faisant surface, Paswegas n'était plus qu'une bosse verte et noire. Il n'y avait pas vraiment de clapotis, mais beaucoup de houle. Je ne peux pas dire que je souffrais du mal de mer ; j'avais plutôt l'impression d'être engluée dans un rêve gris dérangeant, duquel il était difficile de m'extirper. De temps à autre, une longue lame nous frappait de biais, projetant des gerbes d'eau glacée sur la proue. Je décidai de les compter, pour voir si elles obéissaient à une fréquence particulière et... oui ! la troisième d'une série était grosse... la douzième, plus grosse encore. J'aidai Toby à déplier le taud, une sorte de petite toile servant à couvrir le cockpit ; je m'y précipitai au moment même où une nouvelle vague fouettait l'embarcation. Pas une protection des plus efficaces, mais elle nous abritait au moins un peu des embruns et des bourrasques. À l'intérieur de mes bottes, mes pieds avaient doublé de volume. La peau de mon visage était aussi dure qu'une croûte de ciment.

Les flots impétueux s'élançaient contre les cieux bouillonnants ; ceux-ci résistaient farouchement. Nous, nous affrontions ces adversaires déchaînés. De rares mouettes luttaient tant bien que mal contre les nuages pernicioeux. Je retournai chercher mon appareil dans

la cabine, me glissai de nouveau sous la tente rudimentaire et m'évertuai à conserver mon équilibre, tandis que je photographiais cette étendue surnaturelle grise, blanche et verdâtre. Des îlots émergeaient de l'eau : certains étaient de simples rochers noirs ; d'autres, couronnés d'épicéas ou de bouleaux rongés par le sel. Sur les côtes rocailleuses, j'aperçus des morceaux de bois flotté couleur ivoire intriqués, des oiseaux marins morts, des débris imprégnés de créosote arrachés de Dieu sait où. Je songeai aux photos d'Islande que j'avais eu l'occasion d'admirer, à ces îles volcaniques jaillissant de la mer.

Qui pourrait vivre ici ? m'interrogeai-je. Moi, pensai-je.

« Cass ! » Rajustant aussitôt le cache sur l'objectif, je coulai l'appareil sous mon anorak. « Venez par ici, je vais vous apprendre à garder un cap. Pour le moment, les courants nous sont favorables. »

Il m'enseigna à lire le compas, dont le cadran oscillait sous un dôme en plastique transparent, et me montra comment tenir la barre.

« Je dois descendre. Je n'en ai pas pour longtemps. » Il était obligé de crier pour couvrir le bruit du vent. « Nous allons par là... »

Une masse noire oblongue affleurait à la surface de l'océan démonté. « Voici Tolba. Nous naviguons à vue... pas avec les voiles, mais au moteur. Alors contentez-vous de maintenir le cap dans cette direction, d'accord ? »

Je surveillai la barre pendant son absence. J'avais l'impression de manipuler un bâton animé d'une vie propre, mais je me convainquis que s'il m'avait estimée incapable de le maîtriser, Toby ne m'aurait pas confié cette tâche. Il revint une minute plus tard avec deux mugs de café, un litre de Moxie et une bouteille de rhum.

« Voyons un peu si ça peut nous réchauffer. »

Il versa un peu de Moxie dans chaque mug, ajouta une lichette de rhum et m'en tendit un. J'en bus une gorgée que je faillis recracher.

Toby afficha un air contrit. « Vous devriez essayer avec un filet de citron vert pressé. Il n'y a rien de meilleur au monde ! »

Je tâtonnai sous mon anorak jusqu'à ce que j'aie trouvé la flasque de Jack Daniel's dans la poche de mon blouson en cuir. Toby termina son mug et le posa dans un coin. Le pont mouillé était traître ; il y évoluait cependant avec aisance, tout en contrôlant la barre d'une main ferme. Le brouillard givrant s'était transformé en une petite pluie fine persistante. Au bout de quelque temps, Toby secoua la tête.

« On se traîne ! hurla-t-il pour se faire entendre. Le canot ! Bon, je vais encore avoir besoin de vous au gouvernail... »

Il ouvrit une cantine, d'où il retira une bouteille d'eau de Javel vide découpée de façon à servir de pelle, puis se retourna et me fit prendre la barre. « Je l'ai réglée pour qu'à partir de maintenant, nous allions au lof. Cela devrait nous ralentir, le temps que j'écope. Gardez ce cap. »

Il se baissa pour sortir du cockpit et se dirigea vers la poupe. Je le regardai regagner le canot et commencer à écoper, puis reportai mon attention sur la navigation.

Devant nous, l'île de Tolba s'élançait vers le ciel pommelé. Un spectacle comparable au développement d'une épreuve photographique : les détails se clarifiaient peu à peu. Sur les hauteurs, des cimes de sapins finement ciselées... des biffures blanches, sûrement de vieux bouleaux... une strate de roche amarante laissant place à une grève tavelée d'un rouge plus pâle... une jetée de granit se ruant dans l'eau.

Tolba était grande, bien plus grande que Paswegas.

Je pivotai pour vérifier si Toby progressait.

Il me cria : « Ça va ? »

— Oui.

— J'ai presque fini ! Tenez bon... »

Une immense lassitude se répandait dans mon corps, à la manière d'une drogue nouvelle. Le mélange de café, d'amphés et d'alcool me donnait des brûlures d'estomac. Si je m'écroulais là, sur-le-champ, jamais je ne me relèverais. Je tâtai dans le fond de ma poche la boîte de pellicule contenant les médicaments dérobés. J'avais du speed pour un jour ou deux encore, à condition de me rationner. Si je voulais vraiment dormir, le Percocet ferait l'affaire. En me refrénant jusqu'à Burnt Harbor, je pourrais prendre la route immédiatement, rouler vers le sud et atteindre Bangor dans la soirée. Je dénicherai bien un Motel 6. Pas vraiment le grand luxe, mais mieux que ce qu'offrait le Phare.

Le Phare...

Je repensai à cette première nuit à Burnt Harbor, au visage livide de Kenzie se fondant dans l'obscurité tel un papillon nocturne.

Elle vous cherchait, m'avait confié Robert. Elle a dit que vous étiez sympa.

Eh bien ! c'était sa première erreur.

Elle a dit aussi que vous alliez la conduire quelque part.

Mon estomac se révolta, mais ce n'était pas à cause du roulis. De nouveau, je m'emparai de ma flasque de Jack Daniel's.

Elle n'était pas en train de fuguer. Je le savais. Robert aussi. Elle était à ma recherche, et elle avait croisé la route de quelqu'un d'autre. Je songeai au bateau que j'avais aperçu cette nuit-là dans le port – à ses feux allumés, un rouge et un vert, qu'on avait ensuite éteints avant de couper le moteur. Je me remémorai également l'animal tapi dans l'arbre, avec ses yeux déments et emplis de rage.

Les pékans ne quittent jamais le continent.

« Brrrr ! Faisait sacrément froid, là-bas. » Toby se faufila sous le taud en secouant le grésil accumulé sur sa parka. Il fourra l'écope dans

la cantine et me tapota l'épaule. « Apparemment, vous vous êtes pas trop mal débrouillée. Bon, à présent, je m'en charge. »

Il reprit la barre, qu'il inclina légèrement. Le *Northern Sky* vira vers l'extrémité de la grève. « Maintenant que nous n'allons plus au lof, nous avancerons plus vite. Si vous pouviez vous en occuper encore un moment, j'irais nous réchauffer un peu de café sur le camping-gaz. Qu'en dites-vous ?

— Bonne idée ! »

Il récupéra les mugs et descendit en cabine. Je restai debout, pensive, tandis que nous nous rapprochions de l'île. D'énormes boulders rougeâtres étaient disséminés sur la côte rocailleuse. Des sapins et des bouleaux rachitiques s'accrochaient aux falaises qui surplombaient la plage. Un scintillement au milieu des arbres me révéla la présence d'une maison ou de dépendances.

Toby revint avec deux mugs fumants. « Tenez. »

Je ne quittai pas l'île des yeux. « C'est vraiment grand !

— N'oubliez pas qu'autrefois, tout un village vivait ici. »

Je portai mon mug à mon visage et le pressai contre ma joue jusqu'à ressentir des picotements. « Je n'arrive pas à croire que vous passiez votre temps à faire la navette entre ici et là-bas.

— Pas si souvent que ça. Les pêcheurs, eux, n'arrêtent pas.

— Ouais, et se les gèlent pour gagner leur vie !

— Vous croyez qu'on a le choix ? Les endroits comme Paswegas ressemblent un peu au théâtre de la dernière bataille menée par Custer. Tous ces gens d'ailleurs, ces promoteurs... ils nous tuent à petit feu. Ils affluent du New Jersey, de New York et nous interdisent de chasser sur nos propres terres. Les pêcheurs n'ont plus le droit d'attraper de poissons. La marée rouge a ravagé le parc de crustacés. Nous récupérons vos tiques et leur maladie de Lyme, vos moustiques et leur fièvre du Nil... Toutes ces cochonneries qui, jusque-là, nous étaient épargnées nous tombent à présent dessus. Le "Ça n'arrive qu'aux autres" n'est plus de mise chez nous. Aujourd'hui, nous savons ce que ce lieu commun signifie. »

Il ne semblait pas aussi fâché que Suze, simplement résigné et triste. Je pris une gorgée de café ; elle me brûla la langue. Une sensation pas du tout désagréable.

« J'ai vu quelque chose... commençai-je, en reculant sous la toile pour me protéger davantage du vent... à Paswegas. Un animal. Dans les sapins qui poussent près de la maison d'Aphrodite. Je pense que c'était cette bestiole dont vous m'avez parlé. Un pékan.

— À quoi ressemblait-il ?

— Il était plutôt balèze. Brun noir, un peu comme un ourson, mais avec une longue queue. Assez fournie. Il m'a menacée en grognant.

— Était-il par terre ?

— Non, dans un arbre. Quand les chiens d'Aphrodite ont déboulé, il a grimpé plus haut, ou sauté... je ne sais pas. En tout cas, je suis sûre que c'était un pékan.

— Mmm. » Toby sirota son café tout en orientant le bateau vers une digue en métal rouillé. À mesure de notre approche, je constatai qu'il s'agissait en réalité d'une roche du même rouge sang que les boulders sur la grève. « Ça correspond bien à la description d'un pékan, conclut-il.

— Quand j'en ai parlé à Suze, elle m'a prise pour une folle. Et soutenu qu'il était impossible à un pékan de gagner une de ces îles.

— Elle n'a pas tort. Pourtant si vous en avez vu un... Bon nombre de gens rapportent qu'ils ont aperçu des trucs. Des loups, des couguars. Pas sur les îles, mais là-bas... »

Il inclina la tête vers le continent. « Ils signalent ça au service de protection de la faune, mais les autorités refusent de reconnaître que ces bêtes sont de retour dans le Maine. Le jour où ils admettront que nous avons récupéré des couguars et des loups, ça soulèvera tout un tas de questions sur les espèces en danger. Et ils auront aussi sur le dos des cohortes de fermiers et de chasseurs énervés qui, eux, se plaindront de ce que les couguars et les loups dévorent le cheptel et dégarnissent les hardes de cerfs. Ils sont néanmoins bien présents sur notre territoire. »

Je ressentis un petit picotement à la base de la nuque. « Il est donc théoriquement possible qu'il y ait des pékans, sans que personne n'en ait encore repéré ?

— Évidemment ! Prenez les originaux, par exemple : ils ont bien dû nager pour rejoindre les îles, non ? *Idem* pour les renards et les coyotes. Il y a un siècle, nos ancêtres ont eu un ou deux hivers si rigoureux qu'à certains endroits, la couche de glace, en bordure du littoral, s'étendait au point que les animaux pouvaient venir chez nous en marchant. On ne trouve quasiment plus de grands sapins sur les îles... ils ont tous été coupés pour servir de bois de construction ou de mâts. En outre, cette essence n'apprécie pas spécialement l'air marin. Il en reste quelques-uns sur Paswegas, toutefois, et plusieurs, sacrément imposants, sur Tolba. Ce qui fait qu'on y trouve des porcs-épics. Alors, pourquoi pas des pékans ? Tout est possible. »

Je terminai mon café. « Vous avez de quoi grignoter, en bas ?

— Oui, allez-y ! Fouillez dans la coquerie, vous dénicherez bien quelque chose à vous mettre sous la dent. »

Je descendis dans la cabine. S'il n'y faisait pas vraiment chaud, au moins s'y trouvait-on à l'abri du vent et des averses. Et aussi au calme. Enfin, pas exactement... mais les bruits étaient différents. Crépitements de la pluie sur les hublots, craquements légers et angoissants, ronronnement du moteur. Après m'être assise sur l'une

des banquettes, je m'enveloppai dans une couverture. Au bout de quelques minutes, j'explorai la coquerie, afin de voir ce que je pourrais manger.

Il y avait du rhum et du Moxie en quantité suffisante pour constituer une source d'énergie alternative, mais pas énormément de produits susceptibles d'être qualifiés de nutritionnels. Une poignée de pommes de terre germées, de la sauce tomate en conserve. Je dénichai un sac à moitié plein de pommes vertes me paraissant comestibles, ainsi qu'un gros carton de barquettes aux myrtilles. Je croquai une pomme, engloutis voracement quelques barquettes, puis farfouillai dans les placards et les tiroirs, en quête d'autres denrées.

Une pelote de ficelle, un tire-bouchon, des épices sous vide. Un tiroir situé au ras du sol contenait une trousse de premiers secours, du fil de pêche, des hameçons et des allumettes en boîtes étanches. De l'aspirine, du sirop vomitif, un antihistaminique. En les repoussant, je découvris autre chose.

Un pistolet lance-fusées.

Je l'examinai. Tout en plastique, une quinzaine de centimètres de long, muni d'un canon noir et d'une détente orange. Je scrutai le canon : à l'intérieur, un unique tube rouge. Songeuse, je considérai ma trouvaille quelques secondes, finis par la remettre en place et remontai sur le pont.

« Vous avez trouvé quelque chose ?

— Des tartelettes aux myrtilles.

— Ah ouais, j'en avais acheté toute une caisse en prévision de l'an 2000. »

Je restai à ses côtés, près de la barre, à observer les flots noirs qui se fracassaient sur les rochers rosés. Avec ce brouillard givrant, difficile de déterminer où la digue s'achevait et où la grève commençait. Des blocs de granit s'amalgamaient à des boulders qui, à leur tour, se délayaient dans une étendue de sable rougeâtre, indiscernables des arbres morts pétrifiés par le sel et le froid. Une rangée de sapins, bien à l'écart de la ligne de démarcation des marées, dressaient leurs silhouettes éclatantes d'un vert si foncé qu'il en était presque noir. Par intermittence, un reflet noir, semblable à un œil, apparaissait entre les arbres. Une maison.

« C'est là que nous allons ?

— Oui. La maison de rêve du sieur Ryel. »

Je pensais que nous nous arrêterions près de la digue. Au lieu de quoi le *Northern Sky* obliqua en direction de deux bouées rondes près desquelles oscillait un flotteur de casier coloré.

« Tenez ça, dit Toby en me passant la barre. Je dois descendre couper le moteur. Tâchez de ne pas nous laisser dériver. Restez près de ces bouées. »

Il disparut par l'écoutille. Le moteur s'arrêta. Je n'entendais plus que les mugissements du vent et le fracas du ressac sur la grève caillouteuse.

« C'est l'endroit idéal pour mouiller, brailla Toby en regagnant la poupe. Nous jeterons l'ancre ici et prendrons le canot pour rejoindre le rivage. En cas de grain violent, le bateau sera plus en sûreté dans ce coin.

— Ça risque d'empirer ?

— Aucune idée. On dirait que le mauvais temps est en train de se calmer, mais il pourrait ne s'agir que de l'œil de la dépression. Allez donc chercher vos affaires en bas ! Comme ça, si nous sommes obligés de passer la nuit chez Lucien, vous les aurez avec vous. »

Il entreprit d'arrimer le bateau à l'une des bouées. Je descendis dans la cabine, récupérai mon sac et y rangeai mon appareil. Après avoir vérifié que mon exemplaire de *Deceptio Visus* était toujours au sec, je l'ouvris. Je le feuilletai jusqu'aux pages où j'avais inséré les tirages exécutés dans la cave, la planche-contact et les deux agrandissements... la photo, signée Aphrodite, d'un homme nu, dont je subodorais l'identité : Denny Ahearn... et celle d'Hannah Meadows, prise par ledit Denny. Je les contemplai un moment, puis les reposai pour m'intéresser au portrait de Gryffin.

Je fermai les paupières. Repensant à son visage, lors de notre première rencontre, je revis le défaut émeraude de son iris. *Le rayon vert*. Je me rappelai aussi la photo aperçue dans la chambre d'Aphrodite – un œil différent, affublé de la même tache verte –, et l'épreuve grand format d'Hannah Meadows, que j'avais eu l'occasion d'étudier dans l'appartement de Toby. Des yeux repeints, avec, au cœur de l'un d'eux, une minuscule étoile verte.

Je ne comprenais pas. C'était incompréhensible – sauf pour la personne qui avait réalisé ces photos.

J'ai entendu des alcooliques affirmer qu'ils pouvaient reconnaître un autre alcoolique sans l'avoir jamais vu boire, qu'ils pouvaient aussi dire, rien qu'en lisant un livre ou en écoutant une chanson, si son auteur était un ivrogne. Je ne suis pas timbrée vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, mais je l'ai suffisamment été pour reconnaître quelqu'un qui l'est.

En particulier, s'il s'agit d'un photographe. À l'exemple de Diane Arbus. Elle, c'était un génie ; moi, sans doute pas. Pourtant, je sais ce qu'elle voyait quand elle observait le monde à travers son viseur. Je sais ce qu'elle a vu, lorsqu'elle s'est suicidée. Tout comme je sais ce que j'ai vu et senti, en regardant mourir Aphrodite : mon visage se reflétant dans son iris, telle une anomalie, et l'odeur d'ennuis imminents – une odeur aussi perceptible que celle de ma propre sueur.

La vague de chagrin qui déferla alors sur moi entraîna tout dans son

sillage, souvenirs, remords, colère. Quand elle fut passée, je baissai les yeux et vis le portrait de Gryffin, que je tenais toujours serré. Je le glissai dans *Deceptio Visus*, replaçai le livre dans mon sac à côté de mon appareil. Et retournai sur le pont.

« Paré à débarquer », annonça Toby. Le froid avait blanchi ses joues. « Vous avez tout ce qu'il vous faut ? Prenez un de ces gilets de sauvetage ! »

La pluie avait presque cessé. Le ciel, toutefois, demeurait argenté, chargé de gros nuages. Je puisai dans ma boîte une gélule d'Adderall et l'avalai avec une gorgée de whisky. Il y avait quelque chose derrière ces nuages, derrière cette impressionnante masse de granit noir et ces arbres pétrifiés, quelque chose que je ne distinguais pas encore. J'attrapai un gilet de sauvetage et attendis à la poupe, près du canot. Toby me rejoignit, avec un deuxième gilet, son sac en toile et sa boîte à outils.

« C'est tout ce dont nous aurons besoin, je pense. Vous êtes sûre que ça va ? » Son front se plissa.

« Oui, je crois. » Je ramassai la gaffe. « Et ça ? Je peux l'emporter ?

— Faites, je vous en prie. Mais ne la perdez pas ! »

Nous chargeâmes le canot et rejoignîmes la côte à la rame. Pas une partie de plaisir, mais pas non plus une épreuve insurmontable. Peut-être commençais-je à m'habituer. Scrutant les environs à la recherche d'autres bateaux, je ne distinguai que quelques bouées éparses. Pas d'avions dans le ciel, plus aucun signe du continent. Rien que des silhouettes noires qui semblaient scintiller au-dessus des eaux sombres. Je pensai à des poissons, des dauphins, ou encore des phoques. Toby m'apprit qu'il s'agissait en fait d'écueils.

« Voilà encore une des raisons pour lesquelles Denny ne quitte jamais son île, ajouta-t-il en relevant les rames. En été, pas de problèmes, mais l'hiver... bonjour les dégâts ! »

Enfin, nous atteignîmes la grève. Une fois sortie du canot, j'aidai Toby à le tirer sur la plage, lui frayant un chemin entre des tas de goémon incrustés de crabes morts. Notre but atteint, Toby se redressa et, une main en visière, inspecta l'océan.

« Je ne vois pas le bateau de Lucien. » Il se renfroigna. « Hum ! Denny a dû le déplacer. »

J'empoignai mon sac, ainsi que la gaffe. Toby récupéra une cigarette au fond de sa poche et m'observa. « Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

C'était plus que de l'isolement : c'était le lieu où l'isolement se rendait quand il avait besoin de solitude. Des pierres empilées pointaient hors de l'eau, sûrement les vestiges d'un quai. Aucune habitation en vue. Des cailloux érodés jonchaient la grève, également parsemée d'écheveaux d'algues et de bois flotté noirci. Un peu plus

haut, les énormes blocs de granit rouge sang que j'avais aperçus de loin constituaient la seule touche de couleur dans la grisaille de cet univers ravagé. Tout mon corps souffrait du froid et de la fatigue, mais ce devait être une sensation normale dans ce paysage qui donnait l'impression d'avoir été dépecé. En bordure du littoral se dressait un rideau d'arbres morts – des épinettes, dit Toby –, leurs troncs blanchis, leurs branches dépourvues d'aiguilles. Des souches culbutées les entouraient, leurs racines à l'air libre, tels des tentacules. Je vis aussi une aile de mouette, déplumée au point de ressembler à un éventail chinois lépreux.

Et partout du granit rouge. Pas des boulders, ni des rochers, non, des blocs colossaux, des piliers renversés, des colonnes doriques envahies de lichens blancs, verdâtres ou orange vif, des anges inachevés et même la statue monolithique d'un cheval monté par son cavalier.

« C'est renversant ! » J'avancai jusqu'à un ange au visage voilé par des moisissures noires et fis courir ma main sur ses yeux. « Tout n'est pas pourri.

— Voilà pourquoi ça s'appelle du granit. » Toby tira une bouffée de sa cigarette. « À l'époque où ils ont dû quitter l'île, les gens ont simplement emballé leurs vêtements et tout ce qu'ils pouvaient transporter. Il est clair qu'ils n'allaient pas s'encombrer de granit. Vous n'avez pas idée de ce qu'ils ont laissé. Quand Lucien a fait construire sa maison, j'ai trouvé des lames de scie, des forêts, des accessoires en super bon état ; il m'en reste encore un peu chez moi. Sans parler des sculptures. Des centaines de gars travaillaient à l'extraction, mais il y avait aussi des tailleurs de pierre ici, qui passaient leurs journées dans des hangars. Vous voyez, ces monuments funéraires qu'on érigait il y a un siècle et plus ? Eh bien ! bon nombre d'entre eux ont été sculptés ici, puis expédiés par bateau à Boston et à New York. Des anges, des statues... Si le tailleur commettait une erreur, on les laissait tout bonnement sur place.

— Je n'en reviens pas.

— Attendez de voir la maison de Lucien ! »

Nous attaquâmes la montée d'une ravine étroite. J'étais bien contente d'avoir pris la gaffe ; elle m'aidait à garder l'équilibre sur la roche glissante. Au fur et à mesure de l'escalade, la ravine s'élargit ; nous finîmes par cheminer sur une route ancienne.

« Cette histoire que vous m'avez racontée tout à l'heure... à propos de la petite amie de Denny. Celle qui est morte.

— Hanner.

— Oui, Hannah. » Le vent forçait. Je me retournai pour regarder l'océan où le *Northern Sky* oscillait, telle une mouette se reposant sur les flots. « Ces masques que vous confectionniez... elle en avait un,

elle aussi ? Un animal fétiche ?

— Je ne crois pas. Je pense qu'elle acceptait simplement les lubies de Denny.

— Et le vôtre ? C'était une grenouille ?

— Oui. Parce que ce sont des amphibiens. Elles vivent aussi bien sur terre que dans l'eau. Comme moi. »

Je changeai mon sac d'épaule. « Et Denny ? Quel était le sien ?

— Denny ? » Toby tira sur sa cigarette d'un air pensif. « Bonne question... Ça fait longtemps, mais... »

Il pinça sa cigarette entre deux doigts pour l'éteindre puis, d'une chiquenaude, la lança sur le sol humide. « Je crois que c'était une tortue-alligator. »

La maison de Lucien Ryel était l'exemple parfait de ce que l'on pouvait accomplir en associant la passion de Ray Provenzano pour la ferraille à un investissement de plusieurs millions de dollars. Elle ressemblait à un temple ancien, auquel on aurait adjoint des éléments de module lunaire. Construite à l'abri d'une saillie de granit surplombant l'océan, elle était bordée d'un rideau d'énormes sapins et de rosiers fanés. Une terrasse en encorbellement courait sur toute la longueur du bâtiment ; soutenue par des poutrelles en acier et en béton, elle se composait de plaques de verre et de métal vieilli entre lesquelles s'enchaînaient des blocs de granit sculptés : d'immenses ailes aux plumes stylisées, un bras de colosse, un formidable visage à la placidité surnaturelle. Des panneaux solaires tapissaient un toit où foisonnaient des antennes paraboliques. Sur les fenêtres, on avait collé des décors en trompe-l'œil d'oiseaux en plein vol.

« Le premier été que Lucien a passé ici, des oiseaux ont péri en quantités si importantes qu'on a dû ramasser leurs dépouilles à la pelle. » Toby s'interrompt pour reprendre son souffle. « Ils venaient directement s'écraser contre les vitres. Lucien a donc décidé d'y coller ces vignettes. Ça gêne un peu la vue. »

La route sinuait vers l'arrière de la maison ; deux énormes citernes à propane étaient alignées le long du mur. Je regardai le toit flanqué de plusieurs antennes. « On dirait que quelqu'un n'aime pas les coupures de courant.

— C'est rien de le dire ! Après avoir survolé une partie du globe pour venir jusqu'ici, Lucien ne quitte presque plus la maison, partageant son temps entre son studio et Internet. Il est passé au

numérique pour bénéficier du haut débit. Cette installation lui a coûté bonbon. Il n'arrête pas de parler d'implanter une éolienne ; pour l'instant, tout fonctionne avec des accus. Je vais d'ailleurs devoir m'assurer qu'ils ne sont pas déchargés. Denny est censé s'en occuper, mais il lui est déjà arrivé d'oublier. Il vient ici pour téléphoner ou utiliser Internet sans jamais prendre la peine de vérifier qu'il reste du jus. »

Il s'arrêta pour fixer une petite dépendance dissimulée sous les arbres : une sorte d'abri de jardin, dont les portes claquaient au vent.

« Ça ne devrait pas être ouvert. » Toby s'approcha pour examiner l'intérieur. « Hum ! Il a aussi emprunté le tracteur. »

Il repoussa les portes, puis les cadenassa. « Bon... maintenant, nous allons pouvoir entrer ; peut-être que vous aurez plus chaud. » Il sortit un porte-clés. « Eurêka ! »

Après les violentes bourrasques et la température glaciale du dehors, l'intérieur paraissait étrangement silencieux. Seul un faible tic-tac régulier troublait le silence.

« Batteries solaires », expliqua Toby en se débarrassant de son vêtement de pluie.

Nous entrâmes dans une immense salle au plafond voûté, composé d'un réseau de poutrelles métalliques. Le sol parqueté rutilait comme des cuivres récemment astiqués. Aucun tapis, aucun coussin, mais de nombreux meubles des années 1980, conjuguant fer forgé et acier. Les lampadaires ressemblaient à des insectes carnivores géants. Derrière une paroi en verre ouvré, une cuisinière professionnelle trônait à côté d'une cave à vin chromée. On se serait cru à bord du cuirassé Potemkine.

« Allez, avouez !... dis-je en déambulant jusqu'à une baie vitrée. Il a vraiment construit tout ça ? ou il s'est tout fait livrer directement depuis un goulag ? »

Toby posa sa boîte à outils par terre. « Vous n'avez pas idée du coût de cet endroit. »

— Oh, je peux l'imaginer. Quand on a aussi mauvais goût, mieux vaut être très riche. Ainsi, personne n'ose vous contrarier.

— C'est quand même d'une redoutable efficacité thermique. Vous voyez ces fenêtres orientées plein sud ? Elles fournissent un maximum d'énergie solaire passive.

— Quand ça ? Le 4 juillet ?

— Non, je ne plaisante pas... dans l'ensemble, la maison reste relativement chaude. Tiens, ça me fait penser que je vais devoir aller purger les ballons d'eau. En attendant, tâchez de vous réchauffer, je n'en ai pas pour longtemps.

« Tant que j'y suis... » Il tripota le cadran d'un thermostat fixé au mur. « Voilà ! J'ai augmenté la température. »

Il récupéra ses outils pour descendre au sous-sol. Je retirai mon anorak, mes bottes, mes chaussettes mouillées. J'avais l'impression que mes pieds s'étaient transformés en deux blocs de viande congelée. Je les réchauffai du mieux que je pus avec mes mains, extirpai une paire de chaussettes propres de mon sac et les enfilai. Après avoir mis mes bottes à sécher sur le dessus d'un radiateur, je partis explorer les lieux.

Rien là qui invitât à la fête. La cave à vin était fermée à clé. Ailleurs, encore plus de mobilier minimaliste... un écran plasma dans une pièce, un petit studio d'enregistrement dans une autre. Un cabinet de toilette – sans armoire à pharmacie –, où je tentai de me débarbouiller. L'eau était saumâtre mais chaude et, à ce moment précis, je n'aurais pas échangé ce filet-là contre la baise la plus torride ou la meilleure dope du monde.

Ces ablutions terminées, je me sentis plus humaine, à défaut d'en avoir l'air. Je m'obligeai à me regarder dans le miroir : le visage qui s'y reflétait méritait plus que jamais le surnom de Neary la féroce. Ma propre carcasse semblait avoir été rafistolée avec deux yeux injectés de sang et une couche de peau boucanée.

Je serrai les dents en m'adressant une grimace, puis pénétrai avec nonchalance dans la chambre à coucher du propriétaire. Celle-ci semblait flotter au milieu de pins démesurés. Lucien Ryel avait investi un paquet de fric dans son habitation ; il la chauffait tout l'hiver... sans parler de ce que devait lui coûter le gardien, qui faisait aussi office de domestique.

Et je commençais à comprendre pourquoi. Les murs de cette chambre accueillaient une vraie fortune en œuvres d'art. Et pas seulement les trucs habituels collectionnés par nos rock stars vieillissantes, genre Warhol, Schnabel, Koons ou Curtin.

Ryel avait un goût prononcé pour l'art sadomaso, ou ce qui en avait tenu lieu jusqu'à il y a une dizaine d'années ; depuis, à l'exemple des accessoires de bondage, l'art brut était devenu tendance. Il possédait deux toiles de Chris Mars, une de Joe Coleman, ainsi que plusieurs autres propres à donner des cauchemars aux âmes sensibles – des productions d'artistes dont j'ignorais les noms.

Elles étaient stupéfiantes. Certaines, aériennes, comme ce collage de Lori Field représentant des femmes affublées de têtes d'animaux et de membres aussi fins que des baguettes ; d'autres, terrifiantes, comme ce dessin d'un squelette dévorant son propre crâne, exécuté par Nick Blinko.

Il y avait également des photographies. Quelques-unes de l'étrange Fred Ressler, où l'on discernait des visages dans des arbres. Un portrait de Patti Smith à ses débuts, signé Mapplethorpe. Un terrain vague de Lee Friedlander. Des travaux de Brian Belott, Branka Jukic...

Je me serais fait une joie de les embarquer si j'avais eu des poches assez grandes.

C'est alors que je tombai sur les clichés exposés près du lit.

Ils étaient trois. Tirages couleur surdimensionnés, cadres maison, pas de verre protecteur. Des monotypes, comme les photos que j'avais vues dans la maison de Ray Provenzano et chez Toby. Les trois portaient la même signature puérile.

S.P.O.T.

Aucun autre signe distinctif. Ni titre, ni paroles de chansons.

J'eus pourtant la conviction qu'ils formaient une séquence avec les deux autres. Et, même si je ne comprenais pas encore ce qu'ils représentaient, je savais qu'ils étaient aussi étroitement liés avec les vieilles épreuves que j'avais découvertes dans la chambre d'Aphrodite – les polaroids du SX-70 si méchamment trafiqués –, et celle d'Hannah Meadows, que possédait Toby.

J'étais incapable de déterminer leur ordre. Il existait bien une suite logique mais, vu qu'elle n'émanait pas de mon cerveau dérangé, je ne réussissais pas à mettre le doigt sur ce qui les rattachait. Je savais toutefois qu'ils traitaient tous du même sujet.

Mais lequel ?

Sous certains angles, on aurait dit un corps, sous d'autres, une île, ou la silhouette bossue d'un animal quelconque. Les couleurs étaient des verts et des bruns glauques, des bleus visqueux rehaussés de taches de rouge et d'orange. À l'image de leurs pendants, on avait utilisé du papier émulsionné maison, sur lequel on s'était ensuite acharné avec une aiguille ou un ongle pointu. Par endroits, les teintes s'étaient écaillées ou avaient été gommées. Différents trucs étaient emprisonnés sous les couches de pigments – une aile de mouche, des cheveux, des lambeaux de journaux. Un travail peu soigné, mais qui conférait aux tirages une profondeur singulière, comme si ces derniers avaient capturé des bribes du monde réel auquel la photo essayait de rester accrochée.

Ils me rappelaient les daguerréotypes. Quand on en regarde un de face, même les parties les plus foncées nous renvoient de la lumière, si bien qu'on obtient une image inversée. C'est à la fois une épreuve négative et positive.

Toutefois, quand on incline un daguerréotype correctement et qu'ombres et lumières reprennent leur place, on finit par obtenir une image en 3D. Un effet impossible à reproduire dans un livre ou sur un tirage – pas même avec les technologies informatiques de l'imagerie : c'est le plus bel exemple de perte de filiation que je connaisse. Un daguerréotype m'a toujours semblé le procédé le plus efficace pour représenter fidèlement l'image d'une personne décédée un siècle et demi plus tôt.

J'essayai de déchiffrer les inscriptions des morceaux de journaux incrustés dans les photos.

U S T2 SEE

EN

Ces lettres évoquaient la typographie façon “demandes de rançon” dont s'ornaient certaines pochettes de disques et des affiches de groupes, dans les années 1970.

ST 29

Un numéro de rue ? La date de la fête d'un saint ? Mais peut-être ne s'agissait-il pas du tout d'une adresse. Peut-être ces séquences revêtaient-elles quelque mystérieuse signification religieuse. Je décrochai la première photo du mur et la reniflai.

Je faillis vomir. Elle dégageait une puanteur de poisson pourri mêlée à la pire pestilence de putois mort qu'on puisse imaginer.

« Hé, Cass ? » Toby se tenait sur le seuil. « Qu'est-ce que vous faites ? »

— Venez par ici. J'aimerais vous faire sentir ça.

— Pardon ? »

Je lui tendis la photo et m'intéressai aux suivantes.

« Pouah ! c'est monstrueux ! » Toby s'empressa de me la rendre. « Ça schlingue ! »

— Sans blague ! Celles-ci aussi.

— Je vous crois sur parole. » Il tripota sa tresse. « Est-ce qu'elles ont viré ? ou quelque chose comme ça ? Ça pourrait arriver à une photo ? »

— Je ne pense pas. » Je les remis sur leurs crochets. « Je crois que c'est dû à ce qu'il a mélangé aux pigments pour préparer son émulsion.

— C'est habituel, d'utiliser des machins pareils ? Des trucs qui se gâtent ? »

— Normalement, non. Du moins dans aucun des labos où j'ai traîné mes guêtres. »

Toby examina les épreuves en plissant le nez. « Ça sent... je ne sais trop quoi... l'huile de foie de morue ou quelque chose comme ça. Mais en pire. Ça me fait un peu penser à un putois.

— Je me suis fait la même réflexion.

— Existe-t-il un poisson qui ait la même odeur qu'un putois ?

— À vous de me le dire. »

Il parcourut la chambre dans toute sa longueur et regarda les tableaux. « J'avais oublié qu'il avait tout ça. Un peu trop torturé à mon goût. »

Il se posta devant la baie vitrée, contempla l'océan, puis jeta un coup d'œil à sa montre. « Il commence à se faire tard. Nous ne pourrons pas rentrer ce soir si je ne me dépêche pas. Il me reste encore quelques bricoles à terminer. Et après, je dois aller chez Denny... »

Il soupira. « Je n'ai pas très envie d'être le porteur de la mauvaise nouvelle concernant Aphrodite, mais je suppose que je vais y être obligé.

— Étaient-ils encore proches ?

— Non. Mais je pense que ça ne fera qu'empirer les choses. Gryffin... »

Il s'interrompit, les yeux dans le vague.

« Je ferais mieux de m'y mettre », finit-il par lâcher.

Il quitta la pièce. Je me précipitai vers une table de chevet et fouillai dans les tiroirs jusqu'à ce que je trouve du papier à lettres. Je récupérai alors le stylo de John Stone et ma boîte de pellicule contenant les médicaments volés, d'où je retirai quatre Percocet.

FIER DE SERVIR, disait le stylo. Et il remplit parfaitement ses fonctions. Je le fis rouler sur les comprimés, appuyant de toutes mes forces pour les écraser. Quand j'eus terminé, je ramassai la poudre obtenue et la transvasai dans une feuille que je pliai, avant de la ranger soigneusement dans ma poche.

J'étais presque à la porte quand j'entrevis une petite bibliothèque à moitié cachée derrière un bureau métallique. Ses livres d'art et de photographies étaient rangés par taille, pas par auteur. Je sus tout de suite que je trouverais *Filles Mortes*, en bonne place, entre *Untitled Film Stills* et *Blank Generation* de Roberta Bayley. Je le sortis et l'ouvris à la page de garde.

Pour Lucien

Ça vaut le coup d'œil ! C'est de l'Art avec un grand A.

Denny

Je quittai la pièce sans même un dernier regard pour les photos de Denny. Je refusais d'être plus proche d'elles que je ne l'étais déjà.

Dans la cuisine, Toby remballait ses outils. Je contournai le bar.

« Ça vous dérange que je goûte une nouvelle fois à votre cocktail de rhum soda ?

— Au contraire. » Il me gratifia d'un petit sourire las. « Faites comme chez vous.

— Vous en voulez un aussi ?

— Oui, merci. Mais léger en rhum, pour moi ! » Il se passa une main sur le front. « Je sors fumer un clope. Lucien n'aime pas trop que je fasse ça à l'intérieur. Je reviens. »

Je dénichai un verre dans un placard et y versai la poudre de comprimés. Par la fenêtre, je voyais Toby, debout sur les marches en pierres. J'ajoutai un peu de rhum, puis remplis le verre de tonic.

Après l'avoir reniflé, j'en avalai une toute petite gorgée. Ce breuvage était tellement horrible que je ne faisais pas la différence entre le cocktail original et le mien additionné de Percocet.

Ma potion devait agir vite – encore fallait-il que ça marche ! –, mais je ne voulais pas le tuer. Toby était un chic type. Il était aussi mon unique billet de retour pour Burnt Harbor.

Quelqu'un m'a dit un jour que la chance n'existait pas. Nous prenons constamment des décisions sans en être foncièrement conscients... comme celle de reculer, par exemple, juste avant de nous rendre compte que nous venons d'éviter un camion qui fonçait droit sur nous. Ou de marcher vers une voiture, avant de comprendre que la voix qui en émane est celle d'un étranger et que celui-ci ne murmure pas notre nom.

Toutes ces choses ne sont donc peut-être pas accidentelles : rien que

le début d'un enchaînement d'événements déclenchés par nous-mêmes. Si ça se trouve, nous avons sans doute initié le processus avant même d'être en âge de nous en souvenir. En jouant dans la voiture, quand notre mère conduisait. En percevant ce qui allait suivre. En soulevant nos paupières au lieu de les garder closes. En découvrant quelque chose que nous n'aurions jamais dû voir. En nous agitant, quand nous aurions mieux fait de nous tenir tranquilles. En nous pétrifiant, quand il aurait fallu prendre la poudre d'escampette.

J'épiai Toby. Dès qu'il eut éteint sa cigarette, j'attrapai un autre verre, dans lequel je versai un fond de Moxie.

« Voilà, tenez... » lui dis-je, à son retour, en lui tendant la mixture agrémentée de somnifère. Il jeta à mon verre quasiment vide un regard approbateur.

« Ah, vous voyez ! vous commencez à y prendre goût. » Il but une gorgée du sien. « Bien. Je risque de ne pas revenir de chez Denny avant deux bonnes heures... Si j'avais réfléchi un tant soit peu, je n'aurais pas purgé le ballon d'eau chaude. Vous auriez pu ainsi prendre une douche.

— Ah, c'est à ce point ! »

Il sourit, but encore un peu. « Non, non... je me disais juste que vous deviez être fatiguée. Vous avez froid, ça je le sais.

— Ça va mieux. » J'inspectai les alentours pour choisir parmi les éléments de ce mobilier design celui qui serait le plus confortable pour recevoir quelqu'un prêt à s'effondrer subitement dessus. J'optai pour une chaise longue qui semblait avoir été victime d'une collision frontale, et en approchai un pouf, sur lequel je m'assis. « Et où habite ce fameux Denny ? »

Sans hésiter, Toby prit place sur la chaise longue. « De l'autre côté de l'île, derrière de petites carrières. Il loge près de la plus grande. À environ deux kilomètres. On arrive chez lui par une ancienne route, qu'ils utilisaient pour tracter le granit jusqu'au port. » Il indiqua la grève déserte. « Difficile à croire, aujourd'hui !

— Mmm. »

Je guettais ses réactions avec impatience. J'étais si fébrile que j'avais presque envie de me jeter à travers les immenses baies vitrées. Le résultat n'aurait pas altéré l'esthétique de Ryel. J'avalai la dernière gorgée de soda et me servis un peu de Jack Daniel's.

« Santé ! fis-je en le sirotant. Je reviens à mes premières amours ! »

Toby termina son cocktail. « Vous êtes sûre de ne pas vouloir faire une sieste ?

— Toby, écoutez-moi attentivement : Oui, je suis sûre de ne pas vouloir faire une putain de sieste. »

Je priai le ciel que les comprimés ne soient pas à libération prolongée. Dans le meilleur des cas, Toby commencerait à se sentir

vaseux d'ici quelques minutes. Je tablai sur l'alcool pour accélérer leur effet.

« C'est vous qui vous tapez tout le boulot, repris-je. Ramer et tout le reste... Pourquoi ne vous reposeriez-vous pas un peu. Je vous réveillerai. »

Toby s'allongea, posa les pieds sur son siège. « Il y a bien trop à faire, si nous voulons être à Paswegas cette nuit », répondit-il avec un bâillement.

« Laissez-vous aller ! Reposez-vous donc cinq minutes, le pressai-je. Je vous imiterai peut-être.

— Bon, d'accord. Mais... »

Il me regarda d'un air hébété. Son visage refléta un bref éclair de lucidité. « Hé ! C'est assez bi... »

Il essaya de se lever et retomba sur son siège en me foudroyant du regard. « Vous...

— Tout va bien, Toby. » Je me resservis une rasade de Jack Daniel's. « Je peux attendre. »

Il ferma les yeux. Je patientai.

Cela ne prit pas longtemps. Quand j'eus la certitude qu'il avait sombré pour de bon, je m'accroupis près de lui.

« Hé, Toby ! » murmurai-je. Puis, haussant le ton : « Toby, allons, mon vieux, réveillez-vous ! »

Je le secouai doucement. Il commença à ronfler ; je l'installai plus confortablement sur la chaise longue.

Il était KO. Après avoir roulé mon anorak en boule, je le glissai sous sa tête. Ses paupières se soulevèrent en papillonnant. Il me regarda, les yeux dans le vague, et se remit à ronfloter.

Je jetai un coup d'œil dehors. Il était presque trois heures de l'après-midi. Le soleil se coucherait dans une heure. Au mieux, je disposais d'une heure et demie avant qu'il fasse nuit noire. Je retournai dans la cuisine, où j'entrepris d'ouvrir tiroirs et placards à la recherche d'une torche. Quand j'en eus trouvé une, je la rangeai dans ma poche, me versai un peu d'eau et avalai un nouvel Adderall. Il ne m'en restait plus que deux.

Mon instinct me dictait d'emporter mon Konica. Et cependant, je n'avais aucune envie de le perdre. Si je revenais saine et sauve de mon expédition, je le récupérerai à ce moment-là. Sinon...

Après m'être étirée, je remontai la fermeture de mon blouson en cuir, enfonçai le bonnet sur ma tête, attrapai la gaffe et me dirigeai vers la porte. Au moment de l'atteindre, j'aperçus mon reflet dans une baie vitrée assombrie : une walkyrie décharnée, les mâchoires serrées en une moue d'ivrogne, les yeux injectés de sang et dilatés par les médicaments semblables à ceux d'un péquenot adolescent souffrant de TDAH... et tenant une lance plus grande qu'elle.

« Ehé !... C'est parti... » lui lançai-je en quittant la maison.

Un jour, Christine m'avait montré une citation de Nietzsche : *Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pas le devenir lui-même*.¹⁵

« C'est toi tout craché. » Poussant le livre vers moi : « Ce qui t'est arrivé dans le Bowery, cette nuit-là...

— Boucle-la.

— J'ai raison ! Je sais que j'ai raison ! Tu ne peux pas l'oublier, tu n'envisages même pas la possibilité de lâcher prise... encore moins d'en faire ton deuil, ou n'importe quoi d'autre susceptible de t'aider. Il ne reste plus qu'à espérer qu'il ne t'arrive plus jamais de malheur, Cass. Parce que tu sais quoi ?... »

Elle avait frappé plusieurs fois de l'index mon recueil intitulé *Difficile de redevenir humaine*, posé sur la table. « Tu es tellement enragée que tu n'es déjà plus tout à fait humaine. »

Je finis par trouver la route dont m'avait parlé Toby : un chemin de terre sommairement pavé. En contrebas, le vent rugissait sur les flots gris de l'Atlantique. De chaque côté du sentier, des buissons d'épinette ondoyants craquaient et gémissaient tels des êtres vivants.

Les amphés exacerbaient ma sensibilité au froid. Sur le manche de la gaffe, mes doigts étaient déjà gourds. Je dérapais sur la roche mouillée et luttais pour garder l'équilibre tandis que le ciel s'assombrissait. Difficile de croire que le soleil avait jamais été présent. Mon bas-ventre me brûlait, comme si on y avait appliqué un fer rouge. Je glissai une main sous mon tee-shirt pour effleurer la boursouffure familière de ma peau scarifiée.

Et je songai à Kenzie Libby. À ses piercings sous la lèvre et dans les

oreilles, à son collier en vieux morceaux de verre et d'aluminium. À son visage enfantin et à la mauvaise teinture noire de ses cheveux en pétard.

Les gens se hérissent de piquants pour une raison précise. Le simple fait d'être coincée à Burnout Harbor suffisait peut-être... sans parler d'avoir à subir l'invasion de cette poignée de riches étrangers qui se transformait en une foule toujours plus nombreuse venant dévaster votre univers et de voir votre horizon se réduire à un petit boulot chez Wal-Mart avant – avec un peu de chance – que quelque voyageur vous emporte ailleurs, vous, vos piquants et tout le reste.

Mais ces piquants sont une protection dérisoire. Je me remémorai ce que Toby avait dit à propos des pékans – leur façon de basculer un porc-épic sur le dos avant de l'éventrer.

Ils s'imaginent qu'ils ne courent aucun danger.

Les pékans ne s'aventuraient jamais sur les îles. Et pourtant, j'en avais vu un.

Denny ne quitte jamais Tolba.

Je poursuivis mon escalade. Parcourir une route dans un environnement dépourvu de maisons, de poteaux téléphoniques, de lignes à haute tension était un peu étrange. Aux alentours, de maigres broussailles émaillaient un terrain aride, ainsi que des bouquets de fougères mortes, quelques bouleaux et des érables clairsemés. Des touffes d'herbe jaillissaient de fissures dans le granit tapissé de mousse. Un corbeau s'envola d'un arbre en croassant et s'évanouit dans la pénombre.

Au bout d'un certain temps, je commençai à entrevoir des traces d'anciennes habitations dans le sous-bois. Fondations en pierres effondrées... cheminées tombées à terre... entrées de caves souterraines comblées par des gravats. Quelques minutes plus tard, je parvins à la première carrière.

Situé à distance de la vieille piste, un petit lac s'étirait à flanc de coteau. Ses eaux semblaient figées, aussi froides que de l'obsidienne. Des arbres dénudés s'agglutinaient, rachitiques, en bordure du rivage.

Utilisant la gaffe pour progresser sur les éboulis, je m'agrippai à un tronc effilé, puis l'inclinai vers moi. Son écorce lisse, d'un brun argenté, était parsemée de protubérances semblables à des insectes. Des dizaines de minuscules pousses cramoisies sourdaient de son tronc, lui conférant l'apparence d'une hydre. Il paraissait maléfique, et bien plus vivant que tout ce qui peuplait ce paysage austère.

Je me remis à crapahuter sur la pente. Dépassai deux autres petites carrières, plusieurs entrées de souterrains – mais rien qui aurait pu accueillir un ermite.

La route amorça alors une courbe. De cette hauteur, j'aperçus une étendue rocheuse rosâtre. Celle-ci aboutissait à une plage fangeuse,

juste derrière une petite futaie d'épinettes dont je ne distinguais que les cimes. Les blocs de granit disséminés à sa surface évoquaient les points d'un dé géant. Au milieu de la plage s'élançait un ponton en bois branlant, au bout duquel était amarré un hors-bord : le Boston Whaler de Lucien Ryel.

Hormis ce bateau, aucun signe de présence humaine. Une sueur glacée commença à perler à mon front. J'avalai une lampée de Jack Daniel's et me remis en marche. Quelques minutes plus tard, j'atteignis la grande carrière.

Sa superficie était presque celle d'un terrain de base-ball, avec des parois se dressant à dix ou quinze mètres au-dessus du niveau de la mer. Je refusai d'imaginer sa profondeur. Un corbeau descendit en piqué, survola la surface noire à grands cris et alla se poser sur un arbre mort de la rive opposée. Soudain, sourcils froncés, j'examinai l'arbre.

Il y avait quelque chose dedans... une masse aux contours imprécis, évoquant un nid d'écureuil, mais avec un objet emberlificoté à l'intérieur, un objet bleu et blanc. Peut-être un sac plastique ou un ballon, impossible de le savoir de là où je me tenais ; pour en avoir un meilleur aperçu, j'aurais dû faire le tour de la carrière avant de me frayer un chemin à travers les taillis. Cela ne me tentait pas.

Je poursuivis donc ma route. L'obscurité était presque totale, mais je me refusais à allumer ma torche, par crainte d'être repérée. Au-delà de la carrière, on distinguait vaguement les ruines de plusieurs bâtiments : des ateliers ou des granges. Mais toujours rien susceptible d'abriter quelqu'un. Une brume froide s'élevait du littoral. L'air s'opacifia peu à peu, transformant les ruines en silhouettes découpées dans du papier. Je ne cessais de grelotter. Une minute plus tard, j'arrivai au sommet de la butte.

Autour de moi, l'île sombrait dans l'océan. Le brouillard déroulait ses volutes au-dessus des flots, puis gravissait la colline. Je discernais à peine le Boston Whaler.

Je pivotai pour inspecter l'endroit où la route amorçait sa descente.

Des lumières brasillaient dans les ténèbres. De petits bâtiments se pressaient derrière la carrière, imbriqués entre des épicéas et les vestiges de l'exploitation abandonnée de Tolba – statues brisées, colonnes de granit, tas de décombres scintillant sous un éclairage jaune en provenance d'une maisonnette ; un panache de fumée s'échappait par la cheminée de cette dernière.

La vue de ces fenêtres flamboyantes me donna mal au cœur. Raffermissant ma prise sur la gaffe, je me penchai pour cracher un filet de bile et attendis que les nausées s'estompent.

Elles persistèrent. J'avalai une nouvelle gorgée de bourbon.

Frayer et alcool, songeai-je. Cours, Cass, cours ! L'ampoule d'un

réverbère défectueux grésilla. *Ainsi, vous êtes de New York, hein ? Ça doit être vraiment super.*

Je la revoyais cheminer péniblement dans la nuit froide, en direction de Burnt Harbor... marcher sur la grève, les mains enfoncées dans les poches de sa veste à capuche... essayant de se donner du courage, avant d'entrer dans La belle Sterne et de parler à une citadine inconnue...

Je rêve d'aller à New York.

Ah oui ? Eh bien ! je pourrais peut-être te caser dans mon coffre en partant.

De qui avait-elle cru reconnaître la voix en traversant la plage pour se rendre à La belle Sterne ?

Mes doigts se crispèrent sur le manche de la gaffe. J'eus à peine le temps de faire un ou deux pas vers la source lumineuse que les cris du corbeau se refirent entendre. Je levai la tête.

À quelques mètres de la route, un sapin se dressait au milieu d'un épais bosquet noir. Le corbeau s'était perché sur sa plus haute branche. Il me toisa, poussa un nouveau croassement enroué, agita ses ailes et s'envola vers le rivage.

Je suivis sa progression, puis plissai les yeux pour examiner les branches basses du sapin. Je me concentrai sur un méli-mélo informe, identique à ce que j'avais vu dans l'arbre qui surplombait la carrière : une masse sombre rappelant un nid d'écureuil.

Sauf que c'était bien plus gros qu'un nid d'écureuil. Resserrant frileusement les pans de mon blouson, je me dirigeai vers l'arbre. La lumière déclinante et les fourrés brouillaient ma vision.

Le sapin était énorme. À son pied, un espace moussu avait été proprement dégagé ; seules subsistaient quelques brindilles et des feuilles mortes charriées par le vent.

Je m'accroupis, allumai la torche.

Au début, je les pris pour des cailloux, à peu près de la grosseur de mon poing. Mais non !

Il s'agissait de carapaces. Pas de crustacés... Des carapaces de tortue.

J'en ramassai une et fis la grimace.

Un bébé tortue-alligator. Quand j'étais gamine, on en trouvait fréquemment à Kamensic ; elles tombaient dans les piscines et on devait les en retirer à l'aide d'une épuisette. De sales bestioles qui, après que vous les aviez sauvées, se précipitaient sur vous en sifflant, leurs minuscules mâchoires grandes ouvertes.

Cela faisait un bon bout de temps que celle-ci n'avait plus attaqué personne. Je la retournai entre mes mains. Elle semblait vide. Une odeur singulière émanait d'elle, cependant, un relent musqué, comme celui d'un poisson en putréfaction ou d'un putois effrayé.

Après avoir reposé la carapace sur le sol, j'observai les autres : une douzaine de carapaces de bébés tortues disposées en cercle. Au centre, quatre petits trous dessinaient un carré.

Ce cercle avait tout d'une figure rituelle. Les trous ressemblaient à ceux qu'auraient laissés des piquets de tente, mais l'espace ainsi délimité ne correspondait pas à la surface d'une tente – plutôt à celle d'une cabine sanitaire préfabriquée. En me redressant, j'aperçus un petit objet blanc à côté de l'une des carapaces.

Une goutte de cire de bougie. Je la roulai entre deux doigts d'un air pensif et la glissai dans ma poche.

Le ciel était presque noir. Une pluie glacée me cinglait le visage. J'examinai le périmètre du cercle en le balayant du faisceau de ma torche. Le rayon lumineux révéla plusieurs parcelles claires, comme des débris de vaisselle cassée. J'en ramassai un.

De la coquille d'œuf. Pas d'un œuf de tortue ni d'un animal aussi exotique, non : rien qu'un fragment de coquille d'œuf ordinaire. Je m'en débarrassai et poursuivis mes recherches jusqu'à l'apparition d'un bref scintillement ; j'avais dû éclairer un morceau de verre.

Je m'agenouillai, continuai à fouiller le coin. Je finis par capter un fugace reflet métallique. Une tête de clou, pensai-je. Pourtant, lorsque j'essayai de l'attraper, je ne saisis que du vide.

Que diable se passait-il ?

Je dirigeai ma torche vers le sol. Le point réfléchissant avait disparu.

En examinant mes doigts, je remarquai une tache grisâtre. Pas vraiment de la terre, plutôt ce résidu poisseux qui engluie la peau après qu'on a écrasé un poisson d'argent avec la main. Je reniflai mon index : aucune odeur. Je l'essuyai sur mon jean et fis courir le faisceau de la lampe sur l'arbre.

À trois mètres au-dessus de moi, un enchevêtrement de bois était coincé à la fourche de deux grosses branches qui déployaient des rameaux plus modestes, hérissés d'aiguilles et agités par les rafales. Le sapin emprisonnait également divers autres objets. Un emballage déchiré, des écheveaux d'herbe sèche.

Je décidai de voir ça de plus près mais, quand je quittai le cercle de carapaces, quelque chose craqua sous ma semelle. Je me baissai pour le ramasser.

Une sorte de bois de cerf d'un blanc tacheté, fin, légèrement incurvé, avec une extrémité ourlée de dentelures – sans doute grignotée par un animal. Je le caressai du bout du doigt et sentis des lambeaux de chair durcie aussi pointus que des échardes. Je m'approchai de ma torche.

Ma bouche s'assécha soudain. Trente ans plus tôt, j'avais passé suffisamment d'heures à me photographier aux côtés d'un squelette

humain grandeur nature pour savoir que ce que je tenais n'était pas un morceau de bois de cerf.

Il s'agissait d'une côte humaine.

Je l'inclinai pour étudier les marques de crocs laissées à son extrémité et, prise de panique, la lançai dans l'obscurité. Je crachai sur mes doigts, les frottai énergiquement sur mes cuisses, puis, cramponnée à la gaffe, franchis la courte distance qui me séparait du sapin. Braquant ma torche vers sa cime, je compris enfin ce que j'avais découvert.

Un cadavre. Du moins ce qu'il en restait... Emprisonné dans une fourche, à la manière d'un sac-poubelle explosé. Un tee-shirt et un jean en lambeaux y étaient encore accrochés. Le tissu du polo, ballottant au vent, découvrait l'aile délavée du logo Nike qui décorait la poitrine. Les morceaux de bois étaient des os, en réalité, dans lesquels s'imbriquaient des segments de tendons racornis. Une partie de la cage thoracique pointait à travers le tee-shirt. Les écheveaux, que j'avais pris pour des herbes sèches, n'étaient autre que des touffes de cheveux noirs, parsemés de feuilles, dégringolant d'une sorte de ballon de foot dégonflé.

Je reculai d'un bond. Mes semelles dérapèrent sur la mousse et la roche mouillées.

Je venais de retrouver Martin Graves.

Je rejoignis la route en titubant. J'avais déjà vu des cadavres – à une certaine époque, j'en avais même pourchassé –, mais jamais comme celui-là.

Aucun animal n'aurait pu hisser ce corps jusqu'à la fourche de l'arbre. Denny Ahearn, lui, l'avait fait... Pour quelle raison ?

Le vent déchaîné, soufflant de l'océan, déversait des trombes d'eau sur moi. Plusieurs fois, j'inspirai profondément, avant de déglutir ; un goût de sel et de sang m'emplit la bouche. Je crachai par terre et m'appuyai sur le manche de la gaffe, déterminée à stopper, par la seule force de ma volonté, les élancements qui me vrillaient le crâne. À quelques centaines de mètres, des bâtiments délabrés offraient leurs ouvertures béantes à la nuit qui s'installait – tous, sauf la maisonnette aux fenêtres diffusant un jaune fielleux. Je repensai à ce que j'avais vu dans le sapin, à la masse informe repérée dans l'autre, à proximité de la première carrière.

Une lumière jaune palpitait. Quelqu'un murmurait mon nom.

Cass, Cass.

Le cauchemar ne s'arrête jamais. Il est toujours quatre heures du mat'. Je me trouve toujours sous ce réverbère déglingué. Je revois le chemin parcouru en sens inverse, tous les verres ingurgités, et j'entends tous ces gens qui chuchotent la même chose : *Tu ne t'es pas défendue.*

Jusqu'à aujourd'hui.

J'avalai un peu de whisky, absorbai une autre gélule, soupesai la gaffe, et entrepris de me diriger vers la maison.

La propriété de Denny consistait en plusieurs dépendances disséminées parmi des arbres chétifs. Certains bâtiments avaient été

colmatés à l'aide de contreplaqué ou de bois de récupération. D'autres, de simples celliers, présentaient des murs rafistolés avec du placoplâtre ou des bâches en plastique, et des toits rapiécés avec des plaques de polystyrène bleu.

Une seule bâtisse – une ancienne grange –, avait été restaurée plus soigneusement. Ses portes étant ouvertes, j'orientai le faisceau de la torche de façon à éclairer l'intérieur. J'aperçus un petit tracteur, un empilement de malles de rangement en plastique orange et une tronçonneuse.

Je continuai d'avancer. Le sol était glissant, semé d'embûches. Des obélisques en granit. Des colonnes brisées. Un bras aussi grand qu'un homme. Des statues funéraires figurant un ange ou une femme en pleurs. Sur chaque ouvrage était peint le même symbole : deux cercles concentriques autour d'un point central.

Je compris enfin la signification de ce que j'avais remarqué sur la pierre levée, près du bus abandonné de Denny.

Pas une cible : un œil.

Tous comportaient une tache verte en forme d'étoile.

Le grésil crépitait sur les bâtiments. Près d'un cabanon entouré d'une clôture, je m'accroupis. Une faible lueur filtrait à travers les bâches bleues protégeant les fenêtres ; de l'intérieur me parvenaient des caquetages étouffés de volailles réfugiées sur leurs perchoirs pour la nuit.

Un poulailler.

L'habitation principale se trouvait à une quinzaine de mètres. À l'arrière se profilait une petite extension ; ses murs aveugles étaient recouverts de bardeaux en bois brut encore neufs. Je me rappelai que Toby m'avait parlé de l'aménagement d'un labo photo. Des panneaux solaires équipaient le toit ; une installation de fortune récupérait l'eau de pluie grâce à un système de gouttières en plastique aboutissant à des tonneaux et à une énorme cuve métallique. Je choisis de la contourner.

À mesure de ma progression, je perçus de la musique et entrevis des panaches de fumée flottant à travers le rideau de pluie glacée. Je m'approchai d'une fenêtre condamnée pour essayer de scruter l'intérieur, puis passai à la suivante.

Peine perdue. Du plastique, opacifié par une épaisse couche de crasse, avait été tendu, puis cloué sur chaque châssis. Une odeur d'urine, doublée de la puanteur désormais familière de musc et de poisson, stagnait dans l'air. À l'arrière de la maison, je repérai une citerne à propane et un bûcher. Je longuai l'autre côté.

Encore des fenêtres obturées avec du contreplaqué... des morceaux de plastique secoués par le vent. Quelque chose craqua sous mes semelles – un tas de coquilles d'œufs. Quelques pas plus loin, je

m'immobilisai près d'une caisse en bois imposante d'un mètre cinquante de haut, sans couvercle. J'y promenai ma torche et clignai des yeux de surprise. Elle était remplie de plaques de verre brisées.

J'éteignis la torche pour me diriger vers l'entrée. Les doigts serrés sur le manche de la gaffe, j'avancai vers une volée de marches.

Debout sur le seuil se tenait une silhouette masculine, baignant dans une lumière dorée qui s'écoulait à flots par la porte ouverte.

« Salut », murmura-t-il.

Il mesurait bien quinze centimètres de plus que moi, avait de larges épaules musclées et un visage hâve, rasé de près. Il portait une veste en tweed marron aux poignets élimés, un pantalon en laine enfilé dans des bottes de caoutchouc, et une chemise blanche en coton constellée de petits trous. Séparés en deux tresses, ses cheveux blancs lui frôlaient la poitrine. À son cou pendait un disque en argent massif, incrusté d'une turquoise, retenu par un lacet en cuir.

« Vous cherchez quelqu'un ? » demanda-t-il.

Il avait le visage d'un WASP halluciné sur le retour, des pommettes hautes, des yeux caves, une grande bouche et un nez aquilin. Son apparition me coupa le souffle, non seulement à cause de sa beauté, mais parce que j'eus brusquement la sensation paradoxale de connaître cet homme, d'avoir déjà vécu cette rencontre... et de constater une évidence que les médicaments, l'alcool ou ma lente mais inexorable immersion dans la folie m'avaient empêchée jusque là de reconnaître.

Quand il redressa la tête, je compris.

Il avait des yeux topaze foncé. Dans le gauche, juste sous l'iris, une minuscule tache verte étoilée.

Stephen Haselton n'était pas le père de Gryffin... Son père était Denny Ahearn.

Personne n'avait pris la peine de m'en informer. Et, évidemment, je n'avais pas posé la question.

« Je... oui... bégayai-je. Je suis... euh... êtes-vous Denny ? Je suis une amie de Toby Barrett.

— Toby. » Il répéta le nom dans un souffle. Son timbre cultivé rappelait celui de la bourgeoisie bostonienne plutôt que les accents de la paysannerie du Maine. Ses grandes mains tremblotaient légèrement. Il scrutait les ténèbres environnantes. « Toby est avec vous ?

— Il... il arrive. Il devait terminer un truc dans la maison de Lucien. » Je me remémorai la mort d'Aphrodite ; mes nausées, alors, cédèrent la place à une bouffée d'adrénaline. « Nous... j'ai... j'ai un message pour vous.

— Entrez donc vous mettre à l'abri. » Il leva une main. « Mais votre bâton doit rester dehors. »

Il indiqua la gaffe. Après une brève hésitation, je la calai contre le

mur.

« Ainsî, vous êtes une amie de Toby. »

Je hochai la tête. Il se pencha vers un tas de bois empilé près de la porte et s'empara de trois grosses bûches aussi aisément que si elles étaient faites de polystyrène.

« Je croyais qu'il avait fermé la maison depuis des semaines, lâcha-t-il en se redressant. Je ne m'attendais pas à sa visite. » Il me fixa intensément, s'humecta les lèvres, puis murmura : « Et vous êtes... ? »

— Cass. » Ma voix se brisa. « Cassandra Neary.

— Cassandra Neary ? »

Sa bouche s'étira en un large sourire. J'en eus la chair de poule. Une bande indigo ourlait ses gencives, comme s'il les avait surlignées d'un trait de feutre bleu.

« Entrez, entrez, je vous en prie... » dit-il d'une voix toujours aussi douce. Il s'effaça pour me laisser passer.

Il y avait des miroirs un peu partout. Sur les murs, au plafond. Des grands, des petits, des biseautés dans des cadres dorés ; certains de la taille de poudriers, d'autres, aussi larges que ces gros yeux convexes qui surveillent les intersections dangereuses. Des miroirs... et des centaines de carapaces de tortue-alligator. Un disque tournait sur une platine. Pink Floyd, *Set the controls for the heart of the sun*. Une lampe-tempête constituait la seule source lumineuse.

« C'est ici que je vis. » Denny déposa les bûches près d'un poêle et pointa un doigt vers le plafond. « Vous voyez ? »

Celui-ci était tapissé de CD, leurs faces argentées tournées vers le bas, si bien que je voyais mon reflet dans des centaines d'yeux clignotants.

« Des produits publicitaires d'AOL, expliqua-t-il. Je me ravitaille au bureau de poste de Burnt Harbor plusieurs fois par an. Ils en ont toujours à foison. Vous savez ce qu'est un capteur de rêves ? Eh bien ! eux sont des capteurs de lumière. »

La bouche tordue par le même sourire hideux, il me fixa attentivement, puis renversa la tête et admira le plafond ; son visage se réfléchit à côté du mien dans cette myriade de mouchards scrutateurs.

« Je vous vois, chuchota-t-il.

— Oui, répondis-je. Moi aussi. »

Je traversai la pièce. Sur un des murs était accrochée une carapace de tortue de la forme et de la taille d'un bouclier ; sur son dos, on avait peint deux yeux en amande. Une étoile verte, dessinée avec le plus grand soin, brillait dans l'un d'eux.

« Elles sont sacrées », précisa Denny. Il ramassa une carapace de dimensions plus modestes. Ses mains perclues d'arthrite tremblèrent quand il la porta respectueusement à son front. « Toutes les tortues,

mais celles-ci plus particulièrement.»

Je remarquai que la turquoise taillée qui ornait le centre de son médaillon représentait une tortue. Je hasardai : « Elles... elles doivent avoir une signification. »

Il acquiesça. « La tortue est un pont entre les mondes, entre la terre et le ciel. Elle transporte les morts sur son dos. C'est mon animal fétiche.

— C'est vous qui l'avez choisie ?

— Non. C'est elle.

— Où les récupérez-vous ? »

Il reposa la petite tortue sur une table jonchée d'autres congénères. Toutes étaient orientées du même côté, vers un polaroïd 20 × 25 calé contre un morceau de bois flotté : le portrait fané en noir et blanc d'un superbe jeune homme chevelu affichant un sourire charmeur. Celui-ci enlaçait une jeune fille au teint frais, les yeux partiellement masqués par ses cheveux foncés, vêtue d'une chemise en jean brodée abondamment ravaudée. Elle le contemplait avec une expression de bonheur si intense que je dus détourner le regard.

« Elles vivent dans les carrières voisines, marmonna Denny. Dans les lacs, les carrières, les marécages. Elles mangent les morts, vous le saviez ? Afin qu'ils puissent renaître. »

Je jetai un coup d'œil autour de moi. J'ignorais ce qui serait le pire – trouver, ou pas, un indice prouvant que Kenzie était venue ici.

Je procédai à un rapide inventaire. Un canapé flanqué de son fauteuil, quelques tables, une vieille platine et des rangées de 33 tours. Un séchoir en bois suspendu au-dessus du poêle. Dans un coin, un réfrigérateur au propane et un évier en ardoise, équipé d'une vieille pompe à eau. Une odeur rance flottait un peu partout, ainsi qu'un parfum douceâtre de marijuana se mêlant à celui du feu de bois et aux relents persistants de poisson et de musc.

Il y avait quantité de livres. Joseph Campbell, Carlos Castaneda, Terence McKenna. *The Whole Earth Catalog*¹⁶, *l'Anarchist's Cookbook*¹⁷. Des livres de photographies. Un exemplaire de *Deceptio Visus*. Ouvrant ce dernier, je découvris la dédicace qu'Aphrodite avait rédigée de son écriture élégante.

*Pour Denny, qui rêve de percer les Mystères
Avec tout l'amour de Celle qui Les a appréhendés*

J'aperçus d'autres beaux livres et de nombreux ouvrages consacrés au folklore et à l'anthropologie – y compris, bien sûr, *Le Sacré et le Profane*. Je saisis ce dernier.

« Vous connaissez ce livre », dit Denny. Ce n'était pas une question.

Il effleura la couverture d'une main tremblotante. La pulpe de ses

doigts était rose foncé, comme si on les avait teints.

« Sortir du ventre du monstre équivalait à une renaissance, murmura-t-il. L'être cher passe d'un royaume à un autre, puis est "mangé" pour pouvoir renaître. Quand je l'ai trouvée, elles s'acharnaient sur elle depuis déjà une semaine. Mais la mort n'existe pas. Vous le comprenez. J'ai toujours su que vous le compreniez. »

Un nouveau sourire veiné de bleu. « C'est moi qui lui ai demandé de vous envoyer. Parce que vous êtes la fille qui photographie des choses mortes. Je savais donc que vous viendriez. »

Il tendit une main déformée pour indiquer un autre ouvrage. Telle une somnambule, je m'agenouillai pour l'extraire de l'étagère.

FILLES MORTES PHOTOGRAPHIES DE CASSANDRA NEARY

Les pages étaient sales et cornées à force d'avoir été consultées. Je les tournai avec lenteur, pendant que Denny, debout à mes côtés, regardait par-dessus mon épaule.

« C'est Hannah qui me l'a donné, chuchota-t-il. En guise de cadeau. Elle le trouvait meilleur que le livre d'Aphrodite. »

Fascinée, je regardai tous ces portraits de moi à vingt ans, toutes ces photos de mes amis prises sous amphés. Sur chaque photo de chaque page, il avait recouvert les yeux de blanco et les avait redessinés en y ajoutant une minuscule étoile verte.

J'arrivai enfin à la dernière page. Là, sous le colophon de Runway et le petit cliché en noir et blanc de moi en jean déchiré et tee-shirt, trois lettres avaient été méticuleusement calligraphiées avec un stylo-bille noir.

I C U

Je tentai de reprendre mon souffle. La sensation que j'éprouvais dépassait à tel point l'anéantissement qu'elle en devenait presque une couleur nouvelle, si sombre et affreuse qu'elle supplantait la vue, l'ouïe et le goût.

Je rangeai le livre sur l'étagère et me redressai. Denny me dévorait des yeux ; ses prunelles brillaient comme celles d'un enfant.

« Je suis moi aussi photographe, confia-t-il.

— Je sais. Toby... Toby me l'a dit. J'ai vu... il m'a montré une ou deux de vos photos. Ray Provenzano également. Et j'ai vu celles qui sont exposées chez Lucien. Elles... elles sont magnifiques.

— Nous avons l'œil. » Il se mira dans le plafond ; son visage s'y réfléchit à l'infini. Il éclata de rire. « Je l'ai su dès que j'ai vu vos photos. Aphrodite a lancé le processus, mais l'a interrompu

subitement. Vous et moi portons les morts sur notre dos. La thanatographie... voilà ce que nous avons inventé.

— Je ne pense pas l'avoir inventée, répondis-je. Matthew Brady, lui, peut-être. Ou, euh... Joel-Peter Witkin.

— Non. » Il secoua la tête. « Nous deux seulement, Cassandra. Vous et moi. »

Je regardai alentour, luttant contre la panique. Hormis ce polaroïd qui servait de relique, sur la table, aucune autre photo.

« Cette fille... » J'indiquai le portrait en question. « Qui était-elle ? »

Il se contenta de me dévisager sans répondre.

« Et vos photos ? repris-je. Vous n'en avez pas d'autres ? »

— Si, bien sûr. » Il se retourna, se dirigea vers une porte avec nonchalance. « C'est la raison pour laquelle vous êtes ici. »

Il me tint la porte ouverte et alluma une lampe fluorescente, qui éclairait un réduit dépourvu de fenêtres et de mobilier ; son ornement se limitait à un petit tapis de prières rond entouré de carapaces de tortue.

« Faites attention ! » Denny ramassa une carapace, la porta à son front, puis la remit à sa place et se releva. « Voilà ce que vous êtes venue voir. »

Les murs étaient recouverts de photos, toutes dans des cadres faits main : des tirages couleur sur papier émulsionné, fabriqué artisanalement et retravaillé au crayon, à l'aiguille et à l'encre. Elles possédaient la brillance surnaturelle, fortement saturée, de la séquence d'Aphrodite sur l'archipel.

En les découvrant, je compris pourquoi Aphrodite avait arrêté de travailler et, peut-être aussi, commencé à boire.

Elles étaient non seulement meilleures que les siennes, mais bien meilleures que tout ce que j'avais eu l'occasion d'admirer. Tous ces artistes auxquels je pouvais le comparer, ces pseudo-photographes transgressifs – ceux qui prétendent être des innovateurs de l'image et qui, avant que vous ayez le temps de dire ouf, signent un contrat avec Starbucks ou décorent les vitrines de chez Barneys pour Noël –, n'arrivaient pas à la cheville de ce type. Ces photographes, sans doute, pouvaient vous faire toucher certaines limites du doigt.

Denny, lui, les avait allégrement dépassées, s'aventurant dans des territoires que d'aucuns auraient préféré éviter. Arrivé là, il avait sauté.

Aphrodite avait su résister à cet attrait ; elle avait également pris ses distances avec son amant. Sage décision, pensai-je, considérant à quoi il avait occupé toutes ces années.

Mais il était trop tard pour moi : j'étais déjà en train de succomber.

Je mourais d'envie de les toucher... J'en avais la *possibilité*. Je pouvais aussi les sentir – le réduit était imprégné de cette odeur

nauséabonde de poisson pourri et de musc. Prise d'un haut-le-cœur, je me couvris le nez de ma manche.

Denny semblait avoir oublié ma présence. Planté devant une photographie, il était totalement absorbé. Je m'obligeai à respirer par la bouche et enfouis mes mains dans mes poches pour l'empêcher de remarquer à quel point elles tremblaient.

Après ma lugubre découverte dans l'arbre, je m'étais fait une idée bien précise du sujet de ces photos. Mais il me serait sûrement difficile de convaincre quelqu'un qui, contrairement à moi, n'aurait pas vu la dépouille près de la carrière. Ces images étaient si glauques, si singulières, si étroitement liées à l'incompréhensible mythologie inventée par Denny qu'une simple description ne suffirait pas. Elles ne proclamaient pas : *Attention, cadavre humain !* Elles proclamaient : *Sublime, et Étrange.*

À côté de la porte était accrochée une photo en noir et blanc, visiblement plus ancienne que les autres ; la seule à ne pas être colorée. Elle montrait les branches cintrées d'un arbre dénudé, à l'écorce zébrée de blanc et de noir, sur fond de ciel gris. Un animal était tapi à la fourche de deux rameaux, à trois mètres du sol. Il me fit aussitôt penser à un pékan.

En le regardant de plus près, je me rendis compte qu'il n'était pas tapi. Il était mort.

Et qu'il ne s'agissait pas d'un pékan, mais d'un chien, un labrador noir. Ses pattes antérieures pendantes me permirent d'observer les plaques de pelade sur sa fourrure. Ses orbites vides se réduisaient à deux anneaux osseux et à un filament qui aurait pu tout aussi bien être un insecte qu'un morceau de chair. La peau de son museau rétractée donnait l'impression qu'il grondait en montrant les dents. Le reste de son pelage lâche semblait glisser de son corps.

Je sursautai quand Denny me souffla à l'oreille : « C'est mon chien, Moody. C'était un bon chien. »

Je m'approchai pour déchiffrer l'inscription en bas de l'épreuve : S.P.O.T. 1997, et un titre.

« Enterrement céleste », lus-je à voix haute.

« C'est ainsi qu'ils le nomment au Tibet. » Dans la lumière fluorescente, les yeux écarquillés de Denny étaient presque incolores. « Excarnation. Un pont entre les mondes, où nous portons les morts pour qu'ils se réincarnent. » Il sourit, découvrant ses gencives bordées de bleu. « La première étape.

— Euh, bon... merci de m'avoir autorisée à les voir », dis-je en me dirigeant vers la porte ; quelque chose craqua sous mon pied.

Je venais de marcher sur une des carapaces de tortue. Denny se précipita vers elle. Il passa la langue sur ses lèvres.

« Attendez-moi dans l'autre pièce. »

J'obéis. La platine s'était arrêtée. Je songeai à Toby en train de ronfler sur la chaise longue de Lucien, et à Kenzie, disparue Dieu sait où. Je cherchai avec fébrilité ma flasque de bourbon, en répétant entre mes dents : *Merde, merde, merde !*

Denny m'avait rejointe. « Pardon ?

— Non, rien. » Je glissai une main dans mes cheveux, cherchant désespérément à gagner du temps. « Je... je suis vraiment désolée.

— Désolée ? De quoi ?

— La... la tortue. Votre carapace de tortue. Elle semblait... toutes semblent... très spéciales. Le chien aussi. » Je marquai une hésitation. « *Idem* pour elle... la jeune fille morte. Hannah.

— Rien ne meurt vraiment. Vous le comprenez, Cassandra. Cass. » Mon nom fut émis en un faible sifflement. « Vos photos... vous compreniez. Vous savez ce qui se produit. Vous l'avez vu. »

Je me rappelais avoir été couchée dans une voiture, au milieu des bois. Ses phares allumés éclairant des troncs d'arbres, puis finissant par s'éteindre... une scène que j'avais vue, mais que je refusais de revoir.

« Non », répondis-je.

Il plia les doigts et tirailla sur les manches de sa chemise, comme si elles le gênaient. Trois lignes rouges barraient son poignet à l'endroit où on l'avait griffé. Me jetant un coup d'œil, il me surprit en train de les regarder fixement.

« Vous avez parlé d'un message. » Il marcha vers le poêle, ramassa une bûche qu'il introduisit dans le foyer. « Quel est-il ?

— Aphrodite. Elle... elle est décédée. La nuit dernière, accidentellement. Apparemment, elle aurait fait une chute.»

Il demeura immobile, silencieux, comme s'il ne m'avait pas entendue. Il finit par susurrer. « Aphrodite. Elle vous a demandé de venir me trouver ?

— Non... non, elle est morte. Parce que...

— Parce que quoi ? » Il pencha la tête, les yeux emplis de fureur. « Que s'est-il passé ?

— Je suis venue lui parler, bredouillai-je. L'interviewer. Voilà comment j'ai vu vos photos. Je...

— C'est moi qui vous ai fait venir ici. » Sa voix s'enroua. Il leva une main, prêt à me frapper. Et la plaqua brusquement sur ses yeux. « Oh ! Aphrodite, oh, oh... »

Il baissa la voix ; je l'entendis à peine. « Le garçon est au courant ?

— Oui. »

Denny ouvrit soudain de grands yeux.

« C'est vous la responsable », chuchota-t-il.

Mon environnement se réduisit à une tête d'épingle d'un noir d'encre. La pièce avait disparu, et lui aussi. Ne subsistait que le

souvenir d'une lumière, et moi plongeant dans le vide.

Je tendis une main pour ne pas tomber. Quelque chose l'attrapa, quelque chose de froid, doté d'une force terrible. À la faveur d'un réverbère crachotant, j'aperçus un œil... *l'œil*, qui tournoyait sur lui-même pour tout engloutir.

« Non. » Je cillai, me libérai. L'œil, fixe et taché de vert, appartenait à Denny, pas à moi. « Non. C'était un accident. Elle est tombée. Voilà tout. »

Denny continuait de me dévisager. Il se décida à reprendre la parole : « Vous avez regardé.

— Oui. J'ai regardé. »

Il s'empara d'un tisonnier, le contempla pensivement. Se déplaçant ensuite jusqu'à une rangée de disques, il sélectionna un 33 tours, qu'il installa sur la platine. Au bout de quelques secondes, le vinyle crachota et la musique pop égrena des accords évoquant des battements de cœur. Harry Nilsson, *Jump into the fire*.

« Une si jolie chanson », souffla-t-il.

Debout entre moi et la porte, il caressait le tisonnier. Ma voix se brisa lorsque je demandai : « Avez-vous... pourrais-je utiliser vos toilettes ?

— Là-bas. » Il désigna une porte dans le fond de la pièce. « Ce sont des toilettes sèches », prévint-il en regagnant l'entrée. Il regardait dehors, à présent.

Les toilettes sèches empestaient la sciure fraîche, les excréments, la viande avariée, et le musc. Dans la salle de bains, aucune fenêtre, pas non plus de lavabo. Rien qu'un seau en plastique sur le sol et une cabine de douche en inox, entourée d'un rideau de toile épaisse.

Toutefois, il y avait là une deuxième porte, munie d'une poignée en laiton flambant neuve. L'extension : le récent labo photo construit par Toby. Je me glissai à l'intérieur et refermai derrière moi.

Il faisait nuit noire, ici. Cela sentait le gaz sulfureux et l'amande amère. Je fis courir ma main le long du mur, à la recherche d'un interrupteur. Quand j'allumai, la lumière rouge d'une lampe inactinique se diffusa dans la pièce.

Sur des étagères s'alignaient des flacons de pigments et de produits chimiques, des dizaines de tubes d'aquarelle, un sac de cinq kilos de sucre semoule. Une table équipée de trois bacs était repoussée contre un mur, à côté d'un réservoir d'eau en plastique, d'une pompe à pied et d'une poubelle avec couvercle.

Une deuxième table paraissait avoir été dressée pour un dîner macabre. Des plumes et des feuilles mortes étaient disposées en cercle sur une grande feuille de papier. Des mèches de cheveux, triées par couleur – noires, grises, blond clair –, se déployaient autour, alternant avec ce qui ressemblait à de fines tranches de champignons séchés.

Et autre chose... Une sorte d'énorme herbier, à la couverture composée de morceaux de tissu et de jean brodé, au titre découpé dans des journaux, à la manière d'une demande de rançon.

EYE

AM
WITHIN¹⁸

DENNIS AHEARN, S.P.O.T.

Des photos formaient une spirale autour du titre, des fragments d'instantanés, de polaroids, d'images déchirées dans des magazines. Toutes assorties d'un œil.

J'effleurai un médaillon bombé, collé au-dessus du nom de Denny. Une carapace de tortue-alligator, guère plus grosse qu'une pièce de vingt-cinq cents. À la place de la tête, une minuscule tresse de cheveux humains.

L'album était si lourd que je dus me servir de mes deux mains pour l'ouvrir. Denny avait rempli les pages de ses œuvres retouchées à la peinture, décorées de feuilles et de fleurs mortes, de cadavres d'insectes, de brins de fourrure, de cheveux humains, et même d'un ongle d'orteil. Le tout accompagné d'annotations. On y trouvait des photos d'une fille aux longs cheveux bruns, qui minaudait et riait devant l'appareil, une carapace de tortue tachetée dans chaque main ; elle s'en couvrait tantôt la poitrine, tantôt le visage. Je me penchai sur un polaroid de Denny et d'Hannah Meadows, nus, allongés côte à côte, avec une légende aux caractères minutieusement calligraphiés à l'encre bleue.

Ordre Sacré et Profane des Tortues

Je songeai à cette cruelle ironie du sort : élaborer tout un rituel, puis découvrir avec horreur que ses élucubrations étaient devenues réalité et que ses totems s'étaient attaqués au corps en décomposition de sa bien-aimée.

Quand je l'ai trouvée, elles s'acharnaient sur elle depuis déjà une semaine.

Je songeai à moi, allongée à plat ventre sur la banquette arrière d'une voiture, en pleine nuit... à moi, agenouillée sous le réverbère délabré d'une rue déserte, tandis qu'une autre voiture s'éloignait à toute allure... à moi, effaçant une voix sur un répondeur, quelques heures avant que le ciel ne se charge de cendres.

Vous et moi portons les morts sur notre dos.

Je fixai les photos que j'avais sous les yeux – des photos de gens morts, des collages confectionnés avec de la peau et des cheveux humains, des cils clairs disposés comme les plumes d'une aile minuscule, des osselets et des dents enfilés sur une cordelette en argent.

Je frissonnai. Pas parce que j'avais peur.

Parce que c'était splendide. Et parce que cette œuvre ne m'était pas inconnue.

J'avais l'impression que des neurones s'enflammaient dans mon propre crâne, qu'un rêve datant de mon enfance se réalisait. J'ignore combien de temps je restai ainsi à tourner ces pages mais, à ce moment-là, plus rien d'autre n'avait d'importance. Il n'y avait que moi, moi et un recueil de photos illustrant des rites que j'étais seule à pouvoir comprendre, peuplé de héros et d'héroïnes que moi seule connaissais. Une fille en uniforme d'infirmière, un brave chien noir, un bus scolaire transformé en palais pour carapaces de tortue. Des amants vêtus de cuirasses faites de squelettes, de fourrures et de plumes de colibri. Une trappe s'était ouverte sur un monde, et j'étais passée au travers, atterrissant sur un pont fait d'os, de peaux tannées et d'yeux, d'ailes de libellule et de carapaces de tortue. Impossible de m'en échapper.

Enfin, je tournai la dernière page. Un morceau de papier froissé tomba par terre.

AVEZ-VOUS VU MARTIN GRAVES ?

Je refermai le livre. Du salon me parvenaient toujours des arabesques musicales. Je m'approchai des étagères installées au-dessus de l'évier, pris un paquet emballé dans du papier brun et en déchirai un coin.

Des plaques de verre.

Me pinçant le nez, je soulevai le couvercle de la poubelle métallique. Pleine de coquilles et de jaunes d'œufs en putréfaction.

Qui dit albumine, dit blanc d'œuf. Voilà ce qu'utilisaient les premiers photographes pour créer un négatif sur verre. Un peu artisanal, mais parfait pour quelqu'un vivant loin des commodités du monde moderne. Parfait pour quelqu'un qui dispose de tout son temps. Il suffit d'incorporer des blancs d'œufs à du sucre – d'où le sac de cinq kilos –, d'ajouter de l'eau, de l'iodure de potassium et de bien battre le tout pour obtenir un mélange mousseux, que l'on fait décanter. Ensuite, on verse la préparation sur une plaque de verre et on active sa fixation en la suspendant au-dessus d'une source de chaleur. Un poêle à bois idéalement. Après quoi, il faut immerger chaque plaque dans un bain de nitrate d'argent et d'acide gallique,

rincer l'excédent d'argent, recommencer toute l'opération et laisser sécher.

J'avais lu des trucs sur cette technique, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un la mettant en pratique. Je fouillai jusqu'à trouver le dernier élément de l'extravagant laboratoire de Denny – un engin incroyablement lourd, bricolé avec de la toile noire et de longs tasseaux de bois.

Une tente obscure. Et, juste à côté, une chambre noire bricolée.

Il réalisait des daguerréotypes. Les pieds de la tente obscure ! Voilà à quoi correspondaient les marques que j'avais repérées sur le sol, près du cadavre perché dans l'arbre. Il glissait le négatif sur verre dans la chambre qu'il emportait à l'extérieur et montait sa tente aux parois opaques pour empêcher la lumière de s'y infiltrer. Puis il prenait des photos.

Cette opération exige un temps de pause assez long, un quart d'heure au moins, si le ciel est couvert. Ce qui explique pourquoi les gens sur les portraits des vieux daguerréotypes affichent des expressions aussi figées – ils n'avaient pas le droit de bouger, sinon le négatif aurait risqué d'être flou.

Pas un problème pour les modèles de Denny.

Une fois que le négatif avait été exposé...

J'inspectai brièvement les étagères et finis par trouver un flacon ancien en verre, délivré sur ordonnance.

BOLTON-LIBBY

PHARMACIE DE BURNT HARBOR, MAINE

Je l'inclinai vers la lumière rouge pour lire le dernier mot de l'étiquette :

MERCURE

Les daguerréotypistes développaient leurs négatifs sous la tente opaque, en tenant les plaques de verre au-dessus d'un bol de mercure chauffé par une lampe à alcool. À mesure que les vapeurs de mercure se déroulaient autour de la plaque, l'image apparaissait.

Au fil des ans, Denny avait dû procéder ainsi des centaines de fois. Voilà pourquoi ses mains tremblaient autant, pourquoi ses gencives avaient bleui ; cela expliquait aussi pourquoi tout le monde le considérait comme quelqu'un d'adorable.

Il l'avait sûrement été un jour, mais cela remontait à une éternité. Puis Hannah Meadows était morte dans d'atroces conditions et, pour l'immortaliser, il s'était livré à cet art oublié, négligeant de se documenter sur ses dangers. S'il s'en était donné la peine, il aurait

appris que cette pratique, responsable de la folie des chapeliers au dix-neuvième siècle – avec apparition de lésions cérébrales et de psychoses –, avait également conduit les daguerréotypistes à la folie.

Denny souffrait d'un empoisonnement au mercure.

Je reposai le flacon, continuai mes recherches et trouvai une autre bouteille centenaire, à l'origine du parfum d'amande amère qui flottait dans son labo photo.

CYANURE DE POTASSIUM

Les daguerréotypistes s'en servaient pour nettoyer leurs négatifs sur verre, afin de pouvoir les réutiliser. Je me remémorai un texte de 1856, traitant du sujet, que nous avait lu un de mes profs à la NYU.

J'éprouve une certaine réticence à recommander ce procédé, car il implique l'utilisation de cyanure de potassium. Cependant, étant donné que tous les photographes sont obligés de manipuler ce que nous appelons des produits chimiques dangereux, je ne peux que mettre en garde les débutants.

Je reposai la bouteille sur l'étagère, éteignis la lumière inactinique, retournai dans la salle de bains...

Et me pétrifiai.

Le rideau noir de la douche remuait – une ondulation imperceptible, comme celle provoquée par une petite brise.

Sauf qu'il n'y avait pas de courant d'air, rien que la musique lancinante s'échappant de la pièce voisine. Je sortis la torche de ma poche, avançai jusqu'à la cabine, attrapai le rideau et l'écartai vivement.

Elle gisait sur le flanc, dans dix centimètres d'eau croupie. Sa tête dépassait à peine de la surface écumeuse ; ses cheveux étaient plaqués sur sa peau blême, sa veste à capuche et son pantalon étaient imprégnés de crasse, et du sang coagulé maculait ses joues. Ses poignets étaient garrottés avec du ruban adhésif, ses genoux remontés contre sa poitrine. Une bande d'adhésif était collée sur sa bouche, une autre sur ses yeux ; sur cette dernière, il avait dessiné des ronds au feutre. Et gribouillé une étoile au milieu de l'un d'eux.

Elle ne bougeait pas, mais des remous agitaient le liquide.

Une silhouette sombre, à la carapace engluée de boue, émergea de la fange et se mit à ramper sur son visage, lui égratignant les joues de ses griffes.

L'adolescente geignit. Elle était vivante.

Je l'agrippai par l'épaule pour la tirer à moi. Le bébé tortue-alligator tomba, au moment où d'autres formes noirâtres surgissaient de

partout à la fois, s'accrochant à sa tête, à ses bras.

« Kenzie... c'est moi, Cass, chuchotai-je. La cliente du motel. Tiens-toi tranquille, pour l'amour du ciel... »

Malgré ses jambes entravées, elle essayait de me donner des coups de pied. Après avoir escaladé le rebord de la douche, les tortues commençaient à grouiller sur le sol. Je traînai Kenzie loin du receveur et décollai un coin du ruban adhésif qui lui masquait les yeux.

« Va falloir la boucler ! soufflai-je. Kenzie, je t'en supplie... »

Le ruban détrempé se détacha facilement. En dessous, ses globes oculaires n'étaient plus que deux fentes sanguinolentes, cerclées d'une peau suintante. Je crus qu'on lui avait crevé les yeux ; elle les écarquilla soudain, et secoua la tête avec frénésie.

« *Écoute-moi !* sifflai-je. *Ne crie pas.* Je vais ôter ton bâillon, mais surtout ne crie pas... »

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Je libérai ses lèvres. Elle se pencha pour vomir un filet de bile empreint d'une odeur d'amande amère. De l'autre côté de la porte, la voix de Denny s'éleva tout à coup ; il accompagnait la musique en fredonnant.

J'attrapai Kenzie pour l'emmener dans le labo photo, et marchai malencontreusement sur un bébé tortue. Après avoir refermé la porte, j'allumai la lumière inactinique. Haletante, Kenzie prit appui sur l'évier. Je coinçai les pieds de la tente opaque sous la poignée rutilante, m'emparai du paquet de sucre et en versai un peu dans ma paume.

« *Avale ça !* » Kenzie suffoqua lorsque je lui écrasai la main sur la bouche. « *Avale !* »

Elle hoqueta, mais ne recracha rien. Le glucose est l'un des antidotes contre les intoxications au cyanure – Raspoutine avait survécu à l'empoisonnement, grâce à des pâtisseries très sucrées... et au madère. Serait-ce efficace ? Je l'ignorais. En tout cas, Denny ne lui en avait pas fait ingérer une quantité suffisante pour la tuer... du moins, pas encore.

Elle épousseta le sucre tombé sur son tee-shirt sale ; je lui pris la main. Les bouts de ses doigts étaient à vif, ses jointures, couvertes d'hématomes.

« Tu t'es défendue, dis-je. Brave petite.

— Il a un revolver, sanglota-t-elle. Il... »

Je plaquai ma main sur sa bouche. « *Chhuut !* »

La musique s'était interrompue.

« Accroupis-toi là-dessous, murmurai-je. Et couvre-toi les yeux. »

Elle s'aplatit sous la table. Je m'emparai de la plus grande des bouteilles alignées sur l'étagère et éteignis la lampe.

On frappa doucement à la porte de la salle de bains. « Cassandra ? »

Puis la porte s'ouvrit.

« Oh non, non, non... »

Ses pleurnichements évoquaient des pépiements d'oiseau. Quelque chose se mit à trotter dans la pièce attenante. Denny étouffa un juron, puis poussa un cri guttural. La porte du labo vibra sous l'impact d'un objet projeté avec violence. Je l'entendis piétiner rageusement les carapaces les unes après les autres.

Ensuite, le silence.

Je ne voyais rien. De dessous la table me parvenait la respiration rocailleuse de Kenzie. Adossée contre l'évier, je délogeai le bouchon de liège du goulot de la bouteille.

Un bruissement de tissu. Un frottement sur le bois. Denny venait de s'arc-bouter contre le battant. Les pieds de la tente cassèrent net. Des relents de poisson pourri et de musc envahirent le réduit. Kenzie gémit.

Il était entré.

Tenant la bouteille d'une main, je saisis de l'autre la torche rangée dans ma poche. Des formes fantomatiques se mouvaient dans les ténèbres. Je frissonnai à l'idée que Denny était l'une d'entre elles. Le plancher grinça à quelques pas de moi.

« Cass, chuchota-t-il. Cass, Cass... »

Un profond dégoût s'empara de moi. Une rue plongée dans le noir.

« Cass, Cass. »

J'étais incapable de bouger. Mon nom répété ainsi, une épouvante inconsistante et la voix d'Aphrodite qui résonnait dans ma tête – tout cela me paralysait.

Tous deux n'êtes... rien.

Quelque chose me frôla le pied.

Non, me dis-je. Pas cette fois.

J'allumai la torche. Quand je hurlai : « Kenzie, sauve-toi ! », le visage d'un Denny ébloui et bouche bée flotta devant moi.

Je lui lançai le mercure à la figure.

Il s'écroula en brailant. Kenzie se précipita vers la porte ; je lui emboîtai le pas.

« Cours ! » m'égosillai-je, tandis que nous traversions le salon en titubant. « Cours et ne t'arrête pas ! Tiens... »

Je lui tendis la torche. Elle l'accepta et fixa sur moi un regard vide, jusqu'à ce que je la pousse rudement vers la sortie.

« Fiche le camp ! »

Elle fila à l'extérieur. Dans mon dos, les cris de Denny se transformèrent en rugissements quand il apparut sur le seuil de la salle de bains, chancelant.

« Revenez ici ! »

Kenzie avait dit vrai. Il avait bien un revolver.

Des miroirs explosèrent lorsqu'il tira une première fois, puis une

deuxième. Se frottant les yeux d'une main, il entreprit de me viser. Je pivotai brusquement et descendis les marches de l'entrée quatre à quatre. Une pluie glaciale me cingla les joues.

Kenzie n'était plus là. En me retournant pour m'emparer de la gaffe, je découvris le visage de Denny, éclaboussé de taches grises. Le canon de son revolver se posa sur ma tempe.

« Vous ne pouvez pas partir. » Son souffle était froid ; il empestait le poisson pourri. « Je vous vois, Cass. Je sais. »

Il fit tourner le canon. Je ne pus m'empêcher de crier quand le métal écorcha la peau fine près de mon œil.

« Racontez-moi ce que vous avez vu, murmura-t-il. Vous les avez vus. Je sais que vous les avez vus. »

Je restai parfaitement immobile.

« Je sais ce que vous avez vu. » Il se lécha les lèvres. « Dites-le-moi. Dites-le-moi. »

Je déglutis. Mes doigts se crispèrent imperceptiblement autour du manche de la gaffe.

« Tous... » Ma voix n'était plus qu'un chuchotement éraillé. « Je les ai tous vus.

— Où ça ?

— Dans la carrière.

— Et où encore ? » Il déplaça le canon vers ma pommette ; je geignis en sentant ma peau se déchirer.

« Sur les photos, bredouillai-je. Sur toutes vos photos... je les ai vus là aussi.

— Et dans les miroirs ? » Il parlait d'une voix si ténue que j'avais du mal à le comprendre. « Qu'avez-vous vu ?

— Je... je ne sais pas.

— Mais si, voyons. Vous m'avez vu, moi. » Sa respiration s'accéléra. « Vous m'y avez vu, Cassandra. Et vous avez aussi vu... »

Je le frappai à l'épaule d'un coup de gaffe oblique, puis reculai en vacillant. Du sang gicla dans mon œil. Je réussis à retrouver l'équilibre et, saisissant le manche à deux mains, le balançai à la manière d'un club de golf.

La pointe en bronze lui érafla la main. Un coup de feu retentit, assourdissant. Le haut de mon bras me brûla ; je hurlai.

Denny se tenait debout sur le bord d'une marche en granit, ses longues tresses blanches éclaboussées de sang.

« Je vous vois », susurra-t-il, avant de s'esclaffer.

Je poussai un nouveau hurlement – au-delà de la rage, de la douleur et de tout ce qu'on peut imaginer.

« Sale con ! » Après avoir élevé la gaffe au-dessus de ma tête, je mobilisai toutes mes forces pour lui en asséner un coup en pleine face.

J'entendis un craquement, qui me rappela celui d'une citrouille

d'Halloween s'écrasant sur le trottoir. Je frappai encore. Denny gronda et tomba à genoux. Le revolver tournoya dans l'obscurité. Je fondis sur mon agresseur, le bourrai de coups de pied ; je sentais le bout métallique de ma botte s'enfoncer dans son torse aussi aisément que dans du limon. Il tenta d'esquiver d'une roulade ; je continuai à m'acharner sur lui. Puis, soulevant de nouveau la gaffe, je l'abattis sur son crâne. De ses mains, il essayait de se protéger, tandis que je m'obstinais à l'assommer, à moitié aveuglée par mes larmes et mon sang.

Je finis par me calmer. Pantelante, je pris appui sur le manche et baissai les yeux.

Allongé sur le flanc, Denny me fixait toujours. Un gros hématome s'étendait peu à peu sur son front, à l'image d'une araignée en train de ramper. Un de ses yeux saillait comme un œuf écarlate, un pétale de peau replié juste en dessous. Il ouvrit l'autre. Ses lèvres s'écartèrent, dévoilant une sorte de mousse rouge bordée d'indigo. Il souriait.

« *Je vous vois.* »

Lorsqu'il commença à se redresser, je fis un pas en arrière. Une autre voix me parvenait, faible parmi les bourrasques de vent et de pluie.

« *Cass !* »

Cramponnée à la gaffe, je m'empressai de descendre les dernières marches, passai devant les sentinelles de granit aux yeux tachés de vert, et courus à toutes jambes dans la nuit pour rejoindre la route.

16. Un catalogue rappelant plus ou moins celui de Manufrance.

17. Livre de recettes et d'instructions anarchistes signé William Powell, publié en 1971.

18. *I am within* : Je suis à l'intérieur (sous-entendu, "tout près de vous").

Kenzie m'attendait près de la carrière. Son visage blafard luisait dans le rayon de la torche.

« Je t'avais dit de ne pas t'arrêter ! » Sans ménagement, je lui attrapai le bras, me penchai pour cracher du sang, puis lui arrachai la torche des mains.

Elle me contempla avec de grands yeux. « Oh, mon Dieu, votre visage ! Ça va ? »

— Impec !

— Vous l'avez tué ?

— Non. »

L'adolescente fondit en larmes. Je la poussai avec l'extrémité émoussée de la gaffe.

« Tu veux y retourner et finir le travail à ma place ? Allez, avance, il y a quelqu'un chez Lucien Ryel. Nous pourrions prendre un bateau, si...

— Si quoi ? pleurnicha-t-elle.

— Si tu la boucles. »

Je l'obligeai à me suivre, toujours sanglotante. Pendant quelques minutes, nous cheminâmes dans une obscurité presque totale. Seul le faisceau de la torche éclairait la piste. Soudain, je m'immobilisai. Kenzie me regarda avec inquiétude.

« Qu'y a-t-il ? »

J'éteignis la torche, lui couvris la bouche de ma main. Malgré les craquements des branchages agités par le vent et le fracas des houles, j'avais vaguement entendu quelque chose sur la route, derrière nous.

« C'est lui ! » soufflai-je.

Kenzie geignit faiblement. Je lui pris la main. Elle était glacée. Je l'entraînai vers le bas-côté et rallumai la torche, le temps de repérer un passage entre les arbres. Puis j'avancai aussi vite que possible, tâtant le terrain à l'aide de la gaffe.

Kenzie était sur mes talons. Parmi les halliers impénétrables, les arbres récalcitrants et les rochers recouverts de givre, nous nous frayions un chemin sur le sol gelé. Mon visage fouetté par le grésil me cuisait ; ma paupière gonflée obstruait entièrement mon œil droit. De toute façon, je ne risquais pas de voir grand-chose.

Je guettais le moindre bruit suspect ; seuls résonnaient les sifflements du vent qui avait forcé.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous étions ; je supposais que nous n'avions pas dû nous éloigner beaucoup de la route et que les petites carrières se trouvaient entre nous et la propriété de Denny. Quand les arbres se clairsemèrent, je fis halte pour reprendre mon souffle. Je m'accotai lourdement à la gaffe. Kenzie vint se coller contre moi. Je scrutai les environs, dans l'espoir de distinguer quelque chose qui ressemblerait à un lieu sûr. Je finis par abandonner.

« Tu vois quelque chose ? » chuchotai-je d'une voix éraillée.

« Je crois qu'il y a de la lumière, par là », répondit Kenzie.

Elle tendit un bras. Je parvins à distinguer un point lumineux, qui aurait pu aussi bien être une lampe qu'une trouée dans les arbres. Mais la maison de Lucien devait se trouver dans cette direction.

« Bon, tiens... »

Je cherchai sa main à tâtons afin d'y déposer la torche.

« Prends ça. Reste devant moi et ne marche pas trop vite. Tâche de garder la torche au ras du sol et de prêter l'oreille. Si j'entends quoi que ce soit, je t'ordonnerai d'éteindre immédiatement. Maintenant, va, je serai juste derrière toi ! »

Elle hocha la tête, se remit en route. Le faisceau était si faible que je le perdis plus d'une fois au milieu des arbres et des fourrés maltraités par les rafales. Je la suivais de mon mieux, zigzagant avec maladresse, mes semelles dérapant sur la rocaille et les branches mortes, tandis que le grésil s'acharnait sur mon visage. J'avais les pieds si engourdis qu'il m'était difficile d'avancer. Pour me repérer dans la nuit, je sondais le sol avec la gaffe à chaque pas.

Contrairement aux rochers, les arbres se raréfiaient de plus en plus. Je trébuchais souvent, et faillis tomber à plusieurs reprises, me rattrapant au dernier moment grâce à ma canne improvisée. Le vent tourna de nouveau ; les crépitements du grésil sur le tapis de feuilles cessèrent. Je soufflai sur mes doigts pour tenter de les réchauffer puis tendis la main, paume vers le ciel, et me sentis chatouillée par un souffle beaucoup plus froid que le mien. De la neige.

À travers le rideau d'arbres, j'aperçus un pâle reflet, semblable à

celui de la lune à ceci près qu'il se mouvait... lentement certes, mais avec résolution : Kenzie.

Brave même ! songeai-je.

Je continuai d'avancer, tête baissée. Une plainte atténuée me parvint alors. Je pivotai, regardai derrière moi. Rien. Je repartis droit devant.

Je la retrouvai, debout à la lisière d'une vaste clairière, la torche braquée sur moi, aveuglante.

« Baisse ça ! »

Elle m'ignora. Sans cesser de geindre, elle pointait le faisceau sur la clairière. Arrivée à sa hauteur, je saisis la torche et balayai le sol. Les flocons n'étaient guère plus gros que des grains de poussière, mais ils tombaient en quantité suffisante pour blanchir plusieurs formes bombées. Après avoir confié la gaffe à Kenzie, je me dirigeai vers celles-ci avec précaution. Je stoppai net.

Trois énormes carapaces de tortue composaient un cercle sommaire. Elles étaient si larges que mes mains n'auraient pu en faire le tour, même avec les doigts écartés. Des orifices de leurs pattes et de leurs queues émergeaient des masses grisâtres rappelant des morceaux de bois flotté. Près de ceux où s'étaient trouvées leurs têtes, on avait disséminé de grands fragments blancs. Tout en repensant aux minuscules carapaces écrasées par les pieds de Denny, je me penchai pour ramasser une partie de maxillaire de la taille de mon index. Entre deux dents pendillaient de longs cheveux blancs, semblables à des fils de canne à pêche.

Je laissai tomber l'os et rejoignis Kenzie en titubant.

« Qu'est-ce... commença-t-elle.

— On se bouge ! la coupai-je en la poussant. Dépêche-toi ! »

Nous parcourûmes péniblement le reste du chemin. La neige se changeait de nouveau en pluie. Le vent enfla, puis mollit. J'avais l'impression d'avoir un poing rageur dans la poitrine à la place du cœur. Kenzie continuait de pleurnicher. Je l'attirai à moi, l'enlaçai, lui murmurai des paroles de réconfort à son oreille jusqu'à ce qu'elle se taise. Quand elle fut rassérénée, je la relâchai, et nous repartîmes. Autour de nous, plus aucun signe de la présence de Denny Ahearn. Rien que le vent. Et, petit à petit, un bruit que j'identifiai comme celui de vagues se brisant sur des rochers.

« Là !... »

Du doigt, j'indiquai une lumière presque irréaliste, qui semblait clignoter dans le lointain. Prise d'une quinte de toux qui me fit recracher du sang, je m'aventurai à palper mon œil enflé. Je grimaçai. La lumière était toujours présente ; je me mis à courir.

Devant nous se profilait la maison de Lucien. Une lampe unique brillait dans la cuisine.

« Toby est là », annonçai-je. Mais Kenzie s'était déjà précipitée vers l'habitation.

Je la rejoignis à pas lourds, la suivis à l'intérieur, refermai la porte et me retournai : debout dans le salon, Toby vacillait sur ses jambes.

« Cass ? » s'enquit-il d'une voix pâteuse. Baissant les yeux, il aperçut le verre de rhum posé par terre ; il voulut le prendre.

« Non ! » J'envoyai le verre valdinguer d'un coup de pied. « Nous devons nous tirer d'ici. »

Lui saisissant le bras, je l'entraînai vers la cuisine.

« C'est bien Kenzie ? » Il la fixa d'un air incrédule, puis me dévisagea. « Que diable vous est-il arrivé ? »

— J'ai croisé Denny Ahearn. » Je tressaillis lorsqu'il tendit la main pour m'effleurer la tempe. « Votre copain hippie si inoffensif.

— Fichons le camp, fichons le camp ! » Kenzie nous jetait des regards affolés. « Qu'est-ce que vous attendez ? »

Perplexe, Toby cligna des paupières. « Kenzie ? Tu étais... elle était là-bas ? Dans cette maison ? »

— Toby. Nous devons partir. Tout de suite. »

Il se libéra d'une secousse. « Cass ! C'est vous qui avez fait ça, hein ? » Il ne semblait pas fâché, juste confus et endormi. « Vous... vous m'avez drogué, n'est-ce pas ? En douce ! »

— Oui. Excusez-moi. Je suis une vraie merde. Mais nous devons quand même partir. »

Il reporta son attention sur Kenzie. « Doux Jésus ! »

— Ça a été une expérience horrible, ça vous va ? Je vous raconterai tout, une fois sur le bateau. Pour l'instant, il faut absolument filer d'ici. » Je me défoulai en donnant un coup de pied dans la porte. « Pourrez-vous manœuvrer ce putain de bateau, oui ou non ? »

— Je pense que oui. » Il se passa une main sur le visage. « Je ne me sens pas très bien, mais... »

Alors, seulement, il parut remarquer ma façon de tenir la gaffe comme une lance, le visage égratigné de Kenzie, et ajouta : « ... je crois que je vais tenter le coup. »

Il posa sa main sur l'épaule de Kenzie et l'y laissa un bon moment : « Allez, viens. On va te ramener chez toi. »

Ils sortirent ensemble. Je récupérai mon appareil photo et fourrageai dans tous les tiroirs de la cuisine jusqu'à ce que je dénicher des torchons. J'en utilisai un en guise de garrot pour mon bras blessé, un autre pour bander mon œil. Le maintenant tant bien que mal, je m'empressai de les suivre.

Un vent violent rabattait des rideaux de brouillard givrant vers le littoral. Toby et Kenzie avaient déjà tiré le canot vers le bord de l'eau. J'y grimpai avec eux, et me servis de la gaffe pour le repousser loin du rivage. Toby rama en direction du *Northern Sky*.

« Nous allons être obligés d'utiliser le moteur, hurla-t-il pour couvrir les mugissements du vent. Ça va secouer. Kenzie, tu aurais intérêt à descendre en cabine. »

Nous accostâmes le voilier. Toby y attacha le canot, enfila ses vêtements de pluie et se tourna vers Kenzie.

« Comme je te l'ai dit tout à l'heure, mieux vaut que tu t'installés en bas. »

Elle fit non de la tête avec fermeté. Je revis son corps entravé, baignant dans l'eau croupie d'un bac à douche. Toby commença à vouloir argumenter ; je l'interrompis :

« Donnez-lui simplement un gilet de sauvetage. Elle ne traînera pas dans vos pattes. »

Kenzie me lança un regard reconnaissant. Toby, lui, se renfroigna.

« Si vous le dites. Tenez... » Il nous tendit un gilet à chacune. « Vous aussi, Cass. Je vais avoir besoin de votre aide pour naviguer. »

J'essayai d'enfiler le vêtement, grimaçai lorsqu'il s'accrocha à mon épaule blessée, abandonnai. De toute façon, je n'aurais pas réussi à le passer par-dessus mon appareil.

Toby entreprit d'enrouler des cordages. « Allez-vous vous décider à me raconter ce qui s'est passé là-bas ? »

Une fois mon récit achevé, il secoua la tête.

« Je ne peux pas le croire. Je ne mets pas en doute ce que vous racontez, mais... » Il jeta un coup d'œil à Kenzie, recroquevillée dans le cockpit. « C'est quand même difficile à avaler. »

J'eus un reniflement méprisant. « Ouais, eh bien je ne sais pas ce que vous fumiez à l'époque, vous et vos potes, mais je pense que Denny a dû se procurer les mêmes substances que Ted Bundy. Vous n'allez pas contacter quelqu'un ? Les gardes-côtes, par exemple ?

— Les gardes-côtes secourent les gens. Notre bateau est-il en détresse ? Notre état nécessite-t-il une évacuation sanitaire vers un hôpital ? »

Avisant le bandeau de fortune sur mon œil et la figure écorchée de Kenzie, il haussa les épaules. « Oui, bon, évidemment ! Mais le temps qu'ils arrivent, nous devrions avoir atteint la côte. Et on me répondrait d'appeler la police. Nous ferions aussi bien de nous éloigner d'ici le plus vite possible. »

Il sortit deux énormes torches et m'en tendit une. Se protégeant le visage du grésil, il indiqua un point lumineux au-delà de la proue. On aurait dit le scintillement d'une étoile émeraude.

« Vous voyez cette lumière ? C'est une bouée. Il y en a un certain nombre entre Tolba et Burnt Harbor. Certaines sont pourvues d'éclairage, d'autres non. Nous allons devoir progresser en nous déplaçant de l'une à l'autre. Servez-vous de la torche pour les repérer. Je vous dirai où regarder – à droite ou à gauche. »

Il alluma les feux de navigation. Une lueur d'un vert insipide inonda le côté droit du cockpit ; le gauche fut baigné de rouge, la poupe de blanc. « Vous y arriverez, vous croyez ? J'ai des projecteurs là-haut, sur le mât, mais ils fausseraient ma vision nocturne. En outre, si Denny est vraiment à notre recherche, ils seraient aussi efficaces qu'un panneau publicitaire lumineux. Calez-vous à la proue, je vous crierai mes instructions. Dès que nous aurons doublé Paswegas, rejoindre le continent ne posera plus aucun problème... de là nous devrions apercevoir le phare perché sur Togus Head. »

Il m'avait fourni ces explications d'un ton calme, tout en s'affairant avec nervosité. Après s'être baissé pour passer sous le grément, il s'octroya une pause pour allumer une cigarette. « Occupez-vous de Kenzie, j'en ai pour une minute. »

Je la rejoignis dans le cockpit. Assise dans un coin, elle fixait ses genoux. Sous le gilet orange, elle portait les mêmes vêtements que lorsque je l'avais retrouvée. Elle n'avait que quinze ans, mais elle paraissait plus âgée et aussi abattue que si, rampant hors d'un bâtiment en feu, elle avait découvert que le monde alentour n'était plus qu'un champ de ruines.

Je farfouillai dans ma poche pour extraire ma flasque de Jack Daniel's. Il n'en restait plus beaucoup. Les yeux rivés sur la masse sombre de Tolba, j'en bus une bonne gorgée, puis proposai le bourbon à Kenzie.

Elle y trempa à peine les lèvres et se mit à tousser. « C'est infect.

— T'as raison, » rétorquai-je en terminant la bouteille. Après l'avoir posée par terre, j'examinai son visage blême, les griffures qui lui striaient les joues. « Hé ! Tu te sens bien ?

— Ouais. » Elle évita de me regarder.

« A-t-il...

— Non. »

Le grésil crépitait sur le taud. Je reportai mon attention sur les eaux sombres, cherchant à localiser Paswegas qui attendait, perdue dans la nuit et le brouillard.

« Qu'est-ce que tu faisais ? finis-je par demander. Cette nuit-là... quand tu es descendue sur le port. »

Du tréfonds du voilier s'élevait le grondement crachotant du moteur. L'embarcation tangua légèrement et se mit en branle. Kenzie contemplait les ténèbres en silence.

« Je voulais juste vous parler », se décida-t-elle à répondre. Il y avait une nuance de défi dans sa voix, mais je me rendis compte qu'elle pleurait. « C'est tout. Je voulais juste parler à quelqu'un d'autre. Venu d'ailleurs.

— D'ailleurs. Ouais, je peux comprendre.

— Je déteste cet endroit. » Elle donna un coup de pied hargneux

dans le vide ; la bouteille de whisky roula au loin. « Je le hais, putain ! »

Je souris. « Continue à penser comme ça. Bon, je dois aller aider Toby. Tiens... »

Je lui confiai mon appareil et la gaffe. « Surveillance ces trucs pour moi, d'accord ? »

Je rejoignis la proue en traversant le pont givré.

« Cette bouée éclairée est la première de la série », beugla Toby, qui se précipita vers le cockpit. « Dans trois cents mètres environ, commencez à regarder à gauche... »

Debout à l'avant, je balayai la surface de l'eau avec le faisceau de la torche. Je repérai la deuxième.

« Là ! hurlai-je.

— Bravo. La prochaine devrait apparaître dans un peu plus de neuf cents mètres, toujours sur la gauche... »

Comme dans un rêve, le *Northern Sky* poursuivait sa course dans un monde dépourvu de couleurs... un monde uniquement composé de flots et de cieux noirs séparés par une bande grisâtre, avec, de temps à autre, une touche plus foncée aux endroits où, telle une île en train de naître, une saillie rocheuse pointait sous le faisceau blanc de la torche, aussi négligeable qu'un brin de paille jeté dans le détroit. Le vent glacial compliquait la tâche, atténuant les tintements des bouées ; toutefois, avec une constance admirable, Toby m'indiquait où les chercher. Nous finîmes par adopter un rythme digne d'une danse rituelle : le faisceau de la torche se balançait dans les ténèbres opaques, le *Northern Sky* virait à droite ou à gauche, s'éloignant inexorablement de Tolba, accompagné d'un ronronnement de moteur aussi stable que nos respirations régulières. Nous aurions pu voyager ainsi pendant des milles et des milles, des heures, des jours durant. J'aurais pu m'endormir debout, tant ma fatigue était grande et mon sens de l'orientation réduit à néant au milieu de cette immensité où il m'était impossible de déterminer la fin d'un monde et le début d'un autre, entre ciel et eau, entre roche et sang.

Le cri de Kenzie transperça soudain les rafales, à la manière de celui d'une mouette.

« Cass ! »

Elle montrait quelque chose derrière nous, du côté de l'île.

« C'est son bateau ! hurla-t-elle. C'est lui ! »

Toby scruta l'horizon à travers le hublot du taud. Je me décalai vers le flanc de la proue, plissant les yeux dans le brouillard. Je ne vis rien.

Je l'entendis pourtant... le grondement d'un moteur de hors-bord. Kenzie se mit à brailler de façon hystérique.

« Descends ! lui ordonna Toby en la poussant vers l'écoutille. Il y a une radio. Vois si tu réussis à la faire fonctionner et envoie un signal

de détresse. Reste en bas jusqu'à ce que je vienne te chercher... »

Elle disparut le long de l'échelle. Je rejoignis le cockpit tant bien que mal.

« Merde ! » Toby fixait la flèche argentée qui filait sur l'eau. « C'est le Boston Whaler de Lucien. Il dispose d'un moteur de douze chevaux ; nous ne pourrions jamais le distancer. »

Le grondement s'amplifia : le bateau n'était plus qu'à trois cents mètres et fonçait droit sur nous. Denny se tenait à la poupe, à proximité du moteur. Je ne le distinguais pas clairement à travers le grésil et le brouillard.

Mais lui, si.

« Je vous vois ! » Son cri perçant nous parvint plus ou moins haché. Avec un juron, je me tournai vers Toby.

« Qu'est-ce qu'on fait ? Il a un putain de revolver... »

Je me souvins alors du lance-fusées rangé dans la cabine. Comme Toby se concentrait de nouveau sur la barre, je me précipitai vers l'écoutille et dévalai les échelons. Kenzie tenait le micro de l'émetteur-récepteur d'une main et avait branché le Navtex. La gaffe et mon appareil photo reposaient sur la banquette.

« Est-ce que cette radio fonctionne ? »

— Je l'ignore. » Elle enfonça un bouton. Une explosion de parasites. « Je crois que oui. Enfin... peut-être. »

— Essaie encore. » J'ouvris rapidement le tiroir et m'emparai du pistolet. En passant devant Kenzie, j'hésitai, puis récupérai mon appareil et remontai sur le pont. La mine grave, Toby me regarda le rejoindre dans le cockpit. Il désigna le lance-fusées d'un geste courroucé.

« C'est inutile. »

— Pas si je fais mouche. »

La distance entre les deux bateaux s'était réduite à cent cinquante mètres. Le bras de Denny pendait mollement le long de son flanc. Il avait un revolver, mais ne semblait pas décidé à s'en servir. Sa tête paraissait déformée ; ses traits étaient noircis par des hématomes qui s'étaient étalés sur son visage à la manière d'une couche de goudron. Sa mâchoire était affaissée ; je discernais également un morceau de chair déchirée, replié vers l'extérieur – comme la peau d'un fruit que l'on pèle.

Il souriait.

« Je vous vois ! » lança-t-il d'une voix pâteuse.

« Il vient droit sur nous. » Je secouai la tête avec incrédulité. « Comme s'il avait l'intention de nous empaler. »

— Attention... » Toby inclina la barre ; le voilier pivota brusquement à droite. « ... à votre tête ! »

Je me baissai, et m'agrippai au bastingage au moment où le Boston

Whaler fondait sur notre poupe. Un grincement retentit ; le *Northern Sky* prit de la gîte.

Toby blêmit. « Il s'attaque au gouvernail... il essaie de le cisailer... »

Le grondement du hors-bord se mua en un rugissement furieux. Après avoir décrit une courbe, le Boston Whaler s'élança de nouveau vers nous, Denny couché sur son moteur.

« Visez ses pieds ! » me conseilla Toby, le bras tendu. « Il y a un bidon en plastique qui, en général, contient du gasoil. Vous ne disposez que d'une fusée. Tâchez de ne pas le louper ! »

Je me calai contre le bastingage. Difficile d'être précise, avec un seul œil. Mais je fis de mon mieux. Denny se redressa pour me faire face. Sa bouche s'ouvrit en un hurlement muet.

« Je vous vois aussi », dis-je en tirant.

Un chuintement sourd. Une boule blanche fila vers le Boston Whaler. Quand une gerbe, aussi aveuglante que la queue d'une météorite, divisa le firmament en deux, les environs s'illuminèrent. Denny redressa la tête et écarta les bras, exposant sa chemise d'un blanc éblouissant. La fusée plongea en silence vers ses pieds, où elle continua de brûler, pas très vivement, mais avec régularité, tandis qu'une fumée brunâtre se propageait autour de lui. J'entendis vaguement Toby grommeler derrière moi. Puis le *Northern Sky* obliqua en douceur et s'éloigna du bateau de Denny en oscillant sur l'immensité.

Cramponnée au bastingage, je ne quittai pas Denny du regard. La lumière de la fusée brillait toujours à la poupe du hors-bord. Il ne faisait rien pour l'éteindre, pourtant, ni pour l'écarter du bidon de carburant ; il se contentait de rester debout, les bras au ciel, le visage offert à la nuit, prêt à accueillir un je-ne-sais-quoi qu'il aurait attendu avec fébrilité. J'aperçus le reflet métallique de son revolver. Ses doigts se desserrèrent subitement. L'arme tomba et disparut dans l'eau. Denny baissa légèrement son faciès mutilé, me dévisagea, puis se pencha pour ramasser quelque chose. La fusée, imaginai-je.

Lorsqu'il se redressa, les yeux éclairés par le sinistre éclat lumineux, il secoua lentement la tête d'un air chagriné. Son épouvantable sourire étirant de nouveau sa bouche, il tendit vers moi un objet rectangulaire, plat et volumineux, qui claqua dans le vent froid et la fumée tourbillonnante. Son livre...

Un sifflement, pareil à de l'air comprimé jaillissant d'une valve. Les jambes de Denny s'épanouirent en un bouquet orangé et noir.

« Baissez-vous ! hurla Toby. C'est le réservoir de gasoil ! »

Une colonne enflammée s'éleva vers les cieux. Denny poussa des cris perçants, comme ceux d'un enfant en pleurs.

Et le moteur explosa.

Subjuguée, je contemplai les volutes dorées et argentées qui s'échappaient de la poupe du hors-bord. Fugacement, un nuage noir me masqua la vue au moment où j'attrapai mon appareil pendu à mon cou et où je retirai le cache. Un pied bloqué contre le bastingage, je protégeai l'objectif du grésil. Lorsque de la fumée de gasoil m'enveloppa avant d'être dispersée par le vent, je toussotai et continuai à regarder Denny brûler.

Je le photographiai en train de mourir, ses vêtements semblables à des ailes déchirées, ses cheveux embrasés, ses mains s'agitant dans les flammes telles des abeilles furibondes. Son visage noircit de plus en plus et se liquéfia. Un de ses bras tressautait en cadence à mesure que le bateau s'enfonçait dans les flots. Et toujours il brûlait, cet homme qui ressemblait à un tison sautillant. J'appuyai sur le déclencheur tout en affermissant ma position le long du bastingage. À cause des volutes de fumée, je ne cessais de tousser mais malgré mon œil larmoyant, je continuai à mitrailler, jusqu'à ce qu'un dôme noir et gris se forme à l'endroit où l'océan engloutit le Boston Whaler. Des ondoiements grisâtres déferlèrent vers nous, charriant des relents de diesel, de fibre de verre fondue et de chair roussie.

Le *Northern Sky* dériva doucement, son moteur ronronnant au ralenti. Je replaçai le cache sur l'objectif, retirai l'appareil de mon cou et le rangeai dans mon sac, que je remis à l'abri. Debout contre le bastingage, j'observai les remous noirâtres.

Un gilet de sauvetage, une corde en nylon jaune, une forme blanche tachetée qui aurait pu être un élément du moteur du hors-bord, flottaient à quelques mètres : des débris éparpillés de l'épave, trop éloignés pour être identifiables. La pluie glaciale me fouettait le visage. Je mis un moment à me rendre compte que je pleurais. J'essuyai mon œil encore indemne, palpai le bandage détrempé de l'autre, et reportai mon attention sur les flots.

Le gilet de sauvetage avait disparu, mais les vagues déchaînées rabattaient d'autres vestiges : des feuilles de papier surdimensionnées ; certaines déchirées, d'autres, miraculeusement intactes ou presque... le livre de Denny, aussi, dont les pages s'étaient détachées de leur reliure artisanale. Je regardai avec incrédulité l'une d'elles passer à proximité et se déliter ; ses couches se dispersaient les unes après les autres – feuilles mortes, cheveux, pigments verts et ocres, albumine, sang, tout se dissolvait en une substance poisseuse qui nappait la surface de l'eau avant de se fondre parmi les embruns écumeux et le varech brun. Une minuscule écharde en forme de pointe de flèche semblait ramper sur une page ondulante. Quand la houle la souleva, un morceau de photo abîmée se fripa. J'entrevis des yeux qui se brouillèrent en une bouche et des mains... une carapace de tortue.

Avec un hoquet de surprise, je me penchai, bras tendu, et tentai de

saisir une feuille qui me paraissait en bon état. Mes doigts réussirent à en attraper un coin ; l'épais papier mouillé n'était pas déchiré. Un nouveau rouleau faillit l'emporter. Je tendis l'autre main pour assurer ma prise, grimaçai un sourire en y parvenant. Mes jambes, alors, se dérobèrent sous moi. Mes semelles glissèrent sur le pont givré : basculant en avant, je passai par-dessus bord.

J'eus l'impression de heurter un mur liquide. J'ouvris la bouche pour crier, battis frénétiquement des pieds ; cela ne m'empêcha pas de couler. De l'eau glacée m'emplit la bouche, les narines. Je continuai de m'agiter, complètement paniquée, étouffée par des ténèbres insondables. Les flots gelés m'oppressaient ; je ne voyais rien, ne sentais rien, hormis ce poids implacable. Puis... de nouveau la lumière, une goulée d'air, quelqu'un criant mon nom.

« Cass ! Cass ! »

Quand un filet d'air s'insinua enfin dans mes poumons, je m'étranglai, suffoquai. Un choc sur ma joue. Un éclair métallique. Un nouveau coup, cette fois à l'épaule. La gaffe. J'essayai de m'y agripper, mais mes doigts étaient trop gourds. Petit à petit, je distinguai une silhouette qui se précipitait vers la poupe. Kenzie.

« Accrochez-vous ! » hurla-t-elle.

Une autre forme se matérialisa derrière elle. « C'est bon, Cass, je vous tiens... »

Toby me saisit par les épaules, pendant que Kenzie glissait la gaffe sous mon aisselle. Ensemble, ils me hissèrent sur le voilier. Je m'agenouillai sur le pont pour recracher l'eau de mer. Toby, lui, s'affairait à m'emballer dans une couverture.

« Venez, ma fille, on va vous descendre en cabine. Pressons, m'enjoignit-il. Sinon vous allez mourir de froid. »

Il dut presque me porter vers l'écoutille, tout en donnant des instructions à Kenzie. « Essaie de la réchauffer. Peu importe comment, le principal est de la garder au chaud... »

Kenzie m'obligea à me coucher sur une des banquettes. Après quoi, elle me dépouilla de mes vêtements, m'enveloppa dans d'autres couvertures et s'allongea à mes côtés. Son visage était presque entièrement débarrassé de sa crasse. Elle avait enfilé l'un des gros pulls de Toby par-dessus son sweat-shirt sale.

« Ça va ? » me chuchota-t-elle.

Je répondis par un hochement de tête. Nous restâmes étendues en silence, à écouter Toby parler avec calme dans le micro de sa radio, puis remonter sur le pont.

Après son départ, la cabine parut se resserrer autour de nous. La lampe à pétrole crachotante diffusait un éclat sinistre ; le bois craquait, comme si quelqu'un grattait la paroi de la coque. Les

sifflements du grésil semblaient murmurer mon nom. Au bout de quelques minutes, Kenzie et moi nous assîmes, toujours sans parler, recroquevillées sur la banquette, les couvertures usées de Toby drapées sur nos épaules. L'écho de sa voix nous parvenait vaguement à travers le plafond. Nous fixâmes les ténèbres par le hublot, jusqu'à ce que les premières lumières de Burnt Harbor finissent par percer la nuit.

À notre arrivée sur le continent, nous étions attendus par John Stone, Jeff Hakkala, deux ambulances et un certain nombre de policiers. Une petite foule était attroupée devant La belle Sterne. J'y reconnus Robert et mes deux agresseurs en herbe, ainsi que Merrill Libby, Everett Moss, le capitaine de port, et une fourgonnette blanche d'une chaîne de télé quelconque, dont les phares allumés brillaient dans le brouillard.

« Mon appareil photo », soufflai-je.

Toby me fixa bizarrement.

« Il est en sûreté, dit Toby. Je l'ai rangé en bas. À l'abri des regards », ajouta-t-il.

Je jurai en voyant l'un des occupants de la fourgonnette se précipiter dans notre direction.

Toby m'entoura d'un bras pour m'accompagner vers une des ambulances. Lorsqu'un journaliste s'approcha de nous, il secoua la tête avec véhémence.

« Vous ne voyez pas que cette dame est blessée ?

— Ce n'est pas une dame », cria quelqu'un, tandis que le journaliste reculait parmi la foule rassemblée.

Je jetai un coup d'œil à Robert, debout à côté de Kenzie et de son père. Le garçon m'adressa un sourire grimaçant ; le piercing de sa langue scintilla dans les phares, avant qu'il se détourne.

À l'hôpital du comté de Paswegas, Kenzie fut examinée et soignée pour traumatisme et empoisonnement ; aucun signe d'abus sexuel ne fut constaté.

Après avoir désinfecté la plaie de mon bras avec soin, on y appliqua

un bandage ; en outre, j'eus droit à quinze points de suture, et à un cache-œil provisoire.

« Vous conserverez une cicatrice à cet endroit », m'informa le médecin urgentiste.

J'examinai dans le miroir les fils noirs de la suture et le sang séché près de mon œil.

« Souvenir de vacances inoubliables », raillai-je.

Ils me libérèrent à trois heures du matin, mais gardèrent Kenzie en observation, ne la remettant entre les mains des autorités compétentes et de son père que le lendemain.

Je passai le reste de la nuit avec la police d'État. Toby, également. On nous posa beaucoup de questions, surtout à moi ; et je crus comprendre qu'elles seraient suivies de nombreuses autres, après l'arrivée du FBI et le retour des enquêteurs partis vérifier ce que contenaient les arbres de l'île de Tolba. Je préférerai ne pas penser à ce qu'ils trouveraient dans les excavations, ou dans la clairière.

J'avais dépassé le stade de l'épuisement. En outre, ne pas avoir réussi à sauver le livre de Denny m'emplissait de chagrin. Toute cette terrifiante beauté, perdue à jamais ! Seules subsisteraient quelques visions éphémères. Bien sûr, il y avait aussi les photos que possédaient Ray et Lucien Ryel. Mais elles feraient figure de cartes postales du Taj Mahal. Moi j'avais pu admirer le grand Art.

Denny Ahearn avait créé un monde à part entière, là-bas, avec ses carapaces de tortue, ses daguerréotypes, sa religion improvisée dénaturée et ses tentatives tordues pour se consoler de la mort de cette fille qu'il avait aimée, tant d'années auparavant. Un monde horrible certes, mais bien réel. Sommes-nous nombreux à pouvoir nous targuer d'avoir bâti un monde nouveau à partir de choses qui nous terrifient et nous font avancer ? Aphrodite avait essayé et elle avait échoué.

Bien qu'il fût un monstre, Denny était l'Artiste véritable, et son œuvre, du grand Art. Il avait vraiment construit un pont entre les mondes et personne en dehors de nous deux ne l'avait jamais vu. Il m'incombait désormais de porter le souvenir des morts sur mon dos.

L'aube pointait quand Toby me reconduisit au Phare.

« Tenez ! » Il me tendit mon appareil. « J'ai pensé que vous voudriez le récupérer. » Comme je l'inclinai vers la lumière, il ajouta : « Je ne l'ai montré à personne. Ça ne m'a pas paru être leur affaire. »

La pancarte devant l'établissement affichait cette fois-ci : COMPLET. Merrill s'était arrangé pour nous installer dans des petits chalets, dans les bois derrière le motel, plutôt que dans des chambres en bordure de la route principale.

« Au cas où les journalistes commenceraient à débarquer »,

m'expliqua Toby. Il semblait lessivé, mais aussi profondément triste. « Il leur serait plus difficile de nous trouver, ici.

— Très délicat de sa part.

— Merrill n'est pas un mauvais bougre. Je vous l'ai déjà dit. Du moins j'aurais dû. » Il me regarda et secoua la tête. « Vous devriez essayer de dormir.

— Oui. Vous aussi », répondis-je en entrant d'un pas chancelant.

Lorsque je verrouillai la porte, le soleil s'insinuait déjà à travers les interstices des volets. Je retirai mes bottes en m'aidant de mes pieds, les posai sur le radiateur, avalai mes deux derniers comprimés de Percocet et me laissai tomber sur le lit. Je dormis comme une souche, l'esprit vide, sans faire de cauchemars. À mon réveil, il faisait de nouveau nuit.

Les deux jours suivants défilèrent comme un rêve embrumé, sans alcool, ni substances illicites. Je consacrai une bonne partie de mon temps à témoigner devant des officiers de diverses autorités. Une recherche dans les archives avait déterré l'appel de Christine à la police, m'accusant de violences domestiques ; mais, comme elle n'avait pas porté plainte, on ne pouvait retenir ce détail contre moi. Toby et Suze se portèrent garants de mes faits et gestes pendant la période où Mackenzie Libby avait disparu. Toby se garda de mentionner que je l'avais drogué à son insu. Il y eut quelques haussements de sourcils, quelques moments déplaisants – je n'ai jamais été douée pour les interrogatoires –, mais personne ne pouvait nier le fait que Kenzie était saine et sauve et que, sans mon intervention, ce ne serait sûrement plus le cas. Je leur transmis les informations appropriées pour me joindre au besoin et fus autorisée à partir – provisoirement, me précisa-t-on.

La presse s'en donna à cœur joie. En quelques heures, l'incident fut repris par les médias nationaux, avec des unes telles que : PHOTO-FINISH ou LE SILENCE DES TORTUES-ALLIGATORS. Les articles consacrés à Denny dévoilaient déjà presque tout – meurtres, enlèvements, folie, carrière artistique. Cerise sur le gâteau, une adolescente qui avait survécu pourrait relater toute l'histoire. Au bout du compte, pourtant, les journaux à sensation repartirent bredouille. Merrill Libby me surprit une nouvelle fois, en refusant catégoriquement que sa fille soit exploitée d'une façon ou d'une autre. Une interview exclusive fut accordée au *Bangor Daily News*, point final. Pour le moment, en tout cas. Kenzie suivit une psychothérapie légère ; on l'envoya passer quelques jours dans de la famille habitant près de Collinstown. De son côté, Merrill reprit contact avec la mère de sa fille pour la première fois depuis des années.

L'épave du Boston Whaler fut remontée. On ne repêcha jamais le

corps de Denny, malgré les nombreuses tentatives des plongeurs dans les eaux glaciales aux abords de Tolba. Cela compliqua quelque peu le cours de l'enquête.

Gryffin devait avoir été mis à rude épreuve. Je ne l'avais toujours pas revu. Toby me confia qu'il était débordé par l'organisation des funérailles de sa mère ; l'annonce que son père était un meurtrier compulsif avait aussi été pour lui un véritable cauchemar. Penser que, en l'espace de quelques jours, j'avais fait de lui un orphelin, me déroutait.

J'avais également fourni aux jeunes gens du comté de Paswegas de quoi alimenter les conversations de leurs soirées-feux de camp pendant des années. Toby m'apprit que les autochtones avaient déjà surnommé Denny « le Chapelier Fou », après que j'eus décrit aux enquêteurs le contenu de son labo photo. Tous les artistes convoitent une forme ou une autre d'immortalité. Denny avait atteint ce but. Sauf, bien sûr, s'il était vraiment trop coriace pour mourir.

La nuit qui suivit le sauvetage de Kenzie, je me décidai enfin à téléphoner à Phil.

« Cassandra l'androïde ! Ils ont publié une photo monstrueuse de toi dans le *Daily News* ! Que diable s'est-il passé, là-haut ? »

Je lui offris un récit succinct. « Merci encore de m'avoir rendu ce service, Phil.

— Seigneur ! » souffla-t-il. Je percevais le bruit de la ville autour de lui – klaxons de voitures, voix de passants. Même à cette distance, cette agitation me semblait incroyablement sonore, en comparaison du vent et des cris des mouettes virevoltant au-dessus de Burnt Harbor. « Hé, Neary... dis-moi qu'il n'y a aucune relation de cause à effet entre toute cette merde et ta présence sur place...

— Non, absolument aucune. »

Son silence m'indiqua qu'il ne me croyait pas le moins du monde.

« Bon... finit-il par lâcher. Tu as au moins réussi à faire cette interview avant que la vieille dame ne tire sa révérence ?

— Non.

— Des photos ?

— Mmm.

— Alors, qu'est-ce que t'as foutu, là-bas ? En dehors de sauver cette gamine, évidemment ?

— Pas grand-chose, Phil. Mais dis-moi, est-ce que ça signifie que je ne toucherai pas de rémunération forfaitaire ?

— Une rémunération forfaitaire ? » Il s'esclaffa. « Je vais voir ce que je peux faire, d'accord ! Tu pourrais négocier ton histoire, tu le sais, hein ? Toi et la fille... un article choc de Neary la féroce, tu pourrais...

— Laisse tomber. Bon, faut que je file. Je rentre d'ici quelques jours. Je t'appelle à mon retour.

— Attends... ! »

Je raccrochai.

Le lendemain matin, Merrill Libby me rendit visite dans mon chalet pour me dire que Kenzie voulait me voir.

« Ce que vous avez fait... » Debout sur le seuil, il était en nage, malgré la neige qui commençait à tomber. «... c'était vraiment bien, madame Neary.

— Mademoiselle. » Je serrai maladroitement la main qu'il me tendait. « Mais merci quand même. »

En fin d'après-midi, ce jour-là, Toby m'emmena jusqu'à Collinstown. De gros flocons détrempés éclaboussaient le pare-brise tandis que nous roulions sur une route gravillonnée. Les pneus du pick-up étant lisses, nous avançons au pas. La maison était une construction en préfabriqué récemment installée sur une parcelle de terrain désormais recouverte d'un manteau blanc. Des empreintes laissées par des engins et des pas d'enfants apparaissaient sur ce dernier. Kenzie ouvrit la porte.

« Salut ! » dit-elle timidement.

Sa tante et ses cousins ressemblaient trait pour trait à Merrill. Ils étaient affables, cependant, et ne me posèrent aucune question.

« Kenzie partage la chambre de Shannon, expliqua sa tante. J'ai demandé à Shannon de vous laisser un peu d'intimité. »

Se tournant subitement, elle intima l'ordre à ses enfants de faire moins de bruit. Toby s'installa sur un canapé pour regarder la télé avec eux.

« Merci d'être venue, me glissa Kenzie alors que nous longions un couloir. Je vais devenir cinglée, ici. Ils sont gentils, mais... »

Nous pénétrâmes dans une petite chambre. Murs roses, draps ornés de motifs de dessins animés, lit une place sac de couchage étalé par terre. Je m'assis sur le lit. Kenzie s'affala sur le sol et ramassa un boîtier de CD noir. Elle portait un nouveau sweat à capuche rouge, avec une fée Clochette imprimée sur la poitrine. Sur son visage, l'entrelacs de cicatrices s'était légèrement estompé et, malgré de grands cernes sous les yeux, ses joues étaient colorées. Elle me regarda, puis sourit.

« J'ai vraiment envie d'aller voir ma mère en Floride.

— Ils veulent t'empêcher d'y aller ?

— Non, ils sont d'accord. J'irai dans quelques jours, je pense. Mais je m'ennuie.

— En matière de distraction, tu mets peut-être la barre un peu haut. »

Elle pointa un doigt sur mon cache-œil. « Est-ce que ça fait mal ?

— Pas vraiment.

— Êtes-vous aveugle ?

— Non. Ils veulent simplement éviter que les sutures lâchent. À cet endroit, la peau est fragile. »

Elle m'adressa son doux sourire enfantin. « Ça vous va bien, vraiment très bien. »

— Ah oui ? » Je palpai le tissu avec précaution. « Je devrais peut-être le garder... »

— Oh oui ! »

Elle baissa les yeux vers ses genoux. M'emparant du boîtier de CD, je jetai un œil à la jaquette. « Merde ! C'est ce que tu écoutes ? »

— Plus ou moins. Ma mère m'a dit que quand j'irai la voir, elle m'achètera un iPod. »

Je lus quelques titres et fis la grimace. « Mon Dieu ! Bon, ça c'est pas mal... » Je tapotai *Fire of Love* et le volume 2 d'une compilation des Ramones.

« Je préfère ce qu'ils faisaient au début. »

— Ouais, moi aussi. » Je fixai le boîtier un bon moment, avant de le lui rendre. « Écoute, quand je serai rentrée à New York, je t'enverrai quelques CD à copier. Tu aimes Patti Smith ? »

— Je l'adore ! *Dancing Barefoot*...

— M'en parle pas ! Et son premier album, tu l'as ? Non ? Je te l'enverrai. Tu as Internet, hein ? Donne-moi ton adresse mail, je t'écirai pour te donner une liste d'autres trucs à écouter.

— C'est vrai ? Ce serait vachement sympa. »

Je me levai. « Je ferais bien d'y aller. La bagnole de Toby n'est pas ce qu'il y a de mieux par temps de neige. »

Je me dirigeai vers la porte de la chambre. Kenzie me suivit, les mains dans les poches de son treillis.

« Tenez, dit-elle en sortant une main de sa poche pour me tendre quelque chose. J'ai fait ça pour vous. »

Il s'agissait d'un bracelet en ficelle tressée avec du fil de pêche, sur laquelle étaient enfilés des morceaux de verre, des anneaux de cannettes et des perles rouges.

— Merci. » Je la regardai et souris. « Il est très beau. Vraiment. »

Après avoir marqué une hésitation, elle reprit : « On m'a dit que vous aviez sorti un bouquin. De photos, ou quelque chose dans le genre. J'aimerais le lire. »

— J'aurais pensé que dans ce domaine, tu avais eu ta dose.

— Non. Enfin... oui, mais pas de ce type de photos. Je vais avoir un appareil numérique. Mon père m'a dit que je pourrai me l'acheter avec l'argent de l'article.

— Ah ouais ? C'est super. Fais-le. Et envoie-moi un échantillon de tes œuvres. J'aimerais voir ce que ça donne. »

Elle me raccompagna jusqu'à l'entrée. Toby nous y rejoignit. Nous sortîmes.

« Merci, Cass ! » cria Kenzie tandis que nous regagnions le pick-up.

« Je t'enverrai des CD, promis ! » répondis-je en montant en voiture.

Toby fit marche arrière jusqu'à la route. Je continuai à fixer la maison. Kenzie, qui nous avait suivis dehors, se tenait debout dans le noir. Des flocons de neige tournoyaient autour de son visage pâle, se déposaient sur ses cheveux noirs. Je baissai la vitre.

« Au revoir, Kenzie ! » lançai-je. Elle agita une main, tandis que nous reprenions le chemin de Burnt Harbor.

Une cérémonie à la mémoire d'Aphrodite fut célébrée le lendemain après-midi à l'église congrégationaliste de Burnt Harbor. Malgré l'insistance de Toby, je refusai d'y assister. La veille, après m'avoir déposée au motel, il était retourné passer la nuit sur l'île avec Gryffin.

À deux heures et demie, cet après-midi-là, Toby revint à la charge : « Je crois vraiment que vous devriez venir à la messe. Ne serait-ce que pour dire au revoir à Gryffin. » Vêtu d'un pantalon en laine foncée et d'une veste à fines rayures qui sentait la naphtaline, il se tenait debout sur le seuil de mon chalet. Il avait taillé sa barbe et refait sa tresse. « Après, nous dînerons à La belle Sterne. Vous devriez nous y accompagner. Vous avez besoin de tourner la page.

— Tourner la page ? Je crois que j'en ai assez tourné pour toute une vie. » Je secouai la tête. « J'ai déjà suffisamment l'impression d'être la mauvaise fée qu'on n'avait pas conviée au baptême. J'ai surtout besoin de reprendre la route. »

Ma voiture était toujours garée sur le port, où je n'étais pas encore retournée. J'avais beaucoup trop dormi – j'avais rattrapé au moins une semaine de sommeil. Toutefois, je m'étais dit qu'en partant avant la nuit, je pourrais atteindre Bangor dans la soirée, me trouver un motel et repartir aux aurores.

À cette même heure, le lendemain, j'aurais rallié New York. J'avais l'impression d'avoir quitté la ville depuis un an.

Le visage de Toby se plissa. « Vous ne pouvez pas attendre la fin de la cérémonie religieuse ? Pour que nous puissions nous dire adieu dans les règles ? De toute façon, il faudra bien que quelqu'un vous reconduise au port. »

Je soupirai. « Ouais, bon, d'accord. À votre guise.

— Bien. » Il arbora une mine réjouie et fit demi-tour. « Nous viendrons donc vous chercher juste après. À tout à l'heure !

— Toby ! » Il s'arrêta. Je bafouillai : « Euh... je voulais juste vous remercier. Pour tout.

— Oh, de rien ! » Il se plongea dans l'examen de ses bottes, se pencha pour ôter de la neige sur le bout, puis se redressa en soufflant. « Seigneur ! Quelle semaine effroyable ! Pauvre Gryffin ! Pauvre Aphrodite ! Et Denny...

— Tout le monde est à plaindre. »

Il leva les yeux vers le ciel. « Il est censé neiger dans pas longtemps. Ils prévoient une grosse tempête. J'ai entendu parler d'une cinquantaine de centimètres », ajouta-t-il, en me faisant un signe de la main avant de partir.

Il était presque trois heures. La journée avait été parfaite, la nouvelle couche de neige étincelait autant que des débris de verre. Les sapins d'un vert malachite se détachaient sur un ciel sans nuages.

Pourtant, la lumière commençait déjà à diminuer. Je ne parvenais pas à croire qu'il allait neiger – une petite bande nuageuse frangeait l'horizon à l'ouest mais, à part ça, c'était la plus belle des journées depuis mon arrivée dans le Maine. Je regardai Toby par la fenêtre du chalet, jusqu'à ce que son pick-up ait disparu. M'asseyant sur le lit, je considérai mon sac. Je finis par y récupérer l'exemplaire de *Deceptio Visus*, que j'ouvris.

Notre regard modifie tout ce sur quoi il se pose...

Le regard de Denny avait certainement changé beaucoup de choses. Celui d'Aphrodite, sans doute aussi... bien qu'en cet instant, tandis que je feuilletai son ouvrage, ses photos me parussent désormais apprêtées, surfaites.

Et trop faciles. Elle avait photographié des choses magnifiques – îles, nuages, soleil levant – et les avait même embellies. Alors que Denny s'était efforcé de capturer quelque chose d'affreux et de le rendre beau... beau et éternel. À ses yeux, Hannah Meadows n'était pas vraiment morte. Ou peut-être n'avait-elle jamais cessé d'agoniser. Depuis qu'il avait découvert son corps immergé près de cette carrière, il lui avait été impossible d'en détourner le regard durant toutes ces années.

J'arrivai au portrait dérobé de Gryffin.

« Je te vois », murmurai-je.

Je refermai le livre, le posai sur le dessus de mon sac. J'attrapai alors mon appareil, en retirai la pellicule exposée et la remplaçai par ma dernière Tri-X, puis quittai ma chambre.

La lumière déclinante projetait de fines ombres allongées sur la neige. Les sapins étaient encore gainés de blanc. Je m'enfonçai dans les bois qui bordaient le chalet, dénichai une petite clairière et commençai à mitrailler.

Je n'essayais pas de prendre quoi que ce soit de particulier. Je voulais juste me retrouver derrière le viseur. Voir si mon œil, blessé ou pas, avait changé.

Et j'imagine que je voulais surtout voir si le monde avait changé. Je réussis à utiliser presque tout mon rouleau avant de manquer de lumière : branches noires, ombres entre des feuilles mortes... tas de glands piquetés de trous de vers, pareils à des crânes miniatures... trouées dans le sous-bois, où j'avais l'impression que de petits visages m'épiaient. À un certain moment, je crus entendre quelque chose bouger à la fourche d'un arbre, au-dessus de moi ; je reculai avec précipitation et faillis tomber.

Je levai la tête, mais n'entrevis qu'une silhouette en train de s'éclipser ; ç'aurait pu être celle d'un écureuil ou d'un corbeau ou d'un animal un peu plus gros.

Quand je rebroussai chemin, le soleil s'était couché. À mon retour au chalet, je rangeai mes affaires et refis mon pansement. Après avoir vérifié que je n'avais rien oublié, je m'assis pour attendre Toby.

Il était cinq heures passées lorsqu'on frappa à ma porte. Je me levai pour aller ouvrir.

« Salut Cass ! »

Gryffin. Il baissa vers moi son visage livide aux yeux rougis. « Toby a embarqué Suze, Ray et Robert dans sa camionnette. Comme ça faisait déjà beaucoup de monde, j'ai proposé de venir vous chercher. Vous avez récupéré tout ce qui vous appartient ?

— Oui, je pense. » Je luttai pour m'exprimer d'un ton calme, tout en enfilant mon blouson ; je grimaçai en sentant l'intérieur de la manche effleurer mon bras. Je ramassai mon sac, pris mon appareil photo. « Voilà, j'ai tout ! »

Nous cheminâmes en silence jusqu'à sa vieille Volvo grise, garée devant la réception du motel où j'entrai – la porte était grande ouverte – pour déposer ma clé sur le comptoir. Merrill s'était absenté. Il avait laissé un mot disant qu'il serait de retour dans la soirée. En marchant vers la voiture de Gryffin, je vis que la pancarte du motel annonçait : FERMÉ POUR L'HIVER.

Des flocons épars s'étiolaient sur le pare-brise, alors que nous roulions vers Burnt Harbor. Au bout de quelques minutes, Gryffin me jeta un coup d'œil.

« On dirait que ça fait mal.

— Ouais. » J'inspirai profondément. Il avait vraiment mauvaise mine. Pas seulement l'air épuisé, mais ravagé par le chagrin et, je le

savais, par une chose plus douloureuse encore. « Je... je ne sais pas quoi dire. À part que je suis désolée pour tout ce qui est arrivé. »

Il se tint coi. Puis soupira.

« Merci. C'est affreux. Denny... bon, inutile de vous faire un dessin ! Ma mère était tellement remontée contre lui, quand il l'a quittée pour cette fille – Hannah –, que son nom n'apparaît même pas sur mon acte de naissance. Mais j'étais au courant. Tout le monde l'était. Et vu l'attitude des gens, ici... eh bien, personne n'a jamais mentionné le fait. Je n'ai eu aucun contact avec lui depuis ma petite enfance. Ces derniers jours, cependant, la police m'a parlé de lui en long et en large, ça je vous le garantis. C'est horrible. Plus qu'horrible. Mais... »

À travers le faible rideau neigeux, il scruta la route sombre et sinueuse. « ... il est mort, à présent, je suppose. Du moins je l'espère. Maintenant, tout dépend du légiste ; il devra déterminer qui étaient tous ces autres malheureux.

— Allez-vous partir aussi ?

— Partir ? J'aimerais bien ! Il faut que je reste pour trier les affaires de ma mère. Les autorités ont beau qualifier ça de “mort accidentelle due à un problème d'alcool”, je vais devoir m'occuper de sa propriété. Et de la police. Et des avocats. Essayer de voir ce qui peut ou non être confisqué pour étayer l'enquête. C'est un vrai bordel. »

Nous prîmes un virage un peu trop vite ; la voiture chassa vers les bois, mais Gryffin manœuvra habilement pour la maintenir sur la chaussée. Il ralentit jusqu'à rouler au pas, fouilla dans sa poche et me lança quelque chose. « Tenez ! Je pense que c'est à vous. »

J'attrapai l'objet au vol, l'examinai : un rouleau de Tri-X. Avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, il ajouta : « Ma carapace de tortue... elle avait été déplacée. C'est la première chose que j'ai remarquée, ce matin-là, en me levant. Quand je l'ai soulevée, j'ai senti qu'il y avait un truc à l'intérieur. Je voulais vous le rendre aussitôt... j'ai cru à une blague. C'en était une ? Après ça, j'ai découvert ma mère et... »

Il détourna les yeux. « ... je l'ai oublié. »

Je caressai la bobine du bout des doigts avant de l'enfouir dans la poche de mon cuir. « Eh bien ! merci... euh... »

— Il n'y a pas de quoi. » Il demeura silencieux quelques instants, puis : « Cette carapace de tortue... c'est la seule chose qu'il m'ait jamais donnée... Denny. »

Par la vitre latérale, il regardait la neige tomber à l'oblique entre les arbres. « Après avoir appris la nouvelle, je suis descendu sur la plage et l'ai jetée à l'eau. Elle n'est plus là, maintenant. Il n'y a plus personne. »

Il rétrograda, avant d'amorcer une nouvelle courbe. « Ces vieilles Volvo, avec leurs roues arrière motrices – elles ne valent rien sur la

neige. Tous les ans, je me dis que je devrais m'acheter une autre voiture. Pourquoi l'avez-vous poursuivie ?

— Kenzie ?

— Non. Ma mère. Pourquoi êtes-vous venue lui parler ? »

Je fixai les ténèbres. « Parce que j'adorais ces deux bouquins, finis-je par répondre. *Deceptio Visus* et *Mors*... ont changé ma vie. C'est en les voyant que j'ai décidé de devenir photographe.

— Qu'est-ce qui vous a incitée à arrêter ? »

Devant mon mutisme, Gryffin reprit : « J'ai déniché un exemplaire de votre livre sur la Toile. Je l'ai commandé chez ABE. Il se vend deux cents dollars, aujourd'hui. Vous le saviez ?

— Sans déconner ? Deux cents dollars ?

— Sans déconner. Avec toute cette histoire, je parie que si vous vouliez, vous pourriez le faire réimprimer. » Il éclata d'un rire rauque. « Tout ça pourrait relancer votre carrière, Cass. »

Il me lança un regard de biais. « Cass, écoutez... Pourquoi ne resteriez-vous pas dans le coin quelque temps ?

— Je dois retourner bosser.

— Ah oui, c'est vrai ! Dans la réserve de Strand. Comme si on allait vous regretter, là-bas ! J'ai commencé à mettre le nez dans le bazar de ma mère. Ses photos, ses lettres... enfin, tous ces trucs, vous voyez... Elle conservait tout. Je reçois déjà des tas de coups de fil de la part de marchands, de collectionneurs... Suite à cette histoire sordide autour de Denny, tout le monde semble soudain s'intéresser de nouveau à Aphrodite Kamestos. Sans parler du travail de Denny. Un agent m'a contacté à propos d'un bouquin. Seulement je ne supporte pas de regarder tout ça. Alors je me suis dit... que si ça vous intéressait, si vous, vous le supportiez... vous pourriez rester pour m'aider à réunir du matériel. À constituer un catalogue. Je m'y connais en livres rares, mais pas assez en photos, alors qu'apparemment, vous, si. Je ne serai pas en mesure de vous payer pour l'instant, mais vous pourriez habiter à la maison et, si nous décrochons un contrat, nous trouverons sûrement un arrangement. Qu'en pensez-vous ? »

Songeuse, je gardai les yeux rivés sur les bois. Je secouai la tête. « Non. Merci, mais...

— Mais quoi ?

— Eh bien ! pour commencer, je ne pense pas que j'arriverais à vivre ici.

— Ah bon ? Il me semble que vous ne vous êtes pas trop mal débrouillée, jusqu'à présent. » Il me jeta un coup d'œil furtif, à moitié agacé, mais surtout déçu. « Tant pis. Je pensais que c'était une bonne idée. Réfléchissez-y quand même, d'accord ? Je vais sûrement finir par être obligé d'embaucher quelqu'un. J'aimerais autant que ce soit vous. »

Devant nous, les lumières de Burnt Harbor se mirent à scintiller à travers les flocons. Nous poursuivîmes notre route jusqu'à La belle Sterne, où Gryffin se rangea à côté du pick-up rouge de Toby. Sur le quai, un petit groupe contemplait l'océan en bavardant. Quand nous sortîmes de la voiture, tous se retournèrent – Toby, Suze, Ray Provenzano et Robert.

« Salut ! » cria Suze. Elle pataugea dans la neige pour se porter à notre rencontre, faisant voler la longue jupe paysanne qu'elle portait sur ses vieilles bottes. Un bonnet croché couvrait ses dreadlocks blondes. « C'était une belle cérémonie, Gryffin. Tu as bien fait les choses. Comme toujours. »

Elle l'enlaça brièvement, puis me détailla de la tête aux pieds. « Comment te sens-tu ? »

Je haussai les épaules. « Bien, j'imagine. Étant donné les circonstances. »

Elle sourit. « Tu es devenue l'héroïne locale. Tu le sais, hein ? » Elle pencha la tête en arrière et montra mon cache-œil. « Ça n'a pas l'air très beau. Tu vas récupérer ta vue à cent pour cent ? »

— Ouais. Il faut juste que je le garde jusqu'à ce que les fils soient retirés. »

Elle se hissa soudain sur la pointe des pieds pour embrasser Gryffin sur la joue. Il esquaissa un petit sourire triste ; Ray lui entoura les épaules d'un bras.

« Ça va aller, Gryffin. Nous prendrons soin de toi », déclara Ray. Se tournant vers moi, il ajouta de sa voix éraillée : « Eh bien ! on peut dire que votre séjour a été mouvementé. »

Toby alluma un joint qu'il fit passer. Je refusai de la tête. Il le donna à Ray, avant de me demander : « Bon, alors... vous avez récupéré toutes vos affaires, Cass ? »

— Oui, je pense. »

Sans cesser de regarder les flocons tourbillonnants, Suze se mit à se balancer sur place. « Tu ferais mieux de rester. Il y a déjà vingt centimètres de neige à Portland, et ils ont dû fermer la 95 à cause d'un semi-remorque qui est sorti de la route du côté de Bangor. "Une pierre tombale tous les deux kilomètres", comme dans la chanson de Dick Curless. »

Ray approuva. « Nous allons nous faire pilonner. »

— Allons, venez ! » Gryffin m'effleura le coude et indiqua ma voiture, garée un peu plus loin dans l'obscurité. « Si vous voulez devancer la tempête, vous feriez bien de partir sans tarder. »

Nous nous mîmes en marche, mes semelles dérapant sur l'asphalte poisseux. Je gardai la tête baissée pour les empêcher de voir mon visage. Nous rejoignîmes la voiture.

« Oh, oh ! » fit Suze.

Je relevai le nez. « Putain, c'est quoi ce bordel ? »

Le véhicule de location était affaissé ; sa carrosserie rasait le sol. Je m'accroupis près de la roue avant. Le pneu avait été crevé.

« On dirait qu'ils ont tous subi le même sort », constata Toby, qui en avait fait le tour. Il secoua la tête. « Mmm.

— Robert ! » La voix braillarde de Ray se répercuta dans le port désert. « Robert !

— J'y suis pour rien ! Je le jure devant Dieu. C'est Bip, le responsable...

— Bip ? » Je le regardai, incrédule. « Qui diable est Bip ?

— Le type que vous avez corrigé. Il était furax », ajouta-t-il, avec un haussement d'épaules honteux.

Ray lui donna un petit coup de poing dans l'épaule. « Vous allez réparer ces roues, compris ? Toi et ton fameux copain Bip ! Demain matin, à la première heure ! Ou du moins... dès la fin de cette fichue tempête.

— Merde ! » Hébétée, je continuai de fixer la voiture. Suze s'approcha de moi.

« Hé, n'en fais pas une maladie ! Ce genre de truc arrive tout le temps. On va te réparer ça. »

Je me tournai vers les lumières qui brillaient sur Paswegas ; dans la nuit noire et les rafales blanches tournoyantes, on les distinguait à peine.

« Venez », dit Gryffin en passant un bras autour de mes épaules. Il m'indiqua La belle Sterne. « Je vous offre un verre. »

Les autres se dirigèrent vers le bar. Je les regardai s'éloigner, puis levai les yeux vers Gryffin.

Il me sourit et, pendant une fraction de seconde, il ressembla au portrait de lui, jeune homme, sur la photo – peut-être pas aussi radieux, mais pas non plus fermé à un bonheur possible.

Ou, en tout cas, à une éventualité quelconque. Je le fixai longuement, puis balançai mon sac sur mon épaule.

« Oh, pourquoi pas, après tout ! » Et nous suivîmes les autres à l'intérieur.

Remerciements

Avant toute chose, je voudrais exprimer ma gratitude à mon agent, Martha Millard, ainsi qu'à Kelly Link, Gavin Grant et Tina Pohlman, mes éditeurs chez Small Beer Press et Harcourt.

Un grand merci également à tous ceux qui ont lu et commenté les différentes ébauches de cet ouvrage : Jim Baker, John Clute, Ellen Datlow, Russell Dunn, Tess Gerritsen, Richard Grant, Bob Morales, Eddie et Trace O'Brien, Peter Straub, Paul Witcover, Gary Wolfe.

Je tiens aussi à remercier pour leur aide :

Steve Dunn, qui m'a prêté son île.

Russel Dunn, qui a bien voulu l'explorer avec moi, et qui sait depuis plus de 30 ans repérer la beauté de tous ces trucs lugubres.

Norman Walters, qui a mis sa compétence photographique à mon service.

Bruce Bouldry, qui m'a gratifiée de précieux conseils en matière de navigation et m'a autorisée à utiliser son *Magic Ghost* comme modèle pour le *Northern Sky*.

Raymond Jeffery Greene, qui m'a fait profiter de son expérience sur le protocole suivi lors des enquêtes sur des homicides.

Enfin, et surtout, John Clute, ma boussole et ma bonne étoile.